THE
JOHN CARTER BROWN
LIBRARY

Bequest of
MAURY A. BROMSEN
APRIL 25, 1919–OCTOBER 11, 2005

NOUVELLE RELATION,

CONTENANT

LES VOYAGES DE THOMAS GAGE dans la Nouvelle Espagne, ses diverses avantures; & son retour par la Province de Nicaragua, jusques à la Havane.

AVEC

LA DESCRIPTION DE LA VILLE de Mexique telle qu'elle estoit autrefois, & comme elle est à present.

ENSEMBLE VNE DESCRIPTION exacte des Terres & Provinces que possedent les Espagnols en toute l'Amerique, de la forme de leur gouvernement Ecclesiastique & Politique, de leur Commerce, de leurs Mœurs, & de celles des Criolles, des Metifs, des Mulatres, des Indiens, & des Negres. Et un Traité de la Langue Poconchi ou Pocomane.

Dedié à Monseigneur COLBERT Secretaire d'Etat.

Le tout traduit de l'Anglois, par le sieur DE BEAULIEU HUËS O NEIL.

PREMIERE PARTIE.

Ex lib. de Jhan

A PARIS,
Chez GERVAIS CLOUZIER, au Palais, sur les degrez en montant pour aller à la Sainte Chapelle au Voyageur.

M. DC. LXXVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A MONSEIGNEVR
COLBERT

CONSEILLER ORDINAIRE du Roy en tous ses Conseils, Commandeur & grand Tresorier de ses Ordres, Controolleur General des Finances, Sur-Intendant & ordonnateur General des Bastimens & Iardins de sa Majesté, Arts & Manufactures de France, Secretaire & Ministre d'Estat, &c.

MONSEIGNEVR,

VOicy ce fameux Voyageur, qui a traversé la Mer sous vos heureux auspices, & à qui j'ay appris à parler François par vô-

la Mer du Nort & de la Mer du Sud.

C'eſt ce qui le fit recevoir avec applaudiſſement dans le Conſeil d'Angleterre, & ce fut ſur ſes Memoires que le Parlement forma vn grand deſſein ſur la nouvelle Eſpagne en 1648. dont la priſe de ſaint Dominique devoit eſtre le Prelude.

Ce deſſein fut arreſté par les Revolutions qui arriverent incontinent aprés en ce Royaume-là, & enſuite fut repris en 1655. par Cromvel, ſur les inſtances de cét Autheur, qui fut luy-meſme au Voyage, mais ſes ordres ayant eſté mal executez par les Generaux Pen & Venables, il fut borné par la ſeule conqueſte de la Iamaique.

Il eſpere donc, *Monſeigneur*,

que vous le verrez de bon œil, & que vous ne luy refuserez pas la protection qu'il vous demande, pouvant contribuer à l'establissement des Colonies, & donner beaucoup de lumiere pour le commerce de ces pays-là.

Ie pourrois me servir de cette occasion, *Monseigneur*, pour faire l'Eloge de vos Eminentes qualitez, que la France revere, que tout le Monde admire & qui ont porté la gloire de vostre Nom par tout l'Vnivers.

Mais outre que dans ce projet je craindrois d'offenser vostre modestie, je sçay que mes forces ne sont pas suffisantes pour voler si haut, & que mes yeux sont trop foibles pour supporter le brillant & l'esclat de ces vives lumieres, c'est pourquoy sans m'élever au

dessus de ma portée, je me tiendray dans vn respectueux silence, pour venerer dans mon cœur ce que je ne pourrois pas assez loüer par mes paroles, & me contenteray pour marque de mon zele de vous offrir ce fruict de mes labeurs, & de faire voir par tout que je suis, comme je dois, avec vn tres-profond respect.

MONSEIGNEVR,

De vostre Grandeur,

Le tres-humble, tres-obeyssant, & tres-Fidelle Serviteur
De Beaulieu. Huës ô Neil.

A

SON EXCELLENCE, MESSIRE THOMAS FAIRFAX,

CHEVALIER, BARON FAIRFAX DE CAMERON.

Generaliſſime de l'Armée du Parlement, & de toutes ſes forces, en Angleterre & Principauté de Gales.

MONSEIGNEVR,

La Providence Divine a conduit le cours de ma vie d'une telle maniere juſques à preſent, que je puis dire, que j'en ay paſſé la plus grande partie, comme exilé de mon pays natal, ce qui m'eſt arrivé, tant pour

avoir eſté élevé dans la Religion Catholique, dans les Univerſitez Eſtrangeres, que pour avoir entré dans les Ordres Religieux, où en conſequence de la miſſion de mes Superieurs, j'ay paſſé douze années de temps en cette partie de l'Amerique, qu'on appelle la Nouvelle Eſpagne. Les Obſtacles que j'ay eu pour y aller, cela n'eſtant permis qu'aux Eſpagnols ſeuls, & deffendu à tous les Eſtrangers; le long temps que j'y ay demeuré, & mon heureux retour en ma Patrie, m'ont donné ſujet de croire, que le Ciel ne m'avoit point departy ces faveurs, pour cacher dans la terre le Talent qu'il m'avoit donné, ou renfermer ma Lumiere ſous le Boiſſeau; mais que je devois communiquer tout ce que j'y avois veu & appris, à l'uſage & au bien de ma patrie. Aquoy je me ſuis trouvé dautant

plus obligé, que je ne ſçache pas qu'aucun depuis prés de cent ans, ait rien eſcrit de ces pays là, ou de puis leur premiere Conqueſte par les Eſpagnols, qui ne ſe ſoucient pas de perdre l'Honneur de ces grandes richeſſes, & du bon-heur qu'ils y ont acquis par leurs travaux, pourveu qu'ils puiſſent jouir en paix & en aſſeurãce de ce qu'ils ont cy-devant gaigné. Si-bien-que je ne preſenteray point des Collections faites ailleurs, mais ſeulement celles que j'ay fait moy-meſme par mes propres obſervations, qui ſe trouveront auſſi differentes de ce qui juſques à preſent a eſté eſcrit ſur ce ſujet, que le Portrait d'un homme advancé en âge, de celuy qu'on avoit fait pour le repreſenter en ſon enfance, ou la derniere main d'un Peintre, des premiers traits de ſon crayon. Quelques uns me diſent que cet Ou-

d'Arragon, qui en ce temps-là estoit entierement occupé à la Conqueste du Royaume de Grenade, sur les Mores; ce qui l'apauvrit tellement, qu'il fut contraint d'emprunter une fort petite somme d'un homme de mediocre condition, pour envoyer Christophle Colomb à une si glorieuse entrepriſe. Et neantmoins ſi l'on vouloit ſuivre le temps de prés, nous n'en ſommes pas ſi eſloignez, qu'on ne le peut encore atteindre, & recouvrer la meſme occaſion; à quoy nos Colonies des Barbades, Saint Chriſtophle, Nieues, & du reſte des Iſles Antilles, ne nous ont pas ſeulement frayé & advancé la meilleure partie de noſtre voyage; mais auſſi tellement accouſtumé nos gens au Climat des Indes, qu'ils en ſont beaucoup plus propres à executer plus facilement, toutes les entrepriſes qu'on voudroit faire en terre ferme,

*& les faire reussir. La difficulté de l'entrepriſe n'eſt pas ſi grande qu'on pourroit bien s'imaginer, car je puis hardiment aſſeurer, qu'avec les mémes labeurs, & les meſmes deſpences qu'ils ont employé à peupler une de ces petites Iſles, ils auroient peû conquerir un aſſez grand nombre de villes & de pays, pour en former un beau Royaume dans le continent. Nos voiſins les Hollandois nous peuvent ſervir d'exemple ſur ce ſujet, leſquels pendant que nous nous ſommes arreſtéz a exercer un commerce particulier de Port en Port, dont meſme nous ſommes encore ſur le point d'eſtre privéz, ont conquis tant de Terres dans les Indes Orientales & * Occidentales, que lon peut dire d'eux, ce que l'on dit des Eſpagnols, que le Soleil ne ſe couche jamais dans leurs Eſtats. Et dautant qu'on fait d'abord cette objection, que*

* L'Autheur entend parler du Breſil, dont les Hollandois étoiét encor les Maiſtres.

lors qu'il écrivoit cette Hiſtoire. Car ce qu'ils occupent aujourd'huy dans l'Amerique eſt ſi peu de choſe que cela ne vaut pas la peine d'en parler.

l'Eſpagnol eſtant maiſtre de ces Pays là, ce ſeroit une choſe injuſte de l'en deſpoſſeder, je reſponds, qu'à la reſerve de la donation du Pape, je ne ſcache point qu'il y ait aucun tiltre que celuy de la force, qui par le meſme tiltre, & par une plus grande force, peut eſtre revoqué. Et quant au titre de l'avoir decouvert le premier, j'eſtime que la raiſon eſt auſſi foible de dire que le voyage d'un Navire Eſpagnol ſur les Coſtes des Indes, en deuſt donner le titre aú Roy d'Eſpagne, que ſi un Navire Indien, ou un Navire Anglois, ayãs voyagé ſur les Coſtes d'Eſpagne, avoit inveſty leurs Princes de la Domination de ces Pays là. Il eſt certain que le juſte droit & la proprieté de ces Pays là appartient aux habitans originaires, leſquels s'ils invitent & appellent librement & volontairement les Anglois à leur Protection:

il eſt certain qu'ils leur peuvent legitimement transferer le droit qu'ils y ont. Et de dire que l'inhumanité que commettoient les Indiens cy-devant en ſacrifiant aux Idoles, tant de Creatures raiſonnables, ſoit une commiſſion ſuffiſante aux Eſpagnols, pour les deſpouiller de leur pays, le meſme argument avec bien plus de raiſon, peut eſtre mis en avant contre les Eſpagnols meſmes qui ont ſacrifié tant de millions d'Indiens à l'Idole de leur avarice & de leur barbare cruauté, en ſorte qu'aujourdhuy pluſieurs Iſles tres peuplées autrefois, & de grandes Provinces dans le Continẽt, en ſont entierement inhabitées. Comme Barthelemy de las Caſas Eſpagnol, & Eveſque de Guaxaqua en la Nouvelle Eſpagne, le teſmoigne ſuffiſamment par le traitté qu'il a fait des cruautez des Eſpagnols dans les Indes Occiden-

talles, imprimé à Madrid. Mais pour finir toutes les disputes de cette nature; puis que Dieu a donné la Terre aux Enfans des Hommes pour l'habiter, & qu'il y a plusieurs vastes Provinces en ces Pays là, qui ne sont point encores occuppées par l'Espagnol ny l'Indien, pourquoy les Anglois seront-ils privez de l'usage d'une chose, que Dieu dés le commencement du Monde, a sans doute ordonnée pour le bien du genre humain.

Mais je ne veux pas ennuyer davãtage Vostre Excellence par d'autres argumens sur ce sujet; j'ayme mieux m'offrir, & tous mes labeurs, tous foibles qu'ils sont, pour estre employéz en cecy au bien de ma Patrie; *& cependant je prie Dieu qu'il vueille faire prosperer Vostre Excellence, de la quelle je suis le tres-respectueux & tres-humble Serviteur.*

THOMAS GAGE.

PREFACE.

APres une infinité d'Histoires que les Espagnols nous ont données de leurs premiers Conquestes en l'Amerique, il semble que pour achever de satisfaire nostre curiosité sur ce sujet, nous n'avions plus a desirer que des Relations modernes de l'état present de leurs Colonies.

Mais leur Politique leur ayant fait deffendre dans la suite, ce que leur vanité leur avoit fait publier au commencement de leur découverte; il n'y avoit quasi plus rien qu'un miracle qui nous pût faire voir ce qu'ils nous cachent avec tant de soin depuis plus d'un siecle de paisible possession.

En effet les Loix rigoureuses qu'ils ont faites touchant les Indes, témoignent assez jusques où va leur jalousie, puis qu'ils ne se sont pas contentez d'en deffendre l'accez aux Estrangers sur peine de la vie; mais à leurs propres Subjets, à la reserve des naturels des Royaumes de Leon & de Castille, au rapport d'un de leurs plus celebres Auteurs, * qui dit que Charles-Quint accorda par un Privilege particulier le Gouver-

* Alcanfo del Rey lo

Gouvernacion de Guiana comolo pretêlia, nobſtante que era natural de Zaragça, por la Ordenãça que prohibe que non puedan paſſar à las Indias ſinolos naturales de la Corona de Caſtilla y de Leon

nement de Guyana à Dom Hieronimo de Ortal, à cauſe de ſes grands ſervices, & de ſon merite extraordinaire, quoy qu'il fuſt de Sarragoſſe Capitale d'Arragon.

Ils ont tenu exactement cette conduite juſques à preſent dans l'Amerique; & comme la nouvelle Eſpagne eſt une des plus riches parties qu'ils y poſſedent, & pour le commerce de laquelle ils ont une flote à part, qui fait tous les ans un voyage à Vera Cruz avec un profit immence: Le Vice-Roy & les Gouverneurs ſont beaucoup plus exacts à en empeſcher l'entrée aux Eſtrangers qu'on ne fait au Perou, à cauſe de ſa ſituation ſur la mer du Sud.

Tercera notitia de las Conquiſtas de Tierra Firme en las Indias Occidentales por el Padre Fray Pedro Synõ Provincial de San Frãciſco.

C'eſt pourquoy nous ne ſçaurions aſſés eſtimer la Relation que nous en a donnée Thomas Gage, pour ſa rareté, & pour l'exactitude avec laquelle il obſerve tout ce qu'il rencontre de remarquable pendant ſon ſejour, tant à Mexique & aux autres principalles Villes de la nouvelle Eſpagne, qu'aux differentes routes qu'il a faites, ſoit par terre, ſoit par mer.

Il ne s'eſt pas contenté d'entrer, (pour ainſi dire,) dans le Sanctuaire des Eſpagnols, mais meſmes il nous en développe les myſteres qu'ils nous cachoient avec beaucoup de ſoin. Et l'on peut dire que cette nation n'a ceſſé d'eſtre impenetrable que depuis que noſtre Autheur nous a découvert leurs

secrets, & qu'il a rompu un silence de prés de deux Siecles, en donnant au public la plus agreable Relation qu'on ait euë depuis long-temps.

Il y en a peu qui puissent passer pour singulieres à plus juste titre que la sienne; & si l'on a aujourd'uy un goust general pour ces sortes d'ouvrages, il semble qu'on doit preferer celuy-cy à une infinité d'autres pour les choses rares qu'il décrit.

Il peut estre encore d'une grande utilité pour la Geographie, pour la Navigation, & pour le Commerce; outre la connoissance particuliere qu'il nous donne des forces & de la foiblesse des places Maritimes, & de celles qui sont plus avancées dans le Païs, de la haine inveterée que les Espagnols naturels portent à ceux qui naissent au nouveau Monde, l'aversion que leurs Esclaves mesme ont pour eux, & de celle de plusieurs Nations Indiennes, qui n'ont jamais pû se soûmettre à leur domination, ou qui en ont secoué le joug pour l'avoir éprouvé insupportable.

Outre ces instructions qu'il donne, on en peut encore tirer d'autres de la pluspart de ses avantures; & il nous les décrit si bien, qu'on s'interesse insensiblement à tout ce qui luy arrive.

Le détail mesmes qui ennuye souvent dans la pluspart des Relations estrangeres, est

dans celle-cy d'une indispensable necessité pour l'intelligence des matieres qu'il y traite.

Aprés ce que je viens de dire de cét Ouvrage, j'espere que le Lecteur me sçaura quelque gré de luy apprendre que nostre Auteur estoit de qualité, d'une famille Catholique, & tres-illustre en Angleterre; Et que son frere aisné estoit Gouverneur d'Oxford, lors que le feu Roy de la Grande-Bretagne s'y retira avec son armée en 1645. pendant les troubles de son Royaume. Estant encor fort jeune il fut envoyé en Espagne pour y faire ses Estudes, il s'engagea dans l'Ordre des Dominiquains, & quelque temps aprés au voyage des Philippines en qualité de Missionnaire.

Il s'embarqua à Cadix sur les Vaisseaux que les Espagnols appellent la Flote, à la difference des Gallions, qui sont les Navires qui vont en Terre-ferme, à Carthagene, à Porto Velo, & qui de là se rendent à la Havane pour s'en retourner en Espagne. Et la Flote partant de Cadix va droit à la Nouvelle Espagne debarquer au Port de Vera Cruz, qui est le plus proche de Mexico Capitale de ce grand Royaume, & le sejour ordinaire du Vice-Roy, & apres y avoir pris sa charge, vient s'assembler à la Havane, d'où la Flote & les Gallions reviennent souvent en Espagne de compagnie, lors que les uns & les autres se trouvent prests en mesme-temps.

Ce que je remarque icy seulement pour distinguer ces deux differends embarquemens, que plusieurs confondent ensemble.

Nostre Missionnaire donc apres estre arrivé à Mexique, & s'y estre rafraichy quelque temps, fut obligé d'aller en une maison de campagne, que les Jacobins ont prés de cette Capitale, pour y faire une espece de noviciat pendant une année, pour se rendre avec ses confreres, plus capable de cét employ, avant que d'aller à Acapulco port de la Mer du Sud, où l'on s'embarque pour Manille Capitale des Philippines.

Là il gousta si bien les douceurs de la vie Monastique de la Nouvelle Espagne, & y fut tellement rebuté des Philippines par le recit qu'on luy en fit, qu'il resolut avec deux de ses confreres de prendre une autre route par terre pour aller en une Mission moins perilleuse.

Avant que de partir de Mexique, il fait la description ancienne & moderne de cette Capitale & des environs, des mœurs des Peuples qui y habitent, tant Europeens, que Crioles, naturels du pays, Mulates & Esclaves Negres, de leurs divers interests, de leur Gouvernement Ecclesiastique & Politique, de leur Commerce, & generallement de tout ce qui luy sembla digne d'observation, tant dedans que dehors cette grande Ville, si celebre autrefois, & mé-

mes encor aujourd'huy, par ſes richeſſes, par ſa grandeur, & par ſa ſituation extraordinaire. Ce qui ſera le ſujet du premier Volume.

La deſcription qu'il fait enſuite des lieux les plus remarquables des environs de la Ville de Mexique & de pluſieurs Provinces qu'il parcourt depuis ſon depart de cette Ville juſques à Guatimala n'eſt pas moins curieuſe, obſervant tout ce qu'il y apprend digne de remarque. Ce qui ſera la matiere du ſecond Volume.

Il continuë par la Deſcription du Gouvernement, de la Grandeur & des Richeſſes de la Ville de Guatimala, du Pays, & des Villes qui en dependent, & des diverſes avantures qu'il y eut.

Il y apprit les Langues de divers Peuples, ce qui ne luy ſervit pas ſeulemet à les catechiſer & inſtruire, mais à s'informer auſſi de beaucoup de particularitez, dont il n'auroit pû ſans cela nous donner la connoiſſance.

La fonction de Curé qu'il fit en pluſieurs Parroiſſes de grande eſtenduë, luy fit connoiſtre à fonds le cœur de ces pauvres Peuples; & il penetra par ce moyen leurs ſecrets les plus cachez pendant dix ou douze ans qu'il leur ſervit de Paſteur.

Le Recit de ce qu'il a veu de remarquable pendant tant d'années, la deſcription Geographique du Pays, le Commerce qui

s'y

s'y fait, avec l'Hiſtoire du Chocolate, de ſes differens apprets, & de diverſes autres boiſſons, feront la matiere du troiſiéme Volume.

Le quatriéme comprendra ſon Voyage, depuis la Ville de Petapa, juſques à celle de Grenade capitale de Nicaragua.

Son premier embarquement ſur la Mer du Nort pour Porto Velo, ſa priſe par un Eſclave qui avoit abandonné les Eſpagnols, & commandoit un Navire en courſe pour les Hollandois, ſon debarquement apres qu'on luy eut pillé ce qu'il avoit, ſon Voyage par terre juſques au Port de Salinas ſur la Mer du Sud, ſes diverſes avantures ſur cette Mer juſques à Panama, qu'il décrit tres-particulierement, ſon retour à Porto Velo, dont il fait auſſi une tres curieuſe deſcription, auſſi bien que de ce qui ſe paſſe à l'arrivée & au départ des Gallions, & de la plus celebre Foire du monde qui s'y tient pendant leur ſejour.

Son Embarquement ſur les Gallions pour Carthagene, dont il fait encor la deſcription, comme de la Havane, ſon retour en Eſpagne, & de là en Angleterre, termineront le dernier Volume.

Mais bien que Thomas Gage nous ait décrit ce pays là tel qu'il eſt aujourd'huy, & nous ait donné ſur ce ſujet tout ce qu'on peut ſouhaiter d'un voyageur exact & habile:

Nostre Nation auroit esté privée de la connoissance de tant de choses curieuses qu'il Nous apprend, sans le soin qu'a pris Monseigneur Colbert, parmy tant d'autres dont il s'acquite si dignement, d'en faire ordonner la traduction par Monsieur de Carcavi à Monsieur de Beaulieu Huës O Neil.

Il a jugé à propos d'en changer le titre, en quoy il a creu ne manquer point à la fidelité d'un traducteur, non plus qu'en retranchant du corps de l'Ouvrage, des digressions qui ne convenoient pas assés au principal dessein de l'Auteur.

Il n'a pas suivy aussi sa division des Chapitres, qu'il a jugé à propos d'accourcir pour le soulagement du Lecteur, & pour rendre la Table plus instructive.

NOUVELLE RELATION DES INDES OCCIDENTALES.

Des Missions des Religieux aux Indes.

CHAPITRE I.

Comment & en quelles Provintes des Indes Orientales & Occidentales qui appartiennent à la Couronne de Castille, l'on envoye des Missions de Religieux; & particulierement de celle qui y fut envoyée en l'année 1625.

COMME tous les Royaumes de l'Amerique conquis par les Rois d'Espagne, sont divisez en divers Gouvernemens pour le Temporel, ils sont aussi partagez pour le spirituel en plusieurs Jurisdictions sous le nom de Provinces qui appartiennent à divers Ordres

de Religieux & à leurs Provinciaux ; lesquels quoy que si fort esloignez de l'Europe, vivent tous neantmoins sous la dependance & subordination de la Cour de Rome ; & sont obligez estroitement d'y envoyer une Relation exacte de toutes les choses les plus remarquables qui arrivent en ces pays là, & une liste du nombre des Predicateurs dont chaque Province à besoin, afin qu'on y envoye un secours suffisant d'Ecclesiastiques pour travailler à la conversion de ces pauvres peuples, ce qui se fait en la maniere suivante.

Chacun de ces Ordres de Religieux fait election de six ans en six ans, d'un Gouverneur principal, qu'ils appellent General, sur tous ceux de la mesme Profession : Et il n'y a que les Jesuites & les Jacobins dont le General l'est jusques à sa mort, si ce n'est qu'il soit honoré d'un chapeau de Cardinal, & par ce moyen élevé dans un degré plus eminent.

Les Religieux qui sont sujets à ce General, & qui sont dispersez dans l'Italie, dans l'Allemagne, la France, la Flandre, l'Espagne, les Indes Orientalles & Occidentalles sont partagez en diverses Provinces.

Comme en Espagne il y a la Province d'Andalousie, celles de la nouvelle & vieille Castille, celles de Valence, d'Arragon, de Murcie, & de Cathaloigne.

De meſme en l'Amerique il y a les Provinces de Mexique, de Mechoacan, de Guaxaca, de Chiapa, & Guatimala, de Comayagua, de Nicaragua, & autres ſemblables.

Chacune de ces Provinces à un Chef particulier, qu'on appelle Provincial, qui eſt éleu par les Principaux de ſa Province tous les trois ans, dans une aſſemblée qu'ils appellent le Chapitre Provincial, comme ils appellent la precedente le Chapitre general.

Le Chapitre general ſe tient ordinairement en quelqu'une des principales villes d'Italie, de France, ou d'Eſpagne.

Quand on tient le Chapitre Provincial, on élit du conſentement de tous ceux qui s'y trouvent ; un Procureur ou Diffiniteur, qui doit ſe trouver au nom de toute la Province à la prochaine élection du General ; & y demander les choſes qui luy ſont ordonnées, & repreſenter l'état de la Province de laquelle il eſt envoyé.

En cette maniere l'on envoye des Procureurs des Indes Occidentales, qui ſont ordinairement les meilleures priſes que faſſent les Navires Hollandois, pource qu'ils emportent avec eux de grandes richeſſes, pour faire des preſens aux Generaux, au Pape, aux Cardinaux, & aux Grands Seigneurs d'Eſpagne, pour en obtenir plus facilement ce qu'ils ont à leur demander.

Entr'autres choſes leur charge eſt de re-

presenter le grand manque d'ouvriers qu'il y a en cette abondante & fertille moisson des Indes (quoy que toutes les Provinces ne demandent pas des Predicateurs d'Espagne, comme je monstreray cy-apres) & de demander trente ou quarante jeunes Prestres, qui puissent apprendre les diverses langues qui se parlent aux Indes, & succeder aux anciens.

L'Ordre de la Province ayant esté leu devant le General, ou devant son Chapitre, l'on octroye à ce Procureur des Lettres patentes de la part du General, qui le nomme son Vicaire general pour une telle Province, representant sa capacité, les bonnes qualitez dont il est pourveu, les peines qu'il a prises en cette nouvelle Eglise des Indes; & comme on l'a jugé digne de conduire en ces lieux là, une Mission de ces Ecclesiastiques qui se sont offerts volontairement pour y aller avancer la propagation du Christianisme parmy les Barbares.

Lors ce Religieux venu des Indes se trouvant muny de ces recommendations, va presenter ces lettres au Pape. Ensuite dequoy sa Sainteté luy fait expedier une Bulle, par laquelle en qualité de Commissaire Apostolique il a pouvoir d'aller dans tous les Convents de son Ordre qui sont en Espagne, pour y choisir les trente ou quarante jeunes Predicateurs dont il a besoin,

qui dés le premier jour qu'ils sont engagez, pour leur donner meilleur courage ; sont en vertu de l'authorité du Pape, qui a esté donnée à ce Commissaire, absous de la coulpe & de la peine deuë à leurs pechez, par une Indulgence pleniere, & ceux qui luy forment quelque obstacle ou empeschement ; ou à ceux qu'il a ainsi engagez, sont declarez avoir encouru la peine de l'Anatheme, dont ils ne peuvent recevoir d'absolution que de ce Commissaire, ou de sa Saintetè mesme.

Or dans tous les Estats qui appartiennent au Roy d'Espagne en l'Amerique, il y a deux sortes d'habitans Espagnols, qui sont plus opposez les uns aux autres, que ne sont dans l'Europe les Espagnols aux François.

Sçavoir ceux qui sont nais en Espagne, & qui vont demeurer en ces pays là ; Et ceux qui y sont nais de pere & mere Espagnols, & que les Espagnols naturels appellent Criolles pour les distinguer d'avec eux, voulans signifier par ce mot ceux qui sont nais en ce pays là.

Cette haine est si grande, que j'ose dire qu'il n'y a rien qui puisse contribuer d'avantage à la conqueste de l'Amerique, que cette division ; Et il est aisé de les gaigner & de les porter à se joindre contre leurs ennemis, pour se delivrer de l'Esclavage auquel ils ont esté reduits, de la maniere

rigoureuse dont on les traitte, & de la passion avec laquelle on leur rend la Justice, ceux qui viennent d'Espagne estant toûjours favorisez à leur prejudice.

Cela est si fâchex & si rude à souffrir aux pauvres Crioles, que je leur ay souvent ouy dire, qu'ils aimeroient mieux estre subjets à quelque Prince que ce fust qu'aux Espagnols, pourveu qu'ils pussent avoir la liberté de l'exercice de leur Religion; & d'autres qui souhaitoient que les Holandois se fussent arrestez à Truxille, quand ils la prirent, & qu'ils fussent entrez dans le pays, où ils avoient esté bien receus; & que la religion dont ils joüissoient sous un si rude esclavage, ne leur estoit aucunement agreable, & ne leur donnoit aucune consolation.

Ce fut cette animosité mortelle entre ces deux sortes d'Espagnols, qui fit que les Crioles se joignirent si facilement contre le Marquis de Gelves Vice-Roy de Mexique, lors de la mutinerie qui arriva en cette ville, & qu'ils s'attacherent à Dom Alfonse de Zerna, leur Archevesque qui donna la fuite au Vice-Roy; & ils y auroient ruiné le Gouvernement d'Espagne, si quelques Prestres ne les en eussent dissuadez; mais je parleray de cecy plus amplement cy-aprés.

La cause de cette haine mortelle procede

de la jalousie que les Espagnols ont toûjours euë contre ces Crioles, craignans qu'ils ne vueillent secouer le joug, & ne plus reconnoistre le Gouverneur d'Espagne, qui les prive de toutes les Charges, & de tous les Emplois de l'Estat.

Il est inoüy qu'on ait veu aucun d'entr'eux, qui ait esté Vice-Roy de Mexique, ou du Peru; ou Président de Guatimala, de sainte Foy ou de saint Domingue; ou Gouverneur de Jucatan, de Carthagene, & de la Havane; ou Alcalde Major de Soconusco, de Chiapa, de saint Sauveur, & pourveu de semblables Charges d'importance.

Mesmes celles des Chancelleries, comme de saint Domingue, de Mexique, de Guatimala, de Lima, & autres, où il y a ordinairement six Conseillers, qu'on appelle Auditeurs, & un Procureur Fiscal, ne se donnent jamais aux Crioles, quoy qu'il y en ait encor parmy eux qui descendent des principaux Conquerans.

Comme en Lima & au Perou les Pizarres, en Mexique & Guaxaca, la maison du Marquis de la Vallé, ou les successeurs de Ferdinand Cortez, quelques autres de la maison de Giron, de celle d'Alvarado, ou de celle des Gusmans; & finalement des principales maisons d'Espagne, sans qu'il y en ait aucun qui soit avancé dans les Dignitez ou Charges publiques.

Et non seulement ils sont privez des Offices ; mais les Espagnols naturels leur font des affronts tous les jours, comme à des gens incapables de gouverner les autres, & qui sont à demy Indiens, c'est à dire, à demy Barbares.

Ce mépris general s'est aussi répandu dans l'Eglise, où l'on ne voit presque jamais qu'un Prestre Criolé soit pourveu d'un Evesché ou d'un Canonicat dans une Eglise Cathedrale, où l'on n'admet que ceux qui viennent d'Espagne.

De mesmes dans les Ordres de Religieux durant plusieurs années, ils ont fait tout ce qu'ils ont peu pour abaisser & supprimer tous ceux d'entre les Crioles qui avoient esté receus en chacun Ordre, de peur qu'ils ne surmontassent en nombre ceux qui venoient d'Espagne.

Quoy qu'ils ayent esté obligez d'en recevoir quelques uns d'entre les naturels ; neantmoins toûjours les Provinciaux, les Prieurs, & tous les Superieurs ont esté Espagnols, nais en Espagne ; si ce n'est depuis peu d'années que quelques Provinces ayans eu le dessus sur les Espagnols, ont tellement remply leurs Convens de Crioles qu'ils ont absolument refusé d'y recevoir les Missions d'Espagnols qu'on avoit accoustumé de leur envoyer, & que jusques à present l'on envoye aux autres.

Dans la Province de Mexique il y a des Jacobins, des Cordeliers, des Augustins, des Carmes, des Peres de la Mercy, & des Jesuites, entre lesquels il n'y a aujourd'huy que les Jesuites & les Carmes qui l'emportent au dessus des Crioles, en faisant venir d'Espagne tous les ans deux ou trois Missions de Religieux de leurs Ordres.

La derniere Mission qui fut envoyée aux Religieux de la Mercy fut en l'année 1625. où il se trouva une si grande division entre ceux de cette Mission, & les Crioles, que lors de la prochaine Election de leur Provincial dans le Convent de Mexique, ils en vindrent aux coustеaux les uns contre les autres, & estoient sur le point de s'entretuer, si le Vice-Roy ne se fust rendu au Convent pour les appaiser, & n'en eust fait empriſonner quelques-uns.

Neantmoins à la fin les naturels l'emporterent par la pluralité des voix; & jusques à present ils se sont exemptez des Missions de par deça, alleguans qu'ils ont assez de Religieux en leurs Convens, & n'ont pas besoin qu'on leur en envoye aucuns d'Espagne, se soûmettans au Pape, aussi bien que les autres, & luy faisans d'aussi grands presens que les Espagnols ayent jamais fait.

En la Province de Guaxaca on n'y reçoit aucuns Missionnaires d'Espagne; mais

il eſt vray qu'il n'y a pas long-temps que parmy ceux de l'Ordre de ſaint Dominique, les Eſpagnols ont eſté ſurmontez par le party des Crioles, & qu'ils plaident encore à Rome pour avoir des Religieux d'Eſpagne, alleguans que l'honneur de la Religion a beaucoup diminué depuis que l'on n'y a pas voulu receuoir l'aſſiſtance de leurs Confreres d'Europe.

Laps la Province de Guatimala, qui eſt d'une grande eſtenduë, & comprend Guatimala, Chiapa, les Zoques, partie de Tabaſco, les Zeldales, le Sacapula, la Vera-Pas, toute la Coſte qui regarde la Mer du Sud, Suchutepek, & Soconuſco, Comayagua, Honduras, San Salvador, & Nicaragua, il y a les Ordres qui ſuivent; ſçavoir ceux de ſaint Dominique & de ſaint François, les Auguſtins qui dependent de Mexique, n'ayans qu'un pauvre Convent en Guatimala; les Jeſuites qui dependent auſſi de Mexique, & les Religieux de la Mercy.

Mais entre tous ceux-là, les Jacobins, les Cordeliers, & les Peres de la Mercy, ſont ſeuls à qui appartient le droit de preſcher, & d'avoir des Cures & des Egliſes Parroiſſiales.

Dans toute la Province ces trois Ordres ont toûjours tenu le party des Crioles fort abaiſſé, & n'ont jamais permis qu'aucun

d'eux fust éleu Provincial, faisans venir d'Espagne du moins de deux en deux ans, des Religieux de leurs Ordres, pour soûtenir leur faction contre celle des Crioles.

Les Provinces du Peru qui sont beaucoup plus éloignées d'Espagne, & plus difficiles à y aborder par mer, que celles dont nous avons parlé n'en reçoivent aucunes Missions, mais on leur en envoye des Provinces voisines, & il y a de toutes sortes de Religieux comme ailleurs, dont les plus puissans sont les Jacobins; mais tous tant qu'ils sont, nonobstant leur vœu de pauvreté, y abondent en richesses, en liberté, & en delices.

Dans le Royaume de la Nouvelle Grenade, de Carthagene, de Santa-Fé, Barinas, Popayan, & Gouvernement de sainte Marthe, il y a des Jacobins, des Jesuites, des Cordeliers, des Carmes, des Augustins, & des Peres de la Mercy, parmy lesquels les Jacobins, les Jesuites, & les Cordeliers, reçoivent encore jusques à present des Missions d'Espagne.

Les Isles de Cuba, la Jamaïque, la Marguerite, & Portorico, sont toutes dependantes du Provincial de saint Domingue, & les Religieux qui y sont establis, sont tous de l'ordre de saint Dominique, de saint François, ou des Jesuites, qui reçoivent tous de temps en temps de nouvelles Missions d'Espagne.

Dans la Province de Jucatan, il n'y a que des Religieux de saint François, qui sont puissamment riches, & soûtiennent vigoureusement la faction Espagnole, par le moyen des Missions qu'ils reçoivent de l'Europe.

La Province de Mechoacan qui appartient aux Religieux de Mexique, est aussi gouvernée de la mesme façon que celle-là.

En cette maniere j'ay parcouru toute l'Amerique qui appartient à la Couronne de Castille, & fait voir quels sont les Religieux qui s'y sont establis.

Quant aux Indes Orientales & au Bresil, ils appartiennent à la Couronne de Portugal, pource que ce sont les Portuguais qui les ont découvertes les premiers, & dependent aujourd'huy de Dom Iean Roy de Portugal.

Neantmoins les Isles Philippines sont sujettes au Roy d'Espagne ; & il y a des Iacobins, des Cordeliers, des Augustins, & des Iesuites, qui se tiennent tous dans la ville de Manille Capitale de ces Isles, en attendant les Vaisseaux propres pour les passer au Iapon, où ils vont travailler à la conversion de ce Royaume là.

L'accez du Iapon leur a été interdit depuis 36. ans par l'Empereur de cet Isle

Mais quoy qu'ils reçoivennt parmy eux quelques-uns des Crioles, particulierement de ceux qu'ils ont convertis à la Chine & au Iapon ; neantmoins le plus grand nom-

bre vient des Missionnaires Espagnols, que l'on y transporte plus frequemment que dans les autres endroits de l'Amerique que j'ay nommé cy-dessus.

qui ne le permet aujourd'huy qu'aux Hollandois à des conditiõs qui leur sont fort honteuses

Car premierement on les envoye dans les Navires qui vont à la Nouvelle Espagne, & apres qu'ils ont demeuré deux ou trois ans dans la ville Capitalle de Mexique, on les envoye à Acapulco, qui est sur la Mer du Sud, où on les embarque sur de grands Gallions qui vont à Manille, & en reviennent tous les ans richement chargez des marchandises de la Chine, du Iapon, & des Indes Orientales.

L'on transporte ensuite ces marchandises d'Acapulco, à la ville de Mexique, qui sans cõparaison en tire beaucoup plus de richesses qu'on ne luy en apporte par la Mer du Nort.

CHAPITRE II.

Engagement de l'Auteur pour les Philippines, & ce qui se passa jusques à son depart de Cadis pour la Nouvelle Espagne.

L'An 1625. comme je demeurois parmy ceux de l'Ordre de saint Dominique en

la Ville de Xerez en l'Andalousie, l'on envoya quatre Missions, l'une de l'Ordre de saint François à Iucatan, l'autre de la Mercy au Mexique ; & les deux autres qui estoient des Iacobins, & des Iesuites, passerent aux Philippines.

Le Commissaire que le Pape avoit nommé pour faire cette Mission, s'appelloit Frere Mathieu de la Ville, à qui il avoit donné pouvoir d'enroller trente Religieux ; & comme il en eut déja trouvé environ vingt-quatre dans la Castille, & aux environs de Madrid, il les envoyoit les uns apres les autres bien pourveus d'argent à Cadis, pour y demeurer dans un logis qu'il avoit loüé pour luy & pour ceux de sa suite, jusques au temps que la Flote devoit partir pour aller aux Indes.

Ce Commissaire nomma un autre Religieux qui s'appelloit Antoine Calvo, pour faire la visite dans les Convens de l'Andalousie qui se trouvoient sur sa route, sçavoir dans ceux de Cordouë, de Seville, de saint Lucar, & de Xerez, pour remplir le nombre des trente Missionnaires que portoit sa Commission.

Sur la fin de May il arriva à Xerez, amenant avec luy un autre Religieux, qui s'appelloit Antoine Melendez du College de saint Gregoire de Valledolid, que j'avois frequenté long-temps auparavant, & avec

qui j'avois lié une amitié tres particuliere.

Auſſi toſt qu'il me vit, il en eut tant de joye, qu'il me pria d'aller ſouper ce ſoir là dans ſa chambre, & comme il avoit quantité de patagons, il fit tout ce qu'il pût pour me faire bonne chere.

Le bon vin de Xerez qui ne fut point épargné dans ce regale, réveilla tellement la chaleur de ſon zele, qu'il ne fit que parler de convertir les Iaponois tout ce ſoir là, & diſcourir de ces pays éloignez de ſix mille lieuës, qu'il n'avoit jamais veus, comme s'il y euſt demeuré toute ſa vie. Enfin je peux dire que Bachus l'avoit metamorphoſé de Theologien en Orateur, & comme un ſecond Ciceron, luy avoit enſeigné toutes les parties de l'Eloquence. Il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit me perſuader, de m'aſſocier avec luy en cette fonction Apoſtolique; & entr'autres choſes il me repreſentoit, que nul n'eſtoit Prophete en ſon pays. & qu'il en falloit ſortir pour s'acquerir du bien & de la reputation.

Mais quand il vid que cette ſorte de Rethorique ne me perſuadoit pas aſſez pour ſuivre ſes deſſeins, il voulût me gaigner par d'autres conſiderations plus touchantes.

Il me repreſentoit les Indes toutes pavées d'or & d'argent, que les pierres eſtoient de perles, de rubis, & de diamans, que les arbres y eſtoient chargez de grapes de

noix, muſcades, les champs remplis de cannes de ſucre, les ſoyes de la Chine ſi communes, que les voiles des Navires n'eſtoient que de tafetas ou de ſatin ; & enfin que c'eſtoit un pays où l'on trouvoit reellement, tout ce que l'Hiſtoire & la Fable avoient repreſenté des richeſſes de Creſus & de Midas.

Il me repreſenta enſuite les Philippines comme un Paradis terreſtre, où l'abondance ſe trouvoit par tout, & où rien ne manquoit aux delices de la vie.

Et comme il s'imaginoit eſtre déja dans ces lieux, il me décrivoit ſes voyages dans ces Provinces, accompagné des Indiens avec des Trompetes & des hautbois, ſes entrées dans les Villes, ſur un chemin parſemé de fleurs, ſous des Arcs de Triomphe, au bruit du carillon des cloches, & recevant les reſpectueuſes ſoûmiſſions de tous les habitans.

Et comme l'homme eſt naturellement touché du deſir d'apprendre, il me repreſentoit encore la ſatisfaction que nous aurions en ces pays là, de voir comme l'or & l'argent ſe forment dans les entrailles de la terre, comme le Poivre, les Muſcades & les Girofles viennent en leur ſaiſon, & que la Canelle n'eſt que l'eſcorce d'un arbre.

Que nous y verrions comme on tire le

fuc des cannes pour en faire la caſſonnade, & en former des pains de ſucre ; L'eſtrange metamorphoſe de la Cochenille, d'un ver en la riche teinture d'écarlate, le changement de l'herbe du Tinta en Indigo, & enfin que ſans peine & ſans eſtude, nous y pourrions apprendre mille belles choſes, capables non ſeulement de contenter noſtre curioſité, mais auſſi d'augmenter nos connoiſſances, & perfectionner noſtre entendement.

Et quoy que la liqueur de Xerez euſt fourny toute cette belle eloquence, il ne laiſſoit pourtant pas de luy preferer ſon vin des Philippines qu'on recueille de ces grands arbres de Cocos, dont les Hiſtoriens nous diſent tant de merveilles, & ſouhaitoit d'y eſtre déja, pour en boire en ma compagnie, à la ſanté de tous nos amis.

Apres que nous euſmes ſoupé, Melendez voulut ſçavoir qu'elle inclination j'avois pour ſon voyage, & fit ſerment qu'il n'auroit jamais de repos que je ne luy euſſe promis de l'y accompagner, pour m'y obliger davantage, il m'offrit une demye douzaine de Piſtoles, m'aſſeurant que je ne manquerois de rien, & que le lendemain matin, Calvo me fourniroit dequoy achepter toutes les choſes qui me ſeroient neceſſaires durant ce long voyage.

Je luy fit reponſe, qu'une reſolution trop

prompte, n'apporteoit ſouvent que du repentir & de la triſteſſe, & que j'y penſerois toute la nuit ; & que je ferois beaucoup de choſes pour l'amour de luy ; mais que ſi je prenois reſolution d'y aller, je voulois y emmener auſſi un de mes amis, qui eſtoit un Religieux Irlandois nommé Frere Thomas de Leon.

Sur cela je pris congé de Melendez, & me retiray dans ma chambre, où je ne trouvé plus le repos que j'avois accouſtumé ; non que j'euſſe eſté touché par ſon diſcours ; mais bien plus par la penſée qui me vint, que j'avois trouvé l'occaſion propre de m'éloigner de la veuë de mes parens, & de me dérober à leur connoiſſance.

Car j'avois receu depuis peu une lettre de mon pere, qui m'écrivoit dans une extréme colere, que tous mes parens eſtoient fâchez contre moy, & luy plus qu'eux tous, de ce qu'ayant tant dépenſé pour me faire eſtudier, je n'aurois pas ſeulement refuſé d'entrer dans la Societé des Ieſuites, comme il eſperoit, mais qu'en toutes choſes, j'avois témoigné une averſion mortelle contr'eux, & qu'il auroit mieux aimé que j'euſſe eſté un ſimple ſoüillon de cuiſine dans le College des Ieſuites, que de me voir General de tout l'Ordre de ſaint Dominique ; que je ne devois jamais penſer d'eſtre bien venu aupres de tous mes Freres, ny aupres de

luy ; que je ne devois plus esperer de le revoir, quand mesmes je retournerois en Angleterre ; que si j'y venois, il susciteroit les Iesuites que j'avois abandonné, à me faire chasser de mon pays ; & qu'avec le consentement de mon frere aisné, qui est apresent Gouverneur d'Oxford, il vendroit l'Hostel de Hailing, & me priveroit de tout ce que je pouvois pretendre en son bien.

Le dessein que j'avois d'achever mes estudes, s'opposoit au déplaisir que m'avoit causé cette lettre, j'aurois bien souhaité de pouvoir retourner en Angleterre, & demeurer encore quelque temps en Espagne pour y perfectionner mes estudes ; mais je considerois aussi qu'apres qu'elles seroient achevées, les Iacobins avec un Mandement du Pape, m'envoyeroient aussi-tost en mon pays en qualité de Missionnaire.

Toutes les suites de la colere de mon Pere, & de la furie de mon Frere le Colonel, se presentoient aussi devant moy, & tout ce que la haine & l'addresse des Iesuites leurs amis pouvoit inventer pour me faire chasser d'Angleterre.

Ie r'appellay aussi tout ce que Melendez m'avoit dit, des moyens de m'acquerir la connoissance des choses naturelles, par la veuë des richesses de l'Amerique, & des beautez de l'Asie, & me perfectionner dans

les choſes ſpirituelles par la contemplation de cette Nouvelle Egliſe, & la converſation de ſes Fondateurs.

Ayant donc paſſé toute la nuit dans ces inquietudes, & ces combats ; je me reſolu enfin de voir l'Amerique, & d'y demeurer juſques à la mort de mon Pere, & que j'euſſe gaigné dequoy recompenſer la portion hereditaire, dont mon pere m'avoit privé en faveur des Ieſuites.

Avec cette reſolution je fut trouver Antoine Melendez, & luy ayant témoigné le deſſein que j'avois fait de le ſuivre en ſon long voyage ; je ſuis aſſeuré qu'il en receut autant de contentement pour le moins, que ſi je luy euſſe rendu un pareil ſouper à celuy qu'il m'avoit donné ; mais qui fut encore bien augmenté à diſner, quand je luy preſenté mon amy Irlandois Thomas de Leon, pour eſtre de noſtre compagnie.

Apres le diſner nous fuſmes preſentez au Superieur Calvo, qui nous embraſſa avec beaucoup de tendreſſe, & nous promit toute ſorte d'amitié durant le voyage.

Il nous lut un grand memoire de tout ce qu'il avoit achepté pour nous nourrir quand nous ſerions ſur mer ; tant de poiſſons & de viandes, tant de brebis, de pourceaux ſalez, de jambons, de poules, de barrils de biſcuit blanc, de *jarres* de vin de Caſalla, de barrils de ris, de figues,

d'olives, de capres, de raisins, de citrons, d'oranges douces & aigres, de grenades, de dragées, de conserves, de marmelades, & de toutes sortes de confitures de Portugal.

Il nous fit esperer qu'il nous feroit revoir Maistres és Arts, & Docteurs en Theologie à Manille, & puis ouvrant sa bource, il nous donna dequoy faire nostre dépence ce jour là dans Xerez, & achepter ce que nous voullions pour transporter avec nous à Cadis, outre ce qui estoit necessaire pour les frais du voyage; & enfin estendant ses deux mains, il nous donna la Benediction de sa Sainteté, afin qu'il ne nous arrivast aucun malheur par le chemin.

Les principaux Religieux de nos amis de Xerez, firent tout ce qu'ils peurent pour nous décourager; mais la liberté dont nous avions joüy ce jour là en la compagnie de Melendez, bannit toute la tristesse que nous pouvoit donner un si prompt depart.

Calvo craignant que l'attache pour quelques Religieuses, qui d'ordinaire a beaucoup de pouvoir sur les Religieux Espagnols, ne retardast nostre voyage, nous conseilla adroitement de partir de Xerez le lendemain matin; Ce que Nous fismes en la compagnie de Melendez, & d'un autre Religieux Espagnol de cette ville là, laissant nos coffres & nos livres à Calvo, afin

qu'il eust soin de les envoyer apres nous à Cadix. Ce jour là nous poursuivismes nostre voyage vers le Port de sainte Marie, montez comme des Cavaliers Espagnols sur nos petites bourriques, laissans sur nostre route le somptueux Convent des Chartreux, & la Riviere de Guadalethé, l'ancien fleuve d'Oubly des Poëtes, où nous mangeames des fruits de ces champs Elizées, & beûmes de l'eau des ruisseaux cristallins du Guadalethé, pour chasser à perpetuité la memoire des aimables objets que nous laissions en Espagne & Xerez, & tout ce qui nous pouvoit faire penser au retour.

Sur le soir nous arrivasmes en ce Port, qui s'est rendu fameux, parce qu'il sert de retraite aux principales Galeres d'Espagne; & Dom Federic de Tolede qui en est Gouverneur ayant appris l'arrivée de quatre Apostres des Indes, ne voulant pas perdre cette occasion, qu'il estimoit un bon heur extraordinaire pour luy, nous invita ce soir là à souper en sa maison.

Tous les habitans estimoient leur ville beniste, de ce que nous marchions par leurs ruës; ils nous regardoient comme destinez au Martyre pour Iesus-Christ, & souhaitoient d'avoir de nos reliques, & les forçats des Galeres se batoient à qui feroit retentir plus hautement leurs trompettes & leurs hautbois.

Dom

Dom Federic n'épargna rien pour nous bien traitter, & aprés souper il nous envoya conduire par ses Gentils-hommes au Convent des Minimes, où il avoit donné ordre de nous loger, & où nous fusmes receus avec tant de bonté par les Religieux, qu'ils voulurent nous laver les pieds ce soir là, pour nous témoigner leur affection fraternelle, & nous souhaiterent ensuite un bon & paisible repos en nous allant coucher.

Le lendemain matin, apres que ces pauvres Religieux nous eurent donné à déjeuner, nous trouvâmes un bateau que Dom Federic avoit fait preparer pour nous, & pour ses Gentils-hommes, qui avoient charge de nous accompagner, & nous conduire jusques à Cadix.

Quand nous y fûmes arrivez, nous y trouvâmes nos autres Compagnons, & le Commissaire du Pape, frere Mathieu de la Ville, qui nous receut & nous donna à disner.

Nous demeurâmes à Cadix, honorez de tout le monde, & joüissans de la belle veuë de ce lieu là, tant sur la terre que sur la mer, jusques au temps du depart de la Flote.

Comme il s'approchoit, Frere Mathieu de la Ville, que nous croyons brusler de zele pour le Martyre, vint prendre

congé de nous, & nous ayant montré la Commission qu'il avoit receu du Pape, de pouvoir nommer en sa place, qui bon luy sembleroit ; il nomma Calvo pour nostre Superieur, & s'en retourna en Espagne.

Son depart causa de la mutinerie parmy nous, & refroidit si fort le zele de deux de nos Missionnaires, qu'il nous abandonnerent secrettement.

Mais les autres furent contens de demeurer avec Calvo, d'autant que c'estoit un bon vieillard, mais mal pourveu des talens necessaires à inspirer le respect qui estoit deub à son Caractere.

Il estoit d'ailleurs si mal propre, & son habit estoit si sale, aussi bien que ses mains à force de manier souvent ses jambons, qu'il avoit plûtost la mine d'un marmiton de cuisine, que d'un Commissaire Apostolique ; mais tout tel qu'il estoit il fut pourtant destiné à la conduite de cette Mission depuis l'Espagne jusques à Mexique, où il y a trois mille lieuës Espagnoles, & encore autant au delà, depuis Mexique jusques à Manille, qui est la ville Metropolitaine des Isles Philippines, & où se tient la Cour du Vice-Roy.

CHAPITRE III.

Du depart de la Flote des Indes, de Cadis, l'an 1625. & des choſes plus memorables arrivées durant ce voyage.

LE premier de Juillet apres midy, Dom Charles de Ybarra Admiral des Galions qui eſtoient dans la Baye de Cadis, fit tirer un coup de canon, ce qui s'appelle ordinairement en termes de Marine le coup de partance, pour avertir tous les Paſſagers, Soldats & Matelots, de ſe trouver le lendemain matin chacun dans ſon bord.

Le deuxiéme jour de Juillet dés le matin, l'on nous donna avis, qu'un Religieux Anglois nommé Frere Paul de Londres, qui demeuroit à ſaint Lucar, avoit obtenu une lettre du Duc de Medine, qu'il avoit envoyé au Gouverneur de Cadis, par laquelle il luy enjoignoit de faire enqueſte de moy, & de me faire arreſter en quelque lieu que je fuſſe, d'autant que le Roy d'Eſpagne avoit deffendu, qu'aucun Anglois

passast aux Indes sous quelque pretexte que ce fust.

Ce vieillard fit cela tout exprés pour empescher mon voyage, m'ayant déja écrit auparavant plusieurs lettres à mesme fin, m'en ayant mesmes envoyé une du Pere Diego de la Tuente Provincial de Gastille, qui avoit esté en Angleterre avec le Comte de Gondomar qui m'offroit de s'employer pour mon avancement, si je voulois me desister de mon voyage, & m'en retourner avec luy en Castille.

Mais aucune de ces lettres ne me toucha, ny toute la recherche que peut faire le Gouverneur, ne m'empescha point de faire ce voyage; Car je fus incontinent apres conduit tout seul à nostre Vaisseau, & caché secrettement dans un tonneau, dont l'on avoit vuidé le biscuit expres.

Desorte que quand le Gouverneur vint abord, pour s'enquerir s'il n'y avoit point quelque Anglois dans le Navire, le Pere Calvo respondit resolument que non, sçachant bien qu'on ne m'iroit jamais chercher dans le creux d'un tonneau, & parce moyen qu'il estoit impossible de me découvrir; desorte que le Gouverneur s'en estant retourné sans m'avoir trouvé, cette histoire donna matiere de passe-temps à nostre compagnie, tout le reste de ce jour là.

Ensuite de cela tous les Vaisseaux sorti-

rent du Port les uns apres les autres, disans adieu à ceux de la ville, & ceux de la ville leur souhaittans un heureux voyage.

Aussi-tost qu'ils furent tous en mer, & qu'il n'y eut plus d'esperance de pouvoir revenir joüir de la liberté & des delices de Cadis, nos jeunes Moines commencerent à souhaiter de retourner à terre, quelques-uns commencerent aussi à repasser par leur esprits les mets delicats qu'on leur avoit donné, & d'autres à considerer le nombre des magnifiques Vaisseaux de nostre Flote, qui avec huit Galions qui nous servoient de convoy jusques aux Canaries, faisoient quarante & un Navires en tout, destinez pour aller en divers Ports des Indes.

Il y en avoit deux qui alloient à Portorico, trois à saint Domingue, deux à la Jamaïque, un à la Marguerite, deux à la Havane, trois à Carthagene, deux à Campeche, deux à Hondures & Truxille, & seize à saint Iean de Vlhua, ou la Veracrus.

Ils estoient tous chargez de vins, de figues, de raisins, d'Olives, d'huile, de toiles, de draps, de fer, & d'argent vif pour les mines, afin de retirer l'argent pur de Sacatecas, des fondrilles de terre avec lesquelles il est meslé.

Les personnes les plus remarquables,

qui passerent cette année là sur ces Vaisseaux, furent le Marquis de Serralvo avec sa femme, qui s'en alloit pour estre Vice-Roy de Mexique, au lieu du Marquis de Gelves, qui s'estoit retiré dans un Convent de crainte de la populace qui s'estoit mutinée contre luy cette année là.

Ce Marquis de Seralvo s'estoit embarqué sur le Navire nommé le saint André, ayant avec luy Dom Martin de Carillo Prestre & Inquisiteur de Valledolid, qu'on envoyoit en qualité de Visiteur General à Mexique, pour informer du different qui estoit entre le Marquis de Gelves & l'Archevesque, & de la sedition qui estoit arrivée à cause d'eux, avec plein pouvoir & authorité de faire empriſonner & punir tous ceux qui se trouveroient coupables.

Dans le Navire nommé sainte Gertrude, passa Dom Iean Nino de Tolede, qui estoit envoyé pour estre President de Manille aux Philippines, & dans le mesme Vaisseau toute la Mission des trente Iesuites qu'on y envoyoit.

Ils s'estoient déja insinuez en ses bonnes graces, & pour les cultiver durant le voyage avec plus de facilité, avoient adroitement pratiqué de s'embarquer dans son mesme Vaisseau ; car en quelque lieu que ces gens là se trouvent, ils tâchent toûjours d'estre prés des Roys & des Princes,

& de ceux qui ont le commandement sur le peuple.

Nostre Mission de l'Ordre de saint Dominique composée de vingt sept Religieux, s'estoit embarquée sur le saint Antoine ; & sur le Navire nommé Nostre-Dame de la Regle, il y en avoit vingt-quatre de l'Ordre de la Mercy qui alloient à Mexique, dont il y en eut cy-aprés quelques-uns, qui estoient du membre de ceux qui tirerent leurs couteaux contre les Crioles de leur mesme Profession.

Nostre Flote se mit donc en mer, avec le Convoy de ces huit Galions, pour l'escorter contre les Turcs & les Hollandois, que les Espagnols apprehendent fort de rencontrer sur leur route.

Nous fismes voile avec un vent doux & favorable, sur une Mer agreable & tranquille, jusques à ce que nous vinsmes au Golphe de las Yeguas, c'est à dire le Golphe des Iumens, les vagues enflées donnoient l'une apres l'autre si fort contre nostre bord, que nous pensions à toute heure, quelles alloient abatre l'Image de saint Antoine, qui estoit sur le derriere du Navire, & que toutes les galeries de nos Vaisseaux seroient emportées par la violence des vagues.

Mais quand nous eusmes surmonté les dangers de ce Golphe, les huit Galions

prirent congé de nous, & laisserent nos Navires marchands pourvoir chacun à leurs propre seureté.

La separation de ces deux Flotes, se fit avec grand appareil de part & d'autre, & apres plusieurs décharges de l'artillerie dont ils se saluerent reciproquement les uns les autres ; ils se visiterent avec leurs Esquifs, & l'Admiral de nostre Flote regala magnifiquement à disner dans son bord, l'Admiral des Galions ; comme firent aussi les autres Capitaines, chacun sur leurs Vaisseaux, tous les Officiers & principaux de la Flote Royale qui estoient de leurs parens, ou de leurs amis.

Ce fut une chose remarquable ce jour là, de voir ce qui se passa parmy nos Apostres des Indes, on entendit les uns soûpirer à tout moment, & souhaiter de pouvoir retourner en Espagne avec les Galions ; quelques autres qui faisoient leur possible d'obtenir leur congé du Superieur Caluo, mais inutilement ; & les autres qui s'occupoient à escrire des lettres à leurs sœurs, & à leurs autres amis qu'ils avoient laissé à Cadis.

Le diner estant achevé, & les deux Admiraux ayans pris congé l'un de l'autre, l'on tira le coup de partance des Galions, qui s'estans r'assemblez pour s'en retourner, nous nous dismes adieu les uns aux autres, nous souhaitans un bon passage ;

Ensuite dequoy ils prirent leur route vers l'Espagne, & nous continuames la nostre vers l'Amerique, ayans toûjours vent arriere, jusques à ce que nous y fussions arrivez.

C'est une chose remarquable que depuis qu'on est arrivé à la hauteur des Canaries, on est poussé jusques aux Indes Occidentales d'un mesme vent qui tire toute l'année d'Orient en Occident; & ce vent est si favorable, que s'il n'estoit point interrompu par les calmes, il est certain qu'on pourroit faire ce voyage en moins d'un mois.

Mais nous fusmes si souvent surpris, que nous ne peusmes voir aucune terre avant le vingtiéme jour d'Aoust; que nous navigâmes prés de six sepmaine comme sur une riviere d'eau douce, nous divertissans cependant à pescher diverses sortes de poissons, & un entr'autres que les Espagnols appellent Dorado, & les François Dorade, pource qu'estant sous l'eau il paroist comme si les écailles estoient toutes d'or.

Nous trouvasmes une telle abondance de ces poissons, que l'hameçon n'estoit pas si tost jetté en mer, que la dorade estoit prise, de sorte que nous en prismes plusieurs plûtost par plaisir, que par necessité, & bien souvent aprés les avoir peschez, nous les rejettions dans la mer, pource qu'il est plus propre à estre mangé frais que salé.

Nous passasmes ainsi agreablement le temps dans nos Vaisseaux, & prismes diverses sortes de divertissemens honnestes, jusques à ce que nous vismes la premiere terre, qui fut l'isle qu'on appelle la Desirade.

Le dernier jour de Iuillet, qui estoit la Feste de saint Ignace Patron & Fondateur des Iesuites, le Vaisseau nommé sainte Gertrude sur lequel il y en avoit trente, comme j'ay déja dit cy devant, nous parut dés la veille tout pavoisé de blanc, ses pavillons & ses trinquets representoient quelques-unes des armes & devises des Iesuites, & d'autres le portrait de saint Ignace, tous ses masts & ses aubans estoient garnis de lanternes de papier avec des chandelles allumées, qui durerent toute la nuit, pendant laquelle les Espagnols ne cesserent point de chanter, & de joüer de leurs flutes & hautbois, outre qu'on tira pour le moins cinquante coups de canon du Vaisseau, & plus de cinq cens fusées, qui faisoient un effet merveilleux, parce que le temps estoit fort calme & serein.

Le jour de la Feste fut celebré avec encore plus de magnificence, les Iesuites firent une Procession generale dans le Navire, en chantant des Hymnes & des Antiennes à l'honneur du Saint, qui furent suivies de plusieurs décharges frequentes de

l'artillerie du Vaisseau ; les Matelots Espagnols de leur part n'oublians rien aussi de tout ce qui pouvoit contribuer à la pompe de ce jour là & à la joye publique.

Le quatriéme jour d'Aoust, qui est dedié à saint Dominique, Fondateur des Iacobins, ou de l'Ordre des Prescheurs, le Navire nommé le saint Antoine dans lequel j'estois, voulut surpasser la pompe de celuy de sainte Gertrude, par l'assistance de vingt-sept Religieux qui estoient dedans, non seulement par les décharges de l'Artillerie, les fusées, les flambeaux, les hautbois & la musique, & les autres ornemens du Vaisseau.

Mais par un festin magnifique de chair & de poisson, où ils inviterent tous les Iesuites avec Dom Jean Nino de Tolede President de Manille, & le Capitaine du Navire sainte Gertrude, apres le disner ils leur donnerent la comedie tirée des Oeuvres de Lopez de Vega, qui fut representée par quelques-uns de nos soldats, passagers, & jeunes Religieux, avec autant d'éclat, & une aussi belle decoration, dans le petit espace de nostre Vaisseau, qu'on eust peu faire sur le meilleur Theatre de la Cour de Madrid.

La Comedie fut suivie d'une delicieuse collation de toutes sortes de confitures, pour terminer plus agreablement la joye de

ce jour. Ensuite dequoy nostre chaloupe, & celle de sainte Gertrude remenerent nos amis à leur bord, nous disans adieu les uns aux autres au son des hautbois & trompettes, & au bruit de plusieurs coups de canon, qui furent tirez en partant du Vaisseau.

Nous continuâmes nostre voyage de cette maniere avec un vent agreable & plusieurs calmes, pendant quoy nous passions le temps en diverses sortes de jeux & de recreations, jusques au vingtiéme jour du mois d'Aoust que nous découvrismes la premiere terre, qui fut l'Isle de la Desirade, comme j'ay déja dit cy-dessus.

CHAPITRE IV.

Des Isles que nous découvrismes, & les choses qui nous y arriverent.

L'Admiral de nostre Flote s'estonnnant de ce que nous avancions si peu, depuis le deuxiéme de Iuillet jusques au dix-neufviéme d'Aoust n'ayans encore veu ny découvert aucune terre que les Isles des Canaries, Il fit venir ce mesme matin à son bord tous les pilotes des autres Navires,

pour ſçavoir qu'elle eſtoit leur opinion ſur l'endroit où nous eſtions, & de combien nous pouvions encore eſtre eſloignez de la terre.

Pour cet effet tous les vaiſſeaux s'approcherent de l'Admiral l'un aprés l'autre, afin que chaque Pilote peuſt dire ſon opinion en paſſant deuant luy.

Les differentes opinions de ces Pilotes donnerent grand ſujet de rire à tous les Paſſagers, qui voyoient le peu de rapport qu'il y avoit des uns avec les autres.

L'un diſoit que nous eſtions à trois cens lieuës de terre, l'autre deux cens, l'autre cent, & l'autre cinquante, l'un plus l'autre moins, s'eſloignant tous de la verité comme il parut enſuite, à la reſerve d'un veillard qui eſtoit Pilote dans le moindre Vaiſſeau de tous, qui ſouſtint aſſeurement, qu'avec le peu de vent qui faiſoit alors, nous arriverions à la Guadaloupe le lendemain matin.

Tous les autres ſe mocquerent de luy; mais il avoit bien plus grand ſujet de ſe mocquer de leur ignorance; Car le lendemain au lever du Soleil, nous découvriſmes tout à plein, l'Iſle que les Eſpagnols appellent la Deſirade, pource qu'au commancement qu'on découvrit les Indes, ce fut la premiere terre qu'ils trouverent, deſirans auſſi bien que nous, de trouver quel-

que terre, apres avoir esté si long temps sur la Mer.

Aprés cette Isle, nous en découvrismes incontinent une autre, appellée Marigalante, & puis une autre encore qui s'appelle la Dominique, & finalement une autre nommée la Guadaloupe, qui estoit celle que nous cherchions pour nous y rafraischir, laver nostre linge, & prendre de l'eau douce, dont nous avions grand besoin.

Sur les deux ou trois heures apres midy, nous arrivasmes à une rade fort seure, qui est au devant de l'Isle, où nous moüillasmes l'ancre, sans avoir aucune crainte des Sauvages nuds, tant de cette Isle que des autres, qui attendent avec beaucoup de joye tous les ans la venuë des Espagnols; ils comptent les mois par Lunes, & parce moyen ils connoissent le temps qu'ils doivent arriver.

Quelque temps auparavant ils font amas de cannes de sucre, des fruits qu'on appelle Ananas, des Tortuës, & semblables autres provisions pour manger, qu'ils trocquent avec les Espagnols pour leurs Merceries, pour du fer, des cousteaux, ou d'autres choses dont ils se puissent servir dans les guerres qu'ils ont ordinairement contre les habitans de quelqu'une des autres Isles.

Avant que nous eussions moüillé l'ancre,

il vint plusieurs de ces Indiens à nostre bord dans leurs canots, dont il y en avoit quelques-uns, qui avoient esté peints par nos Anglois & d'autres par des Hollandois, ou des François, comme il paroissoit par la diversité de leurs armes, cette rade estant commune à toutes les Nations qui voyagent vers l'Amerique.

Ils nous apporterent donc suivant leur coustume, plusieurs fruits des Indes : mais entre tous l'Ananas fut celuy qui nous parut le plus agreable à la veuë, & le meilleur au goust.

Nous ne pûmes empescher de nous estonner au commencement, de voir des gens tous nuds, avec leurs cheveux pendans par derriere jusques au milieu du dos, leurs visages decoupez en diverses manieres de fleurs, avec de petites plaques fort minces qui leur pendoient au bout du nez, comme les anneaux qu'on met au groin des pourceaux pour les empescher de foüiller la terre.

Ils nous flatoient comme des enfans, quelques-uns parlans leur language que nous n'entendions point, & d'autres faisans certains signes pour monstrer les choses qu'ils vouloient avoir ; Mais entr'autres signes, nos gens entendoient fort bien celuy par lequel ils leur demandoient du vin d'Espagne ; & pour se donner du plaisir, apres

leur en avoir fait boire un bon verre, on les voyoit tomber yvres sur le tillac, & se veautrer comme des pourceaux.

Le jour estant fort avancé, nos Religieux se resolurent d'en passer le reste dans le Navire, & le landemain de descendre à terre pour voir le dedans de l'Isle, où plusieurs des Matelots & passagers descendirent ce soir là, dont une partie retourna aux Vaisseaux, les autres demeurerent à terre toute la nuit parmy les Indiens.

Le lendemain matin je descendis à terre avec la pluspart des autres Religieux, & ayans loüé quelques Espagnols pour laver nostre linge, nous nous écartâmes ça & là, tantost tous ensemble, & tantost deux à deux, & mesmes quelques-uns tous seuls, rencontrans sur nostre chemin plusieurs Indiens, qui ne nous firent aucun mal, mais qui au contraire nous flatoient comme des enfans, & nous presentoient de leurs fruits, nous demandans en échange quelques épingles, éguillettes, ou méchans gands qu'ils voyoient autour de nous, ce qui nous donna la hardiesse de nous approcher de quelques-unes de leurs maisons ou cabanes, qui estoient situées proche d'une belle riviere, où ils nous receurent fort humainement, & nous donnerent à manger de leur poisson, & de la chair de chevreuil.

Sur le midy nous rencontrâmes sur le

milieu de la montagne, quelques Iesuites du Navire sainte Gertrude, qui s'entretenoient fort attentivement avec un Mulatre, qui estoit tout nud comme les autres Indiens.

CHAPITRE V.

Histoire remarquable d'un Mulatre Chrestien né en Espagne, & rencontré par hazard à la Guadeloupe par des Iesuites.

CE Mulatre estoit Chrestien, nay dans la ville de Seville en Espagne, où il avoit esté esclave d'un riche Marchand ; il s'appelloit Louis, & parloit parfaitement bon Espagnol.

Il y avoit environ douze ans qu'il s'en estoit fuy d'avec son Maistre, à cause du rude traitement qu'il luy faisoit, & s'estant rendu à Cadis, il entra au service d'un Gentilhomme qui s'en alloit à l'Amerique, qui le fit embarquer avec luy, ne croyant pas que son Maistre en peust jamais avoir de nouvelles quand il seroit passé dans ce nouveau Monde.

Ce Mulatre se souvenant combien il avoi receu de coups de son premier Maistre, & apprehendant qu'il eust de ses nouvelles d l'Amerique, & le fist remmener en Espagne ou que son second Maistre n'imitast l cruauté du premier, comme les coups qu'i en avoit receus dans le Navire luy donnoient grand sujet de le croire, quand les Vaisseaux arriverent à la Guadaloupe, il se resolut à toute extremité de mourir plûtost parmy les Indiens, que de vivre davantage sous la servitude des Espagnols.

Abandonnant ainsi sa vie, à la bonne ou mauvaise fortune, il se cacha derriere les arbres en la montagne, jusques à ce que les Navires furent partis; apres quoy estant trouvé par les Indiens, & leur ayant distribué quelques bagatelles qu'il avoit dérobé à son Maistre, il en fut receu fort humainement, en sorte que se rendant agreable à eux, & eux à luy, ils vivoient ensemble comme s'il eust esté de leur Nation.

De temps en temps il avoit soin de se cacher soigneusement quand les Flotes d'Espagne y arrivoient, & ayant ainsi vécu l'espace de douze ans parmy ces Sauvage, il apprit leur language, & s'estant marié à une Indienne, il en eut trois enfans qui estoient lors vivans.

Les Iesuites l'ayans rencontré par hazard,

& reconnoissans plûtost par le poil frisé de sa teste, que c'estoit un Mulatre, que par sa couleur basanée, pource que ces Indiens se peignent toute la peau d'une couleur rouge, ils s'imaginerent incontinent ce qui en estoit, & qu'il ne pouvoit pas estre venu là, que par le moyen de quelques Espagnols; de sorte qu'entrans en discours avec luy, & trouvans qu'il parloit Espagnol, ils apprirent de luy la verité de son histoire.

Comme nous les eûmes joints, nous commençâmes à persuader ce pauvre Chrestien, d'abandonner cette miserable vie, dans laquelle il ne pouvoit faire son salut, luy promettans la liberté, s'il vouloit s'en venir avec nous.

Ce pauure homme qui depuis douze ans n'avoit entendu aucun mot du vray Dieu, qui adoroit le bois & la pierre parmy les autres Payens; neantmoins d'abord qu'il entendit parler derechef de Jesus-Christ, de la damnation dans les Enfers, & de la joye eternelle dans le Paradis, il se mit à pleurer à chaudes larmes, nous asseurant qu'il seroit bien aise de s'en venir avec nous, si ce n'estoit sa femme & ses enfans, qu'il aimoit tendrement, & qu'il ne pouvoit abandonner.

Surquoy nous luy répondismes, que s'il vouloit aussi les emmener avec luy, il pourroit par ce moyen sauver leurs ames; &

que nous luy donnions asseurance qu'on auroit soin que ny luy, ny sa femme ny ses enfans, ne manqueroient jamais de moyen pour leur subsistauce.

Ce Mulatre écouta fort bien tout ceey mais il fut à l'instant surpris d'aprehension ayant veu passer quelques Indiens qui avoient obsérvé la longue conference qu'il avoit euë avec nous; c'est pourquoy ce pauvre homme tout craintif, nous dit qu'il estoit en danger de sa vie, pource que nous l'avions reconnu, & qu'il aprehendoit d'être tué par les Indiens, qui soupçonnoient que nous le voulions emmener; que s'ils le faisoient, comme le bruit encouroit dans l'Isle, que nous verrions bien tost leur amitié changée en rage, & mutinerie contre nous.

Mais nous luy répondismes, qu'il ne devoit pas apprehender ce qu'ils voudroient faire contre nous, qui estions pourveus de Soldats & d'Artillerie pour conserver nôtre vie & la sienne aussi, qu'il se resolust seulement d'amener sa femme & ses enfans sur le bord de la mer où nos gens sechoient leur linge, qui le deffendroient contre ceux qui voudroient luy faire du mal, & qu'il y avoit un bateau prest pour le recevoir, & le conduire avec sa femme & ses enfans à bord d'un vaisseau.

Le Mulatre promit d'executer ce que

nous luy avions conseillé, & que par adresse il ameneroit sa femme & ses enfans sur le bord de la Mer, sous pretexte de trocquer de leurs denrées avec les nostres, pourveu que quelques-uns des Iesuites, qu'il reconnoistroit facilement à leurs robes noires, s'y trouvassent pour le recevoir dans un bateau, & le conduire ensuite aux Navires.

Il s'en alla donc apres cela, bien resolu ce nous sembloit de faire ce qu'il nous avoit promis.

Nostre joye fut grande dans l'esperance que nous avions conceu de tirer cinq Ames des tenebres de l'Idolatrie Payenne, pour les faire joüir de la lumiere du Christianisme.

Mais particulierement les Iesuites qui avoient les premiers entamé la conference avec ce Mulatre, & qui esperoient que cette affaire si elle succedoit heureusement, ne leur apporteroit pas peu de gloire & de credit, dans le progrés de leur Mission.

Apres avoir pris congé de nous, ils se depescherent de retourner vers la Mer, pour donner avis à l'Admiral de ce qu'ils avoient fait, & faire que l'esquif de leur Navire fust petit pour recevoir ce Mulatre Louis & toute sa famille.

Nous retournâmes aussi sur le bord de la mer, pour voir si nos chemises, & le reste de nos hardes estoient seiches, & les ayant

trouvé prestes, & nostre esquif à terre, la pluspart de ceux de la compagnie retournerent avec moy à bord de nostre vaisseau en laissant à terre deux ou trois de nostre bande, avec plusieurs des autres Vaisseaux, & particulierement des Iesuites qui attendoient leur proye.

Aussi tost que nous fûmes arrivez à bord de nostre Navire, la pluspart de nos Religieux se trouverent si enflammez de zele, à cause de l'amitié que les Sauvages leur avoient témoigné, qu'ils se vouloient resoudre à demeurer en cette Isle, & s'y arrester pour les convertir au Christianisme, s'imaginans que c'estoit une chose aisée à faire. ce peuple estant d'une humeur douce, & parmy lequel il n'y avoit aucun danger de demeurer, à cause des Flotes qui passoient là tous les ans, qui pourroient faire enqueste du traitement qu'on leur auroit fait.

Il y en avoit d'autres, qui n'estoient pas si échaufez, qui leur objectoient, que c'estoit un zele temeraire, & une pure folie d'exposer ainsi leur vie parmy ces Barbares, qui vivoient plûtost comme des bestes brutes, que comme des hommes raisonnables.

Mais ceux qui estoient les plus zelez mépriſoient toutes ces raisons, & disoient que le pis qui leur pouvoit arriver, estoit d'estre massacrez, sacrifiez, & devorez par

les Sauvages, que c'eſtoit pour cela meſme qu'ils eſtoient partis d'Eſpagne, afin d'eſtre couronnez de la Couronne du Martyre, & mourir en confeſſant le Nom de JESUS-CHRIST, & preſchant ſon Evangile aux Infidelles.

Comme cette diſpute s'échauffoit parmy nous, nous apperceumes tout d'un coup un grand tumulte ſur le rivage, & nos gens qui s'enfuyoient ça & là pour ſauver leur vie, abandonnant leur linge, & courans à grand haſte vers les bateaux, qu'ils remplirent ſi promptement & ſi fort, qu'il y en eut quelques-uns qui coulerent à fonds, avec tous ceux qui eſtoient dedans.

Mais ce qui eſtoit plus digne de pitié, eſtoit d'entendre les cris lamentables des pauvres femmes, dont il y en eut pluſieurs qui ſe jetterent en la Mer, aymans mieux s'expoſer au hazard d'eſtre ſauvées par quelque bateau, ou au pis aller d'eſtre noyées, que d'eſtre priſes, & apres cruellement maſſacrées par ces Indiens.

Au milieu de l'eſtonnement où nous mit ce ſoudain changement dont nous ignorions la cauſe, nous vimes une multitude de fleches ſortir du bois derriere les arbres, & par là nous reconnumes aſſeurement que les Sauvages s'eſtoient mutinez.

Ce tumulte ne dura pas une demie heure: car noſtre Admiral fit tirer incontinent deux

ou trois volées de canon, & envoya à terre une Compagnie de Soldats pour garder le rivage avec nos gens, ce qui fut promptement executé, & tout les Indiens furent bien toſt écartez, & mis en fuite.

Noſtre bateau nous ramena trois de nos Religieux, qui avoient demeuré à terre avec pluſieurs de nos autres Paſſagers ; entre leſquels il y avoit un Religieux nommé Frere Iean de la Cueva, qui avoit eſté dangereuſement bleſſé à l'eſpaule : Il m'avoit fort ſollicité de demeurer à terre avec luy; mais je n'en voulus rien faire, & par ce moyen j'échappé cette cruelle & furieuſe attaque des Indiens.

Outre ceux qui furent noyez, & qu'on retira enſuite ſur le rivage, qui eſtoient au nombre de quinze perſonnes, l'on trouva deux Jeſuites morts ſur le ſable, trois autres qui eſtoient dangereuſement bleſſez, trois paſſagers qui avoient auſſi eſté tuez, & dix de bleſſez, outre trois autres qu'on ne puſt jamais trouver ny morts ny vivans, qu'on jugea avoir eſté rencontrez dans les bois, & maſſacrez par les Indiens.

Noſtre Mulatre Louis ne vint point ſelon ſa promeſſe ; mais en ſon lieu une armée de traitres Indiens ; ce qui nous donna ſujet de croire, ou qu'il avoit découvert luy meſme, le deſſein que les Ieſuites avoient de l'emmener avec ſa femme & ſes enfans ;

ou

ou que les Indiens en ayant eü le soupçon par l'entretien qu'il avoit eu avec nous, le luy avoient fait confesser.

Et il y a grande apparence que ce fut là le sujet de leur mutinerie : car comme Louis avoit dit qu'il reconnoistroit les Iesuites, par leurs robes noires, il semble qu'il les avoit mieux representez que les autres aux Indiens: car on observa que leurs fleches estoient la plus part décochées contre des marques noires, & qu'en moins d'un quart d'heure, il y en eut cinq de tuez & blessez.

Toute cette nuit là nos Soldats firent la garde, sur la Coste, déchargeans souvent leurs mousquets pour éfrayer les Indiens, qui apres cela ne parurent plus devant nous.

Nous ne reposames gueres non plus : car nous fimes le guet toute la nuit, de peur que les Indiens ne vinssent dans leurs canots attaquer nostre Vaisseau durant l'obscurité, & nous surprendre quand nous serions endormis.

Quelques-uns regrettoient les morts & les noyez, & d'autres plaignoient nostre blessé Frere Jean de la Cueva, qui endura de grandes douleurs toute cette nuit là ; & d'autres se mocquoient de nos Moines zelez, qui avoient voulu de

meurer en cette Isle pour convertir ce
Barbares, leur disant, qu'ils auroient e
le moyen de se rassasier du martyre ; ca
s'ils fussent demeurez seulement jusque
à ce soir avec les Indiens, ils les auroien
appreſtez pour les manger à leur soupe

Mais apres cette action, nous vi
mes que leur zele s'estoit beaucoup re
froidy, & qu'ils n'avoient plus d'envi
de demeurer avec un peuple si barbar
mais souhaitoient plûtoſt que l'Admira
fist bien-toſt tirer le coup de partance
afin qu'on levast les ancres, & qu'on
retirast d'un lieu si dangereux.

Le matin tous les Navires se diligen
terent de prendre l'eau qui leur esto
neceſſaire pour le reſte du voyage, &
l'on posa de bonnes gardes sur la coſte
& sur la riviere, pour conserver no
gens durant qu'on faisoit toutes ce
choſes-là.

On ne vit aucuns Indiens toute
matinée, ny nous neûmes aucunes nou
velles des trois hommes qui nous man
quoient, deſorte qu'apres nous estre su
fisamment rafraischis, nous levâmes le
ancres sur le midy, & continuâmes d
pourſuivre noſtre voyage vers la terr
ferme, avec un vent heureux & favo
rable, qui nous fit agreablement aban

donner la rade & l'Isle de la Guadaloupe.

CHAPITRE VI.

La suite de nostre Voyage à Saint Iean de Vlhva, autrement la Vera Crus, & comme nous y debarquâmes.

LE vingt-deuxiéme jour d'Aoust, nous fimes voile si agreablement, que nous perdimes bien-tost la veuë des Isles.

La mutinerie des Indiens nous fournit la matiere d'un long discours, & fit que quelques-uns de nos Religieux commencerent à se repentir d'avoir entrepris d'enseigner & convertir les Indiens, & eussent bien voulu s'en pouvoir dédire.

Mais nostre Superieur Calvo faisoit tout ce qu'il pouvoit pour nous relever le courage, en nous comptant force histoires du bon naturel des Indiens des Philippines que nous allions trouver, dont la pluspart estoient déja Chrestiens,

qui avoient une extréme veneration pour leurs Prestres, & que ceux qui n'estoient pas encore convertis au Christianisme, estoient tellement retenus en crainte par la puissance des Espagnols, qu'ils n'oseroient rien entreprendre contr eux.

Le principal soin que nous eûmes durant deux jours, fut de prendre garde à nos Ananas que nous avions trocqué avec les Indiens. Ce fruit nous plaisoit à tous extremement, & il n'y avoit personne qui ne l'estimast aussi bon ou meilleur que tous ceux qui estoient en Espagne. On ne le cueille pas meur, mais estant encore verd, on le pend au plancher durant quelques jours, où il se perfectionne & devient jaune & meur, ensorte que chaque morceau est plus doux que du miel.

Nos cannes de sucre ne nous estoient pas moins agreables, quand nous en succions la moüelle, pour nous rafraichir la bouche de leur sucre.

La premiere semaine nous ne mangeames presque autre chose que des Tortuës, qui nous paroissoient des monstres de la Mer, à nous qui n'en avions jamais veu auparavant, quelques-unes ayant plus d'une aulne de large; Leur écaille estoit si dure, qu'une roue de

harrette pourroit passer dessus sans la
ompre.

Quand on les ouvrit la premiere
ois, nous fumes estonnez de voir le
rand nombre d'œufs qu'elles avoient,
a moindre en ayant plus de mille en
on corps. Nos Espagnols en faisoient de
ons boüillons avec des espices; & leur
iande sembloit plûtost estre de la chair
ue du poisson de mer, qui estant un peu
oudré de sel, & pendu deux ou trois
ours à l'air, avoit le mesme goust que
a chair de Veau, de sorte que durant
uelques jours, nous mépriſions nos
oules, nos moutons, nostre bœuf salé,
& nos jambons, pendant que nous cû-
nes dequoy satisfaire l'avidité de nos
stomacs avec nostre veau de mer.

Apres quatre jours de Navigation,
ostre Religieux Jean de la Cueva qui
voit esté blessé par les Indiens, mou-
ut; tout son corps estoit enflé, ce qui
ous donna juste sujet de croire, que
a fleche dont il avoit esté blessé à l'é-
aule, estoit empoisonnée.

Ses obseques furent celebrées avec
utant de ceremonie qu'il se pouvoit
ur la mer, & il eut pour Tombeau
e grand Ocean.

On luy attacha deux pierres fort pe-

ſantes aux pieds, autant aux eſpaules & une ſur la poitrine ; Et apres qu'on eut chanté l'Office des Morts, ſon corps eſtant attaché à deux cordes, fut tiré hors du Vaiſſeau, & laiſſé à meſme temps tomber dans la mer, tout l'équipage criant bon voyage, pendant qu'on déchargeoit l'artillerie pour faire honneur à ce corps, qui par la peſanteur des pierres, coula incontinent à fonds, & diſparut pour jamais de la veuë des hommes.

Nous vîmes faire la meſme ceremonie dans le Navire ſainte Gertrude à un autre Ieſuite, l'un des trois qui avoit eſté bleſſé par les Indiens de la Guadeloupe, qui mourut comme noſtre Religieux, ayant le corps tout enflé par la violence du poiſon.

Aprés cela noſtre navigation commença d'eſtre plus agreable qu'auparavant : car nous paſſames à la veuë de la terre de Porto-rico', & en ſuite de la grande Iſle de ſaint Domingue.

Noſtre compagnie commença de diminuer en cet endroit ; quelques-uns des Vaiſſeaux s'en allerent à Porto-rico, & à ſaint Domingue, & d'autres prirent leur route pour Carthagene, la Havane, la Iamaïque, Hondures, & Jucatan.

Il ne resta donc de nostre flote, que es Navires qui estoient destinez pour aller au Mexique, où nous poursuîmes nostre route, jusques à ce que nous vinssions au lieu que les Espagnols appellent la sonde de Mexique; car en ce lieu là nous jettâmes souvent la sonde: pour sonder la Mer, qui estoit si calme, que durant l'espace de huit jours nous ne bougeâmes presque d'un mesme lieu, faute de vent.

Durant ce temps là nous prîmes un grand plaisir à la pêche, & particulierement des Dorades, dont nous fîmes grand chere, épargnant par ce moyen les provisions que nous avions apporté d'Espagne.

Mais la chaleur estoit si extraordinaire, que nous ne pouvions gouster aucun plaisir durant le jour; car la repercussion des rayons du Soleil, qui donnoit sur l'eau, & sur la poix de nos Vaisseaux, causoit dans l'air une chaleur si ardente, que tout le long de la journée nous estions dans une sueur continuelle, qui nous obligea de quitter la pluspart de nos habits.

Les soirées & les nuits estoient un peu plus supportables; neantmoins la chaleur que le Soleil avoit emprainte

durant le jour dans les Costes & planches de nostre Vaisseau, estoit si grande, qu'il nous estoit impossible de dormir sous le tillac, ny dans nos cabanes; mais nous estions contrains de passer la nuit en chemise à nous promener, ou à nous entretenir sur le tillac.

Les Matelots pour se divertir se mirent à se baigner & nager dans la mer; mais la mort infortunée d'un de leurs compagnons, comme je diray cy-apres, leur fit bien-tost abandonner cette sorte de passe-temps.

Plus on s'approche de la terre ferme, & plus on trouve que la mer abonde en certains poissons monstrueux, que les Espagnols appellent Tiburons, & les Normands des Requiens.

Quelques-uns s'abusent en prenant ce poisson pour le Cayman ou Crocodille, estimant que c'est la mesme chose, croyant qu'il n'y a que le Crocodille ou le Cayman, qu'on appelle par abus Tiburon, qui mange la chair des hommes, en emportant d'un seul morceau, un membre tout entier dans l'eau.

Mais ils se méprennent grossierement: car le Cayman est garny d'écailles par tout le corps, au lieu que le Tiburon n'a point d'écailles, mais seulement une

peau fort espaisse, comme tous les autres grands poissons de la mer.

Quoy que les Indiens mangent du Cayman, les Espagnols n'en veullent point, mais ils mangent bien du Tiburon.

Nous en prîmes un avec un harpon de fer à trois dents, qu'on lia avec un cable au travers du corps, & puis on le guinda dans le Navire.

Il estoit si grand, que quinze hommes eurent assez de peine d'en venir à bout; c'estoit un animal monstrueux à voir, qui avoit pour le moins douze aulnes de longueur; on le fit saler, & on trouva qu'il avoit le goust de chair, comme j'ay dit de la Tortuë; il est aussi gourmand de chair humaine, que le Crocodile, & nous en vîmes un grand nombre dans ce parage de Mexique.

Comme les Espagnols se baignoient tous les jours à costé de leurs Navires, où il n'y a pas si grand danger des Tiburons, qui d'ordinaire n'approchent pas si prés des Vaisseaux, un Matelot du Navire saint François, qui estoit plus hardi que les autres, voulant se hazarder de nager de son Vaisseau, à un autre qui en estoit assez proche, pour visiter quelques-uns de ses amis, devint mal-

heureuſement la proye d'un de ces poiſ
ſons, & avant qu'on peuſt mettre e
mer aucun bateau pour l'aller ſecourir
nous le vîmes trois fois tiré ſous l'ea
par ce monſtre, qui luy devora un
jambe, un bras, & partie de l'épaule
on trouva apres le reſte du corps, qu
fut tiré de l'eau & porté dans le ſain
François, où l'on luy fit ſes Funeraille
avec les meſmes ceremonies, qu'on avoi
fait à Frere Jean de la Cueva.

Le Prophete Royal dit au Pſeaum
107. que ceux qui vont ſur la mer e
des Navires, voyent les Oeuvres d
Seigneur, & ſes Merveilles au profon
des Eaux.

Car ils y voient non ſeulement de
Baleines, mais d'autres Poiſſons, qu
comme des monſtres, maiſtriſent de
hommes forts & vaillants par diverſe
atteintes de leurs dents longues & aigues,
engloutiſſant tout d'un coup des mem-
bres tous entiers, avec la chair & les
os tout enſemble.

Ce malheur attriſta toute noſtre flote
par l'eſpace de trois jours, qu'il plut à
Dieu de temperer la chaleur exceſſive
que nous auions ſouffert, par un vent
frais & favorable, qui nous tira heu-
reuſement de ce calme, où nous ne

pouvions manquer de devenir malades, si nous y eussions demeuré plus long-temps.

Trois jours aprés que nous en fûmes partis, un lundy sur les sept heures du matin, comme un de nos Religieux disoit la Messe & que tout le peuple estoit à genoux, un Matelot commença de se lever, en criant à haute voix par trois fois terre, terre, terre ?

Ce qui répandit une telle joye dans le Navire, que tout léquipage se leva pour voir le continent de l'Amerique, laissans le Prestre tout seul à l'Autel, achever le service, tant ils estoient ravis de se voir arrivez au lieu qu'ils avoient si long-temps souhaité.

La joye fut grande ce jour là dans tous les Navires, & nostre Superieur Caluo fit un grand massacre de sa volaille, qu'il avoit toûjours épargnée cy-devant, pour festiner ses Moines ce jour là.

Sur les dix heures nous vîmes la terre tout à plein, & mîmes tous les voiles dehors pour y arriver.

Mais nostre Admiral qui estoit un homme sage, & qui sçavoit les dangers de la Coste, particulierement ceux qui sont à l'entrée du Havre, à cause de quantité d'écueils qui sont sous l'eau, &

qu'on reconnoiſt par les baliſes & les enſeignes que l'on y a posées pour en avertir les Vaiſſeaux, reconnoiſſant qu'avec le vent que nous avions, nous ne pouvions entrer dans le Port que sur le ſoir.

Craignant auſſi qu'un vent de Nort, qui eſt fort dangereux ſur cette Coſte & qui vient d'ordinaire en Septembre, ne ſe levât durant la nuit, & mit nos Navires en danger de donner ſur les écueils, aſſembla le Conſeil de tous les Pilotes, pour ſçavoir s'il eſtoit plus à propos de continuer à naviguer tout ce jour là à pleines voiles, comme nous faiſions, avec eſperance d'arriver de bonne heure dans ce Havre, ou ſeulement d'en approcher en faiſant voile avec nos miſaines, afin que le lendemain matin, nous y puiſſions entrer avec plus de ſeureté, par l'aſſiſtance des bateaux qu'on nous envoyoit de la terre.

La reſolution que le Conſeil prit, fut de ne s'approcher point trop du Port ce jour là, de peur d'eſtre ſurpris par la nuit, & d'abaiſſer toutes nos voiles, à la reſerve des miſaines; mais le vent s'eſtant un peu calmé, nos Navires s'approcherent aſſez lentement de la terre, faiſant voile juſques au ſoir.

Cette nuit là on doubla les gardes sur nostre Vaisseau, & le Pilote luy mesme voulut veiller plus soigneusement qu'il n'avoit point encore fait; mais nos Religieux allerent prendre leur repos ordinaire, qui ne dura pas long-temps: car avant minuit le vent se tourna vers le Nort, qui causa un cry general & soudain, & un estrange tumulte, tant en nostre Navire, que dans tous les autres.

Nos matelots dans ce desordre, s'addresserent à nos Religieux, afin qu'ils imploraſſent l'assistance du Ciel sur nous; leur aprehension estoit plus grande, par la crainte du danger que cette sorte de vent pouvoit apporter cy-aprés que pour ce qui nous paroissoit alors; car le vent n'estoit ny fort ny orageux.

Mais quoy que s'ensoit, les Moines allumerent des Cierges Benits, firent leurs prieres à la Vierge Marie, chanterent les Litanies, & d'autres Hymnes & Prieres à son honneur jusques à la pointe du jour, que par la grace de Dieu le vent de Nort ayant cessé, nostre vent ordinaire recommença à souffler, & nos Matelots à crier miracle, miracle, estans persuadez que ce bonheur leur estoit arrivé par l'intercession de la sainte Vierge.

Sur les huit heures du matin, nous arrivâmes à la veuë des maisons, & fimes un signal qu'on nous envoyat des bateaux pour nous conduire dans le Havre ; ce qui fut incontinent executé avec grand joye, ces bateaux conduisant nos Vaisseaux les uns apres les autres au milieu de ces écueils, qui rendent ce Port un des plus dangereux de tous ceux que j'ay veu, dans tous mes Voyages sur les mers du Nort & du Sud.

Nos Trompettes se firent entendre agreablement à cette entrée, & selon la coustume nous saluames avec nostre Artillerie la Ville & la Citadelle qui est tout devant, estans tous ravis de joye de nous voir arrivés à bon port.

Nous moüillames les ancres dans le havre, mais comme elles n'estoient pas suffisantes pour asseurer nos Navires dans un Port si dangereux, nous y joignîmes l'assistance de plusieurs cables, qui furent amarrez à de grandes boucles de fer, qu'on a attachées tout exprés dans la muraille de la Citadelle, afin de garantir par ce moyen les Vaisseaux de la violence des Vents de Nort.

Apres nous estre tous congratulés de nous voir si heureusement arrivez dans ce nouveau Monde, nous nous dispo-

sâmes avec beaucoup de joye à descendre dans les bateaux, qui nous vindrent querir pour nous débarquer en la terre ferme de l'Amerique.

CHAPITRE VII.

Comme nous débarquâmes à la Vera Crus autrement saint Iean de Vlhua, & la reception qui nous fut faite.

LE douziéme jour de Septembre, nous arrivâmes heureusement en l'Amerique, dans la Ville qu'on appelle saint Jean de Vlhua, autrement la Vera Cruz, renommée pource que ce fut le commencement de la fameuse Conquéte, de ce celebre Conquerant Ferdinand Cortez.

Ce fut là qu'il prit cette noble & genereuse resolution, par une politique inouye auparavant, de couler à fonds tous les Vaisseaux qui avoient amené les Espagnols en ce Continent, qui est plus grand qu'aucune des autres trois Parties du Monde, afin qu'ils ne pus-

sent songer à autre chose qu'à la Conqueste qui s'en ensuivit, se voyans destituez de Navires, & sans esperance de pouvoir jamais retourner en l'Isle de Cube, ny à Jucatan, ny en aucun des endroits dont ils estoient partis.

Ce fut encore en ce lieu que les premiers cinq cents Espagnols qui y débarquerent, se fortifierent contre des millions d'ennemis, & contre la plus grande des quatre parties du monde.

En fin ce fut là que l'on établit les premiers Magistrats, Juges, Eschevins, & Officiers de Justice.

Le propre nom de la Ville est saint Jean de Vlhua, autrement Vera Crus à cause du vieux Havre de la vraye Croix qui est à six lieuës de celuy-cy, & qui fut ainsi nommé, pour ce qu'il fut découvert le jour du Vendredy saint qu'on adore la vraye Croix.

Mais le Havre de l'ancienne Vera Crus se trouvant trop dangereux pour les Navires, à cause de la violence des vents de Nord, il fut entierement abandonné par les Espagnols, qui s'en vinrent demeurer à saint Jean de Vlhua, où leurs Vaisseaux trouverent une rade asseurée par le moyen d'un Rocher, qui sert d'une forte deffence contre les

Vents ; & afin de perpetuer la memoire de cette heureuſe adventure arrivée le jour du Vendredy ſaint, au nom de ſaint Jean de Vlhua, ils ont adjoûté celuy de la vraye Croix, pris du premier Havre qui fut découvert le Vendredy ſaint l'an 1519.

Comme nous décendîmes à terre, nous trouvâmes que tous les habitans de la Ville s'eſtoient rendus ſur le bord de la mer, comme auſſi tous les Ordres des Religieux, de ſaint Dominique, de ſaint François, de la Mercy & des Jeſuites, qui faiſoient porter la Croix & la banniere devant eux, pour conduire en proceſſion le nouveau Viceroy de Mexique juſques à l'Egliſe Cathedrale.

Les Moines & les Jeſuites, furent plus diligents à décendre à terre que le Marquis de Serralua & ſa Femme ; quelques uns d'entreux baiſoient la terre, l'eſtimans ſainte, à cauſe de la converſion des Indiens au Chriſtianiſme, qui auparavant adoroient les Idoles, & ſacrifioient aux Demons ; d'autres ſe mettoient à genoux pour faire leurs prieres, les uns à la Vierge Marie, & les autres aux Saints où ils avoient plus de devotion, & en ſuite s'allerent ranger dans les places & ſtations de ceux de leurs Profeſſion.

Incontinent aprés on commença à décharger toute l'Artillerie des Navires & de la Citadelle pour saluer le Vice-Roy, qui décendit à terre avec sa Femme & tout son train, accompagné de Dom Martin de Carrillo, qu'on envoyoit pour Visiteur general, à cause du different d'entre le Marquis de Gelves cy-devant Vice-Roy, & l'Archevesque de Mexique.

Le Vice-Roy & sa Femme furent placez sous vn Dais, & puis on chanta le *Te Deum*, accompagné de l'harmonie de plusieurs Instruments de Musique; en cet estat on s'achemina en Procession jusques à l'Eglise Cathedrale où le saint Sacrement estoit exposé sur le grand Autel: à l'entrée chacun se mit à genoux, & un Prétre ayant donné de l'Eau benite à tout le peuple, on chanta une Hymne d'action de graces, & finalement la Messe fut celebrée solemnellement par un Prétre accompagné de deux autres Assistans.

Cette Ceremonie estant achevée, le Vice-Roy fut conduit à son logis, par le President de la Cour de justice, qu'ils appellent Alcailde Major, par les Officiers de la Ville, & par quelques Juges qui estoient venus exprés de Mexique, &

par tous les Soldats des Navires & de la Ville.

Les Religieux furent auſſi conduits en proceſſion, faiſant porter la Croix devant eux, châcun juſques au Convent de ſon Ordre.

Frere Jean Caluo preſenta ſes Jacobins au Prieur du Convent de l'Ordre de ſaint Dominique, qui nous receut fort amiablement, nous regala de quelques confitures, & nous fit donner à chacun un verre du breuvage des Indes, qu'on appelle chocolatte, dont je parleray cy-apres plus emplement.

Ce petit regale ne ſervit que de prelude à un meilleur, qui fut un diſner magnifique de chair & de poiſſon; le gibier n'y fut point épargné, non plus que les chapons, les Coqs d'Inde, & les Poules, pour nous faire voir l'abondance des Vivres du pays.

Le Prieur de ce Convent n'eſtoit pas un homme ancien & grave, tels qu'on a couſtume d'eſlire pour Superieurs pour gouverner les jeunes Religieux; mais c'eſtoit un jeune galand, qui à ce qu'on nous dit, avoit obtenu du Pere Superieur, le gouvernement Provincial de ce Convent, moyennant un preſent de mille Ducats qu'il luy avoit fait.

Aprés dîner il fit venir quelques uns de noſtre compagnie dans ſa chambre, où nous remarquames ſa legereté & ſon peu de mortification.

Nous croyions y trouver quelque belle Bibliotheque qui nous donnaſt des marques de ſon ſçavoir & de ſon inclination aux lettres; mais nous n'y viſmes qu'environ une douzaine de vieux Livres, qui eſtoient dans un coin, tous couverts de poudre & de toiles d'araignées, comme s'ils euſſent eſté honteux que les treſors qu'ils contenoient, fuſſent ſi peu eſtimez, qu'on leurs preferaſt une Guitarre qu'on avoit mis deſſus.

Cette chambre eſtoit richement tapiſſée de tapiſſeries de Cotton, & d'ouvrages de plumes de Mechoacan, & ornée de quantité de beaux Tableaux, les Tables couvertes de Tapis de ſoye, les Buffets garnis de divers vaſes de porcelaine, & remplis au dedans de pluſieurs ſorte de confitures & de conſerves.

Cet équipage parut à nos zelez Religieux, plein de vanité, & indecent à un pauvre Moine mendiant; mais à ceux qui n'eſtoient ſortis d'Eſpagne qu'à deſſein de mener une vie libertine, & de ſe rendre riches, la veuë de ces choſes là leur fut fort agréable, & leur donna grande

envie d'entrer plus avant dans ce pays où dans peu de temps l'on pouvoit devenir si riche & si opulent.

Le discours dont ce jeune Prieur nous entretint, ne fut que de ses loüanges, de sa naissance, de ses bonnes qualitez, de la faveur qu'il avoit aupres du Pere Superieur de la Province, de l'amour que les principales Dames, & les femmes des plus riches Marchands de la Ville, luy portoient, de sa belle voix, & de sa grande capacité en musique, comme il nous fit voir sur l'heure qu'il se mit à chanter, & jouer sur sa Guitarre quelques vers qu'il avoit faits en faveur de quelque Belle Amarillis, adjoûtant par ce moyen scandale sur scandale à nos bons Religieux, qui se fâchoient de voir ce libertinage en un Superieur, qui devoit au contraire leur donner par ses paroles & par ses mœurs, des exemples de repentance & de mortification.

Nostre oüye ne fut pas si tost satisfaite du plaisir de la musique, & nostre veuë de tant de beaux Ouvrages de coton, de soyes & de plumes, que nostre Prieur nous fit apporter de ses magasins une prodigieuse quantité de toutes sortes de delicatesses, pour contenter aussi nostre goust & assouvir nostre appetit.

De sorte que comme nous estions veritablement passez de l'Europe en l'Amerique, aussi le Monde nous paroissoit veritablement changé, & nos Sens d'une autre nature qu'ils n'estoient la nuit & le jour precedent, que nous entendions l'horrible cry des Matelots dans le service du navire, que nous voyions l'abisme de la Mer avec ses monstres, que nous beuvions de l'eau puante, & sentions le Gouldron & la poix, au lieu qu'icy nous entendions une voix douce & nette, avec un Instrument bien accordé, nous voyions des tresors & des richesses, nous mangions des douceurs, & parmy ces douceurs nous sentions le musc & l'ambre, dont ce delicieux Prieur avoit fait assaisonner ses dragées & ses confitures.

CHAPITRE VIII.

Description du Port & de la Ville de saint Iean de Vlhua, & d'un tremblement de terre, & autres choses qui arriverent à l'Auteur jusque à son depart de cette Ville pour aller à Mexique.

NOus mîmes fin à cet entretien, pour nous aller promener & voir la Ville, dautant que nous n'avions que ce jour là & le lendemain pour y demeurer. Nous en fismes le tour cette aprédinée, & trouvâmes qu'elle estoit fondée sur un terroir sablonneux, excepté du costé du Sud, où la terre est marécageuse & pleine de fondrieres, ce qui joint aux grandes chaleurs qu'il y fait, rendent ce lieu fort malsain.

Le nombre des habitans peut estre d'environ trois mille, parmy lesquels il y a plusieurs riches Marchands, les uns

de deux cents, les autres de trois, & quatre cens mille Ducats vallant.

Nous ne nous arrestâmes pas beaucoup à la consideration des bastimens; car ils sont tous de bois, tant les Eglises & les Convents, que les maisons des particuliers; les murailles de la maison du plus riche habitant n'estant que de planches, ce qui joint à la violence des vents de Nord, a fait que diverses fois la Ville a esté bruslée rezpieds rezterre.

Le grand traficque qui se fait d'Espagne au Mexique, & par le Mexique aux Indes Orientales, & encore celuy de Cube, de saint Domingue, de Jucatan, de Portobelo, & du Peru a Porto-belo, de Carthagene & de toutes les Isles qui sont sur la mer du Nort, & par la riviere Aluarado en montant aux Zopotecas, saint Alphonse, & vers Guaxaca, & par la riviere Grijaval montant vers Tabasco, les Loques, & Chiapades Indiens, rend cette petite Ville opulente, & la fait abonder en toutes les richesses & marchandise du Continent de l'Amerique, & des Indes Orientales.

Le mauvais air du lieu est cause qu'il y a si peu d'habitans, & leur petit nombre joint au grand commerce qui s'y fait, rend les marchans extraiordinairement riches

iches, & le ſeroient encore plus, ſans es pertes frequentes qu'ils ont fait, tou- es les fois que la Ville a eſté brûlée.

Toute la force de cette Ville conſiſte, remierement en ce que l'entrée du Ha- re eſt tres difficile & fort dangereuſe ; t ſecondement en un rocher qui eſt à ne portée de mouſquet devant la Ville, ur lequel on a bâty une fortereſſe ou ne Citadelle, dans laquelle on entre- ient une petite garniſon ; mais dans la ille il n'y a aucune fortification, ny ens de guerre. Le rocher & la fortereſſe ervent comme de muraille, de rempart, c de cloſture au Port, qui ſans cela ſeroit uvert, & ſujet aux vents de Nort.

Les Navires n'oſeroient moüiller l'an- re dans le Havre, ſi ce n'eſt ſous le ocher & la fortereſſe, & encore ils ne ont pas en aſſeurance, qu'ils ne ſoient marrez avec des cables à des anneaux e fer, qu'on a attachez tout exprés dans e rocher. Delà vient qu'il eſt arrivé uelquefois, que les Navires eſtans por- ez par le courant de la marée d'un coſté u rocher, ont eſté jettez contre les au- res rochers, ou emportez en pleine mer, es cables avec quoy ils eſtoient amarrez la fortereſſe, ayans eſté rompus par la orce des vents.

Un pareil accident arriva à l'un de nos Vaisseaux la nuit d'aprés que nous fûmes débarquez ; & nous fûmes bienheureux de n'estre point en mer ; car il se leva un tel orage & une si grande tempeste du costé du Nort, qu'elle rompit les cables du Navire, & l'emporta en pleine mer.

Quant à nous qui estions à terre, nous croyons à tout moment que cét orage nous devoit aussi enlever de nos lits ; car ces legeres maisons de bris branloient si fort, que nous n'attendions que l'heure qu'elles alloient tomber sur nous.

Nostre repos fut bien petit cette nuit là, qui nous fit assés experimenter ce que c'est que saint Iean de Vlhua ; car quoy que nostre Prieur nous eust aussi bien traités à souper, qu'il avoit fait à disner, & nous eust mesmes fait laver les pieds avant que de nous mettre au lit, afin que nous puissions dormir plus à nostre aise sur ses bons lits, que nous n'avions fait depuis deux mois dans nos petites cabanes, pendant que nous estions sur mer.

Le sifflement continuel des vents estoit si violent, & le branle perpetuel de nos chambres si importun, que ne pouvant plus souffrir d'estre bercez de la sorte,

nous fûmes contraints d'abandonner nos lits sur la minuit, & fuir tous pieds nuds dans la cour pour trouver un lieu de seureté, croyans qu'à toute heure la maison alloit renverser sans dessus dessous.

Mais quand le jour fut venu, les Religieux du Conveut qui estoient accoustumez à ces bourasques se mocquerent de la prehension que nous avions eü, & nous dirent qu'ils ne dormoient jamais mieux, que quand leurs lits estoient ainsi ébranlez par ces sortes de tempestes.

La prehension que nous eûmes cette nuit là, nous fit ennuyer du bon traitement qu'on nous faisoit, & souhaiter de pouvoir bien-tost abandonner le rivage de la mer; à quoy nostre Superieur Calvo s'accorda aussi facilement, non pas tant pour la peur que nous avions euë, que pour la crainte qu'il avoit luy-mesme, qu'en mangeant des fruits du pays, & en beuvant aprés de l'eau avec trop d'avidité, nous ne tombassions tous malades, & ne mouruſſions en ce lieu là, comme firent plusieurs autres aprés nostre depart, faute d'avoir gardé de la moderation en l'usage de ces fruits, dont ils n'auoient jamais mangé auparavant. Ioint que l'eau de ce lieu là cause ordi-

nairement des flux de ventre fort dangereux à tous ceux qui ſont nouvellement venus d'Eſpagne.

Il y avoit trente mules pour nous qu'on avoit amené tout exprés de Mexique à ſaint Iean de Vlhua, où il y avoit déja ſix jours qu'elles nous attendoient avant l'arrivée de la Flote.

Le Superieur Caluo s'occupa ce jour là à bord du Navire, à faire décharger nos coffres, & les proviſions qui avoient reſté, de vin, de biſcuit, de jambons, & de bœuf ſalé, avec une douzaine de poules, & trois moutons, dont chacun s'eſtonna de voir qu'il nous fut reſté tant de vivres aprés un ſi long voyage.

Durant qu'il s'occupoit à faire cela, nous fûmes viſiter nos amis, & prendre congé d'eux le matin; apres diſner l'on fit diſpoſer des ſieges pour nous dans l'Egliſe Cathedrale, pour voir joüer une comedie que les habitans de la Ville avoient preparée pour la reception du nouveau Vice-Roy.

Deſorte qu'apres avoir demeuré ſeulement deux jours à ſaint Iean de Vlhua, nous en partimes pour pourſuivre noſtre voyage vers la ville de Mexique.

CHAPITRE IX.

Du voyage que nous fimes depuis ſaint Iean de Vlhua juſques à Mexique, & des Bourgs & principaux Villages qui ſe trouvent ſur le chemin.

LE quatorziéme de Septembre nous ſortimes de la Ville de ſaint Iean de Vlhua, & entrâmes dans le chemin de Mexique, que nous trouvâmes trois ou quatre lieuës durant fort ſablonneux, & auſſi large & ouvert qu'eſt celuy de Londres à ſaint Albans.

Les premiers Indiens que nous rencontrâmes, furent ceux de l'ancienne Vera Crus, qui eſt une Ville ſcituée ſur le bord de la mer, où les Eſpagnols qui conquirent les premiers ce pays là, avoient deſſein de s'eſtablir. Mais apres à cauſe du peu d'abri qu'il y a pour les Vaiſſeaux, contre les vents de Nort, ils

l'abandonnerent pour venir à saint Iean de Vlhua, où ils sont aujourd'huy.

Ce fut là que nous commençâmes de remarquer le pouvoir que les Prestres & les Moines ont sur les pauvres Indiens, comme ils les tiennent assujettis, & l'obeïssance qu'ils leur rendent.

Le Prieur de saint Iean de Vlhua leur avoit écrit une lettre le jour auparavant pour les avertir de nostre venuë, leur enjoignant de nous venir rencontrer sur le chemin, & de nous bien recevoir en ces lieux là.

Ce qui fut executé ponctuellement par ces pauvres Indiens : Car comme nous estions environ à une lieuë de la Ville, une vingtaine des principaux, montez à cheval nous vinrent rencontrer, & nous presenterent à chacun un bouquet de fleurs.

Ensuite dequoy ils se mirent à marcher au devant de nous environ à la portée d'un arc, jusques à ce que nous en rencontrâmes d'autres à pied avec des trompettes & des hautbois, qui joüoient fort agreablement devant nous.

Parmy eux estoient les Officiers des Eglises, les Marguilliers, & Maistres de Confrairies, qui nous presenterent aussi à chacun un bouquet. Ils estoient suivis

les Enfans de chœur, & d'autres personnes qui marchoient lentement devant nous en chantant le *Te Deum laudamus*, jusques à ce que nous fûmes arrivez au milieu de la Ville, en la place où l'on tient le marché, & où il y a deux fort beaux grands ormeaux.

L'on avoit dressé en ce lieu là un long berceau, sous lequel il y avoit une table garnie de plusieurs boistes de conserves & autres sortes de confitures & biscuits, pour nous faire boire du Chocolate.

Comme on estoit apres à l'assaisonner avec l'eau chaude & le sucre, les principaux Indiens & les Officiers de la Ville nous firent une harangue, apres s'estre mis à genoux, & nous avoir baisé les mains les uns apres les autres.

Nous disant que nous estions les bienvenus en leur pays, qu'ils nous rendoient mille graces de ce que pour l'amour d'eux nous avions abandonné nostre Patrie, nos parens, & nos amis, pour venir de si loin travailler au salut de leurs Ames, & qu'enfin ils nous honoroient comme des Dieux en terre, & des Apostres de Iesus-Christ, continuerent ces complimens jusques à ce qu'on nous eut apporté le Chocolate.

Nous nous rafraichimes une heure,

& remerciâmes les Indiens de tant de marques de bonté qu'ils nous avoient monſtrées, les aſſeurant qu'il n'y avoit rien au monde qui nous fuſt plus cher que leur ſalut, & que pour le procurer, Nous n'avions point apprehendé de nous expoſer à toutes ſortes de perils, tant ſur la mer que ſur la terre, ny meſmes la cruauté barbare des autres Indiens qui n'avoient point encore connoiſſance du vray Dieu ; pour le ſervice duquel nous eſtions meſmes reſolus de ne point épargner noſtre vie.

Sur cela nous prîmes congé d'eux, & fimes des preſens aux principaux de Chapelets de Medailles, de Croix de cuivre, d'*Agnus Dei*, de quelques Reliques apportées d'Eſpagne, & leur donnâmes à chacun pour quarante ans d'indulgences, ſuivant le pouvoir que nous en avions receu du Pape, de les pouvoir diſtribuer en quelque temps que ce fuſt, dans tous les lieux où nous paſſerions, & à tous ceux que nous jugerions à propos.

Comme nous ſortîmes du berceau pour prendre nos mules, nous vîmes tout le marché plein d'Indiens, tant d'hommes que de femmes, qui eſtoient à genoux, nous adorant preſque, & demandant noſtre benediction, que nous leur don-

nâmes en passant avec les mains eſlevées, faiſant le ſigne de la Croix ſur eux.

La ſoûmiſſion de ces pauvres gens, & la vanité d'eſtre receus avec toutes ces ceremonies, & ces honneurs publics, avoient tellement enflé le cœur de quelques-vns de nos jeunes Religieux, qu'ils ne voyoient eſtre au deſſus des Eveſques d'Eſpagne, qui quoy qu'il n'ayent que trop d'orgueil, n'ont pourtant jamais receu tant d'acclamations publiques en leurs voyages, que nous en receûmes en ce lieu icy.

Les hautbois & les trompettes retentirent encore une fois au devant de nous, & les principaux de la Ville nous conduiſirent une demie lieuë au delà, & puis ſe retirerent chez eux.

Les deux premiers jours apres que nous fûmes partis de ce lieu là, nous ne logeâmes qu'en de pauvres petites bourgades d'Indiens, où nous rencontrâmes pourtant toûjours beaucoup de civilité, & grande abondance de vivres, particulierement de poules, chapons, poules d'inde, & diverſes ſortes de fruits.

Le troiſiéme jour ſur le ſoir nous arrivâmes à une grande bourgade ou ville, dans laquelle il y a bien prés de deux mille habitans, les uns Eſpagnols, &

les autres Indiens qui s'appelle Xalappa de la Vera Crus.

En l'année 1634. cette Ville fut erigée en Eveſché, par le partage qui fut fait du Dioceſe de la Ville des Anges; & quoy que cettuy-cy n'en ſoit que la troiſiéme partie, il eſt pourtant eſtimé dix mille ducats de revenu par chacun an, d'autant qu'il eſt ſcitué dans un territoire qui eſt tres fertile en mahis; & en froment d'Eſpagne.

Il y a pluſieurs bourgades d'Indiens aux environs. Mais ce qui le rend riche ſur tout, ſont les fermes où l'on cultive le ſucre, & quelques autres qu'ils appellent Eſtancias, où l'on eſleve un fort grand nombre de mules & de beſtail, & quelques autres auſſi où l'on recueille de la Cochenille.

En cette Ville il n'y a qu'une grande Egliſe, & une Chapelle, qui dependent l'une & l'autre du Convent des Religieux de ſaint François, où nous logeâmes ce ſoir là, & le lendemain qui eſtoit le Dimanche.

Les revenus de ce Convent ſont grands; neantmoins l'on n'y entretient qu'une demie douzaine de Religieux, quoy qu'il y ait aſſez dequoy en nourrir plus de vingt fort à leur aiſe.

Le Superieur ou Gardien de ce Convent, n'estoit pas moins vain, que celuy de saint Iean de Vlhua ; & quoy qu'il ne fust pas de nostre Ordre, il ne laissa pourtant pas de nous bien recevoir, & de nous traiter magnifiquement.

Non seulement en ce lieu là, mais dans tout les autres endroits de nostre voyage, nous remarquâmes dans tous les Prestres & Religieux une grande molesse de vie, & des mœurs & manieres d'agir fort contraires à leurs Vœux & à leur Profession.

Cét Ordre de saint François, outre les Vœux de Chasteté & d'Obedience, en fait encore un autre, qui est d'observer la pauvreté plus exactement qu'aucun des autres Mendians ; car leur habillemens doit estre de gros drap gris, leurs ceintures de cordes de chanvre, leurs chemises de laine, leurs jambes doivent estre nuës sans bas de chausses, & ne doivent point avoir de souliers en leurs pieds, mais seulement des sandales.

Il ne leur est pas seulement deffendu d'avoir de l'argent, mais mesmes de le manier, ny d'avoir rien en propre ; dans leurs voyages ils n'oseroient pour se soulager aller à cheval, mais il faut qu'ils marchent à pied avec peine & labeur,

estimans que l'infraction de la moindre de ces choses là est un peché mortel digne d'excommunication & de damnation eternelle.

Mais nonobstant toutes les obligations qui les attachent si estroitement à l'observance des regles de leur profession ; Ceux qu'on a transportez en ces pays là, vivent d'une maniere qu'il semble qu'ils n'ont jamais fait de vœu à Dieu, & font voir par leur vie déreglée, qu'ils ont voüé ce qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas accomplir.

Nous ne trouvâmes pas seulement estrange, mais nous fûmes estremement scandalisez, de voir un Religieux du Convent de Xalappa, monter à cheval avec son laquais derriere luy seulement pour aller au bout de la Ville entendre la Confession d'un homme agonisant, avec son habit long, relevé & attaché à sa cinture, pour faire voir un bas de soye orangé & des souliers de marroquin proprement faits, avec des calçons de toile d'hollande & un passement de quatre doigts attachez au haut de la jambe.

Cela nous donna lieu de prendre garde de plus prés à la conduite de ce Moine, & des autres, qui sous leurs manches larges, faisoient paroistre leurs pourpoints

piquez de soye, & la dentelle qui estoit aux poignets de leurs chemises de Hollande, de sorte que dans leurs habits, aussi bien que dans leur entretien, nous n'y voyions aucune mortification, mais au contraire autant de vanité que dans les gens du monde.

Aprés souper quelques uns d'entreux commencerent à parler de jouer aux cartes & aux dez, & nous convierent, nous qui estions nouveaux venus, de joüer une Partie à la Prime, ce que la plus part refuserent, les uns faute d'argent, & les autres pour ne sçavoir pas le jeu; neantmoins avec beaucoup de peine ils firent en sorte qu'il y eut deux de nos Religieux qui se joignirent avec deux des leurs.

La partie faite, ils commencerent à mesler les cartes de fort bonne grace; on coucha de simple & de double; la perte piqua les uns & le gain échoffa les autres, de sorte que ce Convent fut converty cette nuit là, en Academie, & la pauvreté Religieuse en prophanations mondaines.

Comme nous n'estions que les spectateurs de leur jeu, nous eûmes le loisir une partie de la nuit de faire reflection sur cette maniere de vivre, car plus le jeu continuoit, plus le scandale s'augmentoit, tant par la boisson que par les jurements,

les moqueries & les risées, quils faisoient du vœu de pauureté.

Un de ces Cordeliers, quoy qu'il eust déja manié de l'argent, & l'eust mis sur la table avec ses doigts ; neantmoins par fois pour faire rire la Compagnie, s'il luy arrivoit de gaigner une somme considerable, (comme souvent il y avoit plus de vingt écus sur le jeu) il ouvrit une de ses Manches, puis avec le bout de l'autre il r'amassoit tout l'argent qui estoit au jeu & le jettoit dãs l'ouverture de celle qu'il tenoit ouverte disant, qu'il avoit fait Vœu de ne point toucher dargent, ny d'en garder, mais que sa manche avoit la permission de le garder.

Je ne pouvois plus entendre tant de juremens, & j'avois envie de leur en dire mon sentiment, & de leur en faire reproche : mais je consideray que je n'étois là que comme un Estranger qui passoit & que tout ce que je pourrois dire seroit inutile, de sorte que je me retiray sans faire bruit pour me reposer, laissant ces joueurs qui continuerent toute la nuit jusques au matin.

Le lendemain l'on entendit par ce Moine qui faisoit tant le railleur, qui avoit plus lamine d'un débauché, que d'un Religieux de saint François, & qui

eſtoit plus propre pour l'école d'un Sandanapale où d'un Epicure, que de vivre dans un Cloître, avoit perdu plus de quatre-vingts écus, ſa manche refuſoit ce ſemble, de garder ce qu'il avoit fait vœu de ne poſſeder jamais.

Ce fut là que je commencé de reconnoiſtre par là la maniere de vivre de ces Cordeliers là, que c'eſtoit plûtoſt le libertinage, qui faiſoit paſſer tous les ans tant de Moines & de Jeſuites d'Eſpagne en ces quartiers là, que le zele qu'ils avoiét pour l'Evangile, & pour la converſion des ames, ce qui eſtant un acte de la plus haute charité, ils ont raiſon d'en faire une des principales marques de la Verité de la Religion.

Mais la moleſſe de leur vie fait voir clairement, que l'amour de l'argent, de la vaine gloire, du pouvoir & de l'autorité qu'ils ont ſur les pauvres Indiens, eſt plûtoſt la fin & le but où ils viſent, que l'amour & l'avancement de la gloire de Dieu.

De Xalappa nous allâmes à un autre lieu, que les Eſpagnols appellent la Rhinconada, qui n'eſt ny bourg ny village, & ne vaudroit pas la peine que j'en fiſſe mention en ce lieu-cy, n'eſtoit qu'elle eſt remarquable pour deux choſes qui la

font considerer particulierement.

La premiere, c'est qu'elle est si esloignée de tout autre lieu, qu'il est comme impossible à ceux qui voyagent de faire leur journée sans s'y venir reposer à diné, ou y demeurer le soir à soupé, à moins que de se détourner de deux ou trois lieuës du chemin, pour arriver à quelque bourgade d'Indiens.

Ce n'est qu'une maison seule, que les Espagnols appellent Venta, comme sont les hostelleries en Angleterre quand elles sont seules sur le chemin : Elle est scituée au bout d'une vallée, qui est le lieu le plus chaud qu'il y ait depuis saint Iean de Vlhua jusques à Mexique.

Mais ce qui la rend encore considerable, est qu'il y a les meilleures sources & fontaines, qui soient sur cette route, quoy que l'eau en soit tiede à cause de la chaleur du Soleil.

Ceux qui tiennent l'hostellerie sçachans bien que la grande chaleur que l'on souffre envoyageant, à besoin d'estre temperée par un breuvage rafraichissant, ont soin d'avoir de grands vases de terre pleins d'eau, qu'ils enfonssent dans du sable moüillé, où elle devient aussi froide, que la glace.

La douceur & la fraicheur de cette

au, dans un pays si chaud & si ardent, ous donna autant de sujet d'estonnement, que de plaisir d'avoir trouvé dequoy remedier à cette chaleur excessive.

Outre cela, l'on nous servit une si rande quantité de bœuf, de mouton, e chevreau, de poules, de coqs d'inde, e lapins, de gibier, & particulieremet de ailles, que nous en estions tous estonez.

La valée & le pays des environs sont es riches & fertiles; remply de fermes, ù les Espagnols font cultiver le sucre, cochenille, le froment, & le mahis.

Mais ce qui me fait plus particulierement ressouvenir de cette Venta ou hostellerie solitaire, est que quoy que l'industrie de l'homme ait trouvé le moyen e pourvoir les voyageurs dans un lieu chaud, d'une eau si rafraichissante, t fourny ce lieu là d'une si grande abondance de vivres, tout cela n'est agreable que durant le jour; car pendant la uit les Espagnols les appellent des contures d'Enfer.

Non seulement la chaleur y est si exessive, qu'il est impossible de manger, ans essuyer à toute heure la sueur qui oule du visage sur les yeux, mais aussi es moucherons importunent si fort, qu'il

n'y a aucun moyen de s'en garantir, soi
en veillant, soit en dormant ; Et quoy
que la pluspart d'entre nous eussés de
tentes, neantmoins elles n'estoient pas
capables de nous garantir de ces insectes,
qui comme les grenoüilles d'Egypte, nous
venoient trouver jusques dedans nos lits.

Ils ne paroissent point durant le jour ;
mais lors que le Soleil se couche ils com-
mencent à s'attrouper, & disparoissent
au lever du Soleil.

Aprés une longue & fâcheuse nuit,
voyant que le Soleil levant les avoit dis-
persez, nous jugeames aussi que le meil-
leur pour nous, estoit de nous enfuir de
ce lieu là.

Desorte que nous en partîmes de grand
matin pour arriver à une bourgade, qui
est aussi agreable, & aussi abondante en
vivres, que cette Rinconada, & exempte
de ces hostes que la nuit precedente nous
avoient tenu une si fâcheuse compagnie.

CHAPITRE X.

Arrivée de l'Auteur à Segura de la Frontera, Ville baſtie par Cortez, avec ſa deſcription & l'origine de ſa conſtruction.

NOus arrivâmes le ſoir à une autre Bourgs ou petite Ville, qu'on appelle Segura, qui eſt habitée par des ndiens & par des Eſpagnols, qui font nviron le nombre de mille habitans, où nous fûmes encore ſomptueuſement egalez par les Religieux de ſaint Fran-ois, auſſi galans & pleins de vanité, que ceux de Xalappa.

Cette Ville fut fondée par Ferdinand Cortez, & appellée *Segura de la Fontera*, c'eſt à dire ſeureté de la frontiere, pource qu'il la fit baſtir pour une place frontiere, afin de garantir les Eſpagnols qui venoient de ſaint Iean de Vlhua à Mexique, contre les Culhuacans, & ceux de Tepeacac, qui eſtoient alliez des Mexiquains, & incommodoient fort les Eſpagnols.

Mais ce qui fâcha plus Cortez, fu qu'apres la premiere fois, qu'il fut chaſſ de Mexique, les Indiens inſultans ſu luy & le reſte des ſiens, qu'ils avoien appris avoir eſté dangereuſement bleſſez & s'eſtre retirez à Tlaxcallan pour ſ rafraichir, & ſe remettre en eſtat les habitans des deux Bourgardes d Culhua & Tepeacac, qui eſtoient alor alliez des Mexiquains contre Cortez & la Ville de Tlaxcallan; s'eſtans mis en embuſcade pour ſurprendre les Eſpagnols, ils enprirent douze, qu'ils ſacrifierent tous vivans à leurs Idoles, & puis apres les mangerent.

Ce qui fit que Cortez pria Mexicaca, l'un des principaux Capitaines de Tlaxcallan, & divers autres Gentils-hommes de la Ville, de l'accompagner, & l'aſſiſter pour ſe vanger de ceux de Tepeacac à cauſe de la cruauté qu'ils avoient exercé contre ces douze Eſpagnols, & pour le mal qu'ils faiſoient tous les jours aux habitans de Tlaxcallan, avec l'ayde de leurs alliez les Culhuacans & les Mexiquains.

Mexicaca & les Principaux de Tlaxcallan, ayans tenu Conſeil avec les Magiſtrats & le peuple de la Ville, reſolurent d'un commun conſentement de

aſſiſter de quarante mille combatans, utre les Tamemez, qui ſont comme es crocheteurs, pour porter le bagage, ; les autres choſes neceſſaires.

Cortez avec ce nombre de Tlaxcalte-as, ſes ſoldats & ſes Chevaux, fut à 'epeacac, leur demander que pour re-aration de la mort des douze Chre-iens, ils euſſent à ſe rendre à l'Empe-eur & Roy d'Eſpagne ſon Maiſtre, & e plus recevoir d'oreſnavant chez eux, ucun Mexiquain, ny aucun habitant e la Province de Culhua.

Les Tepeacacs répondirent qu'ils a-oient mis à mort les douze Eſpagnols, our un bon & juſte ſujet, pource qu'en emps de guerre, ils avoient voulu paſſer u travers de leur pays par force, ſans eur conſentement, & ſans leur en de-ander la permiſſion.

Et auſſi que les Mexiquains & les Cul-uacans eſtans leurs alliez & leurs Sei-neurs, qu'ils les recevroient toûjours miablement dans leur Ville & dans eurs maiſons, refuſant l'offre & la de-ande qu'il leur faiſoient, proteſtant e ne vouloir point obeïr à des gens u'ils ne connoiſſoient point, les priant e s'en retourner à Tlaxcallan, ſi ce 'eſt qu'ils euſſent deſſein de finir bien-

toſt leurs jours, & d'eſtre ſacrifiez
devorez comme leurs douze amis l'
voient eſté,

Neantmoins Cortez les invita pl
ſieurs fois à entendre à la paix, & v
yant que cela ne ſervoit de rien,
commença de faire la guerre tout
bon.

Les Tepeacacs avec l'aſſiſtance d
Culhuacans, eſtoient braves & leſte
& ſe mirent en eſtat de deffendre l'e
trée de leur Ville aux Eſpagnols,
comme ils eſtoient en grand nombre
parmy leſquels il y avoit pluſieurs vai
lans hommes, ils commencerent d'e
carmoucher à diverſes repriſes, mais
la fin ils furent batus, & il y en e
pluſieurs de tuez, ſans qu'il y demeu
raſt aucun Eſpagnol, mais bien pluſieu
Tlaxcaltecas qui y furent tuez.

Les Seigneurs & Principaux de T
peacac, voyant qu'ils avoient eſté batu
& qu'ils n'eſtoient pas aſſez forts pou
reſiſter, ſe rendirent à Cortez, comm
vaſſaux de l'Empereur, à condition d
bannir pour jamais leurs amis de Gulhu
& qu'il pourroit faire chaſtier à ſa vo
lonté, ceux qui eſtoient la cauſe de l
mort des douze Eſpagnols.

A cauſe de leur cruauté & de leu

bſtination, Cortez ordonna que toutes
ourgardes, qui avoient conſenty à ce
neurtre, ſeroient eſclaves & à ſervir
our jamais.

Il y en a d'autres qui diſent qu'il les
ſſujettit ſans aucune condition, & qu'il
es châtia pour leur deſobeïſſance, eſtans
odomites, Idolatres, & mangeurs de
hair humaine, & pour ſervir d'exem-
le à tous les autres.

Enfin ils furent condamnez à eſtre
ſclaves, & pendant vingt jours que
lura cette guerre, il pacifia toute cette
rovince, qui eſt fort grande; Il en fit
ortir les Culhuacans, il renverſa les
doles, & les principaux luy rendirent
obeïſſance.

Et pour une plus grande aſſeurance,
l y fit bâtir cette Ville, qu'il nomma
egura de la Frontera, ou la Seureté de
a Frontiere, ayant ordonné des Officiers
our prendre garde, à ce que les Chre-
iens & les Eſtrangers, peuſſent paſſer
e la Vera Crus à Mexique.

Cette Ville, auſſi bien que toutes les
utres qui ſont depuis ſaint Iean de
Ulhua juſques à Mexique, eſt tres abon-
lante en vivres, & diverſes ſortes de
ruits.

Particulierement en ceux qu'on appelle

Ananas, Sapotes, & Chicosapottes, qui ont au dedans un gros noyau noir aussi gros qu'une prune, le fruit au dedans est aussi rouge qu'écarlate, & aussi doux que miel ; mais le Chicosapotte n'est pas si gros, & quelques uns sont rouges d'autres rouges bruns, & si pleins de jus, qu'en les mangeant le jus en coule comme si c'estoient des gouttes de miel & leur odeur est à peu prés comme d'une poire cuite.

L'on nous y presenta aussi des grapes de raisin, aussi belles que celles d'Espagne, que nous receumes avec beaucoup de joye, pource que nous n'en avions point veu depuis que nous en estions partis.

Cela nous fit juger que le pays des environs seroit fort propre pour la culture des vignes, si le Roy d'Espagne vouloit permettre qu'on y en plantast ; ce qu'il a refusé plusieurs fois, de peur que cela n'empeschast le commerce qui est entre l'Espagne & ces pays là.

Cette Ville est dans un climat plus temperé, qu'aucune de celles qui sont depuis la Vera Crus jusques à Mexique, & les habitans qui estoient autrefois mangeur de chair humaine, sont à present aussi civilisez, & aussi courtois, que ceux

eux qui ſont ſur toute cette route.

Nous nous deſtournâmes un peu de oſtre chemin vers l'Oueſt, le grand che- in tirant au Nort-Oueſt ; ſeulement our voir la fameuſe Ville de Tlaxcallan, ont les habitans ſe joignirent avec Cor- z, & luy furent toûjours tres fideles ; forte qu'on peut dire avec verité qu'ils nt eſté les principaux inſtrumens de cette nqueſte ; & c'eſt auſſi pour cela que s Roys d'Eſpagne les ont affranchis de ibut juſques aujourd'huy, & qu'ils ne ayent rien de la taxe annuelle qui eſt nposée ſur tous les Indiens, qu'un epy de ays qui eſt leur bled d'Inde.

CHAPITRE XI.

Description de la grande Ville de Tlaxcallan & de son territoire.

Xicotencatl estoit General en chef de l'armée des Tlaxcalans contre Ferdinand Cortez, & les Espagnols qui les vainquirent.

Et Maxixca estoit Lieutenant general de ladite armée, & un des quatre Capitaines des troupes de cette Ville.

CEtte grande Ville de Tlaxcallan veut dire proprement en la langue Indienne, un pain bien fait, pource qu'il si recueille plus de ce grain qu'ils appellent Centli, que dans toutes les autres Provinces qui sont aux environs.

Au temps passé cette Ville s'appelloit Texcallan, qui signifie une vallée entre deux montagnes.

Elle est scituée sur le bord d'une riviere qui sort d'une montagne qu'on appelle Atlancapetec, qui arrouse la plus part de la Province, d'où elle va se rendre en la mer par Zacatullan.

Il y a dans cette Ville quatre belles ruës, qu'on appelle Tepetiepac, Ocotelulco, Tizatlan, Quiahuiztlan.

La premiere de ces ruës est scituée sur un costau, esloignée d'environ demie lieuë de la riviere, & pource qu'elle est batie

ır un coſtau on la nommée Tepetiepac, ui veut dire montagne ou coſtau; Et ce t là qu'on commença la premiere habi- tion, qui fut ainſi fondée ſur un lieu minent àcauſe des guerres.

L'autre ruë eſt ſituée ſur le coſté de la ontagne vers la riviere; & à cauſe que rs qu'on la baſtit il y avoit pluſieurs bres de Pins en cet endroit là, ils la ommerent Ocotelulco, qui veut dire un lan de pommes de Pin.

Cette ruë eſtoit fort belle & la plus bitée de toute la Ville, & où eſtoit la ace du principal Marché où l'on vendoit acheptoit toutes ſortes de denrées; ils pelloient cette place Tianquiztli: ans cette ruë eſtoit auſſi la maiſon où de- euroit Maxixca.

Dans la plaine ſur le bord de la riviere, y avoit une autre ruë appellée Tizatlan, urce qu'il y avoit beaucoup de chaux de craye; c'eſtoit en cette ruë que de- euroit Xicotencatl Generaliſſime de ıtes les troupes de la Republique.

Il y avoit encore une autre ruë, qu'on pelloit Quiahuiztlan à cauſe des eaux ées. Mais depuis que les Eſpagnols y nt venus, tous ces batimens ont eſté angez, & embellis & baſtis de pierre. La maiſon de Ville, & quelques au-

tres Edifices publics, sont bâtis dans la plaine sur le bord de la riviere, à peu prés comme ceux de Veniſe.

Cette ville eſtoit gouvernée par les plus nobles & les plus riches habitans. Ils eſtimoient tyranique le gouvernement d'un ſeul ; & c'eſtoit pour cela qu'ils haiſſoient Montezuma comme un Tyran.

En temps de guerre ils avoient quatre Capitaines, qui gouvernoient chacun un des ruës de la ville, du nombre deſquels ils choiſiſſoient celuy qui devoit eſtre leur Generaliſſime, ſous lequel il y avoit encore d'autre Gentils-hommes qui eſtoient ſous-Capitaines, mais en petit nombre.

Dans les guerres ils faiſoient porter leur Eſtendart à la queuë de l'Armée : mais quand il eſtoit queſtion de donner bataille ils le plaçoient dans un lieu où il peut eſtre veu de toute l'Armée, & celuy qui ne ſe rendoit pas incontinent ſous ſon Officier eſtoit condamné à l'amende.

Sur cet Eſtendart il y avoit deux fleches qu'ils avoient en veneration comme de reliques de leurs Ancêtres, & ceux qui avoient la charge de le porter devoiét étre deux vieux ſoldats, braves, & du nombre des principaux Capitaines. En quoy il y avoit une eſpece de ſuperſtetion & de divination parmy eux, pour connoiſtre

le gain ou la perte de la bataille : Ils tiroient une de ces fleches contre le premier des ennemis qu'ils rencontroient, & si ils le tuoient ou le blessoient, c'estoit un signe asseuré de la victoire ; mais si la fleche ne blessoit ny ne tuoit point celuy contre qui elle estoit décochée, ils croyoient asseurement qu'ils perdroient la bataille, ou auroient du pire dans le combat.

Cette Province ou Seigneurie de Tlaxcallan avoit sous soy vingt-huit villages & bourgades, où il y avoit cent-cinquante mille chefs de famille.

Ce sont tous gens bien faits, & les meilleurs soldats qui fussent parmy les Indiens.

Ils sont fort pauvres, & n'ont point d'autres richesses que le grain ou le bled qu'ils appellent Centli, de la vente duquel ils retirent dequoy s'habiller, & avoir les autres choses qui leur sont necessaires.

Ils ont plusieurs places où ils tiennent le marché ; mais la plus considerable, & où est le plus grand abord, est dans la ruë de Ocotelulco, qui estoit si fameuse autrefois, qu'on y voyoit venir vingt mille personnes dans un jour, pour achepter & vendre en troquant une chose pour une autre; car ils n'avoient point encor l'usage de l'argent monnoyé.

Il y avoit anciennement, comme il y a encore à present, une fort bonne police dans la ville, & diverses sortes d'Artisans.

Il y a des Orfevres, des Plumassiers, des Barbiers, des Etuvistes, & des Potiers, qui font d'aussi belle vaisselle de terre qu'y s'en fasse en Espagne.

La terre y est grasse & fertile, & propre pour le bled, les fruits, & les pasturages : car il croit tant d'herbe parmy les Pins, que les Espagnols y font paistre leur bétail, ce qu'on ne sçauroit faire en Espagne.

A deux lieuës de la ville il y a une montagne ronde, de six mille pas de haut, & de cent quarante milles de tour, qu'on appelle à present la montagne de saint Barthelemy, sur laquelle il y a toûjours de la neige ; au temps passé ils appelloient cette montagne Matealcucie, qui estoit le Dieu de l'eau.

Ils avoient aussi un Dieu pour le vin, qui s'appelloit Ometochtli, pour ce qu'ils estoient fort adonnez à l'ivrognerie.

Leur Dieu principal s'appelloit Camaxtlo, ou bien Mixcovatl, dont le Temple estoit dans la ruë de Ocotelulco, où l'on sacrifioit pour le moins huit cens personnes tous les ans.

On parle trois langues differentes en

ville ; la premiere eſt Nahuahl qui eſt langage de la Cour, & le principal de ut le pays de Mexique.

La ſeconde s'appelle Otoncir, dont l'on ſert ordinairement dans les villages.

Et il n'ya qu'une ſeule ruë où l'on parle nomer, qui eſt le languge leplus groſ-r de tous.

Il y avoit cy-devant une priſon publique l'on mettoit les priſonniers, & où l'on âtioit tous ceux qu'on eſtimoit avoir ommis quelque crime.

Au temps que Cortez y éſtoit, il arriva un habitant déroba à un Eſpagnol ne petite qu'antité d'or, dont Cortez ſe aignit à Maxixca, qui tout auſſi-toſt en une telle perquiſition, que le criminel t trouvé à Chololla, qui eſt une autre rande ville à cinq-lieuës de là.

Le priſonnier ayant eſté ramené avec or qu'il avoit pris, fut mis entre les ains de Cortez pour en faire ce qu'il oudroit ; mais il le rendit à Maxixca, & remercia du ſoin qu'il avoit eu de le ire chercher.

Mais Maxixca qui en vouloit faire un xemple, le fit conduire par les ruës de la ille, avec un Crieur qui marchoit devant uy, & qui publioit à haute voix le crime u'il avoit commis, juſques à ce qu'il fut

arrivé en la place du marché, où on le fit monter sur un échaffaut, & on luy rompit les jointures avec un levier.

Les Espagnols furent surpris d'une justice si severe, & conclurent de la que comme en ce point là les habitans leur avoient voulu donner satis-faction, que de mesme à l'advenir ils les trouveroient disposez, pour faire tout ce qui seroit necessaire pour la conqueste de Mexique, & pour assujettir Montezuma.

Ocotelulco & Tixatlan sont les deux ruës qui sont à present les plus habitées. Car dans Ocotelulco il y a un Convent de Religieux de saint François qui sont les Predicateurs de la ville, qui ont une fort belle Eglise jointe à leur Convent, de laquelle dependent environs cinquante Indiens, qui sont tous Chantres, Organistes, Joueurs d'instrumens de musique, de trompettes & de hautbois, qui assistent à la Messe d'ordinaire, où il font admirer de tout le monde leur merveilleuse symphonie, ensorte qu'il n'y a rien de plus touchant.

Dans les ruës de Tepetiepac, & Quiahuiztlan, il n'y a que deux Chapelles, où les jours de Dimanche, & dans les autres occasions, les Religieux de ce Convent vont dire la Messe.

Nous demeurâmes un jour & deux uits dans ce Convent, où nous fûmes ort bien traittez. Il y avoit grande abonlance de viande, & sur tout de poisson, ui s'y trouve en quantité à cause de la ommodité de la riviere.

La Ville a donné une douzaine d'Indiens aux Religieux pour leur pécher du oisson, & par ce moyen ils sont affranchis de tous autres devoirs.

Ils ne vont pas tous pécher en mesme emps, mais seulement quatre par chaque semaine, tour à tour les uns aprés es autres, si ce n'est qu'il se rencontre quelque occasion extraordinaire ; car en ce cas là ils sont obligez de quitter toute autre sorte d'employ, & de venir tous ensemble pêcher pour les Religieux.

La Ville est maintenant habitée par des Espagnols & des Indiens meslez ensemble ; & est le siege d'un President ou principal Officier de Justice, qu'on envoye d'Espagne de trois en trois ans, qu'ils appellent Alcalde Major, dont le pouvoir s'estend dans toutes les Villes & Bourgades qui sont à vingt lieuës aux environs.

Outre cet Officier, il y en a encore d'autres parmy les Indiens, qu'ils ap-

pellent Alcaldes, Regidors, & Alguazils, qui ſont des Officiers ſuperieurs & inferieurs neceſſaires pour l'adminiſtration de la Juſtice, qui ſont nommez tous les ans par l'Alcalde Major, qui les tient tous en crainte, & en prend pour ſon ſervice tout autant qu'il luy plaiſt, ſans leur donner aucune choſe pour la recompenſe de leurs ſervices.

Le mauvais traitement de cét Alcalde Major & des autres Eſpagnols, a beaucoup fait déchoir cette Ville qui eſtoit autrefois tres peuplée ; bien qu'ils la deuſſent plus traiter doucement que les autres, ayant eſté la principale cauſe de la conqueſte de tout le pays.

CHAPITRE XII.

La ſuite de noſtre voyage de Tlaxcallan à Mexique, par la Ville des Anges & Guacocingo.

LE lieu le plus remarquable aprés Tlaxcallan qui ſe trouve ſur la route ù nous voyagions, eſt la Ville que les Eſpagnols appellent la Puebla de los Angeles, c'eſt à dire la Ville des Anges, ù nous avions grande envie d'aller, ource que nous ſçavions qu'il y avoit n Convent de Religieux de ſaint Domiique de meſme Ordre que nous, n'en yant point encore rencontré depuis que ous eſtions partis de ſaint Iean de Vlhua. Nous nous rafraichîmes trois jours duant tout à loiſir en ce lieu là, où nous ſtions les bien venus parmy nos confreres, qui n'épargnerent rien de tout ce qui ſe pouvoit pour nous bien traiter. Nous nous promenâmes par toute la

Ville, enſorte que nous eûmes moyen d'apprendre tout ce qui en eſtoit. Nous remarquâmes ſon opulence & ſes richeſſes, non ſeulement par le trafic conſiderable qui s'y fait, mais par le grand nombre de Convens de Religieux & de Religieuſes qui y ſont eſtablis & entretenus.

Car il y a dans cette Ville un grand Convent de ſaint Dominique, où il y a pour le moins cinquante ou ſoixante Religieux; & d'autres de Cordeliers, d'Auguſtins, de la Mercy, de Carmes Deſchaux, & des Ieſuites; outre quatre autres de Religieuſes.

Cette Ville eſt ſituée dans une agreable vallée, éloignée d'environ dix lieuës d'une fort haute montagne qui eſt toûjours couverte de neige. Elle eſt à environ vingt lieuës de Mexique, & fut baſtie en l'année 1530. par le commandement de Dom Antoine de Mendoza Vice-Roy de Mexique, du conſentement de Sebaſtien Ramirez Eveſque, qui avoit eſté auparavant Preſident à ſaint Domingue, & exerçoit cette année là la charge de Preſident de la Chancelerie de Mexique, au lieu de Nunnio de Cuſman qui s'eſtoit fort mal gouverné avec les Eſpagnols & les Indiens, ayant

pour Adjoints ces quatre Iuges ou Conseillers, le Licencié Iean de Salmeron, Gasco Quiroga, François Ceynos, & Alonse Maldonado.

Ce Iuges gouvernerent le pays beaucoup mieux que n'avoit fait auparavant Nunnio de Gusman, & entre les autres choses remarquables qu'ils firent, ils peuplerent cette Ville, & mirent en liberté les Indiens qui y demeuroient auparavant, & qui l'avoient abandonnée à cause du mauvais traitement qu'ils recevoient des Espagnols, & s'en estoient allez demeurer les uns à Xalixco, les autres à Hondures, à Guatimala, & en d'autres endroits où il y avoit guerre entre les Espagnols & les Indiens.

Cette Ville estoit cy-devant appellée par les Indiens Cuetlaxcoapan, c'est à dire Couleuvre dans l'eau, pource qu'il y a deux fontaines, l'une dont l'eau est mauvaise, & l'autre qui est bonne à boire.

Elle est à present le siege d'un Evesque, dont le revenu depuis qu'on a retranché Xalappa de la Vera-Cruz, vaut encore plus de vingt mille ducats par an.

L'air y est si bon, que le nombre des habitans s'augmente tous les jours par le grand concours de peuple qui y vient.

de divers autres endroits. Il y vint bien du monde en l'année 1634. lors que la Ville de Mexique pensa estre submergée par l'inondation du Lac. Il y eut plusieurs personnes qui en sortirent, & qui emporterent tout ce qu'ils avoient, & vindrent demeurer avec toutes leurs familles en cette Ville des Anges, & l'on croit qu'il y a bien dix mille habitans à present.

Ce qui la fait renommer ce sont les draps qu'on y fait, que l'on transporte en divers pays, & qui passent pour estre aussi bons que ceux de Segovie, qui sont les meilleurs qui se fassent en Espagne; mais qui sont peaucoup diminués de prix, parce que lon n'en transporte plus tant en l'Amerique qu'on faisoit autrefois, à cause de la grande quantité qu'y s'en fait tous les ans en cette Ville des Anges.

Les chapeaux qui s'y font, sont les meilleurs de toute la Province.

Il y a aussi une Verrerie, qui est une chose rare, parce qu'il n'y a encore que celle-là dans tout le pays.

Mais ce qui l'enrichit le plus, est la Monnoye où l'on fabrique la moitié de l'argent qui vient des mines de Sacatecas, ce qui la rend comme une seconde Me-

xique, & fait qu'avec le temps elle se rendra aussi peuplée que cette ville là.

Au dehors de la Ville il y a plusieurs jardins qui fournissent les marchez d'herbes & de salades : Le territoir abonde en froment ; Il y a quantité de fermes ou l'on cultive le sucre ; & une entr'autres qui n'est pas forte éloignée de la ville, qui appartient aux Religieux de saint Dominique, qui est d'une si grande estenduë, que l'on y entretenoit plus de deux cens Negres, hommes & femmes, sans compter leurs enfans.

La Ville la plus considerable qui soit entre cette Ville des Anges & celle de Mexique, est appellée Guacocingo, où il y a environs cinq cens Indiens, & cent Espagnols qui y demeurent : Il y a aussi un Couvent de Cordeliers, qui nous receurent fort bien, & nous firent voir l'adresse de leurs Indiens à chanter en musique, & joüer des instrumens.

Ces Religieux ne manquoient pas non plus que les autres, de toutes sortes de provisions necessaires à la vie. Mais la chose dont ils se vantoient le plus, estoit l'education qu'ils avoient faite de quelques enfans du lieu ; & particulierement de ceux qui servoient en leur Convent, à qui ils avoient appris à dancer

à l'Espagnole au son de la guitare.

Nous en vîmes ce soir là l'experien
par une douzaine d'enfans, dont le pl
âgé n'avoit pas quatorze ans, qu
avoient fait venir pour nous divertir
qui chanterent jusques à minuit des cha
sons Espagnoles & Indiennes, en capriol
& dançant avec des Castagnettes, av
tant d'adresse, qu'ils ne nous donnere
pas seulement du plaisir, mais aussi
de l'estonnement & de l'admiration.

Il est vray que voyant cela, la pen
sée nous vint que ces Religieux eusse
mieux fait de passer ce temps-là dan
leur Chœur suivant leur profession
mais plus nous allions en avant, plu
nous trouvions que les devoirs de
Religion estoient mépriſez, & la vanit
en vogue, parmy ceux qui devoient avoi
renoncé au monde, & abandonné tou
ſes plaiſirs.

Cette Ville de Guacocingo a presqu
autant receu de privileges des Roys d'Es
pagne que Tlaxcallan, pource qu'elle
ſe joignit avec celle-cy contre les Mexi-
quains, pour assister Ferdinand Cortez
& les autres Espagnols, qui furent les
premiers conquerans de ce pays là.

Les habitans de Guacocingo estans
alliez de ceux de Tlaxcallan, Chololla,

t Huacacolla, deffendirent vaillamment eux de Chalco, qui avoient envoyé demander du secours à Cortez, pource qu'ils estoient attaquez par les Mexiquains, qui avoient déja fait beaucoup de degast sur leurs terres.

Mais dautant que Cortez ne peut leur envoyer le secours qu'ils luy demandoient, parce qu'il estoit lors occupé à l'expedition de ses brigantins, afin d'assieger Mexique par eau & par terre, il pria les Tlaxcaltecas, & ceux de Guacocingo, de Chololla, & Huacacolla de les assister, ce qu'ils firent avec tant de generosité & de valeur, que la memoire en reste encore aujourdhuy, ayans délivré ceux de Chalco de l'oppression de Montezuma, nonobstant les grandes forces avec lesquelles il estoit sorty de Mexique, pour empécher les Espagnols d'en approcher.

Cette action fut cause que cette ville avec les autres cy-dessus nommées, a receu beaucoup de privileges des Espagnols, & est encore en grande estime parmy eux.

Delà nous fimes nostre derniere journée jusques à la ville de Mexique, passant au de là de cette haute montagne que nous avions veuë de la ville des Anges, qui en est éloignée de trente milles.

Elle est beaucoup plus haute que les Alpes, & il y fait encore plus froid, parce qu'elle est toûjours couverte de neige.

Depuis nostre depart d'Espagne nous n'avions point senti de froid si rigoureux qu'en ce lieu là, ce qui donnoit grand sujet d'étonnement aux Espagnols, qui sortoient des chaleurs de leur climat, & qui en avoient souffert encore de plus grandes sur la mer.

En cette derniere journée de Guacocingo à Mexique, nous comptâmes avoir fait environ trente milles d'Angleterre, dont la moitié pour le moins estoit à monter & décendre de cette montagne.

De l'endroit le plus haut où nous passâmes nous découvrîmes la ville de Mexique, & le Lac qui est autour, qui nous paroissoient fort proches quoy qu'ils fussent scituez dans la plaine à environ dix miles du pied de cette montagne.

CHAPITRE XIII.

ou l'Auteur en continuant la description de ce qu'il voit de remarquable en ce voyage, prend occasion de rapporter diverses circonstances curieuses de la conqueste de ces pays là par les Espagnols.

A La seconde fois que Ferdinand Cortez partit de Tlaxcallan, pour ler assieger Mexique par eau & par rre, avec des Brigantins ou bateaux 'il avoit fait faire tout exprés, ses troues estoient logées du côté de la montane, & y auroient pery par le froid, s'ils 'y eussent remedié par la grande abonance du bois qu'ils y trouverent.

Mais le matin il monta plus haut sur ette montagne, & envoya quatre fanssins & quatre Cavaliers à la découverte, ui trouverent le chemin fermé par de

grands arbres que les Mexiquains avoie
abbatus de puis peu, & mis au trave
du chemin.

Mais comme ils s'imaginoient que pe
estre il n'y en avoit pas par tout, ils pa
ſerent plus outre autant qu'ils pure
s'advancer, juſques à ce qu'ils renco
trerent à la fin un tel embarras de gran
Cedres renverſez les uns ſur les autre
qu'il leur fut impoſſible de paſſer pl
avant, ce qui les obligea de retourne
vers Cortez, & l'aſſurer qu'il eſtoit im
poſſible que les chevaux puſſent paſſe
par ce chemin là.

Cortez leur demanda s'ils n'avoien
rencontré perſonne : mais comme ils lu
répondirent que non, il partit inconti
nent avec toute ſa Cavalerie & mill
fantaſſins, commandant que le reſte d
ſon Armée euſt à le ſuivre avec toute l
diligence poſſible.

De ſorte qu'avec les gens qu'il avoi
menez avec luy, il ſe fit faire chemin, en
oſtant les arbres qu'on avoit mis au tra-
vers pour empécher ſon paſſage, & en cet
ordre paſſa ſon Armée, ſans danger &
ſans recevoir aucun dommage, quoy que
ce ne fut pas ſans peine & ſans travail.

Car il eſt certain que ſi les Indiens ſe
fuſſent trouvez en cet endroit là pour

rder le paſſage, les Eſpagnols n'au-
ient jamais peu paſſer, parce que le
emin eſtoit lors fort mauvais & diffi-
le, au lieu qu'apreſent il eſt raiſonna-
ement large, en ſorte que les mulets
ui viennent chargez de marchandiſes de
int Jean de Vlhua, & des fermes de
icre, y paſſent ordinairement.

Mais les Mexiquains croyoient que ce
hemin eſtoit aſſés aſſeuré par les arbres
u'ils y avoient mis au travers, & l'ayans
egligé attendoient les Eſpagnols en raze
ampagne.

Car de Tlaxcallan à Mexique il y a
rois chemins, dont Cortez choiſit le plus
auvais, s'imaginant ce qui arriva en
uite, ou bien quelqu'un luy donna avis,
ue de ce coſté là il n'y avoit aucuns
nnemis pour l'attendre au paſſage.

A la deſcente de cette montagne Cor-
ez s'arreſta pour ſe repoſer, juſques à
e que toute l'armée fut aſſemblée pour
écendre en la plaine, d'où ils décou-
rirent les feux que les ennemis faiſoient
en divers endroits, & tous ceux qui les
avoient attendus par les deux autres
chemins, qui s'eſtoient raſſemblez pour
les attaquer entre certains ponts qu'on
a faits pour la commodité des voyageurs
ſur les ruiſſeaux qui ſortent du Lac.

Mais Cortez y ayant envoyé vi
chevaux, ils passerent tout au travers d
Mexiquains, estans suivis du reste
l'armée, qui en tuerent plusieurs sa
recevoir aucun dommage.

La veuë de cette montagne & la plei
qui est au bas, nous firent resouvenir
tout ce qui s'y estoit passé, & no
donna sujet de nous entretenir, &
que nostre passage fut moins fâcheux
moins penible.

La premiere Ville où nous arrivâm
au bas de la montagne, fut Quahut
pec qui depend de Tezcuco; ce qu
nous fit aussi ressouvenir que c'estoit pro
che de là qu'estoit campée l'armée de
Indiens de Culhua, composée d'enviro
cent mille hommes, que les Seigneur
de Tezcuco avoient envoyé pour com-
batre Cortez, mais en vain; car sa Ca
valerie passa tout au travers de leur ar-
mée, & son artillerie fit un tel ravage par-
my eux, qu'ils furent bien-tost mis en fuite.

A trois lieuës de là, sur la droite
comme nous voyagions, nous découvrî-
mes Tescuco sur le bord du Lac &
hors de la route, qui neantmoins
nous donna matiere d'un grand entre-
tien de ce qui s'y passa du temps de Cor-
tez & des premiers Conquerans, qui

rouverent que c'eſtoit une grande Ville, c preſque égalle à celle de Mexique, uoy que Cortez n'y trouvaſt aucune eſiſtance.

Car comme il s'en approchoit, quatre es principaux habitans vindrent à ſon rmée, portans une verge d'or avec un etit drapeau en ſigne de paix, diſans u'ils avoient eſté envoyez par leur Sei- neur Coacuacoyocin, pour le prier de ne aire point de degaſt dans leur ville, & n celles qui eſtoient aux environs, & uy offrir ſon amitié, le priant qu'il vint oger avec toute ſon armée dans la ville le Tezcuco, où il ſeroit tres bien receu.

Cortez receut cette nouvelle avec joye, eantmoins craignant qu'il n'y euſt quel- que trahiſon, & ſe méfiant des habitans le Tezcuco, dont il avoit depuis peu encontré les troupes jointes à celles des Mexiquains & Culhuacans, pour ſuivit ſon hemin, & vint à Quahutichan & Huaxu- a, qui eſtoient lors des fauxbourgs de la grande ville de Tezcuco, mais à pre- ent ce ne ſont que de petits villages ſepa- ez, où on luy fournit & à tous ſes gens ne grande abondance de vivres.

Il y fit renverſer les Idoles, & puis il entra dans la ville, où on luy avoit pre- paré une grande maiſon, capable de le lo-

ger, avec tous les Espagnols, & une par
tie des Indiens qui estoient avec luy.

Et pource qu'en entrant, il ne vid n
femmes ny enfans; il douta qu'il y avo
de la trahison, c'est pourquoy il fit pu
blier des deffenses à peine de la vie à tou
ses gens de sortir.

Sur le soir les Espagnols estans monte
dans les galleries de la maison pou
voir la ville, apperceurent un grand nom
bre d'habitans qui s'enfuyoient ave
leurs meubles, les uns vers les monta
gnes, & les autres vers le bord de l'eau
pour se mettre en bateau, en si grand hât
qu'il estoit aisé de remarquer qu'il y avoi
dans leur maniere d'agir quelque chos
d'extraordinaire.

Il y avoit du moins vingt mille petit
bateaux, qu'on appelle des Canots,
remplis de meubles & de gens qui s'en
alloient: Cortez eust bien voulu l'empê-
cher; mais la nuit estoit si proche qu'il
luy fut impossible de le pouvoir faire, &
encore moins de retenir le Seigneur de
la ville, qui estoit un des premiers qui
s'en estoit fuy à Mexique.

La ville de Tezcuco est encore fameuse
aujourdhuy parmy les Espagnols, parce
qu'elle a esté une des premieres, & peut
estre même la premiere qui a esté gou-
vernée

ernée par un Roy chreſtien.

Car Cortez ayant appris que Coacua-
coyocin qui eſtoit lors Roy de cette vil-
e-là & des bourgades voiſines, s'en eſtoit
uy, fit venir devant luy pluſieurs des ha-
itans qui eſtoient demeurez, & leur dit,
u'il deſiroit qu'un jeune Gentilhomme
ui l'avoit accompagné, qui eſtoit iſſu
'une noble maiſon du pays, & qui
voit eſté depuis baptiſé, & nommé Fer-
inand comme luy qui eſtoit ſon parain,
ui eſtoit fils de Nizavalpicinthi qu'ils
voient tant aymé, fut leur Roy; puis
ue Coacuacoyocin s'en eſtoit fuy vers
es ennemis, apres avoir tué ſon propre
rere pour luy oſter ſon bien, à la ſolli-
itation de Quahutimoccin ennemy mor-
el des Eſpagnols.

Ce nouveau chreſtien Dom Ferdinand
ut eſleu de cette maniere; dont le bruit
'eſtant eſpandu bien loin, pluſieurs des
abitans retournerent chez eux pour voir
eur nouueau prince, de ſorte qu'en peu
e temps la Ville fut auſſi pleuplée qu'elle
ſtoit auparavant; & comme les habi-
ans eſtoient bien traittez par les Eſpa-
ols, ils leur obeïſſoient auſſi en tout
e qu'ils leur commandoient.

Dom Ferdinand fut auſſi apres cela toû-
ours fidele aux Eſpagnols, dans la guer-

re qu'ils eurent contre la ville de Me
que, & apprit en peu de temps la lang
Espagnole.

Peu de temps apres les habitans
Quahutichan, Huaxuta & Autenco,
vindrent soûmettre & demander pard
à Cortez, s'ils l'avoient offensé en qu
que chose.

Deux jours apres que Dom Ferdina
fut fait Roy de cette grande ville,
des territoires qui en dépendent, q
s'estendent jusques aux frontieres
Tlaxcallan, certains Gentils-hommes
Huaxuta & Quahutichan le vindrent a
seurer que toutes les forces des Mexicai
venoient contr'eux, & luy demander s
auroit agreable qu'ils sauvassent leu
femmes, leurs enfans, & leurs meubl
aux montagnes; où s'ils les ameneroie
où il estoit, pource qu'ils avoient peu
qu'ils tombassent entre les mains des e
nemis.

Cortez leur répondit au nom du Ro
son filleul & son favori, & leur dit
qu'ils eussent bon courage & n'euss
point de peur, qu'ils donnassent ordre
leurs femmes de demeurer, & de ne poin
abandonner leur ville, mais de se teni
paisiblement dans leurs maisons; & qu'i
estoit bien aise de l'approche des enne

nis, pource qu'ils verroient comme l les traitteroit, quand il les auroit joints.

Les ennemis ne vindrent point à Huaxata comme on avoit creu : mais Cortez ayant sceu où ils estoient, sortit pour les aller combatre avec deux pieces de canon, douze Chevaux, deux cens Espagnols, & plusieurs Indiens de Tlaxcalan.

Ayant joint les ennemis il les attaqua vigoureusement ; mais il y en eut peu de tuez, pource qu'ils s'enfuirent vers le bord de l'eau, & se sauverent en leurs canots.

Cortez estant entré de cette maniere en la ville de Tezeuco, se deffendit & ses alliez contre toute la puissance des Mexicains, qui faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour se venger de luy, & de ce nouveau Roy chrestien qu'il avoit estably.

Mais Cortez jugeant que ce lieu-là estoit le plus convenable pour mettre ses brigantins à l'eau, ayant appris qu'on les avoit achevez à Tlaxcallan, il y envoya Gonzalez de Sandoual pour les faire apporter : mais comme il fut sur les frontieres de cette Province, il rencontra huit mille hommes qui les apportoient

par pieces sur leurs espaules, avec tou
ce qui estoit necessaire à leur appareil.

Ils estoient escortez par vingt-mil
hommes de guerre, & mille Tameme
qui portoient les vivres.

Chichimecatetl brave & vaillant Indie
& Capitaine de mille hommes, com
mandoit l'arrieregarde, & Tupititl &
Teutecatl Gentils-hommes de considera
tion conduisoient l'avantgarde avec di
mille hommes.

Les Tamemez estoient placez au milie
avec ceux qui portoient l'appareil de
brigantins.

Devant ces deux Capitaines marchoien
cent Espagnols & huit Cavaliers, Gon
zalez de Sandoval venoit ensuite avec sep
Cavaliers, & le reste de l'armée.

En cet estat ils prirent leur marche
vers Tezeuco, avec un bruit merveilleux
de diverses voix confuses qui crioient con
tinuellement Chrestiens, Chrestiens,
Tlaxcallan, Tlaxcallan, & Espagne.

Lors qu'ils arriverent à Tezeuco, ils y
entrerent en fort bon ordre au son des
tambours, des cors, & autres sembla
bles instrumens, s'estans parez auparа
vant de leurs plus beaux habits & de
leurs bouquets de plumes, ce qui me
ritoit d'estre remarqué pendant six heu

es que dura leur entrée dans la Ville.

Au bruit de l'arrivée de ces troupes & de ces brigantins, plusieurs Provinces se vindrent soûmettre & offrir leur service à Cortez, les uns par la crainte d'être ruinez, & les autres par la haine qu'ils portoient aux Mexiquains, de sorte que Cortez estoit fort non seulement par les Espagnols qu'il avoit, mais aussi à cause des Indiens qui l'avoient joint, & sa Cour n'estoit pas moins grande à Tezeuco, que celle de Montezuma l'estoit auparavant à Mexique.

Ce fut en cette Ville qu'il fit ses preparatifs pour le siege de Mexique en grande diligence, & se pourveut d'eschelles pour monter à l'assaut, & de toutes les autres choses necessaires dont il avoit besoin pour son dessein.

Ses brigantins étant montez, il fit faire un canal d'une demie lieuë de long, de douze pieds ou plus de large, & de deux toises de profondeur.

On fut cinquante jours à faire cét ouvrage, quoy qu'il y eust quatre cens mille hommes qui y travailloient journellement.

Ce fameux ouvrage à conservé la renommée de la ville de Tezeuco jusques à present, quoy que le nombre des ha-

bitans soit fort diminué & qu'il y en a bien moins qu'autres fois.

Ce canal estant achevé, l'on calfutra les brigantins avec des estoupes & du coton, & faute de suif & d'huile, ils furent obligez, à ce que disent quelques autheurs, de se servir de graisse d'hõme, non que Cortez leur permit de tuer des hommes pour cela, mais seulement de ceux qui estoient tuez en guerre, & dans les sorties que ceux de Mexique faisoient tout les jours pour empescher cét ouvrage : car les Indiens qui estoient accoustumez à sacrifier des hommes, les ouvroient & en tiroient la graisse apres leur mort.

Apres que les brigantins furent mis à l'eau, Cortez fit la reveuë de ses gens, & trouva neuf cens Espagnols, dont il y en avoit quatre-vingt-six qui estoient à cheval, & cent dix-huit qui estoient armez d'arbalestes & harquebuses, & tout le reste d'espés, de poignards, de lances & de halbardes, avec des corselets, & des cottes de maille.

Ils avoient aussi trois grosses pieces de canon de fer, quinze petites pieces de canon de fonte, & huit cens livres de poudre, avec quantité de boulets, outre cent mille Indiens, qui estoient tous gens de guerre & attachez à leur party.

Le jour de la Pentecoſte tous les Eſpa-
nols ſe mirent en campagne en cette
rande plaine qui eſt au pied de la mon-
agne dont j'ay parlé cy-devant, ou Cor-
ez diviſa ſon armée en trois corps, à cha-
un deſquels il donna un Chef.

A Pierre de Aluarado qui eſtoit le pre-
ier Capitaine, il donna trente chevaux,
c cent ſoixante & dix fantaſſins Eſpa-
nols, deux pieces de canon, & trente
ille Indiens, avec ordre d'aller camper
Tlacopan.

A Chriſtophe de Olid le ſecond Capi-
e, il donna trente trois chevaux, &
ent dix-huit fantaſſins Eſpagnols, deux
ieces canon, & trente mille Indiens,
vec ordre de s'aller poſter à Culhua-
an.

A Gonzalez de Sandoval qui eſtoit le
roiſiéme Capitaine, il donna vint-trois
hevaux, & cent ſoixante fantaſſins Eſ-
nols, deux pieces de canon, & quarante
ille Indiens, avec ordre de choiſir & de
'aller poſter dans le lieu qu'il trouveroit
lus à propos.

Il mit en chaque brigantin une piece
e canon, ſix harquebuſes, & vingt-trois
Eſpagnols choiſis expres, avec un Capi-
aine en chacun, & luy s'en fit le Gene-
ral.

Ce qui fit que quelques uns des prin cipaux de son armée qui alloient par ter re, commencerent à murmurer, pensant qu'il y avoit plus de danger où ils estoient c'est pourquoy ils le prierent de marcher avec le corps de bataille, & de ne se mettre point sur l'eau.

Mais Cortez n'eut point d'égard à ce qu'ils disoient : car quoy qu'il y eust plus de danger sur la terre que sur l'eau, il estoit pourtant plus à propos d'avoir soin de la guerre sur l'eau que sur la terre, pource que ses gens estoient accoustumez à celle-cy, & non pas à l'autre.

De plus il esperoit que par le moyen de ses vaisseaux, il se rendroit maistre de Mexique ; & il s'en servit aussi pour brusler la plus part de canots de la ville, & tint le reste si serré qu'ils furent inutiles aux Mexiquains ; de sorte qu'avec ces douze brigantins, il incommoda autant ou plus ses ennemis par eau, que le reste de son armée par terre.

Tous ces preparatifs pour le siege de Mexique, tant par eau que par terre, avec plus de cent mille Indiens, sans compter les Espagnols & les douze brigantins, furent faits en cette ville de Tezeuco ; ce qui monstre suffisamment combien elle estoit grande & puissante en ce

emps là, puis qu'elle pouvoit fournir outes les choſes neceſſaires à tant de ens.

Elle nous donna auſſi aſſés de matiere our nous entretenir, pendant que nous oyagions ſur le grand chemin de la ille de Mexique.

Car apres avoir conſideré l'eſtendue & a grandeur qu'avoit eu autrefois cette ille, nous eſtions eſtonnez de voir que e n'eſtoit plus à preſent qu'un petit Gou- ernement, ou reſide ordinairement un Gouverneur Eſpaguol envoyé d'Eſpagne, ont le pouvoir s'eſtend juſques aux rontieres de Tlaxcallan & Quacocingo, & ſur la plus part des petits bourg & vil- ages de la plaine, qui quoy qu'ils fuſſent utrefois ſous un Roy, ne pourroient endre tous enſemble à preſent plus de nille ducats par an au Gouverneur.

Dans Tezeuco meſme il n'y a pas au- ourd'huy plus de cent Eſpagnols & trois ens Indiens qui y habitent, dont es richeſſes viennent des herbes & des alades de leurs jardins, qu'ils envoyent ous leurs jours dans leurs canots pour es vendre à Mexique.

Ils retirent auſſi quelque argent de eurs Cedres qu'ils y tranſportent pour ervir aux baſtimens : mais ils ont eſté

beaucoup ruinez par les Espagnols q
en ont fait une grande profusion à bast
leurs superbes maisons ; en sorte qu
Cortez seul fut accusé par Pamphile d
Narvaez, d'avoir employé sept mill
poultres de Cedres dans le bastiment d
sa maison.

Il y avoit autrefois à Tezeuco de
vergers où il y avoit plus de mille arbre
de Cedres tout au tour qui leur servoient
de closture, dont il y en avoit quelques
uns de six vingts pieds de hauteur & dou-
ze de grosseur ; mais à present il n'y a
pas cinquante Cedres dans les plus con-
siderables de ces vergers.

Au bout de cette plaine nous passâmes
par Alexicalcingo qui estoit autrefois
une grande ville ; mais à present il n'y a
pas plus de cent habitans ; Et de là nous
vînmes à Guetlavac qui est un petit
village, mais fort agreable, à cause de
l'ombrage des arbres fruitiers, des jar-
dins, & des belles maisons que les ha-
bitans de Mexique y ont fait bastir pour
leur recreation, estant scitué au pied de
la chaussée qui va depuis ce bourg au tra-
vers du lac jusques à environ deux
lieuës & demie de Mexique.

En cette maniere nous entrâmes en cette
belle & fameuse Ville le troisiéme jour

l'Octobre 1625. passant tout au travers, uſques à ce que nous arrivâmes à une naiſon de plaiſance qui eſt ſituée entre les jardins dans le chemin qui va à Chapultepec, qu'on appelle ſaint Iacinthe, qui appartient aux Iacobins de Manille, où nous fûmes traitez magnifiquement, & y demeurâmes juſques apres Noël, qui eſtoit le temps que nous devions nous embarquer une ſeconde fois à Acapulco, qui eſt à quatre vingts lieuës de Mexique ſur la mer du Sud, pour aller à Manille qui eſt la Ville capitale des Iſles Philippines.

CHAPITRE XIV.

Deſcription de la grande & fameuſe ville de Mexique, comme elle eſtoit au temps paſſé, & comme elle eſt à preſent, & particulierement de l'eſtat où elle eſtoit en l'année 1625.

C'A eſté avec beaucoup de prudence & de precaution que les Religieux &

les Iesuites de Manille & des Isles Philippines, ont acquis des maisons & des jardins proche de Mexique, pour y recevoir les Missionnaires qui passent tous les ans d'Espagne en ces quartiers-là.

Car si apres cela ils ne rencontroient quelque lieu commode où ils peussent se reposer, & se remettre des fatiques d'un si long voyage, & qu'on les renfermast d'abord dans les Convens de Mexique pour y observer la rigueur de leur regle, il est certain qu'ils se repentiroient bien tost de leur premier dessein, & ils auroient bien de la peine à passer plus avant pour se hazarder encor à faire un second voyage sur la mer du Sud, & ils aymeroient mieux retourner en Espagne, ou demeurer en quelque endroit de l'Amerique, comme nous fismes secretement cinq de mes compagnons & moy, quoy que ce fust contre la volonté de nostre Superieur Calvo, & de ceux qui avoient pris le soin de nostre conduite.

C'est pourquoy afin que tous ceux qui y viennent d'Espagne pour s'embarquer apres à Acapulco pour aller aux Philippines, puissent recevoir le soulagement, & le rafraichissement qui leur est necessaire & convenable à leur profession, pendant le séjour qu'ils font dans l'A-

erique; & que ceux qui demeurent dans
ville de Mexique, qui portent toû-
urs envie à ceux qui passent en l'Asie,
leur faſſent point perdre courage, les
eligieux & les Iesuistes ont acquis des
aiſons de plaiſance pour leurs Miſſion-
ires, qui ne dépendent point des Su-
erieurs de leurs Ordres à Mexique; mais
ulement des Provinciaux qui ſont aux
hilippines, qui y envoyent des Vicai-
es pour gouverner les Religieux & faire
ntretenir ces Maiſons là.

Cette maiſon appellée ſaint Iacinthe
ppartenoit aux Religieux de ſaint Do-
inique, où l'on nous mena, & où nous
emeurâmes pendant cinq mois, ne man-
uant de rien de tout ce qui pouvoit ſer-
ir à nos recreations ordinaires, & nous
onner courage d'entreprendre encore
n ſecond voyage par mer.

Les Iardins qui dependoient de cette
naiſon contenoient environ quinze
rpens de terre, partagez par de belles
llées ombragées de citronniers & d'oran-
gers, où nous avions des grenades, des
igues & des raiſins en quantité, avec les
Ananas, les Sapottes, Chicoſapottes,
& tous les autres fruicts qui ſe trouvent
à Mexique.

Les herbes, les ſalades & les cardons

d'Eſpagne que l'on vendoit, apportoie
un grand revenu tous les ans : car tous
jours on en envoyoit une charette cha
gée au marché de la ville de Mexiqu
non en certaines ſaiſons, comme en A
gletterre & en d'autres endroits de l'Eu
rope, mais en tout temps & en tout
ſaiſons : car dans l'hyver & dans l'eſté
n'y a point de difference de chaud & d
froid, de gelées & de neiges comme e
ces pays-icy, mais une meſme tempera
ture regne toute l'année, l'hyver n'eſtan
differend d'avec l'eſté que par les pluyes
& non par la rigueur du froid.

Nous joüiſſions de ces delices au de-
hors de la maiſon ; mais au dedans nous
eſtions traittez avec toutes ſortes de poiſ-
ſons & de viandes ; & ce qui nous eſton-
noit le plus eſtoit la grande abondance
des confitures, & particulierement des
conſerves dont on avoit fait proviſion
pour nous : car pendant que nous y de-
meuraſmes, l'on nous apportoit à chacun
tous les lundis matin une demie dou-
zaine de boëttes de cotignac, & de con-
ſerves d'autres fruits, ſans les biſcuits,
pour nous fortifier l'eſtomach le matin &
durant tout le jour ; car nous trouvions
que nos eſtomacs eſtoient tout autres en
ce pays là qu'en Eſpagne, puis qu'en

ſpagne & dans les autres parties de Europe, on n'a pas beſoin de manger ntre les repas, & meſmes pendant ngt-quatre heures apres qu'on aura it bonne chere.

Mais à Mexique, & en pluſieurs au-es endroirs de l'Amerique, nous re-arquâmes que deux ou trois heures ores avoir fait un repas, où l'on nous voit ſervy trois ou quatre plats de mou-on, de bœuf, de veau, de chevreau, e coqs d'Inde, & d'autre gibier, nô-re eſtomac n'en pouvoit plus de foi-leſſe, & eſtoit preſt de tomber en défail-nce, de ſorte que nous nous trouvions bligez de l'entretenir & le fortifier, ou ar un verre de chocolate, ou par un orceau de conſerve ou de biſcuit, ce ui faiſoit qu'on nous en donnoit une ſi rande quantité.

Cela me ſembloit eſtrange, d'autant lus que les viandes, à la reſerve du bœuf, ne paroiſſoient auſſi graſſes & ſucculen-es que celles de l'Europe, de ſorte que our me ſatisfaire je m'adreſſay à un Medecin, qui pour me tirer du doute ù j'eſtois, me répondit que quoy que a viande que nous mangions fuſt auſſi elle que celle d'Eſpagne, que neant-oins il s'en falloit beaucoup qu'elle fuſt

auſſi propre pour la nourriture que c
le de par deça, à cauſe des paſturag
qui ſont plus ſecs, & nont pas les cha
gemens du printemps; comme ceux
l'Europe, ce qui fait que l'herbe en
courte, & ſe fleſtrit bien-toſt.

Secondement que le climat de c
quartiers là avoit cette proprieté,
produire de bonnes choſes en apparenc
mais de donner peu de ſubſtance qui fu
capable de nourrir; que comme cela
remarquoit dans les viandes que nou
mangions, la meſme choſe ſe trouvo
auſſi dans tous les fruits, qui ſont for
beaux à voir, & tres agreables a
gouſt, mais de peu de vertu ou de nour
riture au dedans, de ſorte qu'il n'y en
pas la moitié de ce qui ſe trouve dan
les Camueſa d'Eſpagne, ou les pomme
de renette de la province de Kent e
Angleterre.

Comme il y a de la tromperie dans
l'apparence exterieure des viandes & des
fruits, il s'en trouve auſſi parmy les gens
qui y ſont nays & eſlevez, qui monſtrent
un bel exterieur au dehors, mais qui
ſont au dedans pleins de tromperie &
de diſſimulation.

Auſſi ay-je ouy dire diverſes fois aux
Eſpagnols, que ce fut la reſponſe que fit

oſtre Reyne Elizabeth à quelques uns
ii luy avoient preſenté des fruitt de l'
erique, qu'il falloit aſſeurement que
ans les lieux où ces fruits croiſſoient
nſi, que les femmes y fuſſent volages,
les hommes d'un naturel caché & diſſi-
ulé

Mais je laiſſe à part la recherche des
ıtres raiſons qu'on pouroit trouver ſur
: ſujet, & me contente d'écrire ce que
ay remarqué par experience, qu'il ſe trou-
e peu de nourriture dans la grande di-
erſité des viandes dont on ſe nourrit
ı ces pays-là, ou à tout moment noſtre
ſtomac demandoit quelque ſorte d'ali-
ıent pour s'entretenir.

C'eſt pourquoy auſſi l'on nous donnoit
ınt de conſerves & d'autres delicateſſes;
: l'on ne nous refuſoit aucune occaſion
e nous aller promener dans la ville de
Mexique, qui n'eſtoit qu'à une lieu de
oſtre maiſon.

Ce nous eſtoit une promenade bien agrea-
le de partir le matin, & d'employer
oute la journée dans la ville, & puis
ous retirer au ſoir chez nous, marchans
oujours ſous des arcades de pierre, qui
ouſtiennent un aqueduc de trois mille de
ongueur, qui conduit l'eau depuis Cha-
ultepec juſques dedans la ville de Me-

xique, dont je veux faire la déscriptio
C'eſt pourquoy je prie mon lecteur
prendre en bonne part tout ce que j'
ay appris pendant cinq mois, tant
l'eſtat où elle eſtoit autrefois, que de c
luy où elle eſt à preſent.

La ſituation de cette ville eſt à p
prés ſemblable à celle de Veniſe, & n
differe qu'en ce que Veniſe eſt baſtie ſu
la mer, & Mexique ſur un lac, qui pa
roiſt eſtre ſeul, quoy qu'il y en ait deux
dont l'un eſt une eau dormante & tran
quille, & l'autre a flux & reflux ſelon l
vent qui ſouffle.

CHAPITRE XV.

Deſcription du Lac de Mexique, & des differentes eauës dont il eſt compoſé, avec des circonſtances remarquables ſur ce ſujet.

LA partie qui eſt tranquille, eſt une eau douce qui eſt bonne & ſaine,

qui donne quantité de petits poiſſons: ais celle qui a flux & reflux eſt une u ſalée & amere, & qui ne donne au- ne ſorte de poiſſon grand ou petit.

L'eau douce eſt plus haute que l'autre, tombe dedans, ſans retourner en arrie- , comme quelques uns ſe ſont imagi- z.

Ce Lac ſalé contient ſept lieuës de long autant de large, & a plus de vingt- eux lieuës de circuit ; Le Lac d'eau dou- en contient bien autant, de ſorte que ut le Lac a bien cinquante lieuës de our.

Il y a diverſes opinions entre les Eſpa- nols touchant ces eaux, & les ſources 'où elles viennent. Quelques-uns tien- ent qu'elles n'ont qu'une meſme ſour- e, qui vient d'une grande & haute mon- agne ſituée au Sud-oveſt à la veuë de Mexique, & que ce qui fait qu'une par- e du Lac eſt ſalé, eſt que le fonds ou la erre qui eſt ſous l'eau eſt toute pleine e ſel.

Mais ſoit que cette opiuion ſoit veri- able ou fauſſe, il eſt pourtant vray, & e le puis témoigner pour en avoir veu 'experience, qu'on en fait tous les jours eaucoup de ſel, qui fait partie du com- merce de cette ville dans les autres en-

droits de la province ; mesmes de celu
qui se fait aux Isles Philippines, où l'
en transporte aussi quantité tous l
ans.

Quelques autres disent que ce Lac
deux sources ; que l'eau douce sort d
cette montagne qui est au Sud-ouest d
Mexique ; & que l'eau salée vie
de certaines montagnes fort haute
qui sont plus au Nort-ouest. Mais il
ne rendent aucune raison de la saleur
de l'eau, si ce n'est l'agitation qu'ell
fait par son flux & reflux, qui ne se fai
sant pas par la regle des marées comm
en la mer, mais seulement par le souffl
des vents, qui rendent ce Lac quelque-
fois aussi orageux que la mer mesme,
& produisent dans ses eaux une qualité
salée. Mais si cela estoit vray, pour-
quoy ces vents ne produiroient ils pas
le mesme effet dans le lac d'eau douce?
Ainsi je croy plûtost que si elle sort d'une
autre source que celle de l'eau douce,
que la saleure vient de quelques terres
minerales & salées qui se trouvent dans
les montagnes, au travers desquelles
cette eau passe en descendant, & se char-
ge du sel qu'elle a fondu dans sa course.

Car par experience j'ay veu la mesme
chose en la Province de Guatimala, où

oche d'une ville appellé Amatitlan, y a un lac d'eau dormante, qui n'eſt s tout a fait douce; mais un peu ſalée, i ſort d'une montagne bruſlante, ou un Vulcan, dont le feu procede des ines de ſoufre qui ſont au dedans; où ſortent auſſi proche de la meſme vil. deux ou trois fontaines d'une eau extre- ement chaude, où pluſieurs perſonnes ennent ſe baigner, ces bains ayans ac- uis la reputation d'eſtre fort ſains pour ous ceux qui ont beſoin des eaux ſou- ées, celles cy paſſant au travers d'une ine de ſoufre, & neantmoins le lac ui ſort de la meſme montagne, eſt d'une elle proprieté qu'il rend la terre ſalée ux environs, ce qui fait que tous les natins le peuple va recueillir le ſel qui e trouve au bord de l'eau, comme ſi 'eſtoit de la gelée blanche.

Mais en troiſiéme lieu, il y en a d'au- res qui penſent que cette partie du lac le Mexique qui eſt ſalée, vient de la ner du Nort & paſſe au travers de la ter- e; & qu'encore que les ruiſſeaux qui viennent de la mer perdent leur ſalure au travers de la terre, que celle cy neantmoins en peut garder une partie, à cauſe de la quantité des mineraux qui ſont en ces quartiers-là, ou des grandes

concavitez de ces montagnes qui sor
fort creuſes au dedans, comme l'exp
rience fait voir par les tremblemens d
terre qui y ſont beaucoup plus frequen
qu'en Europe, à cauſe des vents qui
renferment dans ces concavitez, & for
trembler la terre pour en ſortir; de ſor
te que ces vaſtes ouvertures ne laiſſan
point de lieu à l'eau pour s'addoucir e
paſſant au travers de la terre, elle re
tient toûjours le ſel qu'elle a apporté d
la mer.

Mais quelque qu'en puiſſe eſtre la veri
table raiſon, il eſt certain qu'il n'y
point de lac qu'on ſçache qui ſoit ſem
blable à cettuy-cy, d'une eau douce, &
d'une eau ſalée, dont une partie pro
duit du poiſſon, & l'autre point du tout

Il y avoit autrefois environ quatre
vingt villes ſituées tout au tour de c
Lac, quelques unes de cinq milles famil
les, & quelques autres de plus de di
mille, entre leſquelles eſtoit Tezeuco,
qui comme j'ay déja dit ne cedoit point
à la ville de Mexique.

Mais dans le temps que j'y eſtois, il
y pouvoit avoir environ trente bourgs &
villages, dont le plus grand n'eſtoit pas
de cinq cens maiſons au plus, tant d'Eſ
pagnols que d'Indiens, les Eſpagnols

ayans si mal traitez, qu'ils ont pres-
e aneanti cette pauvre nation.

De sorte qu'environ deux ans avant
e ie partisse de ces pays là, en 1635.
1636. l'on m'asseura qu'il estoit peri
million d'Indiens, dans un travail
e les Espagnols avoient fait pour dé-
urner de la ville l'eau du Lac, en fai-
t un chemin au travers des monta-
es, pour eviter les inondations où elle
oit sujette, & particulierement à cau-
qu'en l'année 1634. les eaux monte-
nt si haut, qu'elles ruinerent une
nde partie de la ville, & entrerent
sme dans les Eglises basties dans les
ux plus esleyez, en sorte que les ha-
ans estoient obligez de se servir de
nots pour aller d'une maison à l'au-
e.

La plus part des Indiens qui demeu-
ient au tour du Lac furent employez à
pposer à cét élement, ce qui ruina la
us grande partie de ces bourgs & vil-
es qui estoient situez autour de ce lac,
i par le moyen de ce grand ouvrage est
present esloigné des maisons de la Vil-
, ayant son cours par un autre endroit,
oy qu'on crût que cela ne dureroit
s, mais qu'il reprendroit son ancien
ssage vers Mexique.

CHAPITRE XVI.

Description du Palais de Motezuma, de ses armes, de ses meubles, de ses femmes, de ses officiers, de leur differentes fonctions, des diverses especes d'animaux qui y estoient nourris de ses jardins, de son Arcenal, & autres particularitez

ON tient qu'à la premiere fois que Cortez entra dans cette Ville, il y avoit bien quatre-vingt mille maisons.

Le Palais de Montezuma estoit fort grand & magnifique, qu'on appelloit Tepac en la langue Indienne, ou il y avoit vingt portes qui avoient leurs issuës dans les ruës de la Ville.

Il y avoit aussi trois cours, & une fort belle fontaine au millieu plusieurs salles

s, & cent chambres de vingt-trois & ente pieds de long, cent bains & uves : Et quoy que dans tous ces Ou-rages il n'y euſt point de cloux, ils ne iſſoient pourtant pas d'eſtre fermes & ien ſolides.

Les murailles eſtoient faites de maſ-nnerie, & enrichies de marbre de ſpe, & d'une autre pierre noire avec es veines de certaines pierres rouges mblables à des rubis, qui rendoient n fort beau luſtre.

Les toits eſtoient faits de planches, & rieuſement parquetez de cedres, de prés & de ſapin. Les chambres eſtoient uſſi peintes, & tapiſſées de tapiſſeries e cotton, de poil de lapin, & de umages.

Il n'y avoit que les lits qui ne répon-oient pas à cette magnificence : car ils toient peu conſiderables, & tels que ux dont ſe ſervent encore aujour-huy les plus riches Indiens ; car ce eſtoient que des mantes eſtenduës r des nattes, ou ſur du foin, ou bien es nattes toutes ſeules.

Il y avoit mille femmes qui demeu-oient en ce Palais ; quelques-uns mê-es diſent qu'il y en avoit trois mille, n contant les demoiſelles, les ſervan-

vantes ; & les eſclaves tout enſembl
Mais la plus part eſtoient des filles d
principaux Indiens, dont Montezur
prenoit pour luy celles qui luy plaiſoien
& donnoit les autres aux Gentilshon
mes qui le ſervoient.

Les Eſpagnols diſent qu'il avoit ce
cinquante femmes groſſes tout à la foi
qui ordinairement prenoient des med
cines pour faire perir leur fruit, pour
qu'elles ſçavoient qu'ils n'heriteroie
point du royaume ; & ces femmes
avoient pluſieurs vieilles pour les ga
der ; car il n'eſtoit pas permis à auc
homme de les voir.

Outre ce Tepac, qui ſignifie un P
lais, Montezuma avoit encore une aut
maiſon dans la ville de Mexique,
laquelle il y avoit pluſieurs logeme
fort commodes, & de belles galleri
baſties ſur des pilliers de jaſpe qui r
gardoient ſur un beau Jardin, dans l
quel il y avoit pour le moins dou
eſtangs, dont les uns eſtoient d'ea
ſalée pour les oyſeaux de mer, & les a
tres d'eau douce pour les oyſeaux d
rivieres & des lacs, avec des eſcluſ
pour les vuider & les remplir quand
vouloit, pour entretenir la netteté d
plumage de ces oyſeaux par la pureté

'eau où ils se baignoient.

Ces oyseaux estoient en si grand nombre, qu'à grand peine ces estangs les ouvoient contenir ; & il y en avoit de nt despeces differentes, & de si divers lumages, que les Espagnols ne les pouoient reconnoistre pour la plus part, 'en ayant jamais veu de semblables ailurs.

Il y avoit plus de trois cens personnes destinées pour le service de cette naison, qui avoient chacun un employ fferent autour de ces oyseaux ; les uns voient le soin de nettoyer les estangs ; s autres de pécher du poisson pour leur nner à manger ; d'autres leur donoient de la viande ; & à chaque espece leur donnoit la mesme sorte de manaille qu'ils avoient accoustumé de prenre à la campagne ou dans les rivieres.

Quelques-uns avoient aussi le soin de ttoyer leur plumage ; d'autres de prenre garde à leurs œufs & de les mettre uver ; mais leur principale charge toit de les plumer en leur temps, & en serrer la plume : car on en faisoit riches mantes, des tapisseries, des uquets de plumes, & plusieurs autres vrages meslez d'or & d'argent.

Montezuma avoit encore une autre

maiſon dans la ville de Mexique, tou
exprés pour l'entretien des oyſeaux qu
vivent de proye & de rapine.

En cette maiſon il y avoit pluſieur
ſalles & chambres hautes, où l'on nour
riſſoit des nains, des boſſus, & ſembla
bles perſonnes contrefaites, des deux ſe
xes, & de divers âges, avec ceux qu
naiſſoient de couleur blanche, ce qu
arrivoit peu ſouvent; il y en avoit mê
mes qui eſtropioient leurs enfans, on le
rendoient difformes en naiſſant, afin
qu'ils fuſſent menez à la maiſon du Roy
& ſerviſſent à monſtrer ſa grandeur par
leur difformité.

Dans les ſalles baſſes de cette maiſon
il y avoit des cages pour les Oyſeaux
de proye de toutes ſortes deſpeces, com-
me faulcons, eſperviers, milans, & au-
tres ſemblables oyſeaux qui vivent de
rapine, & parmy les faulcons & eſper-
viers, il y en avoit de plus de douze
eſpeces differentes.

Outre trois cens hommes qui ſervoient
en cette maiſon, il y avoit encore pour
le moins mille faulconniers & chaſſeurs,
à qui on diſtribuoit tous les jours cinq
cens cocqs d'Inde pour leur nourriture.
Les Chaſſeurs y eſtoient nourris, pour-
ce que l'on y gardoit auſſi les beſtes ſau-

ages dans les salles basses en de gran-
es cages de bois, où il y avoit des
ons, des tygres, des ours, & des
oups.

Enfin il y avoit de toutes sortes de
estes à quatre pieds, afin que Monte-
uma pût dire que rien ne luy manquoit
n sa maison; & on les nourrissoit tous
s jours avec des cocqs d'Inde, des
ains, des chiens, & semblables ani-
aux.

Dans une autre salle il y avoit encore
e grands vaisseaux de terre, les uns
emplis d'eau, & les autres pleins de
erre, où il y avoit des couleuvres gros-
es comme la cuisse d'un homme, des
iperes, des crocodiles, qu'ils appellent
aymans, de vingt pieds de long, outre
lusieurs especes de lezards, & autres
estes venimeuses qui se trouvent dans
'eau & sur la terre.

Ils nourrissoiét ces couleuvres, & ces au-
res animaux veneneux du sang des hom
nes qu'on avoit sacrifiez: d'autres disent
qu'on leur donnoit de la chair humaine,
dont les grands lezards, & les caymans
sont fort friands.

Mais ce qui faisoit un spectacle d'hor-
reur, estoit de voir l'occupation ordi-
naire de ces Officiers autour de ces bestes;

le sang espandu comme en forme de gelée sur le plancher de ces chambres qui s'entoient aussi mauvais qu'une boucherie où l'on tuë les bœufs ; d'entendre le rugissement des lions, le sifflement épouvantable des coleuvres & des viperes, le triste heurlement des ours des tygres & des loups, quand ils avoient faim & demandoient à manger.

C'estoit neantmoins dans ce lieu, que durant la nuit ressembloit à l'enfer & une demeure de demons, que ce Prince payen faisoit ses devotions, & alloit tous les jours faire ses prieres à ses Dieux.

Car proche de cette salle, il y en avoit une autre de cent cinquante pieds de long, & trente de large, où il y avoit une Chappelle, dont la voute estoit couverte d'or & d'argent en feüille, enrichie d'un grand nombre de perles & pierres precieuses, comme agates, cornalines, esmeraudes, rubis, & divers autres joyaux.

Cecy estoit l'Oratoire où Montezuma faisoit ses prieres durant la nuit, & où le Diable luy rendoit ses réponses, dignes d'estre proferées parmy les cris horribles de tant de bestes épouvantables, qui formoient en ce lieu là la veritable representation de l'enfer.

l avoit auſſi ſon Arcenal, qui eſtoit mu-
y d'une grande quantité de toutes ſortes
armes dont ils ſe ſervoient en leurs
ierres, comme arcs, fleches, frondes,
nces, dards, maſſuës, épées, boucliers,
rondaches qui eſtoient de bois doré
couvers de cuir.

Le bois dont ils faiſoient leurs armes
leurs rondaches eſtoit fort dur; &
s enchaſſoient au bout de leurs flé-
hes un petit morceau de caillou pointu,
une piece d'os de poiſſon appellé *Libiſa*,
ui eſtoit ſi venimeux, que ſi quelqu'un
n eſtoit bleſſé, & que la pointe demeu-
aſt en la playe, elle devenoit preſque
neurable.

Leurs eſpées eſtoient de bois, & le
ranchant d'un caillou joint ou enchaſſé
ans un baſton, avec quoy ils coupoient
es lances, & abbatoient la teſte d'un
heval d'un ſeul coup, & meſmes en-
amoient le fer, ce qui ſembleroit eſtre
ne choſe impoſſible & incroyable.

Ces cailloux eſtoient joints au bois
avec une certaine colle faite d'une raci-
ne qu'on nomme Zacolt, & de Tuxalli
qui eſt une maniere de gros ſablon,
dont ils faiſoient une compoſition, qu'ils
paitriſſoient avec du ſang de chauveſouris
& autres ſemblables animaux, ce qui

faiſoit une colle ſi forte qu'elle ne ſe fen
doit preſque jamais apres qu'elle eſtoit un
fois appliquée.

Mais outre ces maiſons, c'eſt une choſ
étonante combien il en avoit d'autres
ſeulement pour ſon plaiſir & pour s'
aller divertir, qui eſtoient embellies d
jardins d'herbes medecinales, de fleurs
& d'arbres fruitiers.

Il y en avoit un entr'autres, dans le
quel il y avoit plus de mille perſonna-
ges qu'on avoit fait artificiellement de
feüilles & de fleurs; & Montezuma avoit
deffendu qu'il y euſt aucunes herbes po-
tageres, ou qu'on peuſt vendre au mar-
ché, pource, diſoit-il, que cela eſtoit in-
decent aux Princes & aux Roys d'avoir
parmy leurs plaiſirs des choſes dont on
tiraſt du lucre, parce que cela n'appar-
tenoit qu'aux marchands.

Il avoit pourtant des vergers hors de la
ville plantez d'arbres fruitiers; comme
auſſi des maiſons de plaiſance dans les
bois, environnées d'eau, & embellies de
fontaines, de Canaux, & d'eſtangs pleins
de diverſes eſpeces de poiſſon; des bois
pleins de cerfs, de dains, de lievres, de
renards, de loups, & ſemblables ani-
maux, où il s'alloit divertir quelquefois,
comme auſſi les principaux Seigneurs de

lexique. Il avoit un si grand nombre
e ces maisons là, qu'il y a peu de Roys
ui en ayent autant.

Sa Garde ordinaire estoit de six cens
entils-hommes, qui avoient chacun
ois ou quatre serviteurs, & quelques-
ns mesmes plus, selon leur qualité, de
orte qu'il y avoit toûjours trois mille
ommes qui suivoient sa Cour, où ils
toient nourris des viandes qu'on desser-
oit de dessus sa table.

En ce temps là il y avoit dans l'Em-
ire de Mexique trois mille Seigneurs de
illes, qui avoient chacun divers vas-
aux qui relevoient d'eux; mais pardessus
ous il y en avoit trente, qui pouvoient
ien mettre sur pied chacun une armée
e cent mille hommes.

Tous ces Seigneurs venoient demeu-
er en la ville de Mexique un certain
emps de l'année, & n'osoient en sortir
ans la permission de l'Empereur; &
nesmes il falloit qu'à leur depart de la
Cour, ils y laissassent un de leurs en-
ans, ou de leurs freres en hostage, pour
ssseurance de leur fidelité, à cause de-
quoy ils estoient obligez d'avoir chacun
ne maison dans la ville de Mexique,
ce qui rendoit la Cour de Montezuma
tres considerable.

Deplus il ne dépenſoit rien pour baſtiment de toutes ſes maiſons : Car y avoit de certaines villes qui au lieu payer un tribut comme les autres, eſtoie obligées de baſtir & racommoder ſes ma ſons à leurs propres couſts & dépen de fournir tous les ouvriers qui y eſtoie neceſſaires, qui portoient ſur leur dos ou ſur des traineaux, la pierre, la chaux le bois, l'eau, & tous les autres mat riaux neceſſaires.

Ils eſtoient encore obligez de fourn tout le bois dont la Cour avoit beſoin qui ſe montoit à cinq cens charges d'hom me par jour, & quelquefois plus e hyver.

Mais pour faire du feu dans les che minées du Palais de l'Empereur, ils apportoient des eſcorces de cheſne, qu'o eſtimoit beaucoup, pource qu'elles fai ſoient un beau feu & plus clair qu celuy de gros bois.

Il y avoit auſſi dans la ville de Mexi que trois ſortes de ruës fort larges & fort belles ; les unes eſtoient des canaux d'eau avec pluſieurs ponts ; d'autres ſur la terre ; & les troiſiémes ſur la terre & ſur l'eau, la moitié eſtant terre ferme ſur laquelle on pouvoit marcher, & l'autre deſtinée pour les bateaux qui appor-

ient des vivres dans la ville.

La pluſpart des maiſons avoient deux ortes ou deux iſſuës, l'une vers la chauſ-e, & l'autre vers l'eau, où ils ſem-arquoient pour aller où il leur plaiſoit.

Mais quoy que cette eau ſoit ſi proche es maiſons, comme elle n'eſt pas bonne boire, on fait venir de l'eau douce à lexique par des conduits ou aqueducts, 'un lieu qui s'appelle Chapultepec qui t à trois mille de la ville, qui ſort une petite montagne, où il y avoit au ied deux ſtatuës ou images faites de ierre, avec leurs boucliers & leurs lan-es dont l'une eſtoit pour repreſenter Montezuma, & l'autre ſon pere Axiaca.

Aujourd'huy l'on fait encore venir eau de ce lieu là dans la ville, par deux uyaux ſouſtenus par des arches de pierre & de brique en forme d'un beau pont, & quand un des tuyaux eſt ſale, on fait aſſer toute l'eau par l'autre juſques à e qu'il ſoit nettoyé.

Cette fontaine fournit d'eau toute la ille, & les porteurs d'eau la vont ven-dre par les ruës ; les uns la portent en des barrils, & d'autres en des cruches de terre, ſur des mulets ou ſur des aſnes.

CHAPITRE XVII.

De l'etymologie & antiquitez de Mexique, & de l'origine de ſes Fondateurs, avec un abregé chronologique de ſes Roys juſques à Montezuma.

LORS que les Eſpagnols ſe rendirent maiſtres de cette ville, elle eſtoit partagée en deux grandes ruës, dont l'une s'appelloit Tlatelulco, c'eſt à dire une petite Iſle, & l'autte Mexique, qui ſignifie une ſource ou une fontaine dans le meſme language ; Et parce que le Palais du Roy y eſtoit ſitué, toute la ville fut appellée Mexique.

Mais le plus ancien nom de la ville eſtoit Tenuchtitlan, qui ſignifie un fruit qui ſort d'une pierre, eſtant un nom compoſé de Tetl, qui veut dire une pierre, & Neuchtli, qui eſt un excellent fruit, que les Eſpagnols appellent Tunas par toute l'Amerique, & l'arbre qui le produit, s'appelle Nopal.

Lors qu'on posa les premiers fonde-
ens de cette ville, ce fut prés d'une
osse pierre ou d'un rocher qui estoit
milieu du Lac, & au pied de ce ro-
er il y avoit un de ces arbres de Nopal,
où vient que Mexique a pour armes un
bre de Nopal qui sort du pied d'un
cher, suivant l'etymologie du premier
om de la ville Tenuchtitlan.

Quelques-uns disent qu'elle tire ce nom
e son premier Fõdateur appellé Tenuch,
ls puis-né de Iztacmixcoatl, dont les
nfans & leur posterité furent les pre-
iers qui habiterent toute cette partie
e Lamerique, qu'on appelle à present la
ouvelle Espagne.

Quelques autres soustiennent que Me-
ique tire son nom de beaucoup plus
oin, sçavoir des Mexiti qui en ont esté
es premiers fondateurs : Car jusques
ujourd'huy les Indiens qui demeurent
ans une des ruës de cette ville sont ap-
ellez mexica, ces Mexiti ayans pris leur
om de leur principale Idole appellée
Mexitli, qu'ils avoient en aussi grande
eneration, que Vitzilopachtli qui estoit
e Dieu de la guerre.

Mais l'opinion la plus receuë entre les
Espagnols, est que les Mexiquains ha-
oitoient premierement en la nouvelle

Galice, d'où ils firent irruption l'an d
Seigneur 720. & s'épandirent en diver
lieux jusques en l'an 902. que sous
conduite de Mexi leur General ils bâti
rent cette ville, qu'ils nommerent Mex
que à cause de luy.

Ils estoient partagez en sept famille
ou Tribus, qui se gouvernerent long
temps en forme d'Aristocratie, jusques
ce que la plus puissante de toutes les Tri
bus appellée Navatalcas esleut un Roy
à qui ils se soûmirent tous.

Le premier Roy qui fut ainsi eslet
s'appelloit Vitzilovitli ; le second Aca
mopitzli ; le troisiéme Chimalpapoca
le quatriéme Izchoalt ; le cinquiéme
Montezuma premier ; le sixiéme Acacis ;
le septiéme Axaiaca ; le huitiéme Antzlol ;
le neufviéme Montezuma second qui
regnoit lors que Cortez y arriva ; le di-
xiéme Quahutimoc qui perdit la ville
de Mexique, & en qui finit cet Empi-
re.

Le plus heureux de tous ces Roys fut
Izchoalt, qui par le moyen de son cou-
sin Tlacaellec subjugua les autres six Tri-
bus, & les assujetit aux Roys de Me-
xique.

Aprés la mort de Izchoalt, les Electeurs
qui estoient au nombre de six, esleurent

lacaellec pour Roy, comme celuy dont
: avoient déja experimenté la vertu ;
ais il refusa genereusement cette digni-
, disant qu'il estoit plus à propos pour
bien de la Republique qu'on en choi-
: un autre que luy ; que de sa part il
roit toûjours prets d'executer tout ce
ui seroit necessaire pour le service de
Estat, & que sans estre Roy il ne lais-
roit pas de continuer de travailler pour
: public comme il avoit toûjours fait,
esorte qu'à son refus ils choisirent Mon-
ezuma premier.

CHAPITRE XVIII.

Abregé historique de la prise de Mexique par les Espagnols.

LEs plus malheureux Roys de cette Nation, furent les deux derniers : Montezuma second, & Quahutimoc, qui furent tous deux vaincus par Fer-linand Cortez, qui prit Montezuma prisonnier dans son Palais, & l'attira finement en son logis, où il luy mit les

fers aux pieds, & le retint jusques apres l'execution de Qualpopoca Seigneur de Nahutlan, qu'on appelle à present Almerie, qui fut brûlé pour avoir tué neuf Espagnols.

Mais l'empriſonnement de cet Empereur fit ſoûlever tous les Mexiquains contre Cortez & les Eſpagnols, contre qui ils combatirent vigoureuſement pendant deux ou trois jours, & les menaçant de les faire tous mourir cruellement, s'ils ne rendoient leur Empereur.

Ce qui fit que Cortez pria Montezuma de monter au haut de ſa maiſon qu'ils battoient rudement à coups de pierres, pour commander à ſes ſubjets de s'appaiſer, ce qu'il fit ; mais s'eſtant panché ſur la muraille, comme il commençoit de leur parler, ils jetterent tant de pierres de la ruë & de deſſus les maiſons, qu'il y en eut une qui le frapa à la temple ſi rudement qu'il tomba tout roide mort à terre, finiſſant ſa vie par la main de ſes propres ſubjets, quoy que contre leur volonté, au milieu de ſa ville capitale, & ſous le pouvoir d'une Nation eſtrangere.

Les Indiens diſent qu'il eſtoit de la plus noble famille de tous ceux de ſa lignée, & le plus magnifique de tous les Roys qui l'avoient precedé.

D'où l'on peut remarquer, que lors que
s Royaumes fleurissent le plus, c'est
rs qu'ils sont plus prés de leur ruine,
u du moins de changer de Seigneur,
omme il paroist par l'histoire de Mon-
zuma, dont la gloire & la magnificence
esagerent la ruine de cette ville & de
s habitans.

Aprés la mort de Montezuma ils esleu-
nt Quahutimoc pour leur Empereur,
continuerent a battre la maison de Cor-
z de telle furie, qu'ils l'obligerent de
enfuir de Mexique avec tous les Es-
agnols.

Aprés s'estre retirez, ils se fortifierent
erechef à Tlaxcallan, & ayant fait faire
ize Brigantins, ou dix-huit à ce que di-
ent quelques-uns, pour mettre sur le
ac, ils assiegerent bien-tost aprés Me-
ique par eau & par terre, desorte que
es habitans furent reduits à une telle
ecessité de vivres, qu'ils mouroient de
aim & de maladie, en si grand nombre,
ue les maisons estoient pleines de corps
morts, où ils les entassoient les uns sur
es autres pour cacher le miserable estat
où ils estoient reduits.

Mais quoy qu'ils vissent brûler les Pa-
ais de leur Roy Quahutimoc, & la plus
grande partie de leur ville consumée par

le feu, & reduite en cendres, neantmo
ils se deffendoient toûjours de ruë
ruë, & dans tous les lieux où ils po
voient s'opposer aux Espagnols, qui ap
plusieurs sanglans combats par terre
par eau ayans gaigné la place du ma
ché, & la pluspart de la ville, trouv
rent les ruës, les maisons, & les cana
pleins de monceaux de corps morts,
ceux qui restoient encore en vie apr
avoir rongé jusqu'à des écorces d'a
bres, si passes & si défaits, que c'esto
une chose pitoyable de les voir.

Quoy qu'ils fussent si foibles & si ma
gres, qu'on pouvoit dire qu'il ne leu
restoit plus que le cœur; ils ne laisseren
pas de refuser les offres que Cortez leu
envoya faire, apres les avoir sommez de s
rendre. Ils luy dirent hardiment qu'il n
devoit point esperer de profiter de leurs
dépoüilles, & que si la fortune conti-
nuoit de leur estre contraire, qu'ils estoient
resolus de brûsler toutes leurs richesses,
ou de les jetter dans le lac, & de com
batre jusques à l'extremité tant qu'il
leur resteroit un seul homme envie.

Cortez voulant sçavoir ce qui restoit
encore à gaigner, monta sur une haute
Tour, d'où il pouvoit voir toute la ville,
& jugea qu'il y en avoit encore la hui-

me partie qui resistoit, de sorte que yant fait attaquer, les pauvres habi-ns qui voyoient la fatalité de leur destin, en pouvans plus, prierent les Espagnols les exterminer tout d'un coup pour ir leurs miseres.

Il y en avoit d'autres qui se tenoient r le bord de l'eau prés d'un pont-levis, ii crioient à Cortez que puis qu'il toit fils du Soleil, qu'il priast son Pere les faire perir, & s'adressant aprés au oleil mesme, ils le supplioient de finir ur miserable vie, & les laisser aller iüir du repos qu'ils esperoient de trou-er auprés de leur Dieu Quetcauatlh.

Cortez voyant l'extremité où estoient es pauvres miserables, & croyant qu'à fin ils se rendroient, envoya vers Qua-utimoc, pour luy representer la misere e ses subjets, qui seroit encore plus rande s'il n'inclinoit à la paix.

Mais quand ce mal-heureux Roy eut ntendu ces propositions, il fut telle-ient transporté de colere, qu'il com-anda que l'Ambassadeur de Cortez fust acrifié sur le champ, & fit donner pour éponse aux autres Espagnols qui l'avoient. ccompagné des coups de bastons, de ierres, & de fléches, disant qu'ils de-nandoient la mort, & non pas la paix.

Cortez voyant l'obſtination de ce Prin
aprés un ſi grand carnage de ſes ſubje
apres tant de combats, & la perte pr
que de toute la ville, envoya Sandou
avec ſes Brigantins d'un coſté, & l
fut d'un autre, pour combatre ceux q
pouvoient encore eſtre demeurez dans
maiſons & autres endroits les plus for
mais il y trouva ſi peu de reſiſtanc
qu'il luy fut aiſé de faire ce qu'il voulu

On auroit cru qu'il n'y avoit pas da
toute la ville plus de cinq mil homm
de reſte, quand on ſongeoit au gran
nombre de morts qu'il y avoit dans l
ruës & dans les maiſons ; & neantmoin
dans ce dernier combat il fut tué & pri
ce jour là plus de quarante mille per
ſonnes.

C'eſtoit une choſe lamentable d'en
tendre les cris & les gemiſſemens de
femmes & des enfans, & la puanteu
des corps morts n'eſtoit pas moins fa-
cheuſe ny moins difficile à ſupporter.

Cette nuit là Cortez ſe reſolut de ſon
coſté de finir cette guerre par un der-
nier exploit ; & Quahutimoc fit deſſein
de ſe ſauver par la fuite, & s'embarqua
pour cet effet dans un canot où il y avoit
vingt rameurs pour faire plus de dili-
gence.

Dés qu'il fut jour, Cortez avec ses
ns & quatre pieces de canon vint au
iartier ou ce qui restoit d'habitans
oient renfermez, comme des brebis
ns un parc, donnant ordre à Sando-
l & Aluarado qui estoient sur les Bri-
ntins, de prendre garde à la sortie des
nots de la ville qui estoient cachez
tre certaines maisons, & particulie-
ment de tâcher de se saisir du Roy,
ns luy faire de mal, mais de le pren-
e en vie.

Il commanda ensuite au reste des siens
faire sortir les bateaux de Mexique,
il monta sur une Tour cherchant le
oy, où il trouva Xihuacoa Gouver-
eur & Capitaine de la ville, qui fit
rande difficulté de se rendre.

Il sortit apres cela une si grande mul-
tude de vieillards, de femmes & d'en-
ns pour s'embarquer à la haste, qu'ils
nfoncerent les bateaux, dont il y en
ut un grand nombre de noyez.

Cortez deffendit à ses gens de tuer
es pauvres miserables; mais il luy fut
mpossible d'arrester ceux de Tlaxcallan,
ui en tuerent & sacrifierent pour le
oins quinze mille, pendant que le reste
es gens de guerre se tenoient encore
ur les toits & les galeries des maisons.

d'où ils voyoient la ruine de leur pat
pendant que toute la Nobleſſe de la v
qui s'eſtoit embarquée s'enfuyoit ave
Roy.

Alors Cortez ayant fait tirer un co
de carabine pour ſignal à ſes Offici
de ſe tenir preſts, il ſe rendit maiſ
en peu de temps de toute cette gran
ville.

Les Brigantins paſſerent auſſi au tr
vers de toute la Flote des bateaux ſa
aucune reſiſtance, & abatirent d'abo
l'eſtendart Royal de Quahutimoc.

Garcie Holquin qui eſtoit Capitai
d'un des Brigantins, ayant apperceu t
grand canot où il y avoit vingt rameu
chargé de gens, & eſtant informé par l
priſonniers que le Roy eſtoit dedans
luy donna la chaſſe, & l'atteignit en pe
de temps.

Lors que Quahutimoc qui eſtoit ſu
la poupe de ſon canot preſt à combatre
vid les arbaleſtes des Eſpagnols preſtes
tirer, & les eſpées toute nuës contre luy
il ſe rendit, & advoüa qu'il eſtoit l
le Roy; Garcie Holquin joyeux d'avoi
un tel priſonnier, le prit & l'amena
Cortez, qui le receut avec beaucoup de
civilité.

Mais lors que Quahutimoc fut aupres

e Cortez, il mit la main sur son poignard,
uy disant qu'il avoit fait tout son possi-
le pour se deffendre luy & les siens ;
e s'empescher d'estre reduit en l'estat
ù il se trouvoit ? mais puis qu'il estoit
n son pouvoir de faire de luy ce qu'il luy
lairoit ; qu'il le prioit de luy oster la
ie ; qui desormais ne luy pouvoit estre
u'à charge aprés la perte de son Empire.
Cortez le consola du mieux qu'il pût ;
uy promettant qu'il ne le feroit point
nourir, & le mena dans une galerie,
priant de commander à ses subjets
ui resistoient encore, de se rendre ? ce
ue Quahutimoc ayant fait, ils poserent
ncontinent les armes, quoy que no-
obstant le grand nombre des morts &
es prisonniers, ils fussent encore plus
e soixante & dix milles hommes.
Ce fut en cette maniere là que Fer-
inand Cortez conquit la fameuse ville
e Mexique, le treiziéme jour du mois
'Aoust l'an du Seigneur mil cinq cens
ingt-un ? en memoire dequoy l'on y ce-
ebre tous les ans ce jour-là, & l'on y
it une procession publique, où l'on
orte l'Estendart Royal avec lequel la
ille fut gaignée : Aussi peut-on dire que
ette Victoire fut aussi considerable
u'aucune autre que l'Antiquité puisse

produire, puis qu'un des plus grand Empereurs de l'Amerique y fut tué, & un auſſi brave Capitaine qu'on y vid jamais fut fait priſonnier.

Le ſiege dura trois mois depuis que les Brigantins furent apportez de Tlaxcallan, prés de deux cens milles Indiens y eſtoient venus aſſiſter Cortez, neuf cens Eſpagnols, quatre-vingts chevaux, dix-huit pieces de canon, autant de Brigantins, & du moins ſix mille canots.

Il y eut cinquante Eſpagnols de tuez & ſix chevaux, & environ huit mille Indiens des Alliez de Cortez? mais de Mexiquains il y en eut plus de ſix-vingt mille de tuez, ſans compter ceux qui moururent de faim & de peſte, & comme la pluſpart de la Nobleſſe s'eſtoit trouvée à la deffence de la ville, il y en eut auſſi pluſieurs de tuez.

Il y avoit tant de monde dans la ville, qu'ils manquoyent de vivres, & eſtoient contrains de boire de l'eau ſalée, & coucher parmy les morts, dont les cadavres rendoient une ſi horrible puanteur, que la peſte ſe mit parmy eux, qui en emporta un fort grand nombre.

La valeur & la reſolution de ces Indiens merite d'eſtre remarquée. Car quoy qu'ils fuſſent reduits à ne pouvoir vivre

vre que des branches & des écorces arbres, & boire de l'eau salée neant-oins ils ne se vouloient pas encore ren-e.

L'on doit aussi remarquer qu'encor ne les Mexiquains mangeassent de la air humaine, ils ne mangeoient pour-nt que leurs ennemis : car s'ils se fu-nt mangez les uns les autres, ou leurs fans, ils ne seroient pas morts de faim mme ils firent.

Les femmes de Mexique acquirent aucoup de reputation en ce siege, on seulement pour n'avoir pas aban-nné leurs maris ny leurs peres, mais ssi pour le soin qu'elles eurent des alades & des blessez, de faire des ondes, & amasser des pieres, dont les jettoient une si grande quantité des leries des maisons, qu'elles faisoient tant d'execution que les hommes.

La ville fut mise au pillage, les Es-agnols s'emparerent de l'or, de l'ar-ent, & des plumes ; & les Indiens urs alliez prirent les toiles de coton, & s autres meubles qu'ils peurent sauver e l'incendie. Ainsi cette grande ville vec toute sa puissance & ses richesses nt assujettie aux Espagnols.

Cortez ayant observé que l'air de cette

ville estoit fort temperé & sain, & qu
sa situation estoit commode, fit desse
de la rebâtir, & d'y establir le princ
pal siege de la Justice de tout le pays.

Mais avant que d'écrire comme elle
fleurit maintenant, il faut que j'adjoû
à ce qui a esté dit de l'estat de Monte
zuma & de ses Palais, la descriptio
de la place du marché, & du Templ
qui y estoit lors que les Espagnols l
ruinerent.

CHAPITRE XIX.

Description de l'Estat de Monte-zuma, de ses Palais, du Temple, & du Marché, lors que les Espagnols s'en rendirent les maistres.

LA commodité du lac qui est autour de cette ville, fit naistre la pensée aux Mexiquains de reserver une grande place pour tenir le marché, où tous ceux des autres lieux qui sont aux environs peus-

entivenir pour achepter, échanger, & vendre leurs marchandiſes; ce qui leur ſtoit dautant plus facile qu'ils avoient n grand nombre de bateaux commodes faire ce trafic.

On croid qu'en ce temps là il y avoit ur ce lac plus de deux cens mille de es bateaux, que les Indiens appellent Acalles, & les Eſpagnols Canoas, qui ont des canots faits comme des huches où l'on fait le pain, d'une ſeule piece, es uns grands, les autres moindres, ſelon la grandeur du tronc de l'arbre dont ls eſtoient faits.

Il eſt certain qu'il falloit qu'il y en euſt pour le moins ce nombre là : car dans la ſeule ville de Mexique il y en avoit plus de cinquante mille, qui y apportoient ordinairement des vivres, & paſſoient ceux qui alloient & venoient en la ville; deſorte que les jours de marché tous les canaux eſtoient couverts de ces ſortes de bateaux.

Le Marché s'appelle en langage Indien Tlanquitzli, & chaque bourgade avoit le ſien particulier pour vendre & achepter : Mais ceux de Mexique & de Tlatelulco, qui eſtoient les deux principales villes, eſtoient plus conſiderables que tous les autres.

Car la place où l'on tenoit le marc
à Mexique de quatre en quatre jours
qui se fermoit avec des portes, estoit
grande, qu'elle contenoit plus de cen
mille personnes, qui y venoient pou
trafiquer & échanger leurs denrées.

Chaque mestier & chaque sorte d
marchandise avoit son lieu propre, qu'i
n'estoit pas permis aux autres d'occuper

Il y avoit aussi un endroit particulie
pour mettre les choses qui tenoient beau
coup de lieu, comme la pierre, le bois,
la chaux, la brique, & semblables ma
teriaux propres à bâtir.

Entre les autres marchandises qui s'y
trouvoient ordinairement, il y avoit di-
verses sortes de nattes fines & grosses,
du charbon, du bois, & toutes sortes
de vaisseaux de terre vernis & peints fort
joliment : Des peaux de cerf appreſtées,
sans poil & avec le poil, de diverses
couleurs, propres à faire des souliers,
des rondaches, des boucliers, & à
doubler des corselets de bois. L'on y
trouvoit aussi des peaux de divers autres
animaux & des oyseaux en plume de tou-
tes sortes, & de tant de couleurs, qu'il
ne se pouvoit rien voir de plus beau &
de plus merveilleux.

Mais les plus riches marchandises qu'il

àvoit, eſtoit le ſel, & des mantes de
tton de diverſes couleurs & grandeurs,
s unes pour couvrir les lits, ou pour
coucher deſſus, les autres pour ſervir
habits & de manteaux, & pour tapiſſer
s maiſons.

Ils avoient auſſi d'autres toiles de cot-
n, dont les Indiens ſe ſervent encore
ijourd'huy, pour faire des draps, des
nemiſes, des napes, des ſervietes, &
mblables linges.

L'on y trouvoit encore des mantes,
ites des feüilles d'un arbre qu'ils ap-
ellent Metl, de Palmier, & de poil de
pin, qu'on eſtimoit beaucoup, pource
u'elles eſtoient fort chaudes; mais les
ouvertures qui eſtoient faites de plumes,
ſtoient les meilleures de toutes.

L'on y vendoit auſſi du fil fait avec du
oil de lapin, & des eſcheveaux d'au-
res fil, de toutes couleurs.

La grande quantité de volaille & d'oy-
eaux que l'on y apportoit, l'uſage qu'ils
n faiſoient & la raiſon pourquoy ils les
cheptoient, eſtoit une choſe merveil-
euſe & ſurprenante : car quoy qu'ils
nangeaſſent la chair de ces oyſeaux, la
plume leur ſervoit pour ſe faire des ha-
bits, la meſlant l'une avec l'autre fort
agreablement.

Mais ce qu'il y avoit de plus beau & de plus riche à voir dans tout ce marché estoit l'endroit où l'on vendoit les ouvrages d'or & de plumes : car on y trouvoit tout ce qu'on pouvoit demander representé au naturel en plumes de toutes couleurs.

Les Indiens estoient si expers en cet art, & representoient si bien un papillon, ou un autre animal, des arbres, des roses, des fleurs, des herbes & des racines, ou quelqu'autre chose que ce fust, que cela estoit tout a fait surprenant & admirable.

Ce qui les faisoit si bien reüssir en leurs ouvrages, estoit la grande application qu'ils y apportoient : car souvent un ouvrier passoit un jour tout entier sans manger pour placer une plume en son vray lieu, la tournant & retournant diverses fois au Soleil & à l'ombre, pour mieux voir l'endroit où elle faisoit le plus bel effet : Aussi voit-on peu de nations au monde qui ayent tant de patience que celle-cy.

Leur Orfevrie estoit aussi fort belle, & ils faisoient d'excellens ovvrages qu'ils jettoient en moule, & gravoient avec des poinçons de caillou.

Ils faisoient des plats à huit faces,

aque face d'un metal different, l'un
or, & l'autre d'argent, sans qu'il y
st aucune soudure.

Ils fondoient des chaudrons avec les
ces tout à la fois, comme on fait les
oches en Europe.

Ils jettoient encore en moule des poiſ-
ns, qui avoient leurs escailles parta-
es d'or & d'argent, comme aussi des
erroquets qui remuoient la teste, la
ngue, & les aisles, & des Singes qui
isoient divers gestes, comme de filer
fuseau, de manger des pommes, &
mblables actions à l'imitation des au-
es.

Ils sçavoient aussi fort bien émailler,
mettre en œuvre toutes sortes de pier-
es precieuses.

Mais pour retourner à parler du mar-
hé, l'on y vendoit de l'or, de l'argent,
u cuivre, du plomb, du laton, & de
estain; mais fort peu de ces trois der-
iers.

L'on y vendoit encore des perles, des
ierres precieuses, diverses especes de
oquilles, d'os, d'éponges, & diverses
utres sortes de mercerie.

Il y avoit aussi diverses sortes d'her-
es, de racines, & de graines, tant
our manger, que pour la medecine:

Car ils avoient tous une grande co
noissance des herbes, mesmes jusqu
aux femmes & aux enfans, la neces
les ayant obligez de rechercher cell
qu'ils s'imaginoient pouvoir les soulage
& que l'experience avoit justifié estre pr
pres à la guerison de leurs maladies.

Ils dépençoient peu en Medecins, que
qu'il y en eust pourtant quelques-u
qui se mesloient de cet art, & plusieu
Apotiquaires qui apportoient au marc
des onguents, des sirops, des eaux disti
lées, & d'autres drogues pour les ma
lades.

Ils gueriſſoient presque toutes sorte
de maladies avec des herbes, connoissan
celles qui estoient specifiques à chaqu
mal; jusques là qu'ils sçavoient le moye
de tuer les pouls avec le suc d'une herb
qui estoit particulierement propre à cela.

L'on y vendoit aussi une infinité de
sortes de viandes, jusques à des couleu-
vres à qui l'on avoit coupé la teste & la
queuë, de petits chiens chastrez, des
souris, des rats, de longs vers, & mé-
me une certaine sorte de terre parti-
culiere.

Car dans un certain temps de l'année,
ils enlevoient avec des rezeaux un limon
poudreux qui s'amasse sur l'eau du lac

e Mexique, & qui reſſemble à l'eſcume e la mer, qu'ils raſſembloient en de rands tas, & puis en formoient des aſteaux plats en forme de brique.

Cette marchandiſe ne ſe debitoit pas eulement en ce marché là, mais ils en nvoyoient auſſi bien loin ailleurs en l'autres endroits, & ils la mangeoient vec autant d'appetit que nous faiſons e meilleur fromage de l'Europe ; ils croyoient méme que cette écume eſtoit la cauſe qui attiroit tant d'oyſeaux ſur ce lac, & principalement dans l'hyver qu'il y en avoit un nombre infiny.

L'on vendoit encore en ce marché de la venaiſon, par quartiers ou toute entiere, comme des chevreuils, des lievres, des lapins, & des chiens ſauvages, & autres ſemblables animaux qu'ils prenoient à la chaſſe.

C'eſtoit auſſi une choſe merveilleuſe, de voir la grande quantité des divers fruits qui s'y vendoient, tant vers que meurs.

Et entre les autres il y avoit le Cacao qui eſt gros comme une amande, dont on fait le breuvage qu'on appelle Chocolatte, qui eſt aſſez connu à preſent en Enurope, qui leur ſervoit non ſeulement d'aliment, mais auſſi de mon-

noye courante dans le pays.

Apresent six ou sept-vingts des pl grosses de ces amandes, ou deux ce des moindres, vallent une reale de cin sols, avec quoy les Indiens acheptent qu'ils ont besoin ; car avec quatre c cinq Cacaos ils peuvent avoir des frui & semblables denrées.

L'on y trouvoit aussi diverses sort de couleurs & de belles teintures, qu'i faisoient avec des roses, des fleurs, de fruits, des écorces d'arbres, & autre choses semblables.

Toutes ces marchandises & plusieur autres se vendoient en ce grand mar ché, & dans tous les autres moindre qui estoient en d'autres endroits de l ville, où tous les marchands payoien pour leur boutiques & pour leurs estau un certain droit au Roy, qui les devoi aussi garantir des larrons, ayant pour cét effet ses Officiers qui alloient & ve noient incessamment par le marché, pour découvrir ceux qui auroient volé quel que chose.

Il y avoit au milieu de ce marché une maison, qu'on pouvoit voir de tous les endroits de cette place, où il y avoit ordinairement douze vieillards pour juger toutes sortes de procez & differends.

Leur commerce se faisoit en troquant ou échangeant une chose pour une autre ; l'un donnoit une poule pour une herbe de mahis ; d'autres donnoient des mantes pour du sel, ou des Cacaos qui leur servoient de monnoye.

Ils avoient des mesures pour mesurer leurs grains & leurs bleds ; & d'autres qui estoient de terre pour l'huile, & le miel, & les vins, qu'ils faisoient des palmiers & d'autres arbres & racines.

Que si quelqu'un vendoit à fausse mesure, il estoit chastié, & l'on brisoit ses mesures, gardans ainsi l'equité naturelle dans leur negoce, quoy qu'ils fussent encore payens, & ne connussent point le vray Dieu, mais adorassent les Idoles, & les Demons, à qui ils avoient dedié des temples & des autels, où comme dit le Prophete David au Pseaume 106. ils sacrifioient aux Diables leurs fils & leurs filles.

Le Temple s'appelle en langue Mexicane, Teucalli, qui est un mot composé de Teutl qui signifie Dieu, & Calli qui veut dire maison, desorte que ce mot là veust dire proprement la maison de Dieu.

Il y avoit plusieurs Temples dans la ville de Mexique, accompagnez de tours

ou de clochers, avec des chappelles
des autels où leurs Idoles estoient pla
cées.

Tous leurs Temples estoient bâtis su
un mesme modele, dont le pareil n
s'en voyoit point ailleurs : C'est pour
quoy je croy qu'il suffira de d'écrire l
plus grand, pour avoir connoissance d
tous les autres.

Ce Temple estoit quarré, chaque costé
de la longueur d'un trait d'arbaleste,
ayant quatre portes, dont trois répon-
doient aux trois chaussées, & l'autre à
un endroit de la ville vis à vis d'une
belle ruë, où il n'y avoit point de chauss-
sée.

Au milieu de ce quarré il y avoit une
montagne artificielle faite de terre & de
pierre aussi de figure quarrée, chaque
costé de cinquante toises de haut, bâtie
en forme de pyramide, à la reserve que
le haut n'estoit pas aigu, mais uny &
plat contenant dix toises en quarré.

Du costé d'Occident il y avoit un degré
depuis le bas jusques au haut, qui con-
tenoit cent quatorze marches de pierre,
où l'on voyoit incessamment des prestres
monter & descendre en grande ceremo-
nie, & menans avec eux des hommes
qu'ils alloient sacrifier.

Au ſommet de ce Temple ou de cette yramide, il y avoit deux grands Autels oignez l'un de l'autre, mais ſi proches u panchant de la muraille qu'à grand eine on pouvoit paſſer entre-deux.

L'un eſtoit ſitué à la droite, & l'au- re à la gauche, tous deux de la hau- eur de cinq pieds, dont le derriere ſtoit reveſtu de pierre, & peint de di- erſes figures laides & monſtrueuſes.

Les Chapelles eſtoient de maſſonne- ie & de charpente, fort bien travaillées, hacune avoit trois eſtages l'un ſur l'autre ſoûtenus par des colomnes, deſorte qu'el- es reſſembloient à des tours à cauſe de eur hauteur, & donnoient un grand rnement à la ville.

Du haut de ces Chapelles l'on pou- voit voir toutes les villes & bourgs qui eſtoient baſtis autour du lac; deſorte que cela faiſoit une des plus belles perſ- pectives du monde.

Montezuma y fit monter Cortez & les autres Eſpagnols, pour leur faire voir par oſtentation la grandeur de ſa ville, & leur monſtra tout l'ordre du Temple depuis le bas juſques au haut.

Il y avoit auſſi un certain endroit où leurs Preſtres celebroient le ſervice ſans eſtre détournez de perſonne, & faiſoient

leurs prieres le visage tourné vers le S
leil levant, au pied d'un Autel où il
avoit une grande Idole, comme il y e
avoit aussi sur les autres Autels.

Outre cette tour qui estoit sur la py
ramide, il y en avoit quarante autre
grandes & petites, qui dependoient de
autres petits Temples qui estoient dan
la mesme closture, lesquels quoy qu'il
fussent de mesme structure, ne regar-
doient pas pourtant vers l'Occident,
mais du costé des autres parties du mon-
de, pour mettre de la difference en-
tr'eux & le grand Temple.

Ces Temples n'estoient pas égaux;
mais il y en avoit quelques-uns plus
grands que les autres; & chacun estoit
dedié à un Dieu particulier.

Entre les autres il y en avoit un d'une
figure ronde, qui estoit consacré au Dieu
de l'air Quecalcouatl, qu'ils avoient bâti
en rond à l'imitation du mouvement de
l'air qui est circulaire.

A l'entrée de ce Temple il y avoit
une porte qui estoit faite comme la gueule
d'un serpent, toute ouverte & montrant
les dens, qu'on avoit peint aussi bien
que les gencives; desorte que c'estoit une
chose tout à fait horrible à voir, &
principalement aux Chrestiens à qui cela

epresentoit comme une des portes de Enfer.

Il y avoit encore d'autres Teucallis ans la ville, qui avoient auſſi des degrez par où l'on montoit en haut en trois differens endroits ; Et chacun de ces Temples avoit une maiſon à ſoy, auſſi bien qu'un Dieu particulier, avec des preſtres & toutes les choſes qui eſtoient neceſſaires pour ſon ſervice.

Mais proche du grand Temple, il y avoit pluſieurs maiſons où logeoient grand nombre de preſtres, qui avoient chacun des rentes & des revenus pour leur entretien.

Il y avoit de plus à chaque porte de ce Temple une grande ſalle, avec pluſieurs logemens au deſſus & au tour, qui ſervoient d'arſenal à la ville, leur penſée eſtant que la force & la deffenſe d'un pays depend de la maiſon de Dieu ; c'eſt pourquoy ils y avoient mis le magaſin de leurs armes.

Ils avoient auſſi d'autres maiſons obſcures, pleines d'Idoles grandes & petites faites de divers metaux, qui eſtoient toutes baignées de ſang, ce qui les faiſoit paroiſtre noires & ſales, pource qu'on les en frotoit tous les jours quand on ſacrifioit quelqu'un ; il y en avoit même

plus d'un doigt d'épais sur les murail
les, & plus d'un pied sur la terre ; c
qui rendoit ces lieux abominables, &
pleins d'une puanteur diabolique.

Les Prestres qui frequentoient ces Ora-
toires ne permettoient pas qu'aucun y
entrat, si ce n'estoit quelque personne
de qualité, à condition de donner un
homme pour estre sacrifié, que ces mi-
nistres du demon égorgeoient, & apres
avoir lavé leurs mains dans son sang en
aspergeoient leur maison, & leurs Idoles.

Pour la commodité de leur cuisine, il
y avoit un grand reservoir d'eau, qu'on
rempliſſoit tous les ans une fois par un
conduit qui venoit de la grande fontaine
de la ville.

Dans les autres endroits de cette cloſtu-
re, il y avoit de certaines places où l'on
nourriſſoit de la volaille, & des jardins
plantez de beaux arbres, où l'on culti-
voit auſſi quantité d'herbes & de fleurs
pour l'ornement des Autels.

CHAPITRE XX.

Description d'un Temple, & des richesses admirables & surprenantes que l'on y voit.

CE Temple estoit si riche, qu'il y avoit plus de cinq mille personnes tous les jours qui y estoient employées, & y avoient leur logement & leur nourriture.

Pour l'entretien de ce Temple & de ceux qui y estoient employez, il y avoit plusieurs villes & bourgades qui estoient obligées de le fournir de pain, de viande, de poisson, & de toutes les autres choses dont ils avoient besoin, & particulierement de bois à brusler : car ils en consumoient beaucoup plus qu'on ne faisoit à la Cour du Roy.

Tous ces Prestres vivoient fort à leur aise, & ne faisoient rien que s'occuper au service de leurs Dieux, qui estoient en grand nombre, & avoient chacun non seulement un culte particulier, mais

auſſi un ordre de Preſtres diſtingué d
autres.

Il y avoit plus de deux mille Die
en la ville de Mexique ; les principa
s'appelloient Vitzilopuchtli & Tezcatl
puca, dont les ſtatuës de pierre eſtoie
placées au haut du Temple ſur les Autel
Elles eſtoient auſſi grãdes que des geant
toutes parſemées de perles, de pierre
precieuſes, & de pieces d'or travaillée
en figures d'oyſeaux, de beſtes, de poiſ
ſons, & de fleurs, enrichies d'émeraudes
de turquoiſes, de chalcedoines, & d'au
tres petites pierres fines, & couvertes
d'une toile fine qu'ils appellent *Necar*,
deſorte que lors que la toile eſtoit oſtée,
elles ſurprenoient par leur beauté, &
jettoient un merveilleux éclat.

Ces deux Idoles eſtoient ceinctes cha
cune d'une grande ceinture d'or faite en
forme de ſerpent, & avoient au tour du
col un tour de dix cœurs auſſi d'or pur,
avec chacune un maſque & des yeux de
verre, & l'image de la mort qui eſtoit
peinte ſur leur gorge.

Ils croyoient que ces Dieux là eſtoient
freres ; que Tezcatlipuca eſtoit le Dieu
de la providence, & Vitzilopuchtli le
Dieu de la guerre, qu'ils honoroient &
craignoient pardeſſus tous les autres.

Il y avoit encore un autre Dieu dont
nage estoit plantée sur le sommet de
chapelle des Idoles, qui estoit aussi
singuliere veneration par dessus tous
autres.

Ce Dieu estoit fait de toutes les semen-
qui croissoient en ce pays-là, qu'ils
duisoient en farine, & la pestrissoient
ec le sang des enfans & des filles vier-
s, à qui l'on ouvroit la poitrine avec
s rasoirs pour en tirer le cœur, qu'ils
froient comme des premices à leurs
oles.

Ils consacroient particulierement celle-
avec grande pompe & magnificence
beaucoup de ceremonies, en la pre-
nce de tous les habitans qui s'y ren-
oient en foule, & comme la consecra-
on estoit faite, les devots y attachoient
es pierres precieuses, des lingots d'or,
semblables bijoux.

Apres que cette ceremonie estoit ache-
ée, il n'y avoit plus personne qui peust
oucher cette Idole, ny entrer en sa
chapelle, que ceux qui estoient Tluma-
caztli, c'est à dire Prestres de son ordre.

Ils rompoient cette Idole, & en fai-
soient une nouvelle de temps en temps
avec d'autre paste qu'ils paitrissoient tout
de nouveau comme la premiere, & distri-

buoient la vieille par petites parce
au peuple, chacun s'eſtimant bien-h
reux d'en avoir un morceau, & par
culierement les ſoldats qui croyoient q
cela leur ſerviroit beaucoup à la guer

A la conſecration de cette Idole, i
avoit auſſi un certain vaſe plein d'e
qu'on beniſſoit avec diverſes paroles
ceremonies, & qu'on gardoit religieuſem
au pied de l'Autel pour en ſacrer le R
lors de ſon couronnement, & benir l
Generaux des armées au commenceme
de la guerre, leur en donnant un peu
boire.

Au dehors de ce Temple & vis à vi
la principale porte, environ à un jet d
pierre il y avoit comme une forme d
theatre plus long que large fait de chau
& de pierre avec des degrez pour y mon-
ter, & entre chaque pierre de la mu-
raille l'on y avoit enté une teſte de mort
qui avoit les dens en dehors.

Au pied & au haut de ce theatre il
y avoit deux tours qui n'eſtoient bâties
que de chaux & de teſtes de mors, qui
montroient auſſi les dens en dehors
comme celles de la muraille, qui eſtoit
une choſe fort hideuſe à voir.

Sur le haut du theatre il y avoit ſoi-
xante & dix pieux à cinq ou ſix piés

n de l'autre, qui avoient diverſes bran-
es de piquets depuis le bas juſqu'au
ut ſoûtenuës par de certains appuis,
en chacun de ces piquets il y avoit
q teſtes de mors embrochées par les
nples.

A la premiere fois que les Eſpagnols
trerent dans la ville de Mexique com-
e amis, & avant la mort de Monte-
ma, ils viſiterent tous ces lieux-là,
deux d'entreux nommez André de
pia & Gonſalve de Ombrie, s'eſtans
nuſez par curioſité à conſiderer les teſtes
i eſtoient ſur ces pieux & ſur ces mar-
es, trouverent qu'il y en avoit cent
nte ſix mille.

Les autres tours en eſtoient toutes rem-
ies, deſorte que le nombre en eſtoit
eſqu'infini, & il y avoit des gens qui
faiſoient autre choſe que de ramaſſer
s teſtes quand il en tomboit quelqu'une,
i en remettre une autre en ſa place,
in que le nombre y fuſt toûjours com-
let.

Mais ce qui eſtoit de plus remarquable
de plus étonnant, c'eſt que toutes
es teſtes eſtoient des priſonniers qu'ils
voient faits ſur leurs ennemis, & qui
voient eſté ſacrifiez dans ce Temple, qui
vec toutes ces tours & ces autres abomi-

nations fut renverſé par terre & c
ſumé par le feu, lors que les Eſpagn
ſe rendirent les maiſtres de la ville.

En ce meſme temps toutes les be
maiſons de Montezuma que j'ay dé
tes cy-deſſus avec ſes jardins, &
autres Temples de la ville, & la pl
du marché, furent tous renverſez
ruinez de fonds en comble; deſorte qu
ne reſta rien de tout ce qui pouvoit ſ
vir à conſerver la memoire de la gra
deur & de la magnificence de la ville
Mexique.

Mais Cortez conſiderant la reputati
de cette ville, & l'autorité qu'elle av
euë ſur les nations voiſines, avec
commodité de ſa ſituation, la fit rebâ
de nouveau, & la partagea entre l
Conquerans, aprés avoir Marqué les pla
ces pour les Egliſes, les Marchez, l'Hoſt
de ville, & les autres lieux neceſſaire
au public.

CHAPITRE XXI.

u partage que fit Cortez entre les Conquerans, des principaux Palais & quartiers de la ville de Mexique, & ce qu'il destina pour l'Hostel de ville, les Eglises, & autres edifices publics; avec l'estat present de cette grande ville & des environs.

IL separa la demeure des Espagnols de celle des Indiens, ensorte qu'encore present l'eau passe entre-deux, & les pare les uns d'avec les autres.

Il promit à tous ceux qui estoient atifs de la ville, ou aux autres qui y oudroient venir demeurer, du fonds our y bâtir des maisons, dont leurs nfans pourroient heriter apres leur ort, avec plusieurs autres privileges qu'il leur donna, afin d'attirer par ce

moyen un plus grand nombre de p
ſonnes pour repeupler la ville.

Il mit auſſi en liberté Xitiuaco Ge
ral des troupes de Mexique, & luy don
une ruë entiere, & le fit chef de t
les Indiens de la ville.

Il donna auſſi une autre ruë à D
Pierre. Montezuma fils du deffunt R
Montezuma, afin de gaigner par ces l
geſſes l'amitié & l'applaudiſſement
peuple.

Il diſtribua encore quelques peti
Iſles & certaines ruës à d'autres Ge
tilshommes pour y bâtir & les habite
deſorte que par ce moyen toutes les pl
ces furent partagées, & chacun co
mença de travailler à bâtir avec jo
& avec une diligence incroyable.

Auſſi-toſt que la renommée ce f
épanduë que l'on rebatiſoit la ville
Mexique, il y vint tant de monde po
joüir de la liberté & des privileges q
Cortez avoit donné à ſes habitans, q
c'eſtoit une choſe merveilleuſe de vo
le grand abord de ceux qui y venoie
de tous coſtez, le nombre des homm
& des femmes eſtant ſi grand qu'ils occ
poient un eſpace de trois milles de tou

Comme ils travailloient beaucoup, &
mangeoient peu, pluſieurs devindren
malade

nalades, & la peſte ſe mit parmy eux, enſorte qu'il en mourut un nombre preſque infiny.

Car leur travail eſtoit fort rude, pource qu'il falloit qu'ils portaſſent ſur leurs epaules, ou tiraſſent apres eux, la pierre, la terre, le bois, la chaux, la brique, & tous les autres materiaux neceſſaires à bâtir.

Enfin peu à peu la ville de Mexique fut rebâtie, contenant cent mille maiſons beaucoup plus belles & meilleures que les anciennes.

Les Eſpagnols bâtirent leurs maiſons à la mode d'Eſpagne, & Cortez bâtit la ſienne ſur les fondemens de celle de Montezuma, qui vaut à preſent quatre mille ducats par an & on l'appelle le Palais du marquis de la Vallé, pource que le Roy d'Eſpagne donna à Cortez & à ſes heritiers la grande vallée de Guaxaca,

Ce Palais eſt ſi magnifique, que comme i'ay dit cy-devant, l'on a employé ſept milles poultres de cedre en ſa charpente.

Ils firent auſſi de beaux canaux, qu'ils couvrirent avec des arcades pardeſſus pour les brigantins qui ſervirent à la priſe de la ville : Et l'on voit encore aujourd'huy ces canaux là, qu'ils entretien-

nent soigneusement pour conserver la m
moire de cette grande expedition.

Ils condamnerent & remplirent les ru
ou canaux d'eau qui estoient dans la vill
& l'on a bâti dessus quantité de bell
maisons ? de sorte que Mexique n'est pl
bâtie comme elle estoit autrefois ?
particulierement depuis l'année 1634.
s'en faut beaucoup que l'eau n'en ap
proche si prés qu'elle avoit accoustum
de faire auparavant.

Le lac jette par fois une vapeur fo
puante ? mais sans cela c'est un lieu fo
sain & temperé à cause des montagne
qui l'environnent, & pourveu de tou
tes choses necessaires à la vie, à cause de l
fertilité du pays, & de la commodité d
lac.

Mexique est à present une des plus gran
des villes du monde, à cause du grand
espace qui est occupé par les maisons de
Espagnols & des Indiens,

Et quelques années apres la conqueste,
c'estoit la plus belle ville de toutes les
Indes, & qui fleurissoit le plus en armes &
en loix.

Il y avoit cy-devant pour le moins
deux mille habitans qui avoient chacun
un cheval à l'escurie, & des armes &
un équipage fort leste.

Mais à presẽt que tous les Indiens des pays circonvoisins ont esté assujettis, & mesme la plus part aneantis principalement autour de Mexique où l'on ne craint plus qu'ils se soûlevent contre les Espagnols, l'exercice & la profession des armes ont esté entierement negligez.

Les Espagnols vivent en si grande asseurance en cette ville, qu'il n'y a ny portes, ny murailles, ny bastions, non plus que de tours, de plate-formes, d'Arsenal, de munitions, ny de canons pour la deffendre contre les ennemis domestiques & estrangers, croyans que saint Jean de Vlhua est assez fort pour les garantir contre les invasions de ces derniers.

Mais c'est une des plus riches villes qui soit au monde pour le commerce, pource que par la mer du Nord il y a plus de vingt grands navires qui viennent d'Espagne tous les ans aborder à saint Jean de Vlhua, chargez non seulement des meilleures marchandises de l'Espagne, mais aussi de tous les autres pays de la chrestienté, qu'on transporte par terre à Mexique.

Par la mer du Sud elle trafique dans tous les endroits du Peru; mais sur tout son negoce est tres considerable dans les

Indes Orientales, d'où elle tire des mar chandiſes, non ſeulement des lieux qu ſont habitez par les Portuguais, mais auſ du Japon & de la Chine, par l'entre poſt des Philippines, où l'on envoye tou les ans deux grands Galions avec deu autres moindres vaiſſeaux, & en meſm temps il en revient un pareil nombre Acapulco, où ils déchargent leurs mar chandiſes pour les apporter par terre Mexique, comme on fait celles qui dé chargent à ſaint Iean de Vlhua.

Il y a auſſi dans la ville une Monnoye, où l'on fabrique en eſpeces l'argent que l'on y apporte en barres & en linguots des mines de ſaint Louis de Sacatecas, qui eſt à quatre-vingts lieuës au Nort de Mexique.

Les Eſpagnols ſe ſont encore avancez plus de cent lieuës au delà de Sacatecas, où ils ont aſſujetti beaucoup d'Indiens & découvert quantité de mines, ce qui les a obligez d'y bâtir une ville qu'ils ont nommée la nouvelle Mexique.

Les Indiens de ces quartiers là ſont fort vaillans, deſorte qu'ils donnent bien des affaires aux Eſpagnols qui ont aſſez de peine à s'y maintenir.

On croit pourtant qu'ils paſſeront encore plus outre, juſques à ce qu'ils ayent

assujetti tout ce pays-là, qui sans doute aboutit à nos Colonies de la Virginie & aux pays voisins qui sont dans le mesme continent,

Il y a de plus une fort belle université à Mexique, que le Vice-Roy Dom Antoine de Mendoze a fait bâtir.

Lors qu'on rebâtit cette ville il y avoit grande difference entre un habitant de Mexique & un conquerant : Car ce nom estoit un titre d'honneur qui n'appartenoit qu'à ceux qui avoient conquis ce pays, à qui le Roy d'Espagne donnoit des terres & des rentes pour eux & leur posterité ; au lieu qu'au contraire ceux qui n'estoient que simples habitans payoient une rente tous les ans pour la maison où ils faisoient leur demeure dans la ville.

C'est ce qui a rempli toutes les provinces de l'Amerique de gens qui prennent la qualité de gentilshommes entre les Espagnols : Car chacun d'eux encore aujourd'huy pretend estre décendu d'un Conquerant quoy qu'il soit aussi pauvre que Iob ; & si on leur demande qu'est devenu leur bien, ils respondent que la fortune le leur a osté, mais qu'elle ne sçavoit leur ravir l'honneur & la qualité.

L'on voit même de pauvres savetiers, des charetiers qui vont gaigner leur v dans le pays avec une demy douzaine mulets, qui se disent estre issus de ces pr miers braves; que s'ils s'appellét Mendo ou Gusman, ils feront serment qu'ils d cendent de la famille des Ducs qui porte ces noms là en Espagne, d'où leur aye estoit parti pour passer à la conqueste d l'Amerique, & qu'il a assujetti des pay entiers à la Couronne d'Espagne, quo que la fortune leur ait tourné le dos, é qu'ils soient contrains à present de cou vrir leurs habits déchirez d'un pauvr manteau tout usé.

Lors que la ville de Mexique fut re bâtie, & que l'on y eut estably des Iu ges & des Magistrats avec tous les autre Officiers necessaires, la renommée d Cortez & de cette ville s'épandit incon tinent dans les Provinces éloignées; de sorte qu'elle fut bien-tost repeuplée pa les Indiens, & par les Espagnols, qui peu de temps apres conquirent plus de quatre cens lieuës de pays qui furent tous assujettis au gouvernement du Siege royal de Mexique.

Mais depuis ce temps là je puis dire qu'elle a encore esté rebâtie une seconde fois par les Espagnols qui ont détruit la

pluſpart des Indiens. Car je n'oſerois pas dire qu'il y a apreſent cent mille maiſons, comme il y avoit peu de temps apres la conqueſte, dont la plus grande partie eſtoient habitées par des Indiens.

Les Indiens qui y ſont aujourd'huy demeurent dans un des faux-bourgs de la ville qu'on appelle Guadalupe, qui lors que j'y eſtois en l'année 1625. pouvoit avoir environ cinq mille habitans; mais depuis ce temps là la pluſpart ſont peris par le mauvais traitement que les Eſpagnols leur ont fait, & par le travail qu'ils leur ont fait faire pour détourner l'eau du lac.

Deſorte qu'à preſent il ne ſçauroit y avoir plus de deux mille Indiens naturels, & environ mille autres de ceux qu'ils appellent Meſtifs qui ont eſté engendrez de la race des Eſpagnols & des Indiens: Car il y a pluſieurs pauvres Eſpagnols qui ſe marient avec des Indiennes; & d'autres qui ne ſe marient pas avec elles, mais qui trouvent aſſez de moyens pour les débaucher.

Ils uſurpent de jour en jour le peu de fonds ſur lequel leurs maiſons ſont baſties, & de trois ou quatre maiſons d'Indiens ils en batiſſent une belle & grande à la mode d'Eſpagne avec des

jardins & des vergers ; desorte qu'à p
sent la ville de Mexique est presque t
te rebâtie de belles & grandes maiſ
qui ont chacune leu jardin pour servir
divertissement à ceux qui y demeure

Leurs bâtimens sont faits de pie
& de bonne brique ; mais ils ne se
pas eſlevez, à cause qu'il y fait souve
des tremblemens de terre qui mettroie
leurs maisons en danger de tomber
elles avoient plus de trois étages.

Les ruës sont fort larges, de manie
que trois caroſſes peuvent aller de fro
dans celles qui sont les plus étroites,
pour le moins six dans les plus larges
ce qui fait que la ville paroist beaucou
plus grande qu'elle n'est pas.

Lors que j'y estois l'on disoit qu'il
avoit environ trente ou quarante mill
habitans Espagnols, qui sont fiers &
si riches qu'il y en avoit plus de l
moitié qui entretenoient un caroſſe ; de-
sorte qu'on croyoit pour certain qu'il y
avoit plus de quinze mille caroſſes en
ce temps là dans la ville.

C'est aussi un commun proverbe en
ce pays là, qu'il y a quatre belles choſes à
Mexique, les femmes, les habits, les
chevaux, & les ruës.

Mais j'y puis encore adjouster la beauté

des caroſſes de la Nobleſſe, qui ſont beaucoup plus riches que ceux de la Cour de Madrid, & de tous les autres royaumes de l'Europe : car pour les enrichir on n'y épargne point l'or, l'argent, les pierres precieuſes, le drap d'or, ny les plus belles ſoyes de la Chine.

Deplus ils adjouſtent encore à la beauté de leurs chevaux des brides enrichies de pierres precieuſes & des fers d'argent, pour faire paroiſtre leur équipage plus pompeux & plus magnifique.

Les ruës des villes de la chreſtienté n'approchent point de la netteté de celles-cy, & encore moins de la richeſſe des boutiques qui leur ſervent d'ornement ; mais ſur toutes celles des Orfevres ſont dignes d'admiration, à cauſe des grandes richeſſes & des beaux ouvrages qu'on y voit.

Les Indiens, & les Chinois qui ont embraſſé la Religion chreſtienne & qui y viennent tous les ans, ont tellement achevé de perfectionner les Eſpagnols en ce meſtier là, qu'à preſent ils font des ouvrages admirables.

Le Vice-Roy qui paſſa dans ce pays là l'année 1625. fit faire un Papegay, (qui eſt un oyſeau plus grand qu'un faiſan) d'or, d'argent, & de pierres precieuſes,

adjuſtées avec tant d'art pour repreſe
ter la naifveté des plumes de cet oyſea
dont il vouloit faire preſent au R
d'Eſpagne, qu'il fut eſtimé quinze ce
mille ducats.

Dans le Convent des Jacobins il y
une lampe d'argent dans l'Egliſe, qui
trois cens branches ou chandeliers pou
y mettre à chacun un cierge ; & cen
autres petites lampes qui y ſont jointe
pour y mettre de l'huile, qui ſont toute
faites d'un ouvrage different ſi rare &
beau, que ces pieces ſont eſtimées quatr
cens mille ducats.

La quantité qu'il y a de ces beaux ou
vrages dans les boutiques des Orfévres,
rend par conſequent les ruës où elles ſont
non ſeulement riches, mais auſſi belles
& agreables.

A ce qu'on dit de la beauté des fem
mes, je peux adjoûter la grande liberté
qu'elles ont de joüer, qui eſt telle que
la nuit & le jour ne ſont pas aſſés longs
pour achever une prime, quand elles
l'ont commencée ; deſorte que le jeu leur
eſt ſi ordinaire qu'elles invitent les hom
mes publiquement d'entrer chez elles
pour jouer.

Comme il m'arriva un jour que je me
promenois dans les ruës avec un autre

Religieux qui avoit passé cette année en ce pays là avec moy : Vne Demoiselle de grande naissance reconnoissant que nous estions les Chapetons, qui est le nom qu'ils donnent la premiere année à ceux qui viennent d'Espagne, nous appella par sa fenestre, & apres nous avoir fait trois ou quatre petites demandes de ce que nous sçavions de l'Espagne, elle nous demanda si nous ne voulions point entrer & joüer une partie de prime.

Les hommes & les femmes font de dépenses extraordinaires en habits, qui sont la plus part d'étoffes de soye, ne se servant gueres de draps, de camelots, ou de semblables étoffes.

Les pierres precieuses & les perles y sont tellement en usage, & leur vanité est si grande en cela, que c'est une chose commune de voir des cordons & des roses de diamans aux chapeaux des gentils hommes, & des cordons de perles à ceux des artisans & gens de mestier.

Il n'y a pas mesmes jusques aux filles Negresses & esclaves basanées qui portent des tours de col & des bracelets de perles, avec des boucles d'oreilles où il y a toûjours quelque pierre precieuse de valeur.

L'habit ou l'adjustement de ces fem-

mes Negres & Mulatres eſt ſi laſcif, leurs façons de faire ſi charmantes, qu y a pluſieurs Eſpagnols, meſmes d'ent les gens de qualité, qui meſpriſent leu femmes à cauſe d'elles.

Elles portent d'ordinaire une jupe d' toffe de ſoye ou de toile chamarrée passemens d'or ou d'argent, avec un gran ruban de ſoye de couleur vive fran d'or, dont les bouts deſcendent juſqu au bas de leur jupe devant & derriere

Leurs chemiſettes ſont faites comm des corps de jupe avec des baſques, ſan manches, & lacées avec des lacets d'o ou d'argent.

Celles qui ſont en reputation, porten auſſi des ceintures d'or enrichies d perles & de pierres precieuſes.

Leurs manches ſont de toile de Hollande ou de la Chine fort larges, & ouvertes au bout, enrichies de broderie, les unes de ſoye de couleur, & les autres de ſoye, d'or & d'argent, & pendantes preſque juſques à terre.

Elles couvrent leurs cheveux avec une coiffe ouvragée, & en mettent une autre pardeſſus qui eſt d'un rezeau de ſoye, qu'elles attachent avec un beau ruban de ſoye, ou d'or & de ſoye, qui croiſe ſur le haut du front, ſur lequel il y a

oûjours quelques lettres en broderie, qui expriment quelque vers, ou quelque pensée d'amour.

Leur sein est couvert d'une toile fine qui prend au dessus de leur tour de col en forme de mentonniere ; & quand elles sortent de la maison elles portent une mante de toile de linon ou de Cambray, autour de laquelle il y a un passement fort large, que quelques-unes font passer sur leur teste, ensorte que leur largeur ne passe pas le milieu du corps, afin qu'on puisse voir leur ceinture & leurs rubans, mais les deux bouts de devant touchent presque jusques à terre.

Il y en a quelques-unes qui ne portent leurs mantes que sur une espaule, & la passant sous le bras droit rejettent l'autre bout sur l'épaule gauche, afin de pouvoir remuer le bras droit, & montrer leurs belles manches en marchant dans les ruës ; mais il y en a d'autres qui au lieu de ces mantes se servent d'une riche jupe de soye, qu'elles jettent une partie sur l'espaule gauche, & portent l'autre avec la main droite, ayans plûtost la mine de garçons débauchez que d'honnestes filles.

Leurs souliers sont hauts, & ont plusieurs semelles qui sont garnies par

dehors d'un bord d'argent attaché a
de petits cloux d'argent qui ont la te
fort large.

La plus grande partie de ces filles so
des eſclaves, ou l'ont eſté auparavan
l'amour leur ayant donné la liberté po
aſſujettir les ames au peché & au demo

Il y a une infinité de ces Negres
de ces Mulatres de l'un & de l'aut
ſexe qui ſont devenus ſi orgueilleux &
inſolens, que les Eſpagnols ont eu pe
pluſieurs fois qu'ils vinſſent à ſe ſoûle
ver & à ſe rebeller contr'eux.

I'ay auſſi oüy dire à quelques Eſpagnol
qui avoient plus de pieté & de religio
que les autres, qu'ils craignoient qu
Dieu ne deſtruiſit cette ville, & n'aſſu
jettit le pays à quelqu'autre nation, à
cauſe de la vie ſcandaleuſe de ces gen
là, & des crimes que les principaux
Eſpagnols commettoient avec eux.

Ie craindrois d'abuſer de la patience
du Lecteur & d'offencer ſes oreilles, ſi
je m'amuſois à décrire les particularitez
de leur mauvaiſe conduite. Ie diray ſeu-
lement que Dieu eſt grandement offenſé
en cette ſeconde Sodome ; & qu'encore
que ſes habitans fleuriſſent à preſent &
abondent en richeſſes & en plaiſirs mon-
dains, qu'ils ſeront neanmoins quelque

ur fauchez comme le foin & seiche-
nt comme l'herbe verte qu'on a cou-
e, comme a dit le Psalmiste ps. 37.

Desorte que je ne fay point de doute,
ie comme l'estat fleurissant de la ville
: Mexique qui abonde en caroſſes, en
ievaux, en ruës, en femmes, & en
abits, est un estat fort glissant, qu'il
ra tomber quelque jour ses fiers habitans
ous la domination de quelqu'autre Prince
n ce monde, & dans le siecle à venir
ntre les mains d'un Iuge severe, qui est
: Roy des Roys & le Seigneur des
eigneurs.

Mais quoy que les habitans de cette
ille soient extremement adonnez à leurs
laisirs, il n'y a point de lieu au monde
ù ils ayent plus d'inclination à faire du
ien à l'Eglise & au Clergé.

Car ils font tout leur possible de se
urpasser les uns les autres à faire des
resens aux Convens des Religieux &
es Religieuses.

Les uns font bâtir de riches Autels
ans les Chapelles des Saints qu'ils af-
ectionnent ; les autres presentent des
ouronnes d'or aux images de la Vierge ;
l'autres leur donnent des chaisnes d'or
ou des lampes ; Et enfin il y en a qui
bâtissent des Convens ou les font rebâtir

à leurs dépens, & d'autres qui leur d
nent jusqu'à deux ou trois mille du
de revenu ; s'imaginant que par les bi
faits qu'ils font aux Eglises, ils éviter
la peine que meritent leurs crimes.

Ie ferois tort à l'histoire si entre
bienfaicteurs des Eglises, j'en oubli
un qui vivoit lors que j'estois en ce p
là appellé Alonse Cuellar, qu'on dis
avoir un cabinet bâty de lingots d'or
lieu de briques, quoy qu'au fonds c
ne fust pas vray ; mais on le disoit se
lement pour faire comprendre les gra
des richesses qu'il possedoit, ayant
son cabinet deux coffres, l'un qui esto
plein de lingots dor, & l'autre de ba
res d'argent.

Il fit bâtir un convent pour des re
ligieuses de l'ordre de saint François
qui luy cousta plus de trente mille du
cats, & à qui il donna deux mille du
cats de revenu par an pour l'entretie
des religieuses, & pour dire un certai
nombre de messes apres sa mort pour l
repos de son ame.

Neanmoins la vie de cet homme estoit
si scandaleuse, que presque toutes les
nuits il avoit accoustumé de s'en al-
ler avec deux vallets visiter les person-
nes que nous avons dépeint cy-dessus,

rtant ſon chapelet & en laiſſant tom-
r un grain à chaque porte où il eſtoit
ıtré, & faiſant un nœud au lieu de
ıaque grain, afin qu'en ſe retirant au
ɔint du jour il pût ſçavoir combien
avoit fait de ces criminelles ſtations.

Mais ces œuvres de tenebres vindrent
la fin en lumiere, & furent publiées
ır tout par l'accident qui luy arriva
ɔrs que j'eſtois à Mexique. Car ayant
ɛncontré durant la nuit dans l'une des
ıaiſons qu'il avoit accouſtumé de fre-
uenter un Gentil-homme qui eſtoit ja-
ɔux de luy, ils mirent tous deux l'épée
la main : mais la femme ayant eſté
ɾremierement poignardée par ce Gentil-
ıomme qui eſtoit mieux accompagné
ue Cuellar qui n'eſtoit qu'un marchand,
l fut tellement bleſſé qu'on le crut mort,
uoy qu'il en guerit puis apres.

Enfin c'eſt une choſe ordinaire en cette
grande ville, de voir faire des aumônes
& des liberalitez extraordinaires aux Egli-
ſes & aux maiſons religieuſes, par des
perſonnes qui menent une vie laſcive &
ſcandaleuſe ; ſes habitans qui s'abandon-
ıent à toute ſorte de plaiſirs, croyant que
leurs pechez ſont aſſez couverts & cachez
par les aumônes qu'ils font tous les jours
aux Eccleſiaſtiques ; d'où vient auſſi que

les Egliſes y ſont ſi riches & ſi bien
ties qu'il ne ſe peut rien imaginer
plus grand ny de plus magnifique.

Il n'y a pas plus de cinquante Egl
parroiſſiales, & de convens de religi
& de religieuſes. Mais ceux qui s'y tr
vent ſont aſſeurement les plus beaux
j'ay jamais vus, les toits & les poult
eſtans tous dorez, la pluſpart des
tels ornez des colomnes de marbre de
verſes couleurs, & leur degrez de bois
breſil, avec de ſi riches tabernacles que
moindres ſont eſtimez vingt milleduca

Outre la beauté de ces bâtimens,
richeſſes du dedans qui appartiennent a
autels ſont infinies; comme les chap
& chaſubles des Preſtres, les dais,
tapiſſeries, les ornemens d'autel,
chandeliers, les joyaux qui ſont ſur
images & chaſſes des Saints, les couro
nes d'or & d'argent, & les tabernacl
d'or & de criſtal, qui tous enſemb
vallent une bonne mine d'argent, & pou
roient enrichir la nation qui s'en rendro
la maiſtreſſe.

Ie ne diray pas grande choſe des re
ligieux & des religieuſes de cette ville
mais ſeulemeut qu'ils y ont beaucou
plus de liberté que dans tous les endroit
de l'Europe, & que les ſcandales qu'il

mmettent tous les jours meritent bien
e le ciel les chaſtie.

Lors que j'y eſtois il arriva que les
ligieux de la Mercy tindrent leur cha-
tre pour eſlire un Provincial, où tous
s Prieurs & Superieurs des convens
: la Province eſtans arrivez, il y eut
nt de factions & d'opinions differentes
r cette eſlection, qu'en moins de rien
out le convent fut en rumeur, & leur
ſamblée canonique changée en muti-
erie ; deſorte qu'ils en vindrent aux
ouſteaux les uns contre les autres ou
luſieurs furent bleſſez : Il falut que le
ice-Roy y vint en perſonne, & y
ait des gardes juſques à ce que le Pro-
incial fuſt eſlu.

C'eſt une choſe ordinaire aux reli-
ieux de viſiter les religieuſes de leur
Ordre, & de paſſer une partie du jour
oüir leur muſique, & a manger de
eurs confitures.

Pour cet effet il y a pluſieurs cham-
ores ou parloirs avec des grilles de bois
entre les religieuſes & eux ; & dans ces
chambres il y a des tables pour faire
diſner les religieux, qui pendant leur
repas ſont divertis par le chant de ces
religieuſes.

Les gentilshommes & les bourgeois

font eſlever leurs filles en ces conv
où on leur enſeigne à faire toutes
tes de confitures & d'ouvrages à
guille, avec la muſique, qui eſt ſi
cellente en cette ville là, que j'oſe
que le peuple vient plûtoſt aux Eg
pour avoir le plaiſir d'entendre la m
que, que pour entendre le ſervice de D

Déplus on enſeigne à ces enfans à
preſenter des comedies, & pour att
plus de peuple à leurs Egliſes, on
habille de riches habits pour leur fa
recitet des dialogues, principalemen
la ſaint Jean & à Noël ; ce qui ſe
avec tant de paſſion, qu'il arrive b
ſouvent beaucoup de diſputes entre ce
qui veulent appuyer les convens
excellent par deſſus les autres en m
ſique & en l'adjuſtement de ces enfans.

Enfin tout ce qui peut donner du d
vertiſſement ſe trouve en abondance
cette ville, & meſmes dans les Egliſes
qui devroient plûtoſt eſtre dediées au ſe
vice de Dieu qu'au plaiſir des ſens.

La place la plus conſiderable de
ville eſt celle du Marché, qui bien qu'ell
ne ſoit pas ſi grande qu'elle eſtoit du
temps de Montezuma, eſt neanmoins
encore fort belle & fort ſpacieuſe au-
jourd'uy.

'un des cotez eſt tout bâti en por-
es ou en arcades, ſous leſquelles on
t aller & venir ſans eſtre incommodé
la pluye, où il y a des boutiques de
chands fournies de toutes ſortes d'é-
s de ſoye.

u devant de ces boutiques il y a auſſi
femmes qui vendent toutes ſortes
erbes & de fruits.

Et vis à vis de ces portiques eſt le
ais du Vice-Roy, qui contient preſ-
toute la longueur du marché avec
murailles & les jardins qui en de-
dent.

Au bout du Palais du Vice-Roy eſt
ée la principale priſon de la ville,
eſt bâtie de bonne maſſonnerie de
rre.

Proche de là eſt la belle ruë qu'on
elle *la Plateria*, ou la ruë des Orfe-
s, où en moins d'une heure l'on peut
r la valeur de pluſieurs millions en
en argent, en perles, & en pierres
cieuſes.

La ruë de ſaint Auguſtin eſt auſſi fort
he & fort agreable, où demeurent
pluſpart des marchands de ſoye. Mais
e des plus longues & des plus larges
ës de la ville eſt celle qu'on appelle
buca, ou preſque toutes les boutiques

ſont de marchands qui vendent des
vrages de fer, d'acier, & de cuivre,
vient joindre à l'Aqueduc qui cond
l'eau dans la ville, & porte ce nom
pource que c'eſt le chemin pour alle
un bourg qui s'appelle *Tabuca*.

Mais ce qui fait renommer cette ru
n'eſt pas tant ſa longueur & ſa large
comme la quantité des éguilles qui
ſont qui ſont eſtimées les meilleu
de tous ces pays.

Quoy que cette ruë ſoit belle, il y
a encore une autre qu'on eſtime dava
tage, à cauſe de la magnificence des ma
ſons qui ſurpaſſent toutes les autre
qui eſt appellée la ruë de l'Aigle, à cau
d'une ancienne Idole qui eſt une aig
de pierre, deux fois auſſi grande que
pierre de Londres, laquelle eſt plac
au coin de cette ruë, & y a toûjours d
meuré depuis la conqueſte de Mexiqu

C'eſt en cette ruë que demeurent
pluſpart des gentilshommes, des court
ſans, & des officiers de la Chancellerie
l'on y voit auſſi le Palais du Marquis de
Vallé, qui eſt des deſcendans de Ferdi
nand Cortez qui conquit cette ville &
l'aſſujettit à la Couronne d'Eſpagne.

Les galands de cette ville ſe vont
tous les jours divertir ſur les quatre

ıres du soir, les uns à cheval, & les
res en carosse, dans un fort beau
mp qu'on appelle *la Alameda*, où il
ı quantité d'allées d'arbres où l'on
promene à l'ombre sans estre incom-
dé du Soleil.

L'on y voit ordinairement environ
ıx mille carosses pleins de Gentils-
mmes, de Dames, & de Bourgeois
la ville, qui s'y rendent avec autant
ssiduité que nos marchands à la Bource.

Les Gentilshommes y viennent pour
ir les Dames, les uns suivis d'une dou-
ne d'esclaves Mores, & les autres
ın peu moins, vestus de riches livrées,
tous couverts de passemens d'or &
tgent, avec des bas de soye, des ro-
à leurs souliers, & tous l'épée au
sté.

Les Dames font aussi marcher aux
stez de leurs carosses, leur suite de
s jolies Demoiselles que j'ay depeintes
-dessus, qui avec tous leurs beaux ha-
ts, & leurs mantes blanches par dessus,
ssemblent justement, comme dit le pro-
erbe Espagnol, a des mouches dans du
ict.

Mais la suite du Vice-Roy qui vient
ouvent se promener en ce lieu là, n'est
as moins magnifique & éclatante que

celle du Roy d'Eſpagne ſon maiſtre.

Il s'y trouve auſſi quantité de ge
qui vendent des confitures & des dr
gées ; & d'autres qui portent de l'e
fraiche qu'ils donnent à boire en de fo
beaux verres de criſtal.

Mais il arrive ſouvent que ces aſſan
blées qui ſont ainſi aſſaiſonnées de co
fitures & de douceurs, ont pourtant u
ſaulce bien aigre ſur la fin.

Car ceux qui ſont jaloux de leurs ma
treſſes, ne pouvans ſouffrir que d'autr
leur parlent, ny meſmes les approche
en leur preſence, mettent bien ſouve
la main à l'épée ou au poignard, &
jettent ſur ceux qu'ils croyent eſtre leu
rivaux, & à meſme temps on voit plu
de mille épées toutes nuës, les uns vou
lans vanger le mort ou le bleſſé, & le
autres deffendre celuy qui a fait le coup
qu'ils emmenent enſuite l'épée nuë à l
premiere Egliſe qu'ils rencontrent où i
eſt en ſeureté, & tout le pouvoir du Vice
Roy ne ſçauroit le tirer de cet azile pou
luy faire ſon procez.

Il arriva pluſieurs ſemblables inſulte
pendant que je demeurois proche d
Mexique, où il y en avoit toûjours quel
qu'un qui portoit des marques de la fu
reur & de la jalouſie de ſon rival.

On

On feroit un volume de cette ville : is parce qu'il y a d'autres Autheurs i en ont parlé, je ne mettray dans n hiſtoire que les choſes qui y ſont plus remarquables.

C'eſt pourquoy je ne dois pas oublier dire, que cette ville eſtant bâtie ſur lac il eſt conſtant que l'eau paſſe ſous toutes les ruës; & je puis aſſeu- que vers la ruë de ſaint Auguſtin & endroits les plus bas de la ville, ant qu'on euſt détourné le lac les ps qu'on enterroit eſtoient plûtoſt yez qu'enterrez : car l'on ne pouvoit euſer une foſſe à l'ordinaire ſans trou- r l'eau, dont je ſuis témoins oculaire ant veu pluſieurs perſonnes qu'on en- roit dont les cercueils eſtoient tous uverts d'eau.

Ce qui eſt ſi vray que ſi le convent s Auguſtins n'avoit eſté ſouvent reparé preſque rebâti, il ſeroit à preſent foncé dans l'eau.

Lors que j'eſtois à Mexique on le re- ſoit tout de neuf, & je remarquay que anciennes colomnes eſtoient ſi fort foncées, qu'on bâtiſſoit deſſus de nou- aux fondemens, & l'on m'aſſeura auſſi e c'eſtoit déja la troiſiéme fois qu'on oit poſé de la ſorte de nouvelles co-

lomnes ſur les anciennes ; qui s'eſtoie
tout à fait enfoncées dans l'eau.

Cette ville n'a que trois chemins po
y venir, qui ſont trois chauſſées ; do
la premiere qui eſt du coſté d'Occide
a environ un mille & demy de longueu
la ſeconde qui eſt du coſté du Septentrion
environ trois milles ; Il n'y en a point
coſté d'Orient : mais la troiſiéme qui
du coſté du Midy peut avoir cinq mill
de longueur ; Et ce fut par là que Cort
y entra quand il ſe rendit maiſtre de
ville.

CHAPITRE XXII.

Des fruits qui ſe mangent ordinairement à Mexique, & qui croiſſent aux environs de cette ville.

LE fruit qu'on appelle *Nuchtli*, dont
quelques-uns diſent que cette vill
s'appelle Tenuchtlitan, eſt connu pre
que par toute l'Amerique, & il y en

ſme en Eſpagne ; mais il n'y a aucun
u où il s'en trouve tant qu'à Mexique.
ſſi eſt-ce un des meilleurs fruits qu'il
ait.

Il eſt ſemblable à la figue, ayant auſſi
uſieurs grains au dedans, mais plus
os que ceux des figues, & à une cou-
nne comme les nefles.

Il y en a de pluſieurs couleurs ; les
ns ſont vers au dehors & incarnats
dedans, qui ſont d'un fort bon gouſt:
y en a auſſi de jaunes & de tachetez :
ais les meilleurs de tous ceſõt les blancs.

C'eſt un fruit qui ſe garde long temps,
qui rafraichit beaucoup ; c'eſt pour-
uoy on l'eſtime fort en eſté. Il y en a
ui ont le gouſt de poires, & d'autres
eluy de raiſins.

Les Eſpagnols en font beaucoup plus
'eſtat que ne font les Indiens, Dautant
lus que la terre eſt labourée, dautant
lus ce fruit eſt meilleur.

L'on trouve auſſi une autre ſorte de
es fruits qui eſt rouge, mais qu'on
'eſtime pas beaucoup au prix des autres,
uoy qu'il ne ſoit pas de mauvais gouſt ;
nais c'eſt à cauſe qu'il teint de couleur
le ſang, non ſeulement la bouche & le
inge de celuy qui en mange, mais auſſi
ſon urine.

Au commencement que les Eſpagn
arriverent dans les Indes, il y en e
pluſieurs qui aprés avoir mangé de c
fruits demeurerent fort eſtonnés, &
ſçavoient que dire s'imaginans qu'ils pe
doient tout leur ſang par les urines.

Il y eut meſmes des Medecins qui d'
bord furent de la meſme opinion ; d
ſorte qu'ils ordonnoient des remed
pour eſtancher le ſang à tous ceux q
les envoyoient querir pour leur montr
leur urine, ne ſçachans pas encore d'o
venoit cette grande rougeur ; ce qui eſto
digne de riſée de voir des Medecins
ſouvent trompez faute de connoiſtre l
qualité de ce fruit.

La peau exterieure en eſt eſpaiſſe &
pleine de petites pointes ; mais lor
qu'elle eſt fenduë juſqu'aux grains l'o
la peut facilement enlever avec le doig
ſans la rompre, & en tirer le fruit pou
le manger.

Les Eſpagnols ſe ſervent de ces fruit
pour faire piece aux eſtrangers : car il
en prennent une demy douzaine, & le
frottent dans une ſerviette, deſorte que
ces petites pointes qui ſont preſque im-
perceptibles s'y attachent ſans qu'on les
voye ; & ainſi ceux qui n'en ſçavent
rien quand ils veulent s'eſſuyer les le-

es, ces pointes s'y attachent tellement l'on diroit qu'elles ſont couſuës enſem- e, & font qu'on a de la peine à parler, ſques à ce qu'à force de les froter & les laver, on les emporte peu à peu.

Il y a un autre fruit qui eſt deux fois us gros qu'une poire d'hyver, qu'ils ppellent le *Croiſſant blanc manger*, pour- qu'il a du raport au gouſt du blanc anger, qu'ils font avec du blanc de apon, de la crême, du ris, du ſucre, de l'eau roſe.

Il eſt auſſi doux que du miel, & ſe nd dans la bouche en une liqueur qui extremement agreable; au dedans il plein de pierres noires ou de noyaux un gouſt fort amer, qui ne ſont pas ints enſemble, mais diviſez les uns des utres, chacun ayant ſon écorce qui les epare, deſorte que quand on coupe ce uit par le milieu, il repreſente un da- nier ou un jeu d'eſchets; l'on mange u ſucce le blanc, & l'on jette les noyaux.

Mais je ne ſçaurois oublier le fruit u'ils appellent *Piñas*, ou pommes depin, non celles qui croiſſent ſur ces grands rbres, mais une autre qui vient ſur n tronc comme celuy de l'artichaux, dont les feuilles piquent comme des char- dons: quand ce fruit eſt parvenu à ſa

maturité, il eſt gros comme les pl
gros melons, & jaune par dedans
par dehors, ayant l'écorce couver
d'une eſpece décailles, & le dedans ren
pli de jus, & ſi rafraichiſſant qu'il eſt da
gereux d'en manger beaucoup. C'eſt
qu'on appelle aujourd'huy *Ananas* da
les Antilles, au Breſil, en la coſte d'Aff
que, aux Indes Orientales, & preſqu
par tout ou il s'en trouve.

Devant que d'en manger on les coup
par trenches, qu'on laiſſe tremper l'e
pace de demye-heure dans de l'eau & d
ſel pour corriger leur froideur & leu
crudité, & puis on les met en de l'ea
fraiſche pour les manger.

Mais la meilleure maniere de les ap
preſter eſt de les confire avec du ſucre
auſſi eſt ce la meilleure confiture qu'il
ayent en tous ces pays là.

Il y a auſſi des raiſins quoy qu'il
n'en faſſent point de vin; des pommes
des poires, des coings, des peſches, de
abricots, des grenades, des melons, de
figues, des noix, des chaſtaignes, de
oranges, des citrons doux & aigres, &
la pluſpart des fruits de l'Europe, outre
un grand nombre d'autres qui nous ſont
inconnus.

Cet excellent arbre qu'ils appellen

Metl croit aux environs de Mexique beaucoup mieux qu'il ne fait ailleurs ; on le plante & on le cultive comme on fait les vignes dans l'Europe.

Il a prés de quarante sortes de feuilles differentes les unes des autres qui servent à plusieurs usages : Car lors qu'elles sont tendres, ils en font des confitures, du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des souliers, des ceintures, & des cordages.

Il croist aussi sur ces feuilles de certains petits piquerons, qui sont si aigus & si forts qu'ils s'en servent au lieu de scies pour scier du bois.

Il sort de la racine de cet arbre un certain suc qui semble du sirop, qui estant cuit se convertit en sucre ; on en peut faire aussi du vinaigre & du vin, dont les Indiens s'enyvrent fort souvent.

L'écorce estant brûlée sert à guerir les playes & les blessures, & la gomme qui sort des branches qui sont au sommet de l'arbre, est un excellent antidote contre le poison.

Enfin il ne manque rien à Mexique de tout ce qui peut rendre une ville heureuse ; & si ces Escrivains qui ont employé leurs plumes à loüer les Provinces de Grenade en Espagne, & de

Lombardie & de Toscane en Italie, do
ils font des Paradis-terrestres, avoie
veu ce nouveau monde & la ville
Mexique, ils se dédiroient bien tost
tout ce qu'ils ont dit en faveur de c
lieux à.

CHAPITRE XXIII.

De l'estat Ecclesiastique, politique & militaire de Mexique.

CETTE ville est le siege de l'Archevesque, & la demeure du Vice-Roy qui d'ordinaire est un grand Seigneur d'Espagne, dont le pouvoir s'estend à faire des loix & des ordonnances, donner les ordres necessaires, & terminer les procez & les differends qui arrivent dans le pays, à la reserve des causes qui sont d'une telle importance qu'on les juge dignes d'estre reservées au Conseil d'Espagne.

Quoy qu'il y ait dans ce pays là plusieurs Gouvernemens & divers Gouverneurs, ils dependent pourtant tous de ce Vice-Roy ; ensorte qu'il y a plus de

uatre cens lieuës de pays qui depen-
ent du Siege Royal de Mexique.

Comme la pluſpart des Gouverneurs
ont les creatures du Vice-Roy, ils luy
ont auſſi de grands preſens pour eſtre
ontinuez en l'exercice de leurs Char-
es : & il en reçoit encore beaucoup de
eux qui ont beſoin d'implorer ſa cle-
ence dans le jugement des appellations
ui relevent devant luy.

Le Roy d'Eſpagne luy donne tous les
ns, à prendre ſur les deniers de ſon
ſpargne, la ſomme de cent mille ducats
endant le temps de ſon gouvernement,
ui eſt ordinairement de cinq années.

Mais par le moyen des preſens qu'ils
ont en Eſpagne aux Courtiſans, &
ux Conſeillers du Conſeil des Indes,
ls ſe font continuer bien ſouvent juſ-
ques à cinq & dix années au delà du
erme de leur commiſſion.

Outre les cent mille ducats que ce
Vice-Roy tire tous les ans de l'eſpargne,
l'on ne ſçauroit s'imaginer le profit qu'il
fait, s'il eſt avaricieux ou adonné au
negoce, comme la pluſpart le ſont : Car
ils ſe rendent les maiſtres de la vente de
telles marchandiſes qu'il leur plaiſt, &
perſonne ne les peut vendre qu'eux, ou
ceux à qui ils en donnent la permiſſion.

comme fit de mon temps le Marquis d
Serralvo, qui mit plus d'impoſts ſur l
ſel qu'aucun autre Vice-Roy qu'on e
eût veu en ces pays là.

On croit qu'il tiroit du pays pour l
moins un million tous les ans, tant de
preſens qu'il recevoit, que du commerc
qu'il faiſoit en Eſpagne & aux Philippines

Il gouverna ce pays là par l'eſpace d
dix ans, & pendant ce temps là il en-
voya au Roy d'Eſpagne un Papegay qu
valloit quinze cens mille livres, & plu
d'un million au Comte d'Olivarez &
à d'autres Courtiſans, pour faire prolon-
ger ſon gouvernement de cinq années.

Outre le Vice-Roy, il y a encore ſix Iuges
& un Procureur du Roy qui ont chacun
douze mille ducats par an, & deux Pre-
ſidens qui avec le Vice-Roy jugent
toutes les cauſes civiles & criminelles.

Mais quoy qu'ils agiſſent de concert
avec le Vice Roy, ils ont neanmoins
le pouvoir de s'oppoſer à ſes actions, &
de ne ſouffrir qu'il execute ce qui eſt con-
tre les loix; mais la pluſpart n'oſeroit
pas le choquer, deſorte qu'il fait ce que
bon luy ſemble, & c'eſt aſſez qu'il diſe
qu'il le veut ainſi

Ce pouvoir exceſſif joint à l'avarice
du Comte de Gelves qui eſtoit Vice-Roy

1624. & l'orgueil de Dom Alonſe Zerna Archeveſque de Mexique qui iiſſoit de ſoixante mille ducats par an, nſerent perdre cette grande ville, & rent la cauſe du ſoullevement de la ɔpulace, qui mit le feu au Palais du ice-Roy & à la priſon qui eſt tout ignant.

CHAPITRE XXIV.

Hiſtoire memorable d'un different arrivé entre l'Archeveſque & le Vice Roy, & du ſoulevement qu'il cauſa à Mexique en 1624.

PARCE que cette Hiſtoire eſt memorable, & peut ſervir d'exemple aux autres nations, afin qu'on n'envoye point de Gouverneurs intereſſez & avares, ny de Prelats emportez & pleins de vanité, j'ay creu qu'il eſtoit neceſſaire d'en faire le recit ; l'affaire ſe paſſa de la ſorte.

L'on peut dire que le Comte de Gelves en certaines choſes fut un des meilleurs

Vice-Roys & Gouverneurs que la Co
d'Eſpagne ait jamais envoyé dans l'Am
rique, les Eſpagnols l'appelloient le jug
ſevere, & le feu qui conſumoit tous l
voleurs.

Car il nettoya tous les grands chemin
de voleurs, qu'il faiſoit pendre ſans re
miſſion auſſi toſt qu'ils eſtoient pris
ayant toûjours des Officiers & de la ca
valerie en campagne pour les prendre
deſorte qu'on dit qu'il y eut plus de vo
leurs punis durant ſon gouvernement
qu'il n'y en avoit eu depuis le temps d
la conqueſte de ce pays ; ſe montran
de meſme ſevere & entier par tout où il
s'agiſſoit de la juſtice & de l'equité.

Mais ſon avarice eut tant de pouvoir
ſur luy qu'elle luy fit faire quantité de
fautes, qu'il ne peut remarquer qu'aprés
qu'elles eurent cauſé le ſouſlevement de la
ville & de tout le Royaume de Mexique.

Ce qu'il ne vouloit pas faire luy meſme,
il le faiſoit faire par d'autres perſonnes ;
Il choiſit entr'autres Dom Pierre Mexie
qui eſtoit le plus riche de la ville, pour
faire un party ſur tout le mahis & le
froment, afin de s'en rendre le maiſtre.

Dom Pierre Mexie achepta tout le
mahis des Indiens au prix qu'il voulut :
mais pour le froment des Eſpagnols il

achepta au prix qu'il eſt taxé par la loy
s pays en temps de famine à quatorze
ales le boiſſeau, qui n'eſt pas beaucoup
eu la quantité d'or & d'argent qu'il y a
s ce pays là ; deſorte que les fermiers &
s labcureurs eſtoient bien aiſes de s'en
effaire, voyans qu'il y avoit apparence
'une année fertile, & n'oſoient auſſi le
efuſer, ſçachans qu'il eſtoit favori du
ice-Roy, & ignorans la raiſon pour-
uoy il acheptoit tout ce bled.

Parce moyen il remplit de bled toutes
es granges qu'il avoit loüées dans le
ays, & le Vice-Roy & luy en devin-
rent les maiſtres.

Il avoit auſſi des gens à ſon commande-
ment, qui par ſon ordre apportoient le bled
au marché ; ce qu'ils ne faiſoit que lors
qu'il y en avoit fort peu de celuy qu'il
n'avoit peu avoir, & que le prix en eſtoit
augmenté

Et comme il voyoit qu'on n'apportoit
preſque plus de bled au marché, il hauſ-
ſoit le prix du ſien, & le vendoit le dou-
ble de ce qu'uil luy avoit couſté.

Cela fit que les pauvres commence-
rent à ſe plaindre, les riches à murmu-
rer, & que tous enſemble preſenterent
une requeſte en la Cour de la Chan-
cellerie devant le Vice-Roy, pour re-

mettre le bled au prix qu'il estoit ta
par la Police.

Mais comme il avoit interest en
parti, il interpreta la loy comme il vo
lut ; disant que cela se devoit entend
durant la famine, & non pas dans u
temps comme celuy-cy, que l'année est
aussi fertile qu'aucune autre qui eust pr
cedé, que les marchez estoient fourn
de bled, & qu'il y en avoit suffisamme
pour la provision de la ville & de tout
la campagne ; desorte que nonobstant le
loix qui estoient contraire à ce monopole
& les remonstrances de tout le peuple
Dom Pierre Mexie continua de faire ven
dre son bled pour luy & pour le Vice
Roy.

Mais le peuple voyant que le Vice-
Roy luy refusoit la protection & la justi-
ce qu'il luy devoit comme pere, s'adress
à l'Eglise comme à sa mere en la per-
sonne de leur Archevesque ; à qui l'on
representa la tyrannie de Dom Pierre
Mexie qui abusoit de la faveur du Vice-
Roy pour ruiner tous les pauvres, le
priant d'en faire un cas de conscience, &
d'y remedier par les censures de l'Eglise.

Dom Alonse de Zerna qui pour gaigner
la faveur du peuple avoit toûjours blâmé
le Vice-Roy & Dom Pierre Mexie, pro-

it de l'excommunier ; ce qu'il fit en-
ite ; & envoya afficher les copies de
n excommunication à la porte de tou-
s les Egliſes.

Mais Dom Pierre Mexie en ſe moc-
nant de l'excommunication ſe tenoit
ı ſa maiſon, continuant de faire ven-
re ſon bled, & d'en hauſſer le prix de
our en jour ; ce qui obligea enfin l'Ar-
nevesque d'aggraver les cenſures, & d'y
djouſter une interdiction du ſervice
ivin.

Cette cenſure eſt ſi conſiderable en-
r'eux, qu'on ne l'employe jamais que
ontre quelque perſonne de grande qua-
ité, qui ſe rend contumax & meſpriſe
'authorité de l'Egliſe.

Auſſi-toſt que cette interdiction eſt pu-
bliée, l'on ferme les portes de toutes les
Egliſes, l'on n'y celebre plus de meſſes,
& toutes ſortes de prieres & de ſervice
divin y ſont interdits.

De maniere qu'il ſemble que l'Egliſe
eſt en deüil, & privée de toute ſorte de
conſolation, pendant que la perſonne de-
meure obſtinée en ſon peché, & refuſe
ſcandaleuſement d'obeïr aux cenſures de
l'Egliſe.

Cette interdiction eſt encore dautant
plus conſiderable, que comme il y a plus

de mille prestres dans les Eglises & d
les convens qui ne subsistent que pa
moyen des messes qu'ils disent cha
jour ayant un écu de chaque messe, c
qui ont encouru la censure sont obli
de les recompenser de tout le temps qu
ont perdu, ce qui monte à plus de mi
écus par jour.

L'Archevesque ne voulut pas seu
ment obliger Dom Pierre Mexie au pa
ment de cette somme ; mais il avoit au
dessein de le rendre tout à fait odie
au peuple, qui se voyoit privé de
communion & du service divin à cau
de luy.

Dom Pierre voyant bien qu'elle esto
l'intention de l'Archevesque & entendan
les cris que le peuple faisoit contre lu
dans les ruës, se retira secretement dan
le Palais du Vice Roy, pour luy deman
der sa protection & se mettre à couver
des insultes du peuple n'estant perse-
cuté qu'à cause de luy.

Le Vice-Roy ayant donc esté informé
de tout ce que l'Archevesque avoit fait,
commanda à ses gens d'aller arracher
l'excommunication & l'interdiction des
portes de l'Eglise, & ordonna à tous les
Superieurs des convens d'ouvrir leurs
Eglises, & d'y faire celebrer la messe com-

e auparavant.

Mais ils refuserent d'executer ses or-
res, croyans qu'ils devoient plûtoſt obeïr
leurs Archeveſque qu'au Vice-Roy,
ui voyant leur refus fit commender à
e Prelat de revoquer ſes cenſures.

Mais il répondit qu'il avoit eu raiſon
le faire ce qu'il avoit fait contre un
omme qui avoit opprimé les pauvres,
lont les plaintes l'avoient obligé d'avoir
ompaſſion de leur miſere, & que le mé-
ris que le coupable avoit fait de ſa pre-
miere cenſure avoit merité la rigueur
de la ſeconde, & qu'il ne pouvoit revo-
quer l'une & l'autre que Dom Pierre
Mexie ne ſe fuſt ſoûmis à l'Egliſe pour
eſtre abſous publiquement, qu'il n'euſt
ſatisfait tous les Eccleſiaſtiques qui avoient
ſouffert à cauſe de luy, & n'euſt auſſi
déſapprou é le mal-heureux commerce
par lequel il avoit fait tort au public, &
principalement aux pauvres.

C'eſt ainſi que ce Prelat s'oppoſa à l'au-
thorité de ſon Prince en la perſonne de
ſon Miniſtre en refuſant d'obeïr à ſes
ordres, & s'eſtimant heureux d'imiter la
fermeté que ſaint Ambroiſe témoigna
contre l'Empereur Theodoze, s'appuyant
ſur la puiſſance des clefs qui eſtoit entre
ſes mains, & ſur ſon Clergé qu'il avoit

deſſein de liguer avec le petit peu
pour reſiſter à l'authorité du Magiſtr
Mais le Vice-Roy ne pouvant dige
une réponſe ſi hardie de la part d'un
cleſiaſtique, commanda qu'on ſe ſaiſit
ſa perſonne, & qu'on l'emmenât à ſa
Iean de Vlhua, pour y eſtre gardé ju
qu'à ce qu'on le pût embarquer & tra
porter en Eſpagne.
L'Archeveſque ayant ſceu la reſoluti
du Vice-Roy contre luy ſortit de
ville, & ſe retira dans le faux-bourg qu'
appelle Guadalupe, emmenant avec lu
pluſieurs de ſes Chanoines & autres E
cleſiaſtiques, apres avoir fait afficher à
porte de l'Egliſe une excommunicatio
contre le Vice-Roy, ayant deſſein de
retirer ſecrettement en Eſpagne pour
rendre raiſon de tout ce qu'il avoit fai
Mais il ne pût pas ſe ſauver des main
du Vice-Roy, qui ayant ſçeu qu'il eſtoi
dans le faux-bourg de Guadalupe,
envoya auſſi-toſt des Sergens pour l'ar
reſter.

CHAPITRE XXV.

Continuation de l'hiſtoire du differend entre l'Archeveſque & le Vice-Roy, & de ſes differens effets.

AVSSI-TOST qu'il en eut avis il ſe retira dans l'Egliſe comme dans un azile, où il fit allumer les cierges deſſus l'autel, s'habilla de ſes habits pontificaux avec la mitre ſur la teſte, tenant ſa croſſe d'une main, & le ſaint Sacrement de l'autre ; croyant qu'eſtant en cet eſtat devant l'autel & environné de ſon Clergé, les Officiers & les Sergens ſe retireroient par reſpect & n'oſeroient attenter à ſa perſonne.

Ces Officiers eſtans entrez dans l'Egliſe s'en allerent vers l'autel, & aprés s'eſtre mis à genoux & prié Dieu, ils repreſenterent fort civilement la cauſe de leur venuë à l'Archeveſque, le priant de poſer le ſaint Sacrement ſur l'autel, &

d'ouïr la lecture des ordres qu'ils apportoient au nom du Roy.

Mais il leur répondit que leur mai eſtoit excommunié, & qu'il ne le co deroit plus comme eſtant du corps l'Egliſe, mais comme un membre retra tranché qui n'avoit aucun pouvoir luy commander en l'Egliſe de Dieu, partant que s'ils avoient le ſalut de le ame en recommandation il les pri de ſe retirer paiſiblement, ſans viol les privileges des Egliſes en y mettant execution les decrets de la puiſſance ſecu liere, & qu'il ne ſortiroit point de l'Egli qu'on n'emmenât auſſi le ſaint Sacremen avec luy.

Celuy qui commandoit nommé Tiro ſe tenant debout, luy fit entendr l'ordre qu'il avoit au nom du Roy de ſ ſaiſir de ſa perſonne en quelque lieu qu'i fût, & de le conduire au port de ſaint Iean de Vlhua, pour le mettre entre les mains de ceux à qui il ſeroit ordonné en ce lieu là, pour eſtre enſuite mis ſur un vaiſſeau & tranſporté en Eſpagne comme criminel de leze-Majeſté & perturbatur du repos public.

Mais l'Archeveſque regardant Tirol en ſoûriant, luy dit que les termes injurieux dont ſon maiſtre ſe ſervoit luy

voient estre imputez plûtost qu'à luy, à son favory Pierre Mexie, qui avoient oublé le repos public, & opprimé les uvres ; qu'au reste il l'exhortoit à ne re point de violence en la maison de ieu, de peur d'estre chastié comme roboam pour avoir étendu sa main r l'autel contre le Prophete, & que cet emple luy devoit servir d'avertissement our l'empescher de commettre un sacri-ge dans l'Eglise.

Mais Tirol qui ne vouloit pas perdre mps, sans luy donner loisir de discour davantage, commanda au nom du oy à un Prestre qu'il avoit amené tout xpres, de prendre le saint Sacrement es mains de l'Archevesque, & de le oser sur l'autel ; ce qu'ayant fait ce relat dépouilla ses habits pontificaux, & vec plusieurs protestations qu'on violoit es privileges de l'Eglise, il se rendit en-re les mains de Tirol, apres avoir pris ongé de son Clergé qu'il prit aussi à émoin de l'outrage qu'on luy faisoit.

Ensuite de cela il fut mené prisonnier saint Iean de Vllhua, où il fut mis sous a garde du Gouverneur du chasteau, & eu de temps apres fut embarqué sur un aisseau qu'on avoit equippé tout exprés, & mené en Espagne pour répondre de

sa mauvaise conduite devant le Roy
son Conseil.

Quelque temps apres plusieurs des ha
tans de la ville de Mexique commer
rent à tenir en secret d'estranges disco
contre le Vice-Roy, & blâmer le ba
sement de leur Archevesque, & er
ils ne peurent tellement se retenir qu
n'en parlassent tout ouvertement en p
blic, & ne dissent force choses out
geuses contre Dom Pierre Mexie & le
Vice-Roy.

Ce qu'ils ne faisoient pas seuleme
de leur propre mouvement ; mais
estoient aussi poussez à cela par les E
clesiastiques, qui ayans ce semble juré u
obeïssance aveugle à leur Archevesqu
croyoient qu'ils pouvoient en conscien
se dispenser de celle qu'ils devoient a
Magistrat.

Ces boutefeux pendant quinze jou
ne cesserent d'inspirer la rebellion &
revolte dans l'esprit des peuples, parti
culierement de la populace. L'on exci
toit aussi les Crioles, les Indiens, & le
Mulatres, qu'on sçavoit souffrir avec pein
la justice severe du Vice-Roy, aussi bie
que l'authorité de tous les Gouverneur
qu'on leur envoyoit d'Espagne

Tirol estant retourné de saint Iean de

llhua quinze jours apres ſon depart, n retour ne fut pas plûtoſt ſceu que s malcontens commencerent à ſe de-arer tout ouvertement, & le feu de la dition s'alluma de telle ſorte qu'on 'en attendoit pas moins que la ruine e cette grande ville.

Comme Tirol n'ignoroit pas les mau-ais deſſeins que le peuple avoit con-re luy, il ſe tenoit à couvert en ſa mai-on n'oſant en ſortir pour aller dans les uës, craignant toûjours qu'il ne luy arri-ât quelque mal-heur.

Enfin la neceſſité de ſes affaires l'obli-eant d'aller au Palais du Vice-Roy, il e hazarda d'entrer dans un caroſſe, lont il fit fermer les portieres pour n'eſtre as apperceu ; mais cela n'empeſcha pas ue tous ces malcontens n'en fuſſent aver-is, deſorte que devant qu'il fut arrivé à la place du marché, il y eut quatre ou cinq petits garçons qui ſe mirent à covrir apres ſon caroſſe en criant tout haut, voila le traitre Iudas qui a mis les mains ſur le Vicaire de Ieſus-Chriſt.

A ceux-cy il s'en joignit beaucoup d'autres, & diſoient les uns qu'il le fal-loit pendre, les autres qu'il le faloit aſſommer, & que c'eſtoit un traitre, un chien, & un excommunié.

Le cocher voyant cette émeute po
ſes chevaux au galop pour s'endébarraſ
mais cette canaille ſe mit à courir
toute ſa force apres le caroſſe, en jett
une infinité de pierres & continuant
cris; deſorte que devant que Tirol
paſſé deux ruës, il ſe vit pourſuivi
plus de deux mille enfans d'Eſpagno
d'Indiens, de Negres, & de Mulatr

Enfin avec grand peine & apres av
bien galopé pour ſauver ſa vie, Ti
arriva au Palais du Vice-Roy, où d'abo
il fit fermer toutes les portes craigna
le ſoulevement general qui arriva bien t
apres.

Car il ne fut pas ſi-toſt entré dans
Palais, & les portes fermées, qu'il y e
plus de deux mille perſonnes de tout
conditions dans la place du marché, do
le nombre s'augmenta juſques à plus
ſix ou ſept mille, qui crioient tous co
tre luy, l'appellans traitre & Iudas,
jettant de la boüe & des pierres cont
les feneſtres du Palais.

Le Vice-Roy les envoya prier de
retirer chacun chez ſoy, les aſſeurant qu
Tirol n'eſtoit point en ſon Palais, ma
qu'il s'eſtoit ſauvé par une porte de der
riere.

Cela ne ſervit qu'à échauffer davantag
ce

ditieux, qui d'ailleurs estoient animez
r deux ou trois prestres qui s'estoient
esleez avec eux ; desorte qu'ils se mirent
battre les murailles & les portes du
lais, s'estans armez la pluspart de pi-
es, de halebardes, & de pieux ; &
uelques autres de pistolets & de fusils,
ec quoy ils tiroient sans discretion, &
ns se soucier sur qui leurs coups pour-
ient porter dans le Palais.

Mais ce qui estoit tout à fait estonnant,
toit de voir qu'aucun des principaux
abitans, ny des officiers de Iustice n'o-
ient ny ne vouloient sortir de leurs mai-
ns pour appaiser cette populace, ny
sister le Vice Roy dans le perilleux estat
il estoit reduit.

Au contraire j'ay oüy dire à plusieurs
archands qui avoient leurs boutiques
ns la place du marché, qu'ils s'en moc-
oient, & que ceux qui passoient par là
en alloient en riant, disans qu'il faloit
isser faire cette jeunesse qui les vouloit
nger du tort qu'on leur avoit fait, &
ue devant qu'ils eussent achevé ils trou-
erroient bien où estoient Tirol, Mexie,
celuy qui leur donnoit sa protection,
ntendans parler du Vice-Roy.

Entre ceux qui paroissoient les plus
nimez l'on remarqua un prestre nom-
é Salazar, qui n'estant pas content d'a-

voir tiré plusieurs coups de fusil, c
roit de tous costez pour trouver quel
endroit de la muraille qui fust le p
aisé à abbatre, ou quelque porte qui
plus aisée à enfoncer.

Ayant trouvé que la porte de la pri
estoit la moins forte ils l'ouvrir
de force, ou bien ceux de dedans l
aiderent à l'ouvrir ; quoy que s'en
ils entrerent dedans, & mirent en libe
tous ceux qui y estoient retenus pour le
crimes, qui se joignirent avec eux p
attaquer le Palais.

Le Vice Roy voyant qu'aucun de
amis ny des Magistrats ne venoien
son secours, monta sur les balcons de
Palais avec ses gardes & ses serviteur
fit arborer l'étendart Royal, & son
la trompette pour appeller les habit
au secours de leur Roy, la personne d
quel il representoit en ce lieu là.

Mais cela ne luy servit de rien :
personne ne parut pour le venir seco
rir, & tous les principaux de la ville
tindrent chez eux sans en vouloir sor
pour s'exposer en sa faveur.

Aussi-tost que ces mutins virent a
borer l'étendart Royal, & entendire
prononcer le nom du Roy de dessus
balcons, ils se mirent tous à crier par
verses fois ? *Vive le Roy ; mais que le ma*

ls gouvernement periſſe, & que ceux qui
nt excommuniez periſſent auſſi.

Ces paroles en ſauverent pluſieurs de corde, lors que Dom Martin de Carllo fit faire les informations de tout ce ui s'eſtoit paſſé en cette affaire.

Ils ne ceſſerent pendant trois heures crier de la ſorte, & d'eſcarmoucher ontre ceux qui eſtoient ſur les balcons, ui ſe deffendoient auſſi avec des pierres quelques armes à feu.

Surquoy l'on doit remarquer que dans ute cette diſpute l'on ne tira pas un coup canon : car le Vice-Roy n'en avoit icun dans ſon Palais, & il n'y en a is un dans la ville pour la deffendre, arce que les Eſpagnols ne craignent pas ue les Indiens ſe ſoûlevent, ny qu'aune autre Nation eſtrangere les vienne taquer en ce lieu là.

Pendant environ ſix heures que dura tumulte, il y eut ſept ou huit de ces utins tuez dans le marché par ceux qui toient ſur les balcons du Palais, où un es gardes & un des pages du Vice-Roy rent auſſi tuez par ceux de dehors.

Mais comme la nuit s'approchoit, les editieux apporterent de la poix & du feu, brûlerent la priſon, & une partie du Palais avec la principale porte.

Cela fit que quelques-uns des princi-

paux habitans, de la nobleſſe, & de
juſtice ſortirent, pour empeſcher que
feu ne gagnât dans la ville, & perſ
der à cette populace de vouloir ſe re
rer & êteindre le feu.

Pendant qu'on êteignoit le feu, il y en
pluſieurs qui entrerent dans le Palais,
uns ſe jetterent dans les écuries du Vi
Roy, & enleverent une partie des rich
harnois de ſes chevaux & mulets; & d'a
tres pillerent des coffres, emporterent
tapiſſeries & d'autres meubles, & en a
roient dérobé davantage ſans que les pri
cipaux les en empeſcherent, leur repr
ſentans que c'eſtoit le moyen de ſe pe
dre & d'eſtre découverts.

D'autres ſe mirent à chercher Do
Pierre Mexie, Tirol, & le Vice-Roy: ma
ils ne les peurent jamais trouver, par
qu'ils s'eſtoient échapez en habit déguiſ

L'on ne pût ſçavoir de long-temps
les deux premiers s'eſtoient retirez; ma
il eſt certain que le Vice Roy s'eſta
déguiſé en Cordelier ſortit du Pala
avec un Religieux, & paſſant au trave
de la foule ſe retira dans le convent de
Religieux de ſaint François, où il demeur
toute cette année là, & je l'y vis encor
l'année ſuivante, n'oſant ſortir qu'
n'eût fait ſçavoir au Roy d'Eſpagne &
ſon Conſeil ce qui eſtoit arrivé, & le peri

ans lequel il avoit esté avec toute la ville, l'on n'y eût remedié de bonne heure.

Sa Majesté Catholique & son Conseil pres avoir meurement consideré cette affaire, virent bien qu'elle estoit de consequence, & de mauvais exemple pour tous les autres endroits de l'Amerique, où se trouveroit toûjours assez de factieux pour imiter ceux-cy si l'on ne chastioit les plus coulpables.

C'est pourquoy l'année d'apres en 1625. lors que je passay dans ces pays là, ils envoyerent le Marquis de Serralvo pour Vice-Roy au lieu du Comte de Gelves, fin d'assister aussi Dom Martin de Carillo Prestre & Inquisiteur de Valladolid, à qui l'on donna la commission d'examiner cette mutinerie, avec pouvoir de châtier les coupables & de faire pendre ceux qui l'auroient merité.

I'estois à Mexique lors qu'on travailloit le plus à l'instruction de ce procez, dont je sceus toutes les principales circonstances par le moyen d'un Cordelier qui estoit confesseur de Dom Martin de Carrillo, qui me dit que si l'on eût jugé l'affaire à la rigueur, la pluspart des principaux de Mexique auroient esté chastiez, pour ne s'estre pas rendus à l'étendart Royal quand ils y furent appellez par le son de la trompette.

L'on ſe contenta ſeulement d'oſter charge à quelques-uns des Iuges, qu qu'ils alleguaſſent pour s'excuſer qu' n'avoient pas oſé ſortir, ſçachans q toute la ville ſe ſeroit ſouſlevée contr eux s'ils avoient paru en public.

L'on trouva que ceux qui avoient le plus de part en cette mutinerie, eſtoie les Crioles ou ceux qui ſont nais dans pays, qui ont de l'averſion pour le go vernement d'Eſpagne & pour tous ceux q en viennent, parce qu'ils les maltraite comme j'ay déja dit cy-deſſus, à cau dequoy ils ne cherchent autre choſe qu trouver une occaſion favorable pour ſ cour le joug des Eſpagnols.

Mais il ſe trouva auſſi que les Eccl ſiaſtiques qui eſtoient partiſans de l'A cheveſque, avoient particulierement fo menté cette rebellion ; de ſorte que Salazar & trois autres Preſtres ne ſe fuſſe ſauvez, ils auroient aſſeurement eſté en voyez en Eſpagne pour y eſtre condam nez aux galeres ſuivant l'Arreſt qui fu prononcé contr'eux en leur abſence.

Entre tant de coupables il n'y en eu que trois ou quatre de pendus, & encor ce fut pour les choſes qu'ils avoient pill dans le Palais du Vice-Roy.

Et parce que ſi l'on euſt voulu pour ſuivre cette affaire à la rigueur, il auroi

llu agir contre la plus grande partie des
ibitans, qui se trouvoient avoir trempé
it de conseil, soit d'action, ou par d'au-
es voyes secrettes en cette mutinerie, le
oy fut conseillé de leur accorder plû-tost
ne amnistie generale par sa clemẽce, que
e les chastier par la severité de sa justice.

Le procedé de l'Archevesque fut trou-
é en Espagne beaucoup plus mauvais que
eluy du Vice-Roy ; & il fut long-temps
ans employ, jusques à ce qu'enfin pour
e pas des-obliger tout à fait son party,
c pour ne pas r'allumer un feu qui cou-
oit encore sous les cendres, le Conseil
ugea à propos de luy donner un établisse-
nent honorable dans le pays de sa nais-
ance, en le faisant Evesque de Zamora,
ui est un petit Evesché dans la Castille ;
lesorte qu'on luy rogna les aisles pour
'empescher à l'avenir de voler si haut
qu'il avoit fait ; d'Archevesque il devint
Evesque, & au lieu des soixante mille
écus de rente qu'il avoit auparavant, il
allut qu'il se contentât d'un revenu de
quatre ou cinq mille écus.

Le Comte de Gelves fut aussi renvoyé
en Espagne ; mais il fut fort bien receu
à la Cour, & sa Majesté Catholique luy
donna la charge de grand Escuyer, qui
est une dignité des plus honorables du
Royaume.

Parce que cette hiſtoire ſert à repreſen
l'état auquel ſe trouvoit la ville de Me
que lors que i'y eſtois, j'ay creu que
ne la devois pas oublier dans mon liv
afin qve le Lecteur en puiſſe tirer les co
ſequences qu'il jugera à propos, & r
marquer en paſſant combien l'avarice
une choſe pernicieuſe aux Princes &
ceux qui gouvernent les Eſtas, auſſi bi
que la vanité & l'emportement en ce
qui ont du pouvoir dans l'Egliſe.

Aprés avoir amplement décrit l'eſt
de la Ville de Mexique du temps de Mo
tezuma, & celuy d'aprés ſa mort, &
confuſion où elle eſtoit encore lors q
j'arrivay en ce pays là, il eſt temps qu
je ſorte de cette ville, pour vous repr
ſenter les lieux les plus remarquables q
ſont aux environs, & en ſuite les autr
Provinces de l'Amerique, devant que
parle du voyage que ie fis à Guatimala
qui eſt à plus de trois cens lieuës de
ville de Mexique en tirant vers le midi
& de Guatimala à Coſta-rica & Nicoya
qui ſont encore a plus de trois cens li
euës au de la de Guatimala en allant toû
jours vers le Sud.

Fin de la premiere partie.

TABLE
DES CHAPITRES
Qui sont contenus en ce Livre.

CHAPITRE I.

Comment & en quelles Provinces des Indes Orientales & Occidentales qui appartiennent à la Couronne de Castille, l'on envoye des Missions de Religieux ; & particulierement de celle qui y fut envoyée en l'année 1625. pag. 1

CHAP. II. *Engagement de l'Auteur pour les Philippines, & ce qui se passa jusques à son depart de Cadis pour la Nouvelle Espagne,* pag. 13

CHAP. III. *Du depart de la Flote des Indes, de Cadis l'an 1625. & des choses plus memorables arrivées durant ce voyage,* pag. 25

CHAP. IV. *Des Isles que nous découvrîmes, & les choses qui nous y arriverent,* pag. 34

CHAP. V. *Histoire remarquable d'un Mulatre chrestien né en Espagne, & rencôtré par hazard à la Guadeloupe par des Iesuites,* p. 39

CHAP. VI. *La suite de nostre Voyage à Saint Iean de Vlhua, autrement la Vera Crus, & comme nous y debarquâmes,* pag. 49

CHAP. VII. *Comme nous débarquâmes à la*

Vera Crus autrement saint Iean de Vlhua, la reception qui nous y fut faite, pag.

CHAP. VIII. *Description du port & de ville de saint Iean de Vlhua, & d'un tre blement de terre & autres choses qui ar verent à l'Auteur jusques à son depart cette ville pour aller à Mexique.* pag. 6

CHAP. IX. *Du voyage que nous fimes dep saint Iean de Vlhua jusques à Mexique, des bourgs & principaux villages qui trouvent sur le chemin.* pag. 7

CHAP. X. *Arrivée de l'Auteur à Segura- la Frontera ville bâtie par Cortez, avec description, & l'origine de sa construction* pag. 89

CHAP. XI. *Description de la grande ville Tlaxcallan & de son territoire.* pag 9

CHAP. XII. *La suite de nostre voyage Tlaxcallan à Mexique par la ville de Anges & Guacocingo,* pag 10

CHAP. XIII. *Où l'Auteur en continuant description de ce qu'il voit de remarquabl en ce voyage, prend occasion de rapporte diverses circonstances curieuses de la con queste de ces pays-là par les Espagnols.* p 113

CHAP. XIV. *Description de la grande & fa meuse ville de Mexique, comme elle estoit au temps passé, & comme elle est à present, particulierement de l'estat où elle estoit en l'année 1625.* pag. 129

CHAP. XV. *Description du Lac de Mexiq e,*

& des differentes eauës dont il eſt compoſé ; avec des circonſtances remarquables ſur ce ſujet, pag. 139

CHAP. XVI. *Deſcription du Palais de Montezuma, de ſes armes, de ſes meubles, de ſes femmes, de ſes officiers, de leur differentes fonctions, des diverſes eſpeces d'animaux qui y eſtoient nourris, de ſes jardins, de ſon Arcenal, & autres particularitez,* pag. 142

CHAP. XVII. *De l'etymologie & antiquitez de Mexique, & de l'origine de ſes Fondateurs, avec un abregé chronologique de ſes Roys juſques à Montezuma,* pag. 154

CHAP. XVIII. *Abregé hiſtorique de la priſe de Mexique par les Eſpagnols,* p. 157

CHAP. XIX. *Deſcription de l'Eſtat de Montezuma, de ſes Palais, du Temple, & du Marché, lors que les Eſpagnols s'en rendirent les maiſtres,* pag. 168

CHAP. XX. *Deſcription d'un Temple, & des richeſſes admirables & ſurprenantes que l'on y voit,* pag. 183

CHAP. XXI. *Du partage que fit Cortez entre les Conquerans des principaux Palais & quartiers de la ville de Mexique, & ce qu'il deſtina pour l'Hoſtel de ville, les Egliſes, & autres edifices publics ; avec l'eſtat preſent de cette grande ville & des environs,* p. 189

CHAP. XXII. *Des fruits qui ſe mangent ordinairement à Mexique, & qui croiſſent aux environs de cette ville,* pag. 216

TABLE DES CHAPITRES
CHAP. XXIII. *De l'eſtat Eccleſiaſtiq*
politique, & militaire de Mexique, p. 2
CHAP. XXIV. *Hiſtoire memorable d'un d*
ferent arrivé entre l'Archeveſque &
Vice-Roy, & du ſoulevement qu'il cauſ
Mexique en 1624. pag 2
CHAP. XXV. *Continuation de l'Hiſtoire*
differend d'entre l'Archeveſque & le Vic
Roy, & de ſes differens effets, p. 2

Fin de la Table.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy donné à S. Germ
en Laye le 7. decembre l'an de Grace 1674. Et de no
Regne le 30. Signé par le Roy en ſon Conſeil Dalence. Il
permis au Sieur De Beaulieu d'imprimer, faire imprim
vendre & diſtribuer un Livre intitulé, *Nouvelle Relation*
Indes Occidentales; durant le temps de dix années, à com
ter du jour que ledit Livre ſera achevé d'imprimer en un
pluſieurs volumes & deffenſes ſont faites à tous Imprimeu
Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & conditi
qu'ils ſoient, d'imprimer, faire imprimer, vendre, diſtribu
ny extraire aucune choſe dudit Livre, ſans le conſenteme
dudit Sieur De Beaulieu ſur peine de confiſcation des Exe
plaires con-trefaits au prejudice des preſentes, & de quin
cens livres d'amende, dépens, dommages & intereſts du
Suppliant, & de ceux qui auront droit de luy, ainſi q'uil
plus amplement porté par l'Original.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires
Imprimeurs, ſuivant l'Arreſt du Parlement du 8. Avril. 165
A Paris le 3. Fevrier 1674. Signé Thery *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le vingtién
Janvier 1676.

Ledit Sieur De Beaulieu *a cedé ſon droit de Privilege*
Gervais Clouzier pour en joüir le temps porté par iceluy, c
ſuivant l'accord fait entr'eux.

NOUVELLE RELATION,

CONTENANT

LES VOYAGES DE THOMAS GAGE dans la Nouvelle Eſpagne, ſes diverſes avantures; & ſon retour par la Province de Nicaragua juſques à la Havane.

AVEC

LA DESCRIPTION DE LA VILLE de Mexique telle qu'elle eſtoit autrefois, & comme elle eſt à preſent.

ENSEMBLE VNE DESCRIPTION exacte des Terres & Provinces que poſſedent les Eſpagnols en toute l'Amerique, de la forme de leur gouvernement Eccleſiaſtique & Politique, de leur Commerce, de leurs Mœurs, & de celles des Crioles, des Metifs, des Mulatres, des Indiens, & des Negres. Et un Traité de la Langue Poconchi ou Pocomane.

Dedié à Monſeigneur COLBERT Secretaire d'Etat.

Le tout traduit de l'Anglois par le ſieur DE BEAULIEU HUËS O NEIL.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,
Chez GERVAIS CLOUZIER au Palais ſur les degrez en montant pour aller à la Sainte Chapelle, au Voyageur.

M. DC. LXXVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TABLE
DES CHAPITRES
Qui ſont contenus en ce Livre.

CHAPITRE I.

DEſcription des Provinces du Nouveau monde ou de l'Amerique & des lieux les plus remarquables qui ſont autour de la ville de Mexique. page 1.

CHAP. II. Des mœurs & coûtumes des peuples de Mechoacan, de leurs ceremonies, de l'enterrement de leurs Roys, & des ſacrifices qui s'y faiſoient. pag. 16.

CHAP. III. Suite de la deſcription des Provinces qui dependent de Mexique, & de leurs principalles villes, avec les conjectures de l'Auteur ſur l'origine de leurs peuples. pag. 24.

CHAP. IV. L'Auteur ayant promis de donner une deſcription ſuccincte & generale de tout ce que les Eſpagnols poſſedent au Nouveau monde, continuë

dans ce chapitre de décrire la Peruvi-
ne, ou ce qui leur appartient en la pa-
tie Meridionale de l'Amerique. pag. 3
CHAP. V. *Description Geographique a*
Isles qui appartiennent aux Espagn
en l'Amerique, & particulierement
la Marguerite, & de la peſche des pe-
les qui s'y fait ; avec un état de leu
principalles forteresſes, & des ports
plus conſiderables qui y ſont. pag.
CHAP. VI. *Depart de l'Auteur de la vi-*
de Mexique pour aller à Chiapa q
eſt plus au midy, avec la deſcripti
des lieux les plus remarquables qui ſo
ſur le chemin. pag. 6
CHAP. VII. *L'Auteur part enfin de M*
xique avec un Religieux de ſon ord
pour aller en la Province de Guatima
& fait une deſcription exacte de
qu'il vit digne de remarque ſur ce
route, & de la maniere dont il fut
cüeilli par les Eſpagnols & par les
diens aux lieux par où il paſſa juſqu
à la ville de Guaxaca à ſoixante lie
de Mexique. pag. 8
CHAP. VIII. *Deſcription de la ville*
Eveſché de Guaxaca. pag. 8
CHAP. IX. *Départ de l'Auteur pour*
ler à la ville de Chiapa à cent lieuës

celle de Guaxaca; l'avantage qu'ont les Religieux qui voyagent sur cette route, dont la description est pleine de diverses choses singulieres. pag. 93.

CHAP. X. *Arrivée de l'Auteur à Tapanatepeque, sa description, la resolution qu'il prit avec son compagnon de prendre leur chemin par les montagnes Quelenes les plus hautes de toute la nouvelle Espagne, avec le recit des dangers qu'ils y coururent d'estre precipitez & d'y mourir de faim, par des tempestes qui y survinnent de temps en temps.* page. 109.

CHAP. XI. *Arrivée de l'Auteur à Chiapa des Indiens, où il rencontre le frere Boralho Religieux de son ordre qui estoit parti de Mexique avant luy dans le mesme dessein d'éviter la mission des Philippines, & de ce qu'il y aprit de luy, & de ce qui se passa entr'eux & le Superieur des Jacobins de Chiapa, & de l'accueil qu'il leur fit.* pag. 122.

CHAP. XII. *L'Auteur part de la petite ville de saint Christophle avec son compagnon, apres qu'ils eurent perdu leur liberté qu'ils avoient jouée au trictrac contre des boëtes de Chocolate avec le Superieur du convent des Iacobins.* p. 134.

CHAP. XIII. *Reception que firen*
l'Auteur les Indiens de Chiapa &
Superieur des Iacobins, & de q
maniere il satisfit à ce qu'il avoit p
au trictrac le jour d'auparavant. p.
CAHP. XIV. *Description de la Prov*
de Chiapa, & des villes & pri
paux bourgs qui en dependent. pag.
CAHP. XV. *Conference d'un gentill*
me Criole avec l'Auteur. pag.
CHAP. XVI. *De l'état Ecclesiastiqu*
Chiapa, de l'étenduë de l'Evesché
de ce qui arriva à un Evesque
avoir voulu remedier à l'abus de l'u
du chocolate par les femmes dans l'E
se pendant la messe, qui le firent
poisonner dans du chocolate. pag.
CHAP. XVII. *Description de la vill*
Chiapa des Indiens, & de leurs
vileges, de leurs inclinations, de
commerce, & de leurs occupations
dinaires. pag.
CHAP. XVIII. *Description de la P*
vince des Zoques contiguë à celle
Chiapa, ses richesses, son comme
& les avantages quelle a sur ses
sins pour le trafic & le transport de
marchandises. pag.
CHAP. XIX. *Du Chocolate & de l'*

DES CHAPITRES.
tolle qui ſont les deux breuvages dont l'on ſe ſert ordinairement dans les Indes, & des diverſes façons de les apréter, avec les qualitez des ingrediens qui entrent en leur compoſition. pag. 183.
HAP. XX. *L'Auteur part de la ville de Chiapa pour aller à Guatimala, & fait la deſcription des lieux principaux qui ſont ſur le chemin.* pag. 204.
HAP. XXI. *Avanture perilleuſe de l'Auteur, qui le fait paſſer malgré luy pour un ſaint parmy les Indiens, pour s'en eſtre heureuſement échapé.* pag. 224.
HAP. XXII. *L'Auteur continuë ſa route & ſes remarques, & de la maniere obligeante dont il eſtoit reçeu, regalé, & ſervi des Indiens par tout où il arrivoit.* pag. 232.

Fin de la Table.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy donné
Germain en Laye le 7. Decembre l'a
Grace 1674. Et de noſtre Regne le 30. Sign
le Roy en ſon Conſeil Dalence. Il eſt permi
Sieur DE BEAULIEU d'imprimer, faire impri
vendre & diſtribuer un Livre intitulé, *Nou*
Relation des Indes Occidentales, durant le te
de dix années, à compter du jour que ledi
vre ſera achevé d'imprimer en un ou pluſ
volumes, & deffenſes ſont faites à tous Im
meurs, Libraires, & autres perſonnes de c
que qualité & condition qu'ils ſoient, d'impri
faire imprimer, vendre, diſtribuer, ny extrair
cune choſe dudit Livre, ſans le conſentemen
dit Sieur DE BEAULIEU ſur peine de confiſca
des exemplaires contrefaits au prejudice des
ſentes, & de quinze cens livres d'amende,
pens, dommages & intereſts dudit Supplian
de ceux qui auront droit de luy, ainſi qu'i
plus amplement porté par l'original.

Regiſtré ſur le Livre de la communauté des
braires & Imprimeurs, ſuivant l'Arreſt du P
lement du 8. Avril 1653. A Paris le 3. Fevrier 16
Signé TIERY, *Syndic.*

Acheve d'imprimer pour la premiere foi
vingtiéme Janvier 1676.

Ledit Sieur DE BEAULIEU *a cedé ſon droit*
Privilege à Gervais Clouzier pour en jouïr
temps porté par iceluy, & ſuivant l'accord
entr'eux.

NOUVELLE RELATION DES NDES OCCIDENTALES.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description des Provinces du nouveau monde ou de l'Amerique, & des lieux les plus remarquables qui ſont autour de la ville de Mexique.

QUOY que les voyages que j'ay faits dans l'Amerique, n'ayent gueres eſté au delà de mille ou douze cent lieuës, qui en eſt pas la cinquiéme partie, j'ay crû outesfois, qu'il eſtoit à propos pour l'ac-

compliſſement de mon ouvrage, de n
tendre au delà de ce que j'ay veu,
faiſant ici premierement une deſcript
generale de ſes Provinces, & puis
ſuite une plus particuliere des lieux
j'ay demeurez pendant douze ans, &
j'ay remarqué exactement en voyage.

Cette partie du monde ſe diviſe
deux autres parties principales, qui
la Mexicane, & la Peruviane, qui c
tiennent pluſieurs grands païs, & di
ſes Provinces, dont il y en a quelq
unes qui ſont auſſi grandes que
noſtre Royaume d'Angleterre.

Mais parce que le Mexique qui c
munique ſon nom à la moitié de l'A
rique, s'appelle à preſent la nouv
Eſpagne, de là vient que ſes Pri
mettent entre leurs autres titres celu
Roys des Eſpagnes.

La Mexicane contient particulieren
tous les païs qui ſont du coſté du N
& les Provinces qui y ſont découve
à preſent, ſçavoir Mexique, Quiv
Nicaragua, Iucatan, la Floride, la
ginie, la Norumbegue, la nouvelle F
ce, la terre de Cortereal, & l'Eſtot
de, dont le tour eſt d'environ quatre
trois cens lieuës.

La Peruviane comprend tout ce qui eſt
coſté du Sud, & ſe joint à la Mexi-
ne par l'Iſthme ou Deſtroit de Darien,
i n'a que dix-ſept milles de largeur,
douze, à ce que diſent quelques-uns,
l'endroit le plus étroit, entre la mer
Nort & la mer du Sud.

L'on a propoſé pluſieurs fois au Con-
il d'Eſpagne de faire un canal qui fuſt
vigable au travers de ce deſtroit,
ur accourcir le voyage de la Chine,
des Moluques.

Mais juſques à preſent les Roys d'Eſ-
gne ne l'ont pas entrepris, ſoit qu'ils
ent eu crainte que le reſte des Indiens
riſt en cét ouvrage, ou qu'en abandon-
nt la route ordinaire par le Cap de
nne Eſperance, ces mers ne devinſ
t la retraite des Pirates.

Quoy qu'il en ſoit, cela n'a pas en
re eſté entrepris par les Eſpagnols, qui
lleguent point d'autres raiſons que cel-
que je viens de dire: outre que la
mmodité & l'utilité tout enſemble
on tireroit de tranſporter par-là les
rchandiſes de la mer du Nort en la mer
Sud, n'eſt pas pour eux une raiſon ca-
ble de les obliger à ces dépenſes extra-
linaires, & peu convenable à une na-

tion pareſſeuſe pour les travaux, &
n'aime que le gain preſent.

Dans cette partie de l'Amerique
l'on appelle la Peruviane, ſont com
ſes les Provinces de la Caſtille d'or
la Guiane, du Peru, du Chili, du
raguay, & du Breſil, qui ont plus de
mille lieuës de tour.

Je ne feray point de deſcription p
culiere de toutes ces Provinces, p
qu'il y a d'autres Autheurs qui en a
plus de connoiſſance que moy, en
écrit amplement; & qu'une bonne p
n'eſtant pas de la domination des E
gnols avec qui j'ay veſcu, ils m'en
appris ſi peu de choſe, que je n
veux arreſter à décrire que ce que
veu, & appris de veritable en mes v
ges.

C'eſt pourquoy pour retourner
partie Septentrionale, je m'arreſtera
la principale de ſes Provinces, qu
celle de Mexique.

Dans cette Province il y a plu
rivieres dont le ſable eſt meſlé de
lettes d'or, & où il ſe trouve quant
Crocodiles; mais qui ne ſont pas ſi
que ceux d'Egypte, & que les In
mangent comme une viande delica

Elle eſt renommée par les montagnes
e Popochampeche & Popocatepec,
ui ſont de la meſme nature que les mon-
gnes d'Etna & du Veſuve ; meſmes
i tirant vers le Sud juſques à la ville
e Leon en la Province de Nicaragua ,
s'y trouve pluſieurs de ces montagnes
ui jettent du feu.

Mais Popocatepec eſt une des princi-
ales , dont le nom ſignifie montagne de
umée , parce qu'elle jette ſouvent du feu
c de la fumée ; elle eſt à huit lieuës de
Cholola , & le chemin pour y monter
ſt fort faſcheux à cauſe de la quantité
e pierres que l'on y rencontre.

Devant que Cortez paſſât par ce che-
in-là pour aller à Mexique , il y en-
oya dix Eſpagnols pour le reconnoiſtre,
vec pluſieurs Indiens pour porter les vi-
res , & leur ſervir de guides.

Comme ils approchoient du haut de
a montagne , ils ouïrent un ſi grand
ruit qui venoit de là qu'ils n'oſerent
n approcher , parce que la terre trem-
loit ſous leurs pieds , & qu'il y avoit
ant de cendres qu'ils ne pouvoient mar-
her qu'avec peine.

Neantmoins il y en eut deux des plus
ardis , & plus curieux que les autres, qui

monterent jusques au haut laissans le
compagnons derriere, & passerent ce
sert de cendres, & enfin arriverent d
un endroit où ils virent une grosse fum
fort épaisse, & comme ils y eurent
meuré un peu de temps, l'obscurité s
vanoüit en partie, & le Vulcan ou
bouche de la caverne parut à découve
qui a environ une demie-lieuë de to
& sembloit à un fourneau de verrer
dont l'air sortoit avec un sifflement
subtil & si violent, que toute la mon
gne en trembloit.

La fumée & la chaleur estoient
grande, qu'ils n'y pûrent demeur
long-temps, & furent contraints de s'
retourner bien viste par le chemin qu'
estoient venus; mais ils n'estoient p
encore fort loin, lors que ce Vulc
commença à vomir des flâmes de fe
des cendres & des charbons, & final
ment des pierres toutes ardentes, de so
te que s'ils n'eussent par bonheur re
contré un roc sous lequel ils se mirent
couvert, il est constant qu'ils auroie
esté brusslez.

Cette montagne ressemble à cel
d'Etna qui est en Sicile; elle est haut
& ronde, & sur le haut il y a de

eige tout le long de l'année.

Dix ans durant devant la venuë de Cor-
ez elle n'avoit jetté aucune vapeur ny
umée ; mais en 1540. elle recommença
bruſler, & fit un ſi grand bruit, que
eux qui demeuroient à plus de quatre
euës de là, en furent tout eſtonnez,
c jetta des cendres juſques à Tlaxcal-
n qui en eſt à douze lieuës ; & quel-
ues-uns meſmes diſent qu'il y en eut
ui furent portées juſques à plus de
uinze lieuës de là, où elles bruſlerent
s herbes dans les jardins, les bleds à
campagne, & les toiles qu'on avoit
tenduës pour ſécher.

Cette Province eſt bornée du coſté
'Orient par le Jucatan, & le golphe de
lexique ; du coſté d'Occident par l'Iſle
e Californie ; & au midy par la partie
e l'Amerique qu'on appelle la Peru-
iane.

Mais ſes limites ſont inconnus du
oſté du Septentrion, de ſorte que nous
e ſçaurions aſſeurer au vray, ſi cette
artie du nouveau monde eſt une Iſle ſe-
arée de l'ancien, ou ſi c'eſt un meſme
ontinent.

Elle eſtoit extremement peuplée devant
arrivée des Eſpagnols, qui pendant dix-

ſept ans firent mourir plus de ſix milli
de perſonnes, faiſant brûler les un
arrachant les yeux aux autres, &
expoſant aux beſtes ſauvages pour
eſtre devorez.

Cette partie principale de l'Ameri
appellée Mexique, eſt encore ſubdi
ſée en quatre autres Provinces, qui ſ
Themiſtitan, la nouvelle Gallice, M
choacan, & Guaſtacan.

Themiſtitan eſt la plus grande &
plus conſiderable de ces quatre Prov
ces : car elle contient ſix villes, &
tr'autres celle de Mexique, qui comm
nique ſon nom à la moitié de l'Am
que, & eſt le Siege de l'Archeveſc
& du Vice-Roy, dont j'ay décrit
grandeur & la richeſſe cy-deſſus.

La ſeconde eſt la ville des Anges;
troiſiéme Villarica; la quatriéme An
quera; la cinquiéme Meccioca; la ſix
me Ottopan.

Mais ces quatre dernieres ſont
conſiderables, & ce qui leur a fait d
ner ce nom de citez ou de villes,
que les Eſpagnols avoient deſſein d
tablir un Eveſque en chacune; m
ils n'ont pû venir à bout de ce deſſei
parce que Mexique & la ville des A

ges ont attiré la plus grande partie du commerce & des habitans de ces quatre villes.

Mais particulierement il y a un si grand abord à Mexique, que la plusspart des villes ou bourgs d'alentour qui appartenoient autrefois aux Indiens, sont à present habitez par les Espagnols, & par les Mestifs.

Je ne sçaurois oublier en parlant des lieux qui sont aux environs de la ville de Mexique, celuy qu'on appelle Chapultepec, qui s'est rendu fameux pour avoir du temps des Payens servi de sepulture à leurs Empereurs, & les Espagnols en ont fait aujourd'huy l'Escurial de l'Amerique, où l'on enterre aussi les Vice-Roys qui meurent en ce païs-là.

Il y a un magnifique Palais, avec de beaux jardins qui sont embellis de quantité de jets d'eau & de reservoirs de poisson, où les Vice-Roys & la Noblesse de Mexique se vont souvent divertir; on tient aussi que la Chapelle du Vice-Roy vaut plus d'un million d'or.

Tacuba est aussi un bourg fort agreable, plein de jardins & de vergers sur le chemin de Chapultepec.

Toluco est situé vers le midy où il

se fait un riche commerce, & particu
lierement de jambons & pourceaux salez
qu'on transporte en divers endroits
pource que ce sont les meilleurs de ce
quartiers là.

A l'Occident il y a un bourg nomm
la Pieté qui est au bout d'une de
chaussées, où les habitans de Mexiqu
viennent faire leurs devotions devan
une Image de la Vierge, qu'ils ont en
richie d'une infinité de dons, de chaines
& de couronnes d'or.

Mais le lieu le plus agreable de tou
ceux qui sont au tour de Mexique, es
celuy qu'ils appellent le desert ou la soli-
tude, qui est à trois lieuës de la ville
vers le Nort-ouëst ; Et si toutes les
solitudes estoient pareilles à celle cy, la
demeure en seroit beaucoup plus agrea-
ble que celle des villes.

Ce lieu a esté basti par les Carmes
Dschaussez, qui s'y retirerent comme
dans un hermitage, & y bastirent un
magnifique Convent, qui est d'autant
plus digne d'admiration, qu'il est basti
sur une montagne & tout environné de
rochers.

Ils ont fait faire environ dix caves ou
voutes entre les rochers tout au tour de

eur Convent, en forme de logettes pour es hermites, & de chapelles de devo- on embellies d'images & de peintures, vec plusieurs disciplines de fil defer, de erges de fer, de haires, de ceintures gar- ies de pointes de fer pour mettre sur la eau nuë, & plusieurs semblables instru- ents de mortification, qui sont expo- z dans ces chapelles à la veuë d'un cha- un, afin qu'on admire la mortification l'austerité de leur vie.

Toutes ces chapelles sont environnées e vergers & de jardins pleins de uits & de fleurs, qui contiennent rés d'une lieuë de tour, & en divers ndroits l'on trouve des fontaines qui ortent des rochers, dont l'eau est fraiſ- he & bonne à boire, qui avec l'om- rage des palmites rendent cet hermi- ge un des plus agreables lieux du mon- e.

Il y a quantité de roses, de jasmins, de toutes les plus belles fleurs qui se uissent trouver en tous ces païs-là; de orte, que rien ne manque en ce desert ui puisse donner du plaisir aux sens, & tisfaire la veuë ou l'odorat.

L'on change ces hermites tous les huit ours, de sorte que quand ils ont achevé

leur ſemaine ils retournent à leur Co
vent, & l'on en envoye d'autres en le
place, qui apportent avec eux des bo
teilles de vin, des confitures, & d'autr
vivres; car pour des fruits ils en tro
vent ſuffiſamment en ce lieu-là.

C'eſt une choſe merveilleuſement b
le à voir que la diverſité de ces font
nes & de ces jets d'eau qui ſont au to
de ces jardinages; mais encore plus
grand abord des caroſſes pleins de Ge
tilshommes, de Dames & d'autres hab
tans de la ville de Mexique, qui s
viennent divertir, & viſiter ces herm
tes qu'ils reverent comme des ſaints.

Perſonne ne les va voir qui ne le
porte des confitures, ou quelqu'aut
choſe ſemblable, afin d'avoir part
leurs prieres; on leur donne auſſi
grandes aumônes en argent pour fai
dire des meſſes; mais ſur tout ils fo
de riches offrandes de diamans, de pe
les, de chaiſnes & couronnes d'or,
des robes de drap d'or & d'argent à u
Image qui eſt dans l'Egliſe qu'ils appe
lent Noſtre Dame du Mont Carme
devant laquelle il y avoit vingt lamp
d'argent, dont la moindre valoit plus
quatre cens écus.

Sur le chemin de cet hermitage, il y a encore un autre bourg qu'on appelle Tacubaya, où il y a un riche Convent de Religieux de l'Ordre de Saint François, & plusieurs beaux jardins.

Ce lieu est fort frequenté à cause de l'excellente musique de l'Eglise de ce Convent ; en quoy les Religieux ont si bien instruit les Indiens, que leur musique n'est pas moins estimée que celle de l'Eglise Cathedrale de Mexique.

Ces lieux-là sont les principaux de tous ceux que j'ay veus, & où je me suis souvent promené avec mes amis pendant que je demeurois proche de Mexique, dont j'ay crû devoir parler devant que de passer à la description des autres Provinces,

La Province de Guastacan est située sur la route de saint Jean de Vlhua à Mexique, qui n'est pas si pauvre que Heylin l'a fait : car à present il y a quantité de riches fermes où l'on cultive le sucre & la cochenille, & s'étend jusques à la vallée de Guaxaca qui est un lieu fort riche.

La ville de Tlaxcallan dont j'ay parlé, estoit autrefois la principale de cette Province : mais à present ce sont celles de

Guaxaca & Xalappa, où l'on a esta
deux Eveschez.

Elle est aussi considerable par un po
de mer, qu'on appelle Villa-ricca, c'est
dire Richeville, qui l'est en effet au
bien que de nom, parce que tout le tra
fic qui se fait entre l'ancienne & la no
velle Espagne passe par là.

Les Espagnols y ont deux riches co
lonies; la premiere s'appelle Panic
& la seconde saint Jacques des vallée

La troisiéme Province de Mexiq
s'appelle Mechoacan, & a quatre-vin
lieuës de tour.

C'est un païs extremement riche, &
qui abonde en toutes les choses nece
saires à la vie: Il y a grand nombre d
meuriers, de soye, de miel, de cire
d'ambre noir; & l'on y fait aussi quantit
d'ouvrages de plumes qu'on estime beau
coup pour leur beauté; & il s'y trouv
une telle quantité de certains poissons ex
cellens, qu'elle en a pris son nom d
Mechoacan, qui signifie une pescherie
ou un lieu propre à pescher du poisson.

Le langage des Indiens est élegant &
abondant en termes propres; Ils son
aussi de belle taille, robustes, agissants
& pleins d'esprit, comme l'on peut voi

r leurs ouvrages ; mais particulierement
r ceux de plumes , qui ſont ſi beaux,
'on les met au rang des plus riches
eſens qu'on fait au Roy & aux plus
ands Seigneurs d'Eſpagne.

La principale ville de cette Province
: Vailladolid où il y a un Eveſché ; &
ſuite il y a Sinſonſe où les Roys du
ïs faiſoient autrefois leur demeure ; &
ſcuar & Colima , qui ſont de grands
urgs habitez par des Indiens & des Eſ-
gnols.

Il y a auſſi deux bons havres ou ports
mer , qu'on appelle l'un ſaint An-
ne , & l'autre Santjago ou ſaint Jac-
es.

Ce païs de Mechoacan eſtoit preſ-
'auſſi grand que l'Empire de Mexique,
s que Cortez conquit ces païs-là.

Le Roy qui regnoit en ce temps-là
ppelloit Cacouzin , qui eſtoit un des
ands amys de Cortez & des Eſpagnols,
qui ſe rendit volontairement Vaſſal du
oy d'Eſpagne.

Neantmoins la cruauté de Dom Nu-
o de Guſman premier Preſident de la
hancellerie de Mexique, fut ſi grande,
'ayant appris qu'il avoit eſté privé de
Charge , il fit deſſein d'aller faire

guerre aux Teuchichimeques, mena
avec luy cinq cens Eſpagnols, &
mille Indiens qu'il emmena par force
Mechoacan, avec leſquels il conquit X
liſco qu'on appelle à preſent la nouve
Gallice.

En paſſant par Mechoacan il prit p
ſonnier le Roy Cacouzin, quoy qu
n'euſt rien fait contre luy, luy prit
mille marcs d'argent avec beaucoup d
& d'autres richeſſes, & enfin le fit brû
avec la pluſpart des principaux de ſ
royaume, craignant qu'ils ne fiſſent
plaintes contre luy, diſant qu'un ch
mort n'abbaye plus.

CHAPITRE II.

*Des mœurs & couſtumes des peup
de Mechoacan, de leurs cerem
nies, de l'enterrement de leurs Ro
& des ſacrifices qui s'y faiſoie*

LE peuple de ce royaume eſtoit au
ſuperſtitieux & idolatre, que dans
autres endroits de l'Amerique.

Le divorce n'eſtoit point permis e

'eux, ſi ce n'eſt que l'un d'eux fiſt ſer-
ent qu'au temps de leur mariage, ils ne
eſtoient point regardez fermement en-
e les yeux, qui eſtoit la marque de leur
nſentement mutuel.

Leur idolatrie & leur cruauté paroiſſoit
ıſſi à l'enterrement de leurs Roys: car
ors que quelqu'un de ces Rovs ſe voyoit
duit à l'extremité, & qu'il n'y avoit
lus d'eſperance de gueriſon, il nommoit
eluy de ſes enfans qui devoit eſtre l'he-
tier de ſa couronne, qui dés l'in-
ant qu'il eſtoit nommé faiſoit inviter
ous les Gouverneurs & Officiers du
oyaume à venir aſſiſter à l'enterrement
e ſon pere, & celuy qui n'y venoit pas
ſtoit chaſtié comme criminel de leze
ajeſté.

Auſſi-toſt que la mort du Roy eſtoit
ſſeurée, chacun de quelque condition
qu'il fût apportoit des preſens à ſon ſuc-
eſſeur, pour marque qu'ils approuvoient
on advenement à la couronne.

Que ſi le Roy n'eſtoit pas tout à fait
nort, mais ſeulement dans l'agonie, l'on
enoit les portes fermées, & il n'eſtoit
as permis à perſonne d'entrer; mais
auſſi-toſt qu'il eſtoit mort ils ſe met-
oient tous en deüil, & chacun pouvoit

entrer dans le lieu où le corps estoit
posé, & le toucher avec les mains.

Aprés cela on lavoit le corps avec
eaux de senteur, puis on luy donnoit
chemise fine, & l'on mettoit des souli
de peau de cerf en ses pieds, des camp
nes d'or au bas de ses jambes, desbr
selets d'or enrichis de turquoises à l'e
tour de ses bras, un collier d'or &
pierres precieuses à son col, & des bo
cles d'or à ses oreilles, avec une gro
turquoise à la levre d'embas.

Ce corps estoit ensuite de cela couc
sur un lit dans une grande biere, aya
à l'un de ses costez une trousse de fl
ches, & à l'autre une image ou represe
tation de mesme grandeur que luy fai
de mantes fines, avec un grand bouqu
de belles plumes à la teste, des soulie
en ses pieds, des brasselets, & un colli
d'or.

Et comme il y avoit plusieurs perso
nes, tant hommes que femmes, destinée
à mourir pour l'accompagner & le se
vir en l'autre monde, on lavoit aussi soi
gneusement leurs corps, & on leur fai
soit faire grand chere jusqu'à les enyvrer
afin qu'ils eussent moins de peine à mou
rir.

Le nouveau Roy nommoit ceux qui voient mourir pour aller servir son pe; & la plus part de ces miserables esti-oient que c'estoit là le plus grand bon-eur qui leur pouvoit arriver, & qu'a-és leur mort ils joüiroient avec leur oy d'une gloire immortelle.

Premierement l'on destinoit à mourir filles de bonne maison; la premiere ur garder les pierreries qu'il avoit ac-ûtumé de porter sur soy; la seconde ur luy servir d'eschanson; la troisiéme ur luy verser de l'eau à laver ses mains, ec un bassin & une esguiere; la qua-éme pour luy presenter le pot de cham-e; la cinquiéme pour luy servir de cui-iere; & la sixiéme pour estre sa blan-isseuse.

On faisoit mourir aussi plusieurs fem-es tant esclaves que de libre condition, ur servir ces demoiselles, & un hom-e de tous les mestiers de la ville.

Aprés qu'on avoit bien lavé tous ceux ui devoient mourir, & qu'on leur avoit it bonne chere, on leur peignoit le vi-ge de jaune, & on leur mettoit sur la ste une couronne de fleurs.

Ils marchoient ensuite en procession evant la biere où estoit le corps du

defunt Roy ; les uns joüoient de certai
eors faits de coquilles de vignols ou
maçons de mer ; & d'autres faits d'
& d'écailles de tortuës ; & d'autres chi
floient en marchant : mais la plus gran
partie suivoit le convoy en pleuran
& témoignant le déplaisir qu'ils avoie
de la perte de leur Prince.

Les fils du Roy defunt & d'autr
Gentilshommes portoient sur leurs épa
les la biere où estoit le corps, en ma
chant paisiblement jusques au Temp
du Dieu Curicaveri, & les autres p
rens alloient aux costez de la biere, e
chantant d'un air plaintif & lugub
une chanson ou une espece d'oraison f
nebre.

Les Officiers de la maison du Roy
les Magistrats portoient les Estendars
& les armes du defunt.

En cet ordre ils partoient à minuit d
Palais du Roy, éclairez par quantité
flambeaux, & faisans un terrible bru
avec leurs trompettes & leurs tambour
les habitans ayant soigneusement nettoy
toutes les ruës où ce convoy devoit passe

Aprés estre arrivez au Temple, i
tournoient par quatre fois autour d'u
feu de bois de Pin destiné pour brûle

corps, puis ils posoient la biere sur ce eu, & pendant que ce corps brûloit, ils ssommoient avec une massuë ceux qui voient ces couronnes de fleurs, qu'ils nterroient aprés avec tous leurs ornemens, quatre ensemble dans une fosse lerriere le Temple.

Le lendemain matin, les cendres & es os de ce corps avec ce qui restoit de ierreries estoient recüeillis soigneusement, & mis dans une riche mante qu'on portoit à la porte du Temple, où les Prestres les recevoient, & aprés les avoir benis en faisoient une paste, dont ils formoient une Image qu'on habilloit comme un homme, avec un masque sur le visage & toutes les pierreries dont se servoit le Roy defunt.

Au pied des degrez du Temple, il y avoit une fosse faite tout exprez, qui estoit quarrée, grande, & de deux toises de profondeur, nattée tout autour de nattes fines, dans laquelle il y avoit un beau lict, sur lequel un des Prestres plaçoit l'Idole qu'on avoit faite de ces cendres, ayant les yeux tournez vers l'orient, & l'on pendoit tout autour de la fosse des rondaches d'or & d'argent, des arcs & des fléches, avec quantité de

beaux bouquets de plumes, & div
vaisseaux de terre, comme des pots, c
plats & des assiettes, de sorte que tou
la fosse estoit remplie de meubles,
coffres couverts de cuir, d'habits,
pierreries, de viandes, de boissons,
d'armes.

Cela fait l'on fermoit la fosse avec d
poutres & des aix qu'on couvroit de te
re par dessus; puis les Gentilshommes q
avoient servi ou touché quelque chose c
cet enterrement, se lavoient, & s'en a
loient disner dans la cour du Palais su
la terre sans table; & aprés avoir disn
ils s'essuyoient les mains à de certaine
houpes de coton qu'ils avoient sur l
teste, observant le silence en toute cet
te action, sans parler que pour demande
à boire.

Cette ceremonie duroit cinq jours, &
pendant tout ce temps-là il n'estoit pa
permis d'allumer du feu ailleurs que dans
le Palais & dans les Temples; l'on fer-
moit les boutiques, & personne ne sor-
toit de la maison, faisant tout leur possi-
ble pour témoigner le regret qu'ils avoient
de la mort de leur Roy.

L'adultere estoit un crime capital en-
tr'eux, & ils faisoient mourir sans remis-

on l'homme & la femme qui l'avoient
ommis ; que si l'adultere estoit Gentil-
omme, on luy mettoit des bouquets de
umes à la teste, & en cet état il estoit
endu, & son corps brûlé aprés cela.

Mais pour éviter la paillardise, ils per-
ettoient qu'il y eust des femmes com-
unes qu'on pouvoit voir en secret ;
ais il n'y avoit point de bordels pu-
ics.

A present les Indiens de Mechoacan
nt fort attachez à la religion Catholi-
ie Romaine, & aussi zelez qu'en au-
n autre endroit de l'Amerique.

La quatriéme & derniere Province de
empire de Mexique, est la nouvelle
allice, qui est arrousée par deux gran-
s rivieres, dont l'une s'appelle Piastle,
l'autre saint Sebastien

Cette Province est estimée à cause de
usieurs villes d'Indiens ; mais particu-
erement de six qui sont habitées par les
diens & par les Espagnols.

CHAPITRE III.

Suitte de la deſcription des Provin
qui dependent de Mexique,
de leurs principales villes, a
les conjectures de l'Auiheur ſur l
rigine de leurs peuples.

LA premiere & la plus conſidera
eſt Xaliſco, qui fut priſe par Nu
de Guzman en 1530. quand il ſortit
Mexique en furie, & prit priſonnier
Roy de Mechoacan qu'il fit brûler
ſuitte.

La ſeconde eſt Guadalajara; la troiſ
me Coarum; la quatriéme Compoſte
la cinquiéme le ſaint Eſprit; & la ſix
me Capala qu'on appelle à preſent
nouvelle Mexique.

C'eſt en ce lieu-là que les Eſpagn
font continuellement la guerre aux
diens qui ſont vers le Nort, & qu
n'ont encore pû reduire à leur obeiſſa
ce.

Ces Indiens ſont vaillans, & donnent
ien de la peine aux Eſpagnols, à cauſe
es rochers & des montagnes où ils de-
eurent, & bien ſouvent ils les ont tail-
z en pieces lors qu'ils ſont venus les
ercher dans leurs poſtes.

J'ay ouy dire à quelques Eſpagnols,
'ils courent ſur les montagnes comme
s chevres, & que lors qu'ils s'appro-
ent d'eux, ils jettent un cry effroyable
tirant leurs arcs, & partent dans le
eſme inſtant avec tant de viteſſe, qu'ils
nt auſſi-toſt retirez ſur un autre roch r.
Ce qui fait que les Eſpagnols s'atta-
ent à ſubjuguer ces Indiens pluſtoſt que
aucoup d'autres, eſt à cauſe de plu-
urs mines d'or & d'argent qui ſont en
pays-là.

ls poſſedent déja une partie de ces ri-
eſſes dans les mines de Saint Loüis de
atecas, d'où l'on tire tout l'argent
on fabrique dans les monnoyes de
xique & de la ville des Anges, ſans
pter celuy qu'on envoye tous les ans
Eſpagne en lingots, qui ſe monte à
s de ſix millions.

lus les Eſpagnols s'avancent vers le
rt, & plus ils trouvent de richeſſes;
ui fait qu'ils ont deſſein de conquerir

toutes ces Provinces du Nort, com
ils m'ont dit, de peur que nos Angl
qui ſont à la Virginie, & dans les a
tres Colonies de noſtre nation, ne s
rendent les maiſtres devant eux.

Je leur ay ouy dire qu'ils s'éto
noient fort, de ce que les Anglois n'
troient pas plus avant dans le pays,
qu'il faloit qu'ils craigniſſent les
diens, ou qu'ils fuſſent bien pareſſe
pour preferer une vie oiſive, & la c
ture d'un peu de tabac, à la conque
d'un pays plein d'or & d'argent.

Il eſt conſtant que le deſſein des
pagnols n'eſt pas ſeulement d'aſſuje
les Indiens qui ſont proches d'eu
mais en gaignant toûjours pays
penetrer par terre juſques à la Fl
de, & à la Virginie, s'ils ne renc
trent quelqu'une des nations du N
de l'Europe qui s'oppoſe à leur en
priſe, & leur reſiſte plus vigoureu
ment que ne font ces pauvres Indi

Ayant parlé briévement des qua
Provinces de Mexique, qui eſt
premier membre de la diviſion de l
merique en Mexicane & Peruviane,
diray encore quelque choſe des t
autres Provinces qui dependent de

Mexicane, ou de la partie Septentrionale qui eſt oppoſée à la Peruviane; laiſſant à part la Floride, la Virginie, la Norumbegue, la nouvelle France, & l'Eſtotilande, parce que je ne veux pas écrire comme font pluſieurs, par rapport ou par ouy dire, mais ſeulement ce que j'ay veu & découvert par ma propre experience.

Dans la premiere diviſion que j'ay faite de la partie Septentrionale, aprés le Mexique j'ay mis Quivira, Iucatan, & Nicaragua, qui ſont les trois Provinces dont je veux parler : Et enſuite je diray auſſi quelque choſe de la Peruviane, ou de la partie Meridionale de l'Amerique.

Le pays de Quivira eſt ſitué en la partie la plus Occidentale de l'Amerique tout vis-à-vis de la Tartarie, tant il eſt ſi peu éloigné, que quelques-uns croyent que c'eſt de là que ſont venus les premiers habitans de ce nouveau monde.

En effet les peuples de l'Amerique reſſemblent en pluſieurs choſes eſtre deſcendus des Tartares, en ce que Quivira, & toute la partie Occidentale de ce pays-là qui regarde l'Aſie, eſt

beaucoup plus peuplée que celle qui
à l'Orient & regarde l'Europe ;
montre que ces endroits-là ont eſté
bitez pluſtoſt que les autres.

Secondement, leur incivilité & le
mœurs barbares, montrent qu'ils
ſemblent aux Tartares plus qu'à aucu
autre nation.

En troiſiéme lieu, ſi la partie Oc
dentale de l'Amerique n'eſt pas un m
me Continent que la Tartarie, elle n
ſçauroit eſtre ſeparée que par un p
détroit.

En dernier lieu, le peuple de Quiv
le plus proche de la Tartarie, ſuit
ſaiſons, & fait paître ſon bêtail co
me font les Tartares.

Tout ce coſté-là de l'Amerique
plein d'herbages, & joüit d'un air te
peré; les habitans y font plus d'éta
verre que de l'or, & il y en a qui
encore Anthropophages.

Les principales richeſſes de ce p
ſont leurs bœufs & leurs vaches,
leur fourniſſent de viande, de breuva
d'habillement, & preſque de tout
qu'ils ont beſoin.

Car les peaux leur ſervent de m
ſons, ou du moins de quoy les c

tir; ils font des poinçons de leurs os, u fil de leur poil, des cordes de leurs erfs, des vaiſſeaux à boire & manger e leurs cornes & de leurs veſſies, du eu de leur fiente, des ſeaux à garder puiſer de l'eau de la peau de leurs eaux, & enfin le ſang leur ſert de breuage, & la chair de viande & de nourriire.

L'on croit qu'il y a quelque commerce de la Chine ou du Cathay avec es pays-là, où les Eſpagnols ne ſont is encore entrez. Car lors que Vaſiez de Coronado conquit une partie ce pays, il apperceut dans la mer de rtains navires qui n'eſtoient pas de la brique ordinaire de l'Europe, qui paiſſoient eſtre chargez de marchandis, & avoient des figures de Pelicans r leurs proüës, de ſorte que l'on ne ouvoit pas s'imaginer d'où ils pouoient eſtre venus, ſi ce n'eſtoit de l'un de l'autre de ces deux royaumes.

L'on n'a encore découvert que deux rovinces dans le pays de Quivira, ui ſont Cibola, & la nouvelle Albion. Cibola eſt ſituée à l'Orient, & tire n nom de ſa ville capitale qui s'appelle de ce nom-là.

La seconde ville après celle-cy e
Totontaa; qui est fort agreable, esta
située proche d'une riviere, & dans u
climat fort temperé.

La troisiéme ville qui merite qu'on
parle s'appelle Tinguez; qui fut brûlée p
les Espagnols qui sous la conduite de Va
quez de Coronado conquirent cette Pr
vince, & la reduisirent à l'obeïssance
Roy d'Espagne en 1540. & depuis elle
esté rebastie & habitée par les Espagno

Il y a un College de Jesuites qui
s'occupent qu'à prescher & à instrui
les habitans du pays.

La nouvelle Albion est du costé d'O
cident vers la Tartarie, & il y a p
d'Espagnols, parce qu'ils n'y ont poi
trouvé d'or ny de richesses.

Nostre fameux Capitaine Franç
Drak la découvrit, & y mit pied à te
re, & la nomma la nouvelle Albion
parce que le Roy qui y regnoit alors
soûmit volontairement à nostre Rei
Elizabeth.

Le pays abonde en fruits qui so
également agreables aux yeux & à
bouche; le peuple est fort humain
charitable aux étrangers; mais adonné a
sortileges & à l'adoration des demon

La mer vermeille ou de Californie ſert
le bornes à ce pays de Quivira, auſſi
ien qu'à l'Empire de Mexique.

Le troiſiéme Royaume qui depend de
a Mexicane, ou de la partie Septen-
rionale de l'Amerique, eſt le Jucatan
ui fut découvert par Ferdinand de Cor-
ouë en 1517.

On l'appelle Jucatan, non pas à cau-
e de Joctan fils de Heber, comme quel-
ues-uns ſe ſont imaginez, qui croyent
u'il partit d'Orient où l'Ecriture Sain-
e eſtablit ſa demeure au 12. chapitre
e la Geneſe, pour venir habiter en ce
ays; mais de Jucatan, qui dans la lan-
ue Indienne ſignifie, que dites-vous?
arce que la premiere fois que les Eſpa-
nols y aborderent, & demanderent aux
ndiens le nom du pays, les Indiens qui
e les entendoient pas, leur répondirent,
ucatan, qui ſignifie que dites-vous? ce
ui fit que les Eſpagnols le nommerent
ucatan, & qu'ils l'ont toûjours ainſi
ppellé depuis.

Ce pays eſt fait en forme de peninſu-
, & a pour le moins trois cents lieuës
e tour.

Il eſt ſitué vis-à-visde l'Iſle de Cuba,
eſt diviſé en trois parties.

La premiere eſt le vray Jucatan, d
les villes les plus conſiderables ſ
Campeche, Vailladolid, Merida, &
mancas, & une autre qu'ils appellent
Caire pour ſa grandeur & ſa beauté.

Les Eſpagnols eſtiment ce pays
pauvre, parce qu'il n'y a point de mi
d'argent, & que l'on n'y recüeille po
d'indigo, ny de cochenille.

Mais les principales marchandiſes
s'y trouvent ſont du miel, de la ci
des cuirs, du ſucre, quelques drogu
pour les Apotiquaires, de la caſſe,
la ſalſepareille, & grande quantité
mahiz.

Il y a auſſi quantité de bois prop
à baſtir des navires, dont les Eſpagn
font des vaiſſeaux qui leur ſervent f
bien à faire le voyage d'Eſpagne, &
retourner.

En 1632. les habitans de ce pays f
rent ſur le point de ſe rebeller cont
leur Gouverneur, parce qu'il les ob
geoit de luy apporter leurs cocqs-d'i
de & leur volaille, leur miel & le
cire, qu'il leur payoit au prix qu'il vo
loit, & puis aprés les revendoit bi
cherement, s'enrichiſſant ainſi à leu
dépens.

Ne pouvant plus ſouffrir ce traitement
ui les reduiſoit à l'extremité, ils ſe re-
olurent de ſe rebeller & de s'enfuir
ans les bois & ſur les montagnes; ce
u'ils firent, & y demeurerent quelque
emps, juſques à ce que les Religieux
e Saint François qui ont un grand pou-
oir ſur eux, les perſüaderent de retour-
er chez eux; & le Gouverneur de peur
e cauſer un ſoulevement general dans
pays, non ſeulement leur accorda une
mniſtie generale, mais leur promit auſ-
de les traitter plus doucement à l'a-
enir.

La ſeconde partie de ce pays-là s'ap-
elle Guatimala, où j'ay demeuré pen-
ant douze ans, qui eſt un des endroits
e l'Amerique le plus peuplé, & où il
trouve un plus grand nombre de vil-
s & de bourgs habitez par les Indiens,
uoy que les Eſpagnols par leur mauvais
aittement en ayent fait mourir plus de
nq cents mille.

Ils ont beaucoup d'obligation aux Re-
gieux, qui les protegeoient contre les
ſpagnols, quoy que ce ne ſoit que pour
ur propre intereſt: car d'autant plus
ie les Indiens proſperent, d'autant plus
ſſi les Religieux s'enrichiſſent.

Ce pays eſt temperé, & abondant
toutes choſes neceſſaires à la vie. S
principales villes ſont Guatimala, Ca
ſuca, & Chiapa, dont je parleray pl
amplement cy-aprés.

La troiſiéme partie de Jucatan, s'a
pelle Acaſamil, qui eſt une Iſle ſituée vi
à-vis de Guatimala, que les Eſpagno
appellent ordinairement Sainte Croix
à cauſe de ſa principale ville qui s'appel
auſſi Sainte Croix.

La quatriéme & derniere Provin
de la Mexicane, ou partie Septentrion
le de l'Amerique qui depend des Eſp
pagnols & dont j'ay eu connoiſſance, e
Nicaragua, qui eſt ſituée au Sudeſt
Mexique, & n'en eſt éloignée que d'e
viron quatre cent cinquante lieuës,
qui fait que ſon terroir & ſes habita
ont beaucoup de rapport à celuy de M
xique.

Les habitans ſont de belle taille,
aſſez blancs de corps & de viſage.

Devant qu'ils euſſent embraſſé la R
ligion chreſtienne, ils ne laiſſoient p
d'avoir un Gouvernement politique,
de ſe gouverner par des Loix; mais con
me Solon ne fit point de loix contre le
parricides, ne ſe pouvant pas imagin

qu'il y euſt des enfans aſſez méchans
pour tüer leurs peres ; de meſme ce peu-
ple n'en avoit point fait contre les Re-
gicides, ne pouvant pas croire qu'il y
euſt perſonne qui vouluſt attenter à la
erſonne de leurs Roys.

Ils ne faiſoient pas mourir les larrons;
mais ils les rendoient eſclaves de celuy
u'ils avoient volé, & le devoient ſer-
ir juſques à ce que par leurs ſervices
s l'euſſent recompenſé de la valeur
e ce qu'ils avoient dérobé ; qui eſt un
aſtiment plus doux, & qui n'eſt pas
oins équitable que celuy de leur oſter
vie, comme on le pratique ailleurs.

Ce pays eſt ſi agreable, & ſi abondant
toutes les choſes neceſſaires à la vie,
ue les Eſpagnols l'appellent le Paradis
e Mahomet.

Entre les Arbres qui portent des fleurs,
y en croiſt un qui eſt ſi ſenſible, que
abord qu'on touche à ſes branches, il
fleſtrit incontinent.

Il y a autant de perroquets qu'il y a
e corneilles en Angleterre, & les coqs-
Inde, les cailles, les lapins, & toute
rte de gibier, y ſont en ſi grande abon-
ance, que c'eſt la viande ordinaire des
abitans.

Il y a plusieurs villes d'Indiens fo
peuplées, mais non pas tant qu'au to
de Guatimala ; & deux autres villes d'E
pagnols, l'une qui s'appelle Leon où e
le Siege d'un Evesque, & l'autre Gr
nade, située sur un lac d'eau douce q
a plus de cent lieuës de tour, & q
quoy qu'il n'ait point de communicatio
avec l'Ocean, a neantmoins flux & r
flux : mais je parleray plus amplemen
de cette Province & de cette ville, lo
que je viendray à parler du voyage qu
je fis en ce pays-là.

CHAPITRE IV.

L'Autheur ayant promis de donner une deſcription ſuccincte & generale de tout ce que les Eſpagnols poſſedent au nouveau monde, continuë dans ce chapitre de décrire la Peruviane, ou ce qui leur appartient en la partie Meridionale de l'Amerique.

APrés avoir donc ainſi décrit briévement la Mexicane, ou la partie eptentrionale de l'Amerique qui deend du Roy d'Eſpagne, me reſervant en parler plus particulierement, quand parleray des lieux où j'ay demeuré, des provinces où j'ay voyagé, je eux auſſi faire une deſcription ſuccincte e la Peruviane, ou de la partie Meriionale, & en donner quelque intellience au Lecteur.

Elle contient principalement cinq

grands Royaumes, dont quelques-un dependent entierement, & les autre seulement en partie, des Couronne d'Eſpagne & de Portugal, qui ſont l Caſtille dorée, la Guiane, le Peru, l Chili, & le Breſil.

Mais je ne veux point remplir mo hiſtoire, de ce que les autres ont écr de ces quatre dernieres provinces où j n'ay pas beaucoup voyagé; mais je di ray ſeulement ce que j'ay pû apprend dre du Peru, & puis je reviendray parler de la Caſtille d'or dans laquell j'ay paſſé.

L'on tient le Peru pour eſtre plus ri che que le Mexique: car quoy qu'i n'ait pas la commodité du trafic pa la mer du Nort comme le Mexique mais qu'il faille conduire les marchan diſes qui en viennent à Panama, & d là par terre ou par la riviere de Chia gre à Porto-bello ſur la mer du Nort neantmoins le pays eſt beaucoup plu riche que celuy de Mexique, à cauſe de la quantité des riches mines d'argent qu'il y a.

L'on croit que les montagnes de Po toſi ne ſont autre choſe que des mines de ce metal; mais le Roy d'Eſpagne

ne veut pas qu'on les ouvre juſques à
ce qu'on ait épuiſé celles qui ſont déja
découvertes, & qui ont donné aſſez
d'occupation & de richeſſes aux Eſpa-
gnols depuis le temps qu'ils ont con-
quis ce pays-là.

Le terroir eſt tres-fertile, & rapporte
tous les fruits qui ſe trouvent en Eſpa-
gne: les olives meſmes y viennent plus
groſſes, & l'huile en eſt plus douce &
plus claire.

Et parce que l'on ne pouvoit pas y
porter aiſément du vin, l'on y a planté
des vignes, dont l'on fait beaucoup de
vin qui eſt plus fort que celuy d'Eſ-
pagne.

Il ſe recüeille auſſi une grande quan-
tité de froment en ce pays-là qui eſt
situé au bas des montagnes, qui font
la ſeparation des Indiens que l'on n'a
pas encore aſſujettis d'avec le Breſil.

Mais ces montagnes ſervent beaucoup
aux vallées, à cauſe des eaux qui en
arrent: car il faut remarquer que dans
tous les lieux qui ſont habitez par les
Espagnols vers la mer du Sud, il n'y
pleut jamais; de ſorte que les toits
des maiſons ne ſont couverts que de
nattes pour les garder contre la pouſſie-

re ; & neantmoins ce pays qui n'eſt arrouſé que de l'eau de ces montagnes, & des roſées qui tombent le ſoir & le matin, eſt un des plus fertiles pays qui ſoit au monde,

La ville Capitalle s'appele Lima, où il y a un Vice-Roy, une Chancellerie, & un Archeveſque.

A deux milles de la ville il y a un Port, qu'on appelle Calla, où ſe tiennent les navires qui tranſportent tous les ans les richeſſes de ce Royaume à Panama.

Il y a auſſi d'autres navires qui trafiquent aux Indes Orientales, & dans toutes les coſtes de Guatimala, & à Acapulco qui eſt le port de Mexique ſur la mer du Sud.

Le port de Callau n'eſt pas fortifié comme il devroit eſtre, veu les grandes richeſſes qu'il y a ordinairement, auſſi bien que dans la ville de Lima.

Car j'ay ouy dire à pluſieurs Eſpagnols, qu'en l'année 1620. quelques navires Hollandois, d'autres diſent que c'eſtoit des Anglois, parurent devant le havre, attendant la ſortie des vaiſſeaux qui devoient porter l'argent du Roy Panama, & qu'ayant receu un

aux avis que ces vaiſſeaux en eſtoient
artis, ils les ſuivirent ſur la route qu'ils
reurent qu'ils avoient tenuë, & par ce
oyen perdirent l'occaſion d'attaquer
e port de Callau, qu'ils auroient ſans
oute emporté, & conquis en meſme
emps le plus grand threſor qui fuſt lors
n aucun lieu du monde.

Mais comme les Eſpagnols voyent
eu ſouvent des navires étrangers en ces
ays-là, ils vivent ſans apprehenſion, &
egligent de fortifier leurs coſtes.

Quoy que le Peru ſoit riche en mi-
es d'argent, & en fruits de la terre, le
hili eſt encore beaucoup plus riche, à
uſe des mines d'or qui s'y trouvent ;
e qui a obligé les Eſpagnols à conti-
uer la guerre contre les habitans du
ays, qui leur ont toûjours reſiſté vail-
mment.

Ce peuple qui de ſon naturel eſt ro-
uſte & vaillant, a appris avec le temps
ſe ſervir auſſi adroitement des armes
e l'Europe que les Eſpagnols meſmes,
ne leur cedent en rien à manier une
pée, & tirer un piſtolet ou mouſquet.
Ils ont pris pluſieurs Eſpagnols tant
ommes que femmes, qu'ils ont rete-
us & mariez parmy eux, dont les en-

fans qu'on appelle Meſtifs ſont dever
ſi braves & ſi adroits, que cela n'a
peu ſervy à augmenter leurs forces.

Ils donnent tant d'affaires aux Eſp
gnols, que la guerre de ce pays-là
une des plus dangereuſes qu'ils ayer
& le Conſeil d'Eſpagne tire ordin
rement tous les meilleurs ſoldats
Troupes de Flandres & d'Italie p
les y envoyer, & les Officiers qui
ſervy long-temps en Flandres, ſont a
ſi renvoyez aux guerres du Chili
forme de recompenſe, parce qu'ils
enrichiſſent bien-toſt, à cauſe la qua
tité d'or qu'il y a en ce pays.

Les Eſpagnols y ont trois belles v
les, qui ſont la Conception qui eſt
Eveſché, Santiago & Valdivia.

Cette derniere ville tire ſon nom d'
certain Valdivia qui eſtoit Gouverne
de Chili, & qui fut le premier auth
de cette guerre.

Ce Gouverneur eſtoit ſi avare &
paſſionné pour amaſſer de l'or, qu'il
pouvoit ſouffrir que les Indiens en
tinſſent chez eux, & les faiſoit bat
& maltraiter, & meſme en fit mou
quelques-uns, pource qu'ils ne luy
apportoient pas tant qu'il vouloit,

s faiſoit travailler aux mines, avec or-
re de luy en apporter par jour une cer-
aine quantité.

Mais les Indiens n'eſtans pas capables
e le ſatisfaire, reſolurent de ne luy plus
beïr, & firent deſſein de raſſaſier ſon
varice tout d'un coup, afin qu'il ne les
ourmentaſt plus pour avoir de l'or.

Pour cét effet ils ſe joignirent enſem-
le, & s'eſtans mis en état de combattre,
irent auſſi une certaine quantité d'or
vec eux, & vindrent trouver le Gouver-
eur, à qui ils dirent; Valdivia, tu es tel-
ment affamé de noſtre or, quejuſqu'à
reſent nous n'avons pû t'en raſſaſier;
ais nous avons enfin trouvé le moyen
e contenter ta paſſion; en voicy aſſez,
il faut que tu en boives ton ſaoul; &
l'inſtant ſe jetterent ſur luy, & l'ayant
is luy verſerent l'or fondu dans la gor-
e dont il mourut, finiſſant ainſi miſe-
blement ſa vie, & laiſſant ſon nom à
tte ville de Valdivia, mais aprés avoir
lumé une guerre ſanglante qui dure en-
ore aujourd'huy.

Je ne parleray point auſſi de la Guia-
e, ny du Breſil, parce que je n'y ay
oint eſté. Le Breſil appartient à la Cou-
onne de Portugal, & eſt fort peu connu

des Eſpagnols ; les Eſtats des Prov
ces-unies en poſſedent à preſent une p
tie, de ſorte que leurs hiſtoriens pourr
mieux que moy en faire la deſcriptio
& donner connoiſſance de ſes richeſ
à l'Europe.

Je retourne à la premiere partie de
Peruviane, qui eſt la Caſtille d'or, qu'
appelle ainſi à cauſe de la quantité d'
qui s'y trouve.

Elle comprend la partie Septentrion
le de la Peruviane, & partie de l'Iſth
ou deſtroit qui eſt entre la mer du No
& la mer du Sud.

Outre la quantité d'or qui s'y trou
elle eſt encore riche en argent, eſpi
ries, perles, & herbes medicinales.

Elle eſt diviſée en quatre Province
la premiere eſt la Caſtille d'or ; la
conde la nouvelle Andalouſie ; la tr
ſiéme la nouvelle Grenade ; la quatr
me Carthagene.

La Caſtille d'or eſt ſituée dans le D
troit meſme, & n'eſt pas beaucoup p
plée, à cauſe que le climat y eſt m
ſain, & qu'il y a beaucoup d'eaux d
mantes qui rempliſſent l'air de mauva
vapeurs.

Les lieux principaux qui appartienn

ux Eſpagnols ſont premierement Nom-
re de Dios, c'eſt à dire le nom de Dieu
u coſté de l'Eſt ; & le ſecond à ſix
euës de là eſt Porto-bello, qui eſt habi-
é par les Eſpagnols, par les Mulatres &
s Negres : mais Nombre de Dios eſt
reſque abandonné, à cauſe que l'air y
ſt fort mal ſain.

Les navires qui avoient accoûtumé de
oüiller l'ancre à Nombre de Dios, & y
harger l'argent du Roy, qu'on apporte
ous les ans du Peru à Panama, & de là
ans la mer du Nort, ſe retirent à pre-
nt à Porto-bello, qui ſignifie un beau
ort, qui l'eſt auſſi en effet, & fortifié
ſon entrée de trois chaſteaux qui ſe
ommandent les uns les autres.

La troiſiéme & principale place qui
ppartient aux Eſpagnols dans la Caſtil-
e d'or, eſt Panama qui eſt du coſté
'occident ſur la mer du Sud : Cette vil-
e & celle de Nombre de Dios furent
aſties par Diego de Niqueſa.

La ville de Nombre de Dios fut ainſi
ommée, parce que Niqueſa aprés avoir
uffert long-temps ſur la mer, eſtant
rrivé dans ce port, & réjoüy de ſe
oir hors de peril, dit à ſes gens qu'ils
ouvoient deſcendre à terre au nom de
Dieu.

Mais comme j'ay déja dit cy-dessu
l'air de ce lieu estant fort mal sain,
1584. le Roy d'Espagne commanda qu'
abatît les maisons de Nombre de Dio
& qu'on les rebâtît dans un lieu q
fust plus sain; ce qui fut fait par Do
Pedro de Arias, qui fit bâtir ce lieu
Porto-bello.

Mais je ferois tort à ma patrie, si
parlant de Nombre de Dios, je passe
sous silence les actions memorables q
les Anglois ont faites en ce lieu-là,
que les Espagnols admirent encore a
jourd'huy.

Car non seulement ils se souvienne
du Chevalier François Drack, mais i
enseignent mesme à leurs enfans à crai
dre son nom, en le nommant pour le
faire peur; ils n'ont pas oublié comm
il attaqua la ville de Carthagene, ny
qu'il fit sur la coste, & particulieremen
à Nombre de Dios, où il mit pied
terre, & fut de là jusques à la monta
gne de saint Paul vers Panama.

Ils se souviennent encore d'un de se
Capitaines qui s'appelloit Jean Oxen
ham; & je veux aussi que mon histoir
rende son nom immortel par le recit d
la memorable & hardie entrepriſe qu'

: ſur cette coſte.

Ce brave Gentilhomme eſtant arrivé
ec ſoixante & dix hommes bien reſo-
s un peu au deſſus de cette ville de
ombre de Dios, fit tirer ſon vaiſſeau à
rre, & l'ayant fait couvrir de branches
arbres, marcha par terre avec ſa com-
gnie eſtant guidé par des Negres juſ-
'à une riviere, où il fit couper du bois
our faire une pinaſſe, avec laquelle il
tra dans la mer du Sud, & fut à l'Iſle
s perles, où il demeura dix jours, & ſe
ſit de deux vaiſſeaux Eſpagnols, ſur leſ-
els il y avoit ſoixante mille livres pe-
nt d'or, & deux cent mille livres pe-
nt en barres ou lingots d'argent, avec
oy il s'en retourna à la terre ferme.

Il eſt vray qu'il arriva enſuite une mu-
erie parmy ſes gens, qui fut cauſe
'il ne retourna jamais ny dans ſon vaiſ-
au qu'il avoit caché, ny dans ſa patrie;
qui n'empeſche pas que cette action
ſoit memorable, puis que perſonne
en a jamais entrepris de ſemblable;
ſſi les Eſpagnols n'en parlent encore
jourd'huy qu'avec admiration.

Il y a encore une grande partie de la
ſtille d'or qui n'a pas eſté conquiſe
r les Eſpagnols; & ſans doute qu'il y

a beaucoup de treſors cachez, qui pou
roient tomber entre les mains de la n
tion qui auroit aſſez de hardieſſe pour l
aller chercher.

En 1637. comme j'eſtois à Panam
dans le deſſein de m'en retourner en m
pays, il y arriva environ vingt Indie
barbares pour traiter avec le Preſident
la Chancellerie, & ſe ſoûmettre au R
d'Eſpagne; mais on ne conclud rien av
eux à ce que j'ay appris depuis eſtant
Carthagene: car les Eſpagnols n'oſent
fier aux Indiens, parce qu'ils ſe ſont ſo
vent ſoûlevez contr'eux à cauſe qu'
les traîtoient mal.

Ces Indiens que je vis à Panam
eſtoient tous gens bien faits, robuſte
& de belle taille; & entr'autres il y
avoit un qui avoit le poil auſſi ro
qu'aucun qui ſe puiſſe trouver en Angl
terre ou en Eſcoſſe.

Ils avoient des boucles d'or à leu
oreilles, & de petites pieces d'or en fo
me de croiſſant à la levre d'embas;
qui montre qu'il y en a quantité da
leur pays.

La nouvelle Andalouzie eſt jointe
la Caſtille d'or du coſté du Nord, & a
Peru du coſté du Midy.

L

Les meilleures villes qu'il y ait, ſont
ocoio, que les Eſpagnols nomment à
reſent ſainte Marguerite, & une autre
'ils appellent le ſaint Eſprit.

La nouvelle Grenade eſt ſituée au
idy de Carthagene ; & ce nom luy a
té donné, parce qu'elle reſſemble en
ondance & en fertilité à la Province
Grenade en Eſpagne.

Il y a ſix villes conſiderables ; la pre-
iere eſt Tungie, qu'on tient eſtre dire-
ement ſous l'Equateur ; la ſeconde To-
amum ; la troiſiéme Popaian qui eſt la
us riche de toutes ; la quatriéme ſainte
y qui eſt le ſiege de l'Archeveſché,
où il y a auſſi une Chancellerie, &
hambre de Juſtice comme à Panama &
Guatimala, avec un premier Preſident,
Procureur du Roy, & deux autres
eſidens, qui ont chacun ſix mille du-
s de gages par an à prendre ſur les
niers de l'eſpargne ; la cinquiéme s'ap-
le la Palme ; & la ſixiéme Merida.

Le grand chemin par lequel l'on va
Carthagene à Lima ville capitale du
u, paſſe tout au travers de cette Pro-
ce de Grenade où l'on va toûjours par
e.

Ce pays eſt fort par ſa ſituation, parce

qu'il eſt environné de rochers &
montagnes, où les paſſages ſont diffic
& fort étroits: mais il eſt plein de bel
vallées qui produiſent une grande ab
dance de fruits, de bled, & de mah
& meſmes il y a quelques mines d'
gent, & des rivieres où l'on trouve
l'or parmy le ſable.

Carthagene eſt la derniere Province
la Caſtille d'or, dont le terroir eſt a
ſi tres fertille; mais il y croiſt un cert
arbre qui eſt ſi venimeux, que ſi or
touche tant ſoit peu, à grand peine pe
on ſe garantir d'en eſtre empoiſonné.

Les principales villes de cette Prov
ce ſont; premierement Carthagene, q
le Chevalier François Drack prit en 1
& en bruſla une bonne partie, emp
tant outre une infinité d'or & d'arge
deux cents trente pieces de canon.

Je ne voudrois pas affirmer qu'il y
à preſent tant d'artillerie qu'il y av
alors; neantmoins elle eſt aſſez bien f
tifiée, quoy qu'elle ne le ſoit pas tant
Porto-bello.

C'eſt une fort belle ville & gran
ment riche, à cauſe du commerce
perles que l'on y apporte de la Margue
te, & des revenus du Roy que l'o

voye de toute la nouvelle Grenade. Il y a un Eveſché, & pluſieurs Egli- & Convents qui ſont fort riches.

Elle n'eſt pas gouvernée par un Tribu- l de juſtice & une Chancellerie com- Sainte Foy; mais par un Gouverneur i a tout pouvoir.

L'on a propoſé diverſes fois au Conſeil Eſpagne d'avoir un certain nombre de leres pour croiſer ſur ces mers-là, qui oient leur retraite dans le port de Car- gene.

C'eſt par le moyen de cette ville que ngleterre a perdu cette Iſle que nous ellons la Providence, & les Eſpagnols nte Catherine, qui quoy qu'elle ſoit ite, auroit pourtant eſté auſſi utile à Royaume, & meſme plus qu'aucune nos autres Colonies de l'Amerique; ce les Eſpagnols ſçavoient bien, puis ls employerent toutes les forces de thagene pour la prendre: mais j'eſpe- u'un temps viendra qu'elle tombera chef entre nos mains, pour profiter avantages que nous donne ſa ſitua-

.

on apporte auſſi à Carthagene tous ans en de petites fregates, tout l'in- , la cochenille & le ſucre qui ſe re-

cüeillent dans le pays de Guatimala, p
ce que les Espagnols croyent qu'il
plus de seureté de transporter ces m
chandises en de petits vaisseaux sur le
de Grenade a Nicaragua, & de là à C
thagene, pour estre chargées sur les
lions qui viennent de Porto-bello a
l'argent du Peru, que de les envoyer
les navires des Hondures qui ont esté
fort souvent par les Hollandois: & p
ce que ces fregates passoient aussi
proche de l'Isle de la Providence,
nous l'ont prise pour les mettre en seu
de ce costé-là.

La seconde ville considerable de ce p
de Carthagene, est Abuida; la troisi
sainte Marthe qui est un riche gouve
ment d'Espagnols, & où l'on craint b
coup les insultes des navires Angloi
Hollandois; elle est bastie sur la riv
d'Abuida, autrement appellée Rio-g
de, ou la grande riviere.

Il y a aussi Venezuela, & la nouv
Cadiz, qui sont de grandes, riche
fortes villes.

Les Espagnols appellent ces trois
nieres Provinces, de la nouvelle Anda
sie, de la nouvelle Grenade, & de
thagene, Tierra firma ou Terre fe

ce qu'elles servent de rempart au Pe-
du costé du Nort, & forment la base
cette pyramide renversée.

n cette maniere j'ay conduit le lecteur
t autour de l'Amerique, & luy ay
voir le Continent de cette grande par-
du monde; d'où l'on peut remarquer
uissance & la grandeur du Roy d'Es-
ne, qui a reduit sous sa domination
: de vastes pays qui seroient plus
nds que l'Europe s'ils estoient tous
ts ensemble.

CHAPITRE V.

Scription geographique des Isles qui appartiennent aux Espagnols en l'Amerique, & particulierement de la Marguerite, & de la peschе des perles qui s'y fait; avec un état de leurs principales forteresses, & des ports les plus considerables qui y sont.

E Continent de l'Amerique n'est pas
seulement grand & spacieux; mais il

y a dans ſes mers d'auſſi grandes Iſl
& meſmes plus grandes qu'en aucun e
droit du monde.

Ce ſeroit une choſe non ſeulement tr
prolixe & ennuieuſe de les nombrer to
tes ; mais auſſi difficile & preſque i
poſſible, parce qu'il y en a pluſie
qui ne ſont pas encore découvertes
habitées, en ſorte qu'on ne ſçait po
quelle eſt leur grandeur ny leur fertili
car on tient que les ſeules Iſles des I
cayes ſont pour le moins au nombre
quatre cents.

C'eſt pourquoy pour n'eſtre pas
nuieux, je ne décriray que les princi
les de ces Iſles, & encore ſera-ce brié
ment, en commençant par celles qui ſ
les plus proches de Carthagene, où j
ceſſé de parler du Continent.

La premiere qui demande des éloge
ma plume eſt l'Iſle precieuſe, qu'on a
pelle la Marguerite, qui eſt aſſiſe d
la mer proche de la Caſtille d'or, & p
éloignée de deux autres Iſles qu'on no
me Cubagua, & la Trinité.

Il eſt vray que cette Iſle a eſté mép
ſée par quelques-uns, parce qu'il n'y
point de bled, d'herbes, d'arbres,
d'eau bonne à boire, de ſorte qu'au

is un habitant a donné un tonneau de
n pour un tonneau d'eau.

Mais la grande quantité de perles que
n y trouve, recompense largement tous
s defauts, & c'est de là qu'on luy a
nné ce nom de la Marguerite, parce
e les Latins appellent les perles *Mar-*
ritas.

Il y a plusieurs riches marchands en
te Isle qui ont quarante ou cinquante
laves Negres, qu'ils n'employent à au-
choſe qu'à pescher entre les rochers
huistres où se trouvent les perles.

Ces marchands font grand état de leurs
egres & les caressent, parce qu'ils sont
ligez de leur confier ces tresors cachez
is l'eau, & que toute leur richesse dé-
nd de la bonne volonté de ces esclaves,
i peuvent s'ils veulent ne rien pescher,
laisser les plus belles huistres dans la
er.

On les décend en des corbeilles dans la
er, où on les laisse jusques à ce qu'en
oüant la corde par laquelle on les a
scendus, ils fassent signe qu'on les re-
e en haut.

J'ay ouy dire à quelques-uns qui s'é-
ent mêlez de la pescherie des perles,
'ils ne nourrissoient leurs Negres que

de viandes roſties, afin qu'ils pûſſent re
tenir plus long-temps leur haleine ſou
l'eau.

L'on envoye toutes les perles de la Ma
guerite à Carthagene pour y eſtre per
cées, & il y a une fort belle ruë où tou
tes les boutiques ne ſont que de gens qu
ſe mêlent d'ajuſter les perles.

Il y a d'ordinaire en cette Iſle dans l
mois de Juillet un navire ou deux au plus
pour tranſporter à Carthagene les reve
nus du Roy, & les perles qui appartien
nent aux marchands.

L'on eſtime ordinairement la charge d
l'un de ces vaiſſeaux ſoixante ou quatre
vingt-mille ducats, & quelquefois plus
c'eſt pourquoy ils ſont bien équipez &
munis d'hommes : car les Eſpagnols cra
gnent fort de rencontrer les navires An
glois & Hollandois.

L'année que j'eſtois à Carthagene, qu
fut en 1637. il y eut un de ces navire
qui fut pourſuivi par un de nos navire
Anglois de l'Iſle de la Providence, qu'o
diſoit eſtre le Neptune, qui aprés un com
bat aſſez leger, avoit reduit l'Eſpagnol e
termes de ſe rendre, & s'en ſeroit ren
du maiſtre avec toutes les richeſſes qu'i
portoit (ſelon qu'un Eſpagnol qui eſtoi

ns le combat me le dit quatre jours
rès à Carthagene) ſans deux autres na-
es Hollandois qui y arriverent, & pre-
doient partager cette priſe avec l'An-
ois, alleguans le pouvoir qu'ils avoient
Meſſieurs les Eſtats en ces mers-là.
Mais pendant qu'ils diſputoient les uns
ntre les autres, le navire Eſpagnol s'é-
oüa ſur une petite Iſle, & les matelots
chargerent promptement & cacherent
ns les bois une partie de ces richeſſes,
ayans apperceu les Hollandois qui les
urſuivoient vivement, ils mirent le feu
eur vaiſſeau; de ſorte que les Anglois
les Hollandois furent privez de cette
ſe: Et auſſi-toſt qu'on le ſçeut à Car-
gene, l'on y envoya un navire de
erre pour apporter les perles qu'on
oit cachées dans le bois; mais ce n'é-
t pas le tiers de ce qu'il y en avoit eu
ns le vaiſſeau.
La Jamaïque eſt un autre Iſle qui dé-
nd des Eſpagnols, & a 280. milles de
gueur, & 70. de largeur, qui quoy
elle ſurpaſſe la Marguerite en beaux
ſſeaux & en fontaines d'eau douce,
y eſt pourtant de beaucoup inferieure
richeſſes; car toutes les marchandiſes
u'on y trouve ne ſont que des cuirs, du
cre & du tabac.

Il n'y a que deux villes remarquabl
en cette Iſle; l'une qui s'appelle Oriſta
& l'autre Seville, où l'on bâtit des na
res qui ſont auſſi bons que ceux qui
font en Eſpagne.

Elle eſtoit autrefois fort peuplée; ma
à preſent il n'y a plus d'Indiens; car l
Eſpagnols en ont fait perir plus de ſoixa
te mille; de ſorte que les femmes de ce
Iſle auſſi bien que celles du Continent
l'Amerique, ſe faiſoient avorter de pe
que leurs enfans ne fuſſent aſſujetis
une nation ſi cruelle.

Au de là de ces deux Iſles eſt ſituée ce
le de Cuba, qui a trois cens milles de lo
gueur, & ſoixante dix de largeur; q
vint à la connoiſſance de l'Europe
ſecond voyage que Chriſtophle Colom
fit en l'Amerique.

Elle eſt remplie de foreſts, de lacs,
de montagnes; le climat y eſt temperé
le terroir tres-fertile, & il s'y trou
d'excellent cuivre; l'on y a auſſi trou
de l'or autrefois.

Elle eſt abondante en gingembre, ca
ſe, maſtic, aloës, ſalſepareille & ſucr

Il y auſſi une grande quantité de cha
de bœuf, de poiſſon, & de gibier: ma
particulierement il y a tant de tortuës d

mer, & de pourceaux, que les navires en font leur principale proviſion lors qu'ils retournent en Eſpagne.

Comme j'y eſtois, ayant un jour pris medecine, m'imaginant qu'on me ſervitoit de quelque volaille, ou de quelque lapin aprés que le remede auroit fait ſon operation, je fus bien étonné qu'on m'apporta une piece de cochon boüillie; & comme je refuſay d'en manger craignant qu'elle ne me fiſt mal, ils m'aſſeurerent que c'étoit la meilleure viande que les Medecins du lieu avoient accoûtumé d'ordonner lors qu'on avoit pris un remede.

Les principales villes de cette Iſle ſont, Santiago ou ſaint Jacques du coſté du Nort, qui fut baſtie par Jacques de Velaſco, où il y a un Eveſché; & en ſuite la Havane qui eſt auſſi ſur la coſte du Nort, où il y a une fort bonne rade pour les vaiſſeaux, & l'étape generale des marchandiſes: auſſi les Eſpagnols l'appellent-ils la clef de toutes les Indes

C'eſt en ce lieu-là que ſe tiennent les Flotes du Roy d'Eſpagne, & que s'aſſemblent les navires marchands de tous les ports des Provinces dont nous avons parlé cy-deſſus, tant de la terre ferme que des Iſles; de ſorte que dans le mois de

Septembre l'on peut dire que toutes les ri
cheſſes de l'Amerique y ſont aſſemblées
tant celles qui viennent des revenus d
Roy d'Eſpagne, que des marchandiſe
qui appartiennent aux negocians, qu
dans l'année que j'y eſtois furent eſtimée
à la valleur de trente millions de peſos o
d'écus.

Il s'y rencontra cette année-là juſques
53. navires, qui en partirent le 16. Se
ptembre un peu pluſtoſt qu'à l'ordinaire
parce que le vent eſtoit propre pour le
faire ſortir du deſtroit de Bahame.

La Havane eſtant donc le magaſin o
l'on reçoit toutes les richeſſes de l'Ame
rique, les Eſpagnols ont pris un ſi gran
ſoin de la fortifier, qu'ils croyent qu
c'eſt une place imprenable, & la metten
au rang des citadelles d'Anvers, de Mi
lan, & de Pampelone.

Il y a deux forts châteaux; l'un qui eſ
à l'entrée du havre vers la mer; & l'au
tre qui eſt plus en dedans de l'autre cô
té du rivage.

Le paſſage entre ces deux châteaux qu
fait l'entrée du port, eſt ſi étroit, qu'i
n'y ſçauroit paſſer qu'un navire de front
& eſt ſi bien défendu par ces châteaux
qu'une flote de cent vaiſſeaux né le ſçau
roit forcer.

J'ay entré dans le plus grand de ces
hâteaux, que je trouvay tres-fort: mais
ui neanmoins pourroit estre aussi-tost
ris que plusieurs places fortes de l'Eu-
ope, si on l'assiegeoit avec une bonne
rmée par terre.

Ce château est bien muny d'artillerie;
ais entr'autres il y en a douze pieces
u'ils appellent les douze Apôtres, qui
ont d'une grandeur extraordinaire.

Mais quoy que la Havane soit si forte,
lle ne pût pourtant pas sauver six ou
ept millions, que les navires du Roy a-
oient apportez de Saint Jean de Ulhua,
uoy qu'ils se fussent mis sous la prote-
tion de ses chasteaux.

Ce fut en 1629. lors que ce fameux
Iollandois que les Espagnols appellent
ié-de-Palo, c'est à dire jambe de bois,
t qu'ils craignent autant qu'ils faisoient
utrefois François Drack, vint moüiller
ancre au Cap de S. Antoine pour y at-
endre la flotte de la nouvelle Espagne,
ui ne manqua pas de venir dans le temps
u'il l'attendoit.

Il ne l'eut pas plûtost découverte, qu'il
ut l'attaquer vigoureusement par la dé-
harge de toute son artillerie; mais les
spagnols qui n'avoient pas envie de com-

battre, aprés avoir tenu conſeil de guer
jugerent qu'il valloit mieux ſe ſauver da
le port de Matanzas en l'Iſle de Cu
combattant en retraite, que de riſqu
l'argent du Roy qu'on leur avoit confi

Il y avoit dans cette flotte Eſpagn
pluſieurs gentils-hommes, & deux Jug
de la Chancellerie de Mexique, qu'on e
voyoit en Eſpagne comme coupables
la ſedition dont j'ay parlé cy-deſſus.

Il y avoit encore un Religieux Jacob
qui eſtoit de ma connoiſſance, nomm
frere Jacinthe de Hozes, qu'on avoit e
voyé dans la nouvelle Eſpagne pour
viſiter tous les Convents de l'Ordre de
Dominique, où il avoit amaſſé pour
moins huit mille ducats des preſens qu'o
luy avoit faits, comme me dit ſon Con
pagnon l'année ſuivante, qu'il envoya
la Havane à Guatimala pour recuëill
entre ſes amis quelques contributio
pour luy aider à s'en retourner en Eſpa
gne.

De plus Dom Martin de Carillo
eſtoit auſſi, qui avoit eſté deputé pou
faire le procés aux coupables de la ſedi
tion arrivée à Mexique, où l'on dit qu'
avoit amaſſé plus de vingt mille Ducat

Outre ces gens-là, il y avoit encore u

Eveſque & quantité de riches Marchands ſur cette flotte, de laquelle Dom Jean de Guſman de Torres eſtoit Admiral.

Les Eſpagnols ayans pris la fuite entrerent dans la riviere de Matanzas, ne croyans pas que les Hollandois vouluſſent ſe hazarder d'y entrer aprés eux; mais comme ils y furent entrez, ayans trouvé que la riviere n'eſtoit pas aſſez profonde pour leurs grands galions, ils les firent échoüer à terre.

Cela fait les perſonnes les plus conſiderables de la flotte deſcendirent à terre, & ſe mirent à fuir emportans ce qu'ils pouvoient, les uns quelques cabinets, & d'autres quelques malles où ils avoient ſerré ce qu'ils avoient de plus precieux; mais les Hollandois les ayans pourſuivis chaudement, leur tirerent tant de coups de canon, qu'ils leur firent tout abandonner, à la reſerve de quelques cabinets qui furent cachez dans le bois; deſorte que tout le reſte tomba entre les mains des Capitaines & Matelots du brave Pié-de-Palo.

Le Religieux Frere Hozes s'eſtoit mis dans un bateau avec ſon petit coffre ſous ſon habit, dans lequel il y avoit des chaînes d'or, des diamans, des perles, & d'autres pierres precieuſes; mais une de-

my-douzaine d'Hollandois ayans faut dans le bateau luy ôterent tout ce qu'i avoit, comme son Compagnon nous l raconta aprés en la ville de Guatimala.

Lors que Dom Jean de Guzman d Torres fut arrivé en Espagne, on le mi en prison, où il devint fol durant quel que temps, & puis aprés il eut la test trenchée.

Mais devant que de finir ce chapitre je ne dois pas oublier la principale de tou tes les Isles de ce nouveau monde, qu'o appelle l'Espagnole, & que les naturel du pays nommoient autrefois Haïti, qu gemir encore aujourd'huy pour la perte de plus de trois millions d'Indiens, que les Espagnols ses nouveaux Maistres y ont fait mourir.

Cette Isle est une des plus grandes du monde; elle a quinze cens milles de circuit, & joüit d'un air temperé; la terre y est fertile, & il y a de riches mines.

L'on y fait aussi un grand trafic d'ambre-gris, de sucre, de gingembre, de cuirs, & de cire.

L'on rapporte que dans vingt jours les herbes & les racines y viennent à leur perfection pour estre mangées, qui est un puissant argument pour faire voir la bon-

é de ſon terroir, & la temperature de air.

Elle ne cede en rien à l'Iſle de Cube; ais elle la ſurpaſſe en trois choſes par-culierement; la premiere, en la pureté e l'or qui s'y trouve tres-pur & ſans mê-nge d'autres métaux; la ſeconde, en la onté des cannes de ſucre qui rendent eaucoup plus qu'ailleurs; & la troiſiéme, n la fertilité de ſon terroir qui rend or-naires le centuple.

Cette grande fertilité procede de qua-e grandes rivieres qui arrouſent & en-chiſſent les quatre parties de cette Iſle.

Ces quatre rivieres ſortent toutes d'u-e meſme montagne qui eſt ſituée tout u milieu du pays; ſçavoir, Juna qui court ers l'eſt; Artihinnacus vers l'oüeſt; Jac-nus au nort; & Naihus au midy.

Ce pays eſt ſi remply de pourceaux & e beſtail, qu'ils deviennent ſauvages ans les bois & ſur les montagnes; de orte que les Navires qui voyagent pro-he de cette Iſle, & ont beſoin de vi-res, y abordent ordinairement en quel-ue lieu qui n'eſt point habité, où ils eſcendent à terre, & tuent des bœufs & es ſangliers autant qu'ils en ont beſoin ans que perſonne les en empeſche, par-

ce qu'une grande partie de ce pays-l
n'eſt point habitée, & que tous les In
diens y ſont morts.

La Ville la plus conſiderable qui s'
trouve, eſt S. Domingue, où il y a u
Preſident & une Chambre de Juſtice a
vec ſix Juges ou Conſeillers & les autre
Officiers neceſſaires, & eſt le ſiege d'u
Archeveſque, qui quoy qu'il ne ſoit pa
ſi riche que d'autres, & particulieremen
que ceux de Lima & de Mexique, il
pourtant un honneur au deſſus d'eux, e
ce qu'il eſt le Primat de toutes les Indes

Aprés Saint Domingue, il y a encor
ſainte Iſabelle, ſaint Thomas, ſain
Jean, Maragne, & Porte, où il ſe fai
un riche trafic des marchandiſes de l'Iſle

En cette maniere j'ay parcouru pa
mer & par terre, les Iſles & la plus-par
du Continent qui dependent des Eſpa
gnols, pour faire voir en quel état l'A
merique ſe trouve aujourd'huy.

Outre les factions dont j'ay parlé cy
deſſus, des Eſpagnols nez dans le pays &
de ceux qui viennent d'Eſpagne; il y a
encore, & particulierement au Peru, un
haine mortelle entre les Biſcayens & le
Caſtillans, qui par diverſes fois a trou
blé ce pays, & l'a menacé de ruïne &

d'un soûlevement general.

Il y a quatre Archevesches dans l'Amerique, qui sont S. Domingue, Mexique, Lima, & Sainte Foy, & plus de trente Evesches qui en dependent.

L'administration des affaires d'Etat & de la Justice, est entre les mains de deux Vice-Roys, dont l'un se tient à Lima, & l'autre à Mexique, qui ont sous eux d'autres Gouverneurs & Presidens qu'ils appellent Alcades-Majors, à la reserve des Presidens de Guatimala & de Saint Domingue, dont le pouvoir est absolu comme celuy des Vice-Roys, ayans sous eux des Gouverneurs & des Magistrats inferieurs, & ne dependent que de la Cour & du Conseil d'Espagne.

CHAPITRE VI.

Mon depart de la ville de Mexiqu pour aller à Chiappa qui eſt plu au midy, avec la deſcription de lieux plus remarquables qui ſon ſur le chemin.

L'auteur rapporte les raiſons qu'il eut de n'aller point aux Philippines, & comme il en fut diſſuadé par un Religieux qui en eſtoit nouvellement arrivé, & les difficultez qu'il luy falut ſurmonter pour ſortir de Mexique à l'inſceu de ſon Superieur.

APrés avoir fait le tour de l'Amerique, & l'avoir auſſi décrite en general; mon deſſein eſt de décrire les lieux où j'ay voyagé, & ceux où j'ay demeuré, en remarquant plus particulierement l'état, la force, & la richeſſe de ces Provinces qui ſont au Sud de Mexique.

Mais mon principal deſſein eſt de faire

admirer la Providence de Dieu qui m'a conduit en mes voyages, & m'a garanti d'une infinité de perils en ces pays éloignez, où il m'avoit envoyé comme un autre Joseph dans l'Egypte, & dont il m'a retiré comme les Espies de la terre de Chanaan, m'ayant derechef ramené dans mon pays, pour y representer les richesses de ce nouveau monde, & faire voir au vray des choses, qu'aucun autre Anglois que je sçache n'avoit jamais veuës auparavant moy.

Depuis le mois d'Octobre jusques en Février je demeuray avec mes amis & compagnons Religieux sous l'autorité de nostre Superieur le Pere Calvo, dans cette maison de plaisance qu'on appelle S. Jacinthe, d'où je pouvois aisément aller voir tout ce qu'il y avoit de remarquable aux environs de Mexique.

Pendant que j'y demeuray, je fus fort soigneux de m'instruire de l'état des Philippines où j'avois fait dessein d'aller en partant d'Espagne; & de bon heur pour moy je rencontray un Religieux qui estoit de la connoissance de mes amis, qui estoit nouvellement retourné de Manille.

Ce Religieux bien loin de nous inciter

à faire ce voyage, fit tout ce qu'il put pou
nous en dissuader; nous disant, que si nou
aimions nostre salut & le repos de nostr
ame, nous ne devions jamais penser à alle
en ces pays-là, qui n'avoient que des pie
ges pour faire tomber les ames dans l'en
fer, & que les occasions qui pouvoien
donner de la tentation y estoient non seu
lement puissantes, mais qu'elles se pre
sentoient si souvent, que c'estoit une cho
se bien difficile de s'en pouvoir retirer.

Et que si pour le salut de son ame
ne se fût dérobé secretement, qu'il n'en
seroit jamais revenu, s'estant diverse
fois mis à genoux devant ses Superieur
pour leur demander la permission de re
tourner en Espagne, sans l'avoir jamai
pû obtenir.

Nous ne pûmes pas apprendre beau
coup de choses de luy, & encore moin
le sujet de son départ, sinon qu'il disoi
fort souvent, que les Religieux qui de
meuroient en ces pays-là estoient des
demons dans le particulier aux lieux éloi
gnez où ils demeurent pour instruire les
Indiens, quoy qu'en public & devant
leurs Superieurs ils paroissent comme
des Saints.

C'est pourquoy nous consultames en-

emble secretement ce que nous devions
aire, soit pour retourner en Espagne
ette année-là, soit pour demeurer dans
'Amerique si nous ne pouvions retour-
ier en Espagne.

Car nous n'ignorions pas que si nô-
re Superieur Calvo avoit une fois con-
oissance du dessein que nous avions de
e passer pas plus outre, qu'il nous obli-
eroit à le suivre sous peine d'excommu-
ication, ou qu'il nous feroit resserrer
ans la prison de quelque Convent jus-
ues à ce qu'il faluſt partir de Mexique.

Quoy que nous tinssions fort secrete
reſolution que nous avions prise de ne
oint passer aux Philippines, je ne pûs
outefois m'empescher de la communi-
uer à l'un de mes intimes amis, qui
toit un Religieux Irlandois nommé
homas de Leon, que je voyois souvent
uffrir avec peine les fatigues du long
oyage que nous avions encore à faire,
qui regretoit d'avoir quitté l'Es-
gne.

Aussi-toſt que je luy eus fait entendre
reſolution que nous avions prise de
meurer, & ce que je desirois faire pour
la, il en témoigna une grande joye, &
e promit de ne me point quitter, &

d'aller avec moy par tout où je v
drois.

Le temps de noſtre depart s'app
chant, & voyant que nous n'en avi
plus gueres à nous preparer, nous n
addreſſâmes en attendant à quelques R
ligieux de Mexique, pour nous inſtru
ſur le deſſein que nous avions, & l
diſmes que ſi noſtre Superieur Ca
nous en vouloit donner la permiſſi
que nous ſerions tres-aiſes de pouvoir
meurer en quelque Convent à Mexiq
ou aux environs, juſques à ce que n
euſſions trouvé la commodité de pouv
retourner en Eſpagne.

Mais comme ils eſtoient des Crioles
nez en ce pays-là, ils ne pûrent s'e
peſcher de nous découvrir d'abord la ha
irreconciliable qu'ils portent à ceux
viennent d'Eſpagne. Car ils nous dir
franchement que les Eſpagnols naturels
eux, n'avoient jamais pû s'accorder enſe
ble, & qu'ils ſçavoient bien que leurs S
perieurs auroient de la peine à nous re
voir. Mais qu'ils croyoient que nous ſer
bien receus en la Province de Guaxaca,
la moitié des Religieux eſtoient Eſpagn
naturels, & les autres Crioles ou naturels
pays. Et qu'en tout cas ſi nous ne faiſi

as bien nos affaires en ce pays-là, qu'ils
ous asseuroient que nous serions tres-
ien venus en la Province de Guatimala,
ù la pluspart des religieux estoient Es-
agnols naturels, & tenoient fort bas
eux qui estoient nais dans le pays.

Cela nous donna beaucoup de déplai-
r, considerant qu'il y avoit pour le
oins trois cents lieuës jusques à Guati-
ala, que nous ignorions le langage de
exique, & que nous n'avions ny ar-
ent ny chevaux pour faire un si long
oyage.

Mais nous considerions aussi que les
hilippines estoient beaucoup plus éloi-
né.s, & qu'il n'y avoit nulle esperan-
de pouvoir jamais retourner de là en
hrestienté.

C'est pourquoy nous prîmes resolution
nous remettre entierement à la pro-
dence divine, & de hazarder ce voya-
de trois cents lieuës avec le peu de
oyens que nous avions, de vendre nos
res & quelques autres hardes pour
oir dequoy nous acheter à chacun un
eval.

Mais pendant que nous nous disposions
si secretement à faire le voyage de
uatimala, nous ne fûmes pas peu dé-

concertez par ce qui arriva pour la m
me choſe à un Religieux de noſtre co
pagnie.

Ce Religieux s'appelloit frere Pie
Borallo, qui ſans communiquer ſon d
ſein à pas-un de ſes amis, nous qu
ſecretement, & s'enfuit tout ſeul v
Guatimala.

Sa fuite mit noſtre ſuperieur Ca
dans une telle colere, qu'aprés l'av
fait chercher de tous coſtez, il fut tr
ver le Vice-Roy pour le prier d'e
ployer ſon authorité pour faire retrou
ce Religieux fugitif, & publier en la
ce du marché des defenſes à toutes
tes de perſonnes de le cacher ou ret
chez eux, & injonction à ceux qui
trouveroient de le ramener à ſon ſu
rieur.

Il luy repreſenta que perſonne ne
voit débaucher ny donner retraite c
ſoy, aux Religieux qui eſtoient pa
d'Eſpagne pour aller preſcher l'Evan
aux Philippines, parce qu'ils y eſtoi
envoyez par ſa Majeſté Catholique,
entretenus à ſes dépens, & partant
les Religieux qui changeoient de deſ
à preſent qu'ils eſtoient au milieu de l
voyage, & abandonnoient leur ſuperie

evoient eſtre châtiez pour avoir fraudé
ntention de ſa Majeſté, & volé ſon
gent.

Ces raiſons eurent tant de pouvoir ſur
Vice-Roy, qu'il fit incontinent publier
e ordonnance, par laquelle il eſtoit en-
int à tous ceux qui ſçavoient où eſtoit
Religieux Pierre Borallo, ou qui le re-
loient chez eux, de le repreſenter à ſon
teſſe, à peine d'empriſonnement de
rs perſonnes & cinq cents ducats d'a-
ende envers le Roy, avec defenſes ſous
meſmes peines de receler ou donner
raite à aucun Religieux deſtiné pour
Philippines, juſques au temps que les
vires du Roy devoient partir d'Acapul-

Calvo ayant cette ordonnance com-
nça à nous maltraiter, & nous dit que
is eſtions les eſclaves du Roy ſoûmis
à conduite, & que s'il y en avoit au-
qui fuſt aſſez hardi de le quiter (car
raignoit que la pluſpart l'abandonnaſ-
t) qu'il nous ſçauroit bien trouver avec
iſtance du Vice-Roy, & Pierre Boral-
uſſi, à la honte & confuſion des uns
des autres.

Ce diſcours nous donna beaucoup de
laiſir, & fit perdre courage à mon

amy Thomas de Leon, en ſorte qu'il
nonça en ma preſence au deſſein de
meurer en ce pays-là & de ſe cacher, p
teſtant neantmoins que ſi je perſiſtois d
la meſme reſolution, qu'il me ſeroit
dele, & ne me découvriroit point; n
comme j'eu reconnu ſa foibleſſe, je n
ſay plus m'y fier, & fis ſemblant que
vois la meſme penſée que luy.

Cela fit que je m'adreſſay à mes au
trois amis, dont Antoine Melendez é
l'un, & qui eſtoit celuy qui m'avoi
premier inſpiré le deſſein de ſortir d'
pagne, que je trouvay tous fort en
ne & incertains de ce qu'ils devo
faire.

Ils conſideroient que ſi nous prenio
fuite, que nous pouvions eſtre pris &
menez comme priſonniers à Mexique
enſuite embarquez malgré nous pou
Philippines, ce qui nous rempliroit
honte & de confuſion.

Ils faiſoient encore reflexion ſur l
donnance du Vice-Roy, & la diffic
qu'il y avoit d'échapper de ſes mai
ſçachant bien qu'il ne manqueroit
d'employer ſon authorité pour nous tr
ver.

D'un autre coſté ils regardoient a

peu d'eſtime que Calvo faiſoit d'eux,
'il traittoit d'eſclaves & de fugitifs, &
'il faiſoit citer comme tels en plein mar-
é, & enfin la ſervitude & la miſere où
ſeroient reduits lors qu'ils ſeroient aux
ilippines.

Mais parmy toutes ces inquietudes
us avions une conſolation, qui eſtoit
'on nous avoit aſſeuré que Pierre Bo-
lo s'eſtoit heureuſement échappé, &
'on l'avoit veu tout ſeul qui s'en alloit
Guatimala, de ſorte que nous eſperions
nous pouvoit ſauver auſſi bien que
y.

Ce qui fit que je leur dis librement que
ſtois réſolu de demeurer quand mê-
je reſterois tout ſeul, pour m'en re-
urner en Eſpagne, ou pour m'en aller
Guatimala.

ls témoignerent tous beaucoup de joye
me voir en cette reſolution, & m'aſſeu-
ent qu'ils courroient même hazard
e moy.

De ſorte que nous demeurâmes d'ac-
d que nous aurions chacun un cheval
t preſt à Mexique, & que le ſoir au-
avant que noſtre compagnie en partît
ur s'aller embarquer à Acapulco, nous
us retirerions deux à deux de ſaint Ja-

cinthe, pour nous rassembler à Mexic
au lieu où seroient nos chevaux, &
suite sortir de la ville & marcher toute
nuit, faisant la mesme chose deux ou tr
nuits de suite, nous reposant le jour j
ques à ce que nous fussions à trente
quarante lieuës de Mexique.

Car nous nous persuadions que Cal
aprés estre levé ne nous trouvant plu
ne voudroit pas retarder le voyage
reste de sa compagnie pour se mettre
peine de nous faire chercher, & c
quand mesme il le feroit, cela ne du
roit pas plus d'un jour ou deux, ap
qu'il en auroit fait faire la perquisiti
dans la ville de Mexique, ou sur les ch
mins les plus frequentez, où nous estio
bien asseurez qu'il n'en apprendroit auc
nes nouvelles, parce que nous avions
solu de n'aller point par les grands ch
mins, ny par les routes ordinaires les de
ou trois premieres nuits aprés que no
serions sortis de la ville.

Cette resolution fut aussi bien condu
& executée qu'elle avoit esté prise, qu
qu'il y eût lieu de craindre qu'estant sce
de quatre personnes elle deût estre déco
verte; & qu'on eust eu encore plus de
jet d'apprehender la difficulté de faire

oyage de trois cents lieuës avec si peu
argent que nous avions, pour fournir à
dépense des hommes & des chevaux.

Car aprés que nous les eûmes achetez,
ous fimes une bourse commune que
ous donnâmes à un de la compagnie, &
ouvâmes qu'en tout nous n'avions que
ngt ducats, ce qui dans un pays si riche
'est celuy-là, n'est pas plus que pour-
ient estre vingt schelings en Angleterre
u quatre écus en France.

De sorte que quoy qu'avec peine cela
ût suffire à nourrir nos chevaux pendant
uelques jours, nous ne laissâmes pour-
nt pas de nous resoudre à partir, nous
ppuyant sur la providence de Dieu plus
ue sur les moyens humains.

Nous faisions mesme nostre compte,
u'aprés avoir passé quarante lieuës au
elà de Mexique, au lieu de nos vingt
ucats nous en aurions plus de quarante,
rce que nous irions loger dans des con-
nts de Religieux qui ne nous connois-
ient point, ou chez de riches fermiers
spagnols, qui non seulement nous fe-
ient bonne chere, mais à nostre départ
ous donneroient encore de l'argent pour
ous nourrir un jour ou deux.

CHAPITRE VII.

L'Auteur part enfin de Mexiqu avec un Religieux de ſon ordre pou aller en la Province de Guatimala & fait une deſcription exacte de c qu'il vit digne de remarque ſu cette route, & de la maniere don il fut accüeilli par les Eſpagnols & par les Indiens aux lieux par où paſſa juſques à la ville de Guaxa ca à ſoixante lieuës de Mexique.

CE que nous apprehendions le plu eſtoit la ſortie de Mexique : car l'o nous avoit avertis que le Viceroy avoi donné à Calvo des Officiers pour fair la garde ſur les grands chemins de jou & de nuit, juſques à ce qu'il fuſt part avec ſes Religieux pour Acapulco.

Mais nonobſtant l'ordonnance du Vi ce-Roy, nous ne laiſsâmes pas de trou

ér un bon & fidelle amy qui s'offrit de
ous conduire hors de Mexique, par un
hemin où nous n'aurions aucun sujet
apprehender ceux qui faisoient la gar-
e.

De sorte qu'avec cét amy & avec une
rte que nous avions pris pour nous ser-
r de guide aprés qu'il nous auroit quitté,
ous partîmes joyeusement de Mexique
r les dix heures du soir environ la mi-
evrier, & n'ayant trouvé personne au-
ur du faubourg de Guadalupe, qui fut
chemin que nous prîmes tout exprés
oy qu'opposé à celuy de Guatimala,
ns l'apprehension que nous avions qu'il
eust des gardes sur le vray chemin,
us marchâmes toute la nuit jusques
matin que nous arrivâmes à un petit
urg d'Indiens, où nous commençâmes
dépenser nostre petit fonds faisant ap-
rter un cocq-d'inde & un chapon,
ur déjeuner avec nostre guide devant
'il s'en retournât à Mexique.

Aprés que nous eûmes déjeuné nous
îmes congé de luy, & nous fûmes re-
ser, afin que nous pûssions estre en
at de marcher encore la nuit suivante,
traverser le pays vers Alisco qui est
ns une vallée d'environ sept lieuës de

tour, qu'on appelle à cauſe de ce lieu-l
la vallée d'Atlixco, qui eſt fort renom
mée en ce pays-là à cauſe de la grand
quantité de froment qui s'y recüeille to
les ans, dont la ville de Mexique &
pluſpart de celles qui ſont aux enviro
tirent leur principale ſubſiſtance.

Il y a auſſi dans cette vallée pluſieu
riches bourgs d'Eſpagnols & d'Indien
mais nous n'osâmes pas y entrer, & fû
mes loger de ferme en ferme hors d
grands chemins, où nous fûmes fort bie
receus par tous ces riches fermiers & pay
ſans, qui ſe croyoient heureux de no
voir dans leurs maiſons & de joüir
noſtre converſation.

Nous commencâmes en ce lieu à ba
nir toute ſorte d'apprehenſion, de ſo
te que nous primes reſolution de n'all
plus de nuit comme des hiboux, mais
voyager durant le jour, afin de pouvo
remarquer la beauté de cette vallée, &
des autres endroits où nous avions à pa
ſer en traverſant toûjours le pays.

De cette vallée d'Atlixco nous fûm
à une autre qu'on appelle la vallée d
ſaint Paul, qui quoy qu'elle ne ſoit pa
ſi grande eſt neantmoins plus riche
parce qu'on y recüeille une double moi

on de froment tous les ans.

Ils ſement le bled pour la premiere fois ans la ſaiſon ordinaire des pluyes, & la econde fois dans l'Eſté auſſi-toſt que eur premiere moiſſon eſt recuëillie, & ue les pluyes ſont paſſées ; & pour ar-ouſer leur froment ils ſe ſervent adroi-ement des ruiſſeaux qui tombent des mon-ignes qui environnent cette vallée, en iſant de petits canaux par leſquels ils onduiſent l'eau dans leurs terres, & la etirent quand bon leur ſemble.

Il y a pluſieurs de ces fermiers qui quoy u'ils ne faſſent autre choſe que cultiver urs terres, ſont toutefois eſtimez ſi ri-hes, qu'il y en a qui ont vaillant plus de ente à quarante mille ducats.

Le bon-heur voulut que nous y rencon-âmes un de ces fermiers qui eſtoit du eſme lieu que mon amy Antoine Melen-ez, & né à Segovie en Eſpagne, qui pour amour de luy nous retint trois jours en maiſon.

Sa table eſtoit ſervie en vaiſſelle d'ar-ent, & en homme de qualité. Il n'épar-na rien pour nous bien traitter, non ulement en nous faiſant ſervir à ta-le les viandes les plus delicates qu'il ouvoit trouver, mais juſques à faire par-

fumer nos chambres, & nous faire donner la Musique par ses filles qui la sçavoient assez bien.

Antoine Melendez luy ayant fait connoître le dessein que nous avions d'aller à Guatimala, il nous donna toutes les instructions necessaires pour nous conduire jusqu'à ce que nous fussions arrivez aux lieux où il n'y avoit plus rien à craindre.

Ce fut là que nous commençâmes à remarquer la singuliere providence de Dieu, qui nous avoit si heureusement adressez en la maison de cet amy, nous qui estions étrangers en ce pays-là : car non seulement il nous donna un guide en partant, mais nous fit aussi present de vingt ducats pour nous ayder durant le voyage.

De cette vallée nous allâmes en tournoyant jusques à Tasco, où il y a environ cinq cens habitans qui font un grand commerce de coton avec leurs voisins.

Nous rencontrâmes en ce lieu-là un Religieux Espagnol de l'ordre de S. François, qui nous receut avec joye & nous traitta avec beaucoup d'affection ayant appris que nous venions d'Espagne.

En partant delà nous entrâmes dans la route de Guaxaca, & allâmes à Chautla qui est aussi riche en coton, mais nous n'y

ouvâmes personne qui nous regalât que
our nostre argent.

Aprés ce lieu-là on trouve une ville
ommée Zumpango, où il y a pour le
oins huit cens habitans Indiens & Es-
gnols, qui sont la plus part fort riches.
es denrées principales que l'on y trou-
, sont du coton, du sucre, & de la co-
enille.

Mais au delà de cette ville l'on trouve
s montagnes de la Misteque, où il y a
uantité de riches & grands bourgs d'In-
ens qui font un grand trafic de soye,
i est la meilleure de tout ce pays-là, &
y a aussi beaucoup de cire & de miel.

Plusieurs de ces Indiens trafiquent à Mé-
que & aux environs; & il y en a qui vont
nsi negociant par le pays avec trente ou
uarante mulets qu'on estime riches de
x, douze, & quinze mille ducats, qui
t beaucoup pour un Indien qui demeure
army les Espagnols, qui croyent que
utes les richesses de l'Amerique leur ap-
artiennent.

Nous ne vîmes rien de considerable de-
uis ces montagnes de Misteque jusques
Guaxaca, que quelques bourgades de
eux ou trois cens habitans, où il y a di-
erses Eglises bien bâties, & ornées de

lampes & de chandeliers d'argent
de riches couronnes sur les Images d
Saints.

Mais durant tout le chemin nous r
marquâmes que le terroir y estoit extr
mement fertile, & abondant en frome
d'Espagne, en mahis ou bled d'Inde,
qu'il y avoit quantité de sucre, de coto
& de miel; & en divers endroits çà & l
de la cochenille, des palmites, & plu
sieurs autres sortes d'arbres fruitier
mais sur tout grand nombre de besta
dont on fait des cuirs, qui est une d
principales marchandises qu'on transpor
de ce pays-là en Espagne.

Quelques-uns disent qu'on trouvoit au
trefois beaucoup d'or aux environs d
Misteque, & qu'il estoit en grand usag
entre les Indiens; mais qu'à present ils n
veulent pas en découvrir les mines, d
peur qu'ils ne soient ruïnez par la tyran
nie des Espagnols, & reduits au mesm
état que leurs voisins.

L'on dit aussi qu'il y a des mines d'ar
gent, quoy que les Espagnols ne les ayen
point encore découvertes jusques à pre
sent.

Il y a plusieurs mines de fer; mais le
Espagnols ne se veulent pas donner l

eine de les travailler, parce qu'il leur en ient assez d'Espagne & à meilleur marhé.

CHAPITRE VIII.

Description de la Ville & Evesché de Guaxaca.

DElà nous vinsmes à Guaxaca qui est le siege de l'Evesché, qui quoy que e ne soit pas une grande ville, est neanmoins belle & jolie à voir.

Elle est située à soixante lieuës de Meique dans une forte agreable vallée, ui ayant esté donnée par le Roy d'Espane à Cortez, il en prit le nom de Marquis del Vallé.

Cette Ville comme toutes les autres de Amerique à la reserve des places matimes, est toute ouverte, sans murailles, ns bastions, sans citadelle, ny artillerie, y munitions pour la defendre.

Il ne sçauroit y avoir tout au plus qu'environ deux mille habitans: Elle est gouernée par un President Espagnol qu'ils

appellent Alcalde Major, dont le pouvo
s'étend au delà de la Vallée, & jusques
Nixapa, & presque jusqu'à Tecoantepe
que qui est une ville maritime sur la m
du Sud.

Cette vallée peut avoir quinze milles d
longueur & dix de largeur, & est arro
sée d'une belle riviere fort poissonneu
qui passe au milieu.

Il y a grand nombre de brebis & d'au
tre bestail, qui fournissent quantité d
laine aux drapiers de la ville des Ange
de cuirs aux marchands d'Espagne, & d
viande à la ville de Guaxaca, & à toute
les autres qui sont aux environs, qui sor
extremement riches, & entretiennent plu
sieurs Convens de Religieux, & beaucou
d'Eglises avec leurs ornemens.

Mais ce qui rend encore fameuse l
vallée de Guaxaca, ce sont les bons che
vaux que l'on y éleve, qui sont estime
les meilleurs de tout le pays.

Il y a aussi quelques fermes où l'on
cultive le sucre; & comme il s'y trouv
d'excellens fruits, cela fait que l'on esti
me la ville de Guaxaca pour avoir le
meilleures confitures de toute l'Ameri
que.

Il y a dans cette ville six Convens de

eligieux & de Religieuſes qui ſont tous
trement riches ; mais celuy de l'or-
e de S. Dominique l'eſt beaucoup plus
e tous les autres : car l'on eſtime que
ır threſor vaut pour le moins deux ou
ois millions, & le bâtiment de l'Egliſe
auſſi le plus beau & le meilleur qui
t en tout ce pays-là, & les murailles
i ſont bâties de pierre ſont ſi larges,
e comme l'on achevoit de les bâtir lors
ıe j'y eſtois, je vis que des charrettes
argées alloient aiſément deſſus avec
ır charge de pierres & d'autres mate-
ux.

Il y a auſſi deux Convens de Religieu-
, qui ſont renommées par tout pour l'a-
eſſe qu'elles ont à faire deux ſortes de
euvages dont l'on ſe ſert en ces pays-là.
L'un eſt le Chocolate dont je parleray
-aprés, & l'autre l'Atolle qui eſt ſem-
able au laict d'amendes qu'on fait en
ırope, mais beaucoup plus épais.

On le fait avec le jus du mahis ou
ed d'Inde lors qu'il eſt encore tendre,
'on confit avec des épiceries, du muſc,
du ſucre ; de ſorte qu'il n'acquiert pas
ulement une odeur agreable, mais eſt
ıſſi fort nourriſſant & fortifie l'eſto-
ac.

Ce n'eſt pas une choſe qu'on pui
tranſporter ; car il le faut boire au lieu
il a eſté fait : mais pour l'autre qui eſt
Chocolate on le met dans des boëtes,
on l'envoye non ſeulement à Mexique
aux environs, mais auſſi l'on en tranſpo
te une grande quantité tous les ans en E
pagne.

Ce qui enrichit la ville de Guaxaca e
la ſeureté avec laquelle on tranſporte l
marchandiſes de là à *S.* Jean de Ulhua,
de *S.* Jean de Ulhua en cette ville-là, p
la grande riviere d'Alvarado qui en e
fort proche : car quoy que les barques n
viennent pas juſques à Guaxaca, ell
montent neanmoins juſques aux Zapot
cas & à *S.* Alfonſe, qui n'eſt pas lo
de Guaxaca.

Il y a ſujet en ce lieu-icy de s'étonner
la negligence des Eſpagnols, en ce qu
tout le long de cette riviere qui mon
juſques dans le cœur du pays, ils n'y o
pas fait bâtir encore un ſeul château n
une ſeule tour, ou mis quelque corps d
garde avec de l'artillerie, parce que le
grands navires n'y peuvent monter ; com
me ſi l'on ne pouvoit pas faire des bri
gantins ou de petites barques comm
ſont celles dont ils ſe ſervent, & leur fair

a guerre avec ces petits vaiſſeaux.

Mais pour ne parler pas davantage de Guaxaca, je diray ſeulement qu'elle joüit l'un air ſi temperé, qu'il y a une ſi grande abondance de toutes les choſes neceſſaires à la vie, & qu'elle eſt ſituée ſi commodément entre les mers du Nort & du Sud, ayant d'un coſté S. Jean de Ulhua, & de l'autre Tecoantepeque qui eſt un petit port qui n'eſt point fortifié, qu'il n'y a aucun lieu en toute l'Amerique où j'euſſe plûtoſt deſiré d'établir ma demeure qu'en cette ville-là; ce que j'aurois thé de faire, ſi je n'y euſſe appris lors que j'y eſtois que les religieux Crioles qui y ſont, eſtoient en auſſi grand nombre, & avoient la meſme averſion pour tous ceux qui viennent d'Eſpagne, que ceux de Mexique.

Ils firent paroître la hayne qu'ils ont pour tous les religieux Eſpagnols, pendant que nous y eſtions, en mal-traittant un ancien & venerable religieux qui eſtoit Docteur en Theologie, & qui de ſon vivant avoit eſté eſtimé pour ſon ſçavoir comme l'oracle de tout le pays.

Ce bon vieillard mourut lors que j'eſtois en cette ville-là, & parce que de ſon vivant ils n'avoient pû donner d'at-

teinte à sa reputation, aprés sa mort il
chercherent par tout dans sa chambre
pour voir s'ils n'y trouveroient point que
que chose qui leur pût servir de pretext
pour le décrier.

Ils trouverent un coffre dans lequel il
avoit quelque argent qu'il n'avoit poin
declaré à son Superieur pendant son vi
vant; ce qu'ils estimoient un crime dign
d'excommunication, comme ayant possé
dé de l'argent en propre & violé le vœu
de pauvreté, desorte qu'ils publierent pa
tout qu'il estoit mort excommunié, & n
devoit pas estre enterré en terre-saint
dans l'Eglise ou dans le Convent; de ma
niere que ce pauvre Theologien fut en
terré avec la perte de toute sa reputation
dans une fosse qu'ils firent faire dans leur
jardin.

Cette action fit beaucoup de bruit dans
la ville & dans tout le pays, & scandali-
sa plusieurs personnes: Ils s'excuserent en
disant qu'il estoit excommunié; mais à la
verité c'estoit parce qu'il estoit venu d'Es-
pagne, & qu'ils vouloient satisfaire aprés
sa mort la haine qu'ils luy avoient por-
tée durant sa vie.

Car à dire le vray ils ne pouvoient pas
le faire pour l'infraction du vœu de pau-

vreté qu'il eût pû avoir commis durant ſa vie, puis quon eût pû leur reprocher à eux-meſmes; eſtant conſtant comme nous l'avons vû de nos propres yeux, que tous les religieux de l'Amerique en ſont coupables, les uns plus, les autres moins.

De maniere qu'on pouvoit bien dire à ces religieux-là, ce que noſtre Seigneur dit aux Juifs qui luy avoient amené une femme ſurpriſe en adultere, que celuy d'entre vous qui eſt ſans peché jette le premier la pierre.

CHAPITRE IX.

Départ de l'Auteur pour aller à la ville de Chiappa à cent lieuës de celle de Guaxaca; l'avantage qu'ont les Religieux à voyager ſur cette route, dont la deſcription eſt pleine de diverſes choſes ſingulieres.

CEtte action dont nous fûmes les témoins oculaires, avec ce que nous avions déja apris des diſſenſions qu'il y

avoit entr'eux, fit que nous ne jugeâm
pas ce lieu-là propre pour nous y arrête
De sorte que trois jours après nous
partîmes pour aller à Chiappa qui est
cent lieuës au delà de Guaxaca, où no
aprîmes devant que d'en partir, q
dans la plus grande partie des bourgs q
sont sur la route que nous devions ten
les Indiens avoient ordre du Président
Guaxaca de donner des vivres & des ch
vaux de lieu en lieu à tous les religieu
qui n'auroient point d'argent, pourv
qu'ils écrivissent seulement dans le reg
stre du greffe la dépense qu'ils auroient fa
te, & qu'ils ne demeurassent pas plus
vingt-quatre heures en chaque lieu.
Et à la fin de l'année les Indiens so
obligez de porter ce regiſtre au Magistra
Espagnol de qui ils dependent, qui l'ayan
vû & approuvé toute la dépense qui s'
trouve enregistrée, elle doit ensuite estr
acquitée sur les deniers publics de la vill
ou du lieu d'où ils sont; & pour cet effet
l'on cultive ordinairement un certain nom
bre d'arpens de terre que l'on ensemenc
tous les ans de froment ou de mahis, don
la recolte n'est employée qu'à l'acquit d
ces dépenses-là.
Ces assistances charitables nous donne

ent lieu d'eſperer de pouvoir achever nô-
e long voyage, & meſme avec plus de fa-
lité que nous n'en avions eu juſques-là.
De ſorte que nous pourſuivîmes noſtre
oyage avec beaucoup de joye, & la pre-
iere place que nous rencontrâmes fut
ntequera, qui eſt une ville ou un grand
ourg d'Indiens où nous commençâmes
recevoir des preuves de cet ordre ſi cha-
table.

Car nous nous fiſmes apporter hardi-
ent les vivres & les autres choſes dont
ous avions beſoin, & le lendemain que
ous devions partir & payer ce que l'on
ous avoit donné nous fiſmes apporter
regiſtre de la ville, où nous miſmes par
crit toute la dépenſe que nous avions fai-
pour nous & pour nos chevaux, & en
ite ſortîmes de ce lieu-là pour continuer
oſtre route ; en loüant la ſageſſe & la
arité des Magiſtrats qui avoient établi
t ordre ſi commode pour les voyageurs,
particulierement pour ceux qui n'a-
oient gueres d'argent comme nous.

Nous rencontrâmes pourtant quelques
etits bourgs où nous ne trouvâmes pas
s Indiens diſpoſez à nous faire la mê-
e charité, s'excuſant ſur leur pauvreté
ui ne leur permettoit pas de pouvoir

nourrir quatre personnes & quatre c
vaux ; à cause de quoy nous estions q
quefois obligez de faire nos journées
longues, afin d'arriver à quelque ville
à quelque bon gros bourg.

Aprés Antequera l'on trouve sur
mesme route Nixapa où il y a pou
moins huit cens habitans, Espagnols
Indiens, qui est bâtie sur le bord d'
riviere, qui est à ce qu'on nous dit
des bras de la grande riviere d'Alvarad

Il y a dans cette ville un tres-riche C
vent de religieux de l'ordre de S. D
minique où nous fûmes fort bien rec
& il y a une Image de la Vierge qu'on
avoir fait des miracles, desorte que l
y vient en devotion de divers endroits,
à cause de cette devotion il y a quant
de lampes d'argent & d'autres richesse

On estime ce lieu-là un des plus rich
de tout le pays de Guaxaca, parce qu'
y recuëille une grande quantité d'indig
de sucre, & de cochenille.

Il y a aussi beaucoup d'arbres qui pr
duisent le Cacao & l'Achiotte dont on f
le chocolatte, qui est une marchand
dont l'on fait un grand trafic en ces pay
là, quoy que les Anglois & les Holla
dois n'en fassent pas grand cas, quand
prenne

rennent quelque vaisseau qui en est char-
é, ne sçachans pas la vertu qu'il a de
rtifier l'estomac.

De là nous allâmes à Aguatulco &
apalita, qui sont aussi d'assez grandes
lles situées dans un pays plain, qui
t rempli de brebis & de gros bétail,
où il y a aussi quantité de fruits excel-
ns, particulierement de ceux qu'ils ap-
llent Pinas ou Ananas & Sandias qui
nt gros comme des citroüilles, qu'on
pelle en Europe melons d'eau qui se
ndent en la bouche comme de la neige,
servent pour appaiser la soif que cau-
la grande chaleur qu'il y fait, parce
e c'est un pays bas & marécageux qui
situé prés de la mer du Sud.

La ville la plus considerable aprés Ca-
ita est Tecoantepeque, qui est une
ce maritime bastie sur le bord de la
r du Sud, & un port pour retirer les
its vaisseaux, comme sont ceux qui
fiquent de ce lieu-là à Acapulco &
exique, & à Realejo & Guatimala, &
lquesfois aussi à Panama : les vais-
ux qui viennent du Peru à Acapulco
elâchent aussi bien souvent quand ils
le vent contraire.

Ce port-là n'est nullement fortifié, de

ſorte que ſi les vaiſſeaux Anglois & H
landois y venoient aborder, ils n'y tro
veroient aucune reſiſtance, mais une
de toute ouverte pour faire des cour
dans tout le pays.

Tout le long de la coſte de la mer
Sud depuis Acapulco juſques à Pana
qui a plus de ſix cents cinquante lie
de longueur, il n'y a point de ports q
celuy-cy pour la ville de Guaxaca,
luy de la Trinité pour Guatimala, Re
lejo pour Nicaragua, & le Golphe
Salines pour les petits vaiſſeaux qui v
à Coſta-rica où la Coſte-riche, qui ſ
tous dépourvus d'artillerie, & t
ouverts aux autres nations qui v
droient faire le tour du monde pour s'
richir.

Ce port de Tecoantepeque eſt le m
leur de tous les ports du pays pour
peſche, de ſorte que nous rencontri
quelquefois dans le chemin quatre-vin
ou cent mulets tous chargez de poiſ
ſalé pour Guaxaca, la ville des Ang
& Mexique.

Il y a de riches marchands qui tra
quent à Mexique, au Peru, & aux P
lippines, où ils envoyent leurs pe
vaiſſeaux d'un port à l'autre, & en

tournent richement chargez des marchandiſes de toutes les provinces qui ſont ſituées du coſté d'orient & du midy.

Depuis ce lieu-là juſques à Guatimala le chemin eſt plain & uni, tout le long de la coſte de la mer du Sud, & au travers des provinces de Soconuzco, & Suchutepeque : mais parce que nous voulions aller à Chiapa, nous prîmes nôtre route au delà des hautes montagnes des Queleſnes, en paſſant de Tecoantepeque à Eſtepeque, & de là par un deſert de deux journées de chemin, où nous fûmes contraints de nous arreſter durant une nuit auprés d'une fontaine, & de coucher ſur la terre en raze campagne où l'on ne voyoit ny villages ny maiſons, à la reſerve de quelques cabanes que l'on y a baſties pour ceux qui voyagent par là

Cette plaine eſt tellement découverte du coſté de la mer, que le vent qui en vient ſouffle avec tant de violence, que les voyageurs à peine ſe peuvent-ils ſervir de leurs chevaux & de leurs mulets ; & perſonne n'y demeure, parce que le vent renverſe les maiſons par ſa violence, & que le moindre feu qui arrive les embraſe en moins de rien.

Ce qui n'empêche pourtant pas qu
cette campagne ne ſoit pleine de beſtail
de chevaux & de cavalles, dont les un
ſont ſauvages, & les autres domeſtiques

Nous paſſâmes au travers de cett
campagne deſerte avec beaucoup de pei
ne, & j'y penſay finir ma vie : car l
ſecond jour faiſant noſtre poſſible pou
arriver à quelque bourgade, & mes com
pagnons eſtans bien devant moy, s'
maginans que je ſuivois ſe hâtoient l
plus qu'ils pouvoient d'arriver au bourg
parce que la nuit s'approchoit; mais mo
cheval commença de faire le rétif, & n
voulut plus marcher tant il eſtoit fat
gué, & vouloit à tout moment s'aba
tre ſous moy & ſe coucher à terre.

Comme je croyois que le bourg ne de
voit pas eſtre fort loin de là, je mis pie
à terre pour marcher à pied & conduir
mon cheval par la bride; mais il ne vou
lut jamais faire un pas au delà, &
coucha contre terre ſans ſe vouloir rele
ver.

Je me trouvay lors bien embarraſſé
car je voyois que ſi je m'hazardois d'a
ler tout ſeul chercher le bourg & lai
ſer là mon cheval tout ſellé, je couro
riſque de me perdre & luy auſſi,

qu'encore que je fusse assez heureux pour rencontrer le bourg, lors que le lendemain matin je reviendrois pour chercher mon cheval, cette plaine estoit si vaste & si spatieuse qu'il me seroit impossible de le trouver quelque peine que je prisse pour cela, parce qu'il n'y avoit ny arbre ny arbrisseau pour l'attacher ou pour reconnoître le lieu à plus d'un mille de là.

Cela me fit resoudre à coucher dans ce desert avec mon cheval, & prendre garde seulement qu'il ne se perdît durant la nuit, en attendant que le jour fût venu, & que mes amis m'eussent envoyé chercher & sçavoir ce que j'estois devenu; ce qu'ils ne firent pourtant pas ce jour-là, parce qu'ils croyoient que j'avois pris mon chemin vers un autre bourg qui n'est pas bien loin de là, où ils m'envoyerent chercher le lendemain au matin.

Aprés avoir choisi un lieu commode pour me coucher sans souper sur la terre au milieu de cette campagne, je pris la selle de mon cheval pour me servir de chevet & le laissay paître à son aise, n'estant pas peu consolé de voir qu'il reprenoit ses forces en mangeant, & que

je pouvois esperer que par ce moyen-là pourroit bien faire encore dix ou douz lieuës le lendemain.

Il n'y avoit pas une heure que je m'é tois couché sans dormir, ayant toûjour l'œil sur mon cheval de peur qu'il s'éga rât, que j'ouïs un si grand bruit de heur lemens & d'abois, qu'on eût dit que c'é toit une troupe de chiens qui estoient ve nus dans ce desert pour se repaître de l carcasse de quelque cheval ou de quelqu mulet.

Au commencement ce bruit sembloi estre assez éloigné ; mais plus j'y donnoi d'attention & plus il sembloit s'approche de moy ; alors je remarquay que ce n pouvoit pas estre des chiens, parce qu j'entendois certaines voix confuses com me si c'estoient des hommes mêlez ave de; bestes sauvages.

Cette avanture fâcheuse, mais principa lement à un homme qui se voyoit tout seu au milieu d'un desert, me fit dresser les cheveux en la teste, & me remplit le cœur d'une si forte apprehension, que tout pan telant je me trouvay le corps couvert d'u ne sueur froide & mortelle n'attendant que la mort à tout moment.

Ne sçachant donc ce que ce pouvoit

eſtre, par fois je m'imaginois qu'il fal-
oit que ce fuſſent des ſorciers, des de-
mons, ou des Indiens transfigurez en
forme de beſtes comme ils font quel-
quefois, ou bien des beſtes ſauvages; de
orte que n'attendant que la mort des uns
ou des autres, je recommanday mon ame
à Dieu, pendant que je m'attendois à
tout moment que mon corps devint la
proye de quelqu'une de ces beſtes feroces,
ou de la rage de ce lion rugiſſant dont
parle l'Apoſtre; qui cherche par tout de-
quoy devorer.

Je ne trouvois point de ſeureté à m'en-
fuir, ne croyant pas pouvoir éviter la
mort de quelque coſté que je me tour-
naſſe; de ſorte que trouvant que le plus
ſeur pour moy eſtoit de demeurer au lieu
où j'eſtois, comme il parut à la fin, ſur
la minuit ce bruit ayant ceſſé tout à coup
e m'endormis peu à peu, & comme j'é-
tois fatigué de travail & de chagrin le
ſommeil ne me quitta qu'à la pointe du
jour.

Comme je fus éveillé je loüay Dieu
de ce qu'il m'avoit delivré du peril où je
m'étois trouvé pendant la nuit, & ſellay
mon cheval qui ne s'eſtoit pas fort éloigné
du lieu où je l'avois laiſſé le ſoir aupara-

vant, & montay dessus dans le dessein
sortir bien viste de ce desert, pour al
rencontrer mes compagnons & leur r
conter ce qui m'estoit arrivé.

Je n'eus pas fait la longueur d'un mi
que je rencontray un ruisseau où il
avoit deux chemins, l'un tirant to
droit au desert où je ne voyois
bourg, ny maisons, ny aucuns arbre
l'espace de deux ou trois lieuës; l'aut
estoit sur la gauche à une lieuë au d
là j'apperceus un bois, ce qui me fit cro
re que ce pouvoit estre le bourg que
cherchois.

Je suivis ce chemin-là, & environ
deux cens cinquante pas je fus obligé
mettre pied à terre, & de mener mo
cheval par la bride; mais comme j'esto
en peine de me voir à pied & de ne ſç
voir point le chemin, j'apperceus par bon
heur une cabane d'un costé du chemin
& un homme à cheval de l'autre qu
s'en vint à moy; c'estoit un Indien d
cette maison-là qui estoit une ferm
appartenante à un riche Indien Gou
verneur du prochain bourg : Je lu
demanday s'il y avoit encore bien loi
jusques au bourg d'Estepeque; il m
répondit en me montrant les arbres à

qu'il estoit un peu au delà, mais que je ne le pouvois voir que je n'en fusse tout proche.

Cette heureuse rencontre m'ayant tout consolé, je montay derechef à cheval & piquay vivement jusques aux arbres que j'avois veuës, où mon cheval s'arresta derechef & ne voulut jamais passer plus outre.

Voyant que je ne le pouvois pas faire passer plus avant, je luy ostay sa selle que je cachay derriere un arbrisseau, & le laissay à sa liberté sans craindre qu'on ne le dérobât.

Je m'en allay à pied au bourg qui n'étoit qu'à cinq cens pas de là, où je trouvay mes trois compagnons qui m'attendoient, ayans esté extremement en peine de moy, ne sçachans ce que j'estois devenu aprés m'avoir envoyé chercher dans un autre bourg tout proche, ne s'estans jamais pû imaginer que j'eusse couché dans ce desert.

Lors que je leur racontay les heurlemens & les cris que j'avois ouy durant la nuit, les Indiens me dirent qu'ils avoient accoûtumé de les entendre presque toutes les nuits, & que c'estoient des loups & des tigres dont ils n'avoient

point de peur ; mais que souvent ils l
rencontroient sur leur chemin, & les fa
soient fuir facilement en criant ou le
montrant un baston ; qu'ils n'estoie
dangereux que pour leur volaille, leu
poulains, leurs veaux, & leurs chevreau

Quelques heures aprés je retourn
avec un Indien pour querir ma selle
mon cheval Mexiquain, qui estoit si fa
gué qu'il n'en pouvoit plus, que je venc
dans ce bourg, & en loüay un autre po
aller à Ecatepeque, où nous fûmes to
quatre de compagnie, mes compagnons
moy.

Surquoy il faut remarquer qu'en cet
campagne de Tecoantepeque il y a cin
riches & beaux bourgs, où l'on trou
quantité de vivres & d'excellens fruit

Les noms de ces bourgs-là se term
nent tous en Tepeque, comme Tecoa
tepeque, Estepeque, Ecatepeque, San
tepeque, & Tapanatepeque.

De ce lieu d'Ecatepeque nous pou
vions voir les hautes montagne des Qu
lenes, qui nous fournirent assez de ma
tiere d'entretien jusques à Sanatepeque
& de là encore jusques à Tapanatepequ

Car plusieurs Espagnols & voyageu
nous avoient déja avertis sur le chemi

que c'estoient les plus dangereuses montagnes qui fussent en tous ces pays-là, parce que les passages en certains endroits estoient si hauts & si étroits, & si exposez aux vents qui viennent de la mer du Sud qui semble estre à leur pied, & à costé de ces passages il y a des precipices si profonds entre des rochers, qu'il est arrivé plusieurs fois que par la violence des vents des hommes à cheval & des mulets chargez ont esté renversez, & ont peri miserablement entre ces precipices.

Le recit de ces choses-là & la veuë de ces rochers nous donnerent tant d'apprehension, que durant le chemin nous ne fimes que deliberer si nous devions prendre la route de Guatimala par le chemin qui est au dessous des montagnes le long de la mer par le pays de Soconuzco, d'où, quoy que hors de nôtre chemin, nous pouvions tourner à Chiapa; ou si nous irions tout droit à Chiapa en passant par dessus ces montagnes, comme l'on nous avoit dit que nous le pouvions faire asseurément si le vent ne soufflloit point trop fort.

Enfin nous prîmes resolution que lors que nous serions arrivez à Tapanatepeque, nous choisirions le chemin selon que

les vents sembleroient nous favoriser c
nous menacer de peril : mais quoy qu
c'en soit nous prîmes resolution d'aller
Chiapa, parce que nous apprimes qu
le Superieur & Provincial de tous les Re
ligieux de l'Ordre de saint Dominiqu
de ces pays-là y estoit, qui estoit celu
à qui nous devions nous adresser ; & c
plus parce que nous avions aussi envie d
voir cette province de Chiapa dont o
parloit en tant d'endroits.

Nous trouvâmes à Sanatepeque u
Religieux qui nous traitta magnifique
ment, & nous donna des Indiens pou
nous conduire à Tapanatepeque, & un
lettre au Principal du lieu qui estoit so
amy, afin qu'il nous donnât des Indien
pour nous conduire, & des mulets pou
nous porter au haut des montagnes.

Le reste de nos chevaux nous manqu
aussi en ce lieu-là, mais leur lassitude n
nous fit point de tort : car les Indien
nous en donnerent autant ou plus que c
qu'ils nous avoient cousté, parce qu'il
estoient vrays chevaux de Mexique ; & d
plus parce que sur tout le chemin de Chia
pa, & par tout ce pays-là jusques à Guati
mala, les bourgs & les villages estoient o
bligez de nous fournir de mulets pour rien

CHAPITRE X.

Arrivée de l'Auteur à Tapanatepeque, sa description, la resolution qu'il prit avec son compagnon de prendre leur chemin par les montagnes Quelenes les plus hautes de toute la nouvelle Espagne, avec le recit des dangers qu'ils y coururent d'estre precipitez & d'y mourir de faim, par des tempestes qui y surviennent de temps en temps.

NOus arrivâmes le Samedy au soir à Tapanatepeque qui est au pied des Quelenes, où nous fûmes fort bien receus & bien traittez par les Indiens, à cause de la lettre que nous avions apportée.

Ce bourg est un des plus agreables que nous eussions veu depuis Guaxaca jusques-là, & il semble que Dieu luy a

donné abondamment tout ce qui eſt ne ceſſaire aux voyageurs pour monter ſu ces rochers ſi difficiles & ſi dangereux

Il y a une ſi grande quantité de beſtai qu'il s'y trouve de riches Indiens qui on des fermes qu'ils appellent Eſtantias où il y a juſques à trois & quatre mill bœufs.

La volaille & le gibier s'y trouven auſſi en abondance, & pour le poiſſon i n'y a point de lieu depuis Mexique où i s'en trouve tant & de ſi bon qu'en ce lieu-là parce que la mer en eſt tout pro che, & qu'il y a une petite riviere qu paſſe tout auprés qui fournit quantité de diverſes ſortes de poiſſons.

Il deſcend tant de ruiſſeaux & tant de fontaines de ces montagnes, que les In diens en arrouſent leurs jardins avec tan de facilité qu'ils y ont toûjours quanti té d'herbes & de ſalades.

Les orangers, limonniers, citronniers, figuiers, & autres arbres fruitiers, y fourniſſent agreablement de quoy ſe met tre à couvert de la grande chaleur qu'il y fait.

Comme nous vîmes que le Dimanche matin il faiſoit un temps fort calme, nous jugeâmes à propos de ne pas perdre cette

occaſion, depeur qu'en dilayant les vents ne nous arrêtaſſent en ce lieu-là, ou nous contraigniſſent de paſſer vers la coſte de Soconuzco.

Mais les Indiens nous ſupplierent de demeurer encore à dîner, nous aſſeurans que le beau temps continuëroit, & qu'ils nous donneroient de bons mulets, avec une bonne proviſion de fruits, de poiſſon frit, & de volaille, telle que nous deſirerions; de ſorte que ne pouvans pas refuſer cette civilité nous demeurâmes à dîner avec eux.

Aprés dîner l'on amena nos mulets, & l'on nous donna deux Indiens pour nous ſervir de guides, & porter nos proviſions, qui eſtoient du poiſſon frit, & un chapon roſti avec quelques fruits, de ſorte qu'il y avoit ſuffiſamment de quoy nous nourrir un jour.

Car le plus haut où l'on monte n'eſt que de ſept lieuës, & une lieuë au delà il y a une des plus riches fermes du pays de Chiapa, où l'on nourrit quantité de chevaux, de mulets, & de beſtail, qui eſt la demeure d'un Dom Jean de Tolede chez qui nous eſtions aſſeurez d'eſtre les bien-venus.

Quoy que ces montagnes ſe faſſent aſ-

fez remarquer par le grand nombre d
leurs pointes aigues & de leurs teste
élevées, & qu'il y en ait plusieurs qui s
joignent ensemble, neanmoins il n'y e
a qu'une dont les voyageurs fassent men
tion, qu'on appelle Maquilapa, qui e
celle sur laquelle il faut passer pour alle
à Chiapa.

Aprés dîner nous commençâmes à mon
ter cette haute & raboteuse Maquilapa
où nous nous arrêtâmes le soir dans un
endroit tout plat qui ressemble à un pr
situé sur le penchant de cette montagne

Les Indiens firent ce qu'ils pûrent pou
nous réjoüir, en nous montrant qu'il y
avoit apparence de beau temps, & qu
le lendemain à midy nous serions sans
doute à la ferme de Dom Jean de Tole
de.

Sur cela nous arrengeâmes nôtre sou
per sur la nappe verte de la terre, & à
ce premier repas nous mangeâmes nô
tre chapon & la plus part de nôtre poiſ
son frit, en laissant seulement un mor
ceau pour déjeuner le lendemain matin.

Nos Indiens souperent aussi joyeuse
ment, & nos mulets trouverent de quoy
paître à souhait, de sorte que la nuit
étant venuë nous nous endormîmes agrea-

lement au bruit des fontaines & du oux gaſouïillement que leurs eaux fai- ient en coulant parmi ces rochers.

Le lendemain matin le temps paroiſ- nt auſſi calme que le jour precedent; ela nous donna ſujet de partir, & de anger à déjeuner ce qui étoit demeuré u ſouper, afin d'achever nôtre voyage monter avec joye ſur le haut de Ma- uilapa.

Mais nous n'eûmes pas fait mille pas montant, que nous commençâmes oüir le vent ſoufler; & plus nous mon- ons plus il nous ſembloit eſtre fort, nous defendre de paſſer plus outre.

Nous avions déja fait la moitié du che- in qu'il y a juſqu'au haut de la monta- ne, que l'apprehenſion de ce vent nous it en grande perplexité, ne ſçachans ſi ous devions nous en retourner à Tapa- tepeque, ou demeurer au lieu où nous tions, juſques à ce que le temps fût evenu plus calme ſur le midy ou ſur le ir.

Les Indiens pour nous donner courage aller plus avant, nous dirent qu'en- iron à mille pas plus haut il y avoit ne fontaine & une loge ſous des ar- res qu'on avoit faite exprés pour reti-

rer les voyageurs qui se trouvoient s
pris par la nuit, ou empêchez par
vents de passer le haut de la montagn

Nous montâmes avec peine jusques
lieu que les Indiens nous avoient dit d
l'esperance que le vent cesseroit; m
tout au contraire plus nous montio
plus nous le trouvions violent, & opp
sé à nostre marche; de sorte que n
apprehendions qu'il ne nous en prît co
me autrefois aux Psilles dont parle H
rodote, qui ayans voulu combattre co
tre Æole, au lieu d'emporter la vict
re rencontrérent leur tombeau dans
sables où ils s'estoient assemblez con
luy.

Nous craignions, dis-je de même, qu'
nous opiniâtrant à vouloir monter sur
haut de la montagne, nous y trouvassio
le vent si violent qu'il nous renver
malheureusement dans ces horribles pr
cipices qui nous menaçoient de mort
tous côtez, & de servir de tombeaux
nos corps rompus & brisez en mille pi
ces.

La fontaine nous fut fort agreabl
mais encore plus la loge, à cause des a
bres qui estoient tout autour; mais
vent continuoit toûjours à souffler,

ous à craindre, jusques à ce que le jour
niſſant il ne nous reſta aucune eſperan-
de pouvoir retourner en arriere ny
aller plus avant.

Comme nous eſtions en état de nous
ler coucher ſans ſouper, en nous regar-
nt les uns les autres ſans ſçavoir que
ire pour appaiſer la faim qui nous preſ-
it, nous apperçumes en regardant çà
là un citronnier entre les autres ar-
es qui eſtoit tout chargé de petits ci-
ons aigres.

Il ne nous en prit pas lors comme
Tantale, qui ne pouvoit ny manger
es fruits qui eſtoient au deſſus de luy,
y boire des eaux qui eſtoient au deſſous:
r nous pouvions facilement cüeillir de
es citrons, & boire de l'eau de la fon-
ine, comme nous fimes avec l'avidité
ue pouvoient avoir des gens qui n'a-
oient autre choſe que cela pour leur ſou-
er.

Le lendemain le vent au lieu de s'appai-
r eſtoit encore plus violent, ce qui nous
t reſoudre comme le jour precedent de
emeurer en ce lieu-là, plûtôt que de re-
ourner ſur nos pas & manquer de reſo-
ution.

Les Indiens eſtoient auſſi dans la mê-

me resolution, de sorte que nous vê
mes encore ce jour-là de citrons aigr
& d'eau de fontaine, quoy que ce ne
pas un ragouſt fort propre pour
eſtomacs.

Mais comme nous vîmes que les
diens mettoient dans leur eau de la p
dre de gâteaux de mahis dont ils avoi
de petits ſachets tous pleins, ainſi qu
ont accoûtumé de faire quand ils vo
gent, nous en achetâmes d'eux un p
ſachet la valeur de vingt ſols, qui h
de Maquilapa où nous avions peur
mourir de faim n'auroit pas valu un ſ
de ſorte qu'encore que cette nourrit
fût bien petite, elle valoit pourt
mieux que de l'eau toute cruë avec
citrons aigres, & ne faiſoit pas tant
mal à l'eſtomac.

Nous demeurâmes en cet état tout
Mardy en attendant que le temps devi
calme & que le vent ceſſât, avec reſol
tion le lendemain matin de monter
haut de la montagne, ou de retourner
Tapanat peque.

Le Mercredy matin le vent paroiſſa
un peu appaiſé nous fimes deſſein d'a
tendre encore juſques à midy, dans l'e
perance qu'il feroit beau voyager à cet

ure-là ; mais le vent ne ceſſa point au
ntraire il augmenta encore un peu, ce
i obligea l'un d'entre nous à ſe reſou-
e d'aller à pied un mille ou deux plus
ut, afin de découvrir les paſſages &
danger des vents, & nous faire rapport
ſuite de tout ce qu'il auroit découvert:
nous crûmes que peut-eſtre l'on nous
oit fait le danger plus grand qu'il n'é-
t, n'ayant juſques-là rien vu qui nous
ût cauſer tant d'apprehenſion.

Nôtre amy ayant donc monté, & deux
ures aprés étant venu nous retrouver,
us dit que nous pouvions monter en
ûrance en conduiſant nos mulets par
bride ; mais le jour s'eſtant paſſé en
nteſtation ſi nous devions nous hazar-
r ou non, enfin nous reſolumes de par-
le lendemain matin pour tenter le paſ-
ge ſi le vent ne s'eſtoit point renforcé;
ſorte que nous recommençâmes à nous
ter ſur nos citrons, & en faire nôtre
uper comme nous avions déja fait, avec
au & la poudre de mahis ; ce qui nous
oibliſſoit au lieu de nous nourrir, &
us eût fait mourir à la fin ſi nous euſ-
ons eſté obligez à demeurer plus long-
mps en ce lieu-là.

A cauſe de quoy le Jeudy matin le vent

n'ayant pas changé : & eſtant auſſi f
que le jour precedent, aprés nous e
recommandez à celuy qui commande
la mer & aux vents, & aprés avoir é
nos noms ſur l'écorce d'un grand arb
& le nombre des jours que nous avi
demeuré là ſans avoir de vivres, n
montâmes ſur nos mulets pour aller
haut de la montagne.

Nous fûmes aſſez long-temps ſans
marquer que nous deuſſions rien cra
dre ; mais ce qui nous donna plus d'a
prehenſion furent certains chemins
troits taillez dans les rochers ; ce
fit que nous mîmes pied à terre, n
croyans plus en ſeureté ſur nos de
pieds que ſur les quatre d'une beſte.

Mais lors que nous fûmes montez
le haut de Maquilapa, qui ſignifie en la
gue du pays une teſte ſans poil, n
vîmes clairement le peril dont on parl
tant, & euſſions bien voulu eſtre enc
avec nos citrons aigres ſur le chemin
Tapanatepeque.

Car nous trouvâmes par nôtre prop
experience que c'eſtoit veritableme
une teſte ſans poil, & une hauteur ſa
arbres & ſans abry pour retirer les pa
vres voyageurs.

Le chemin par lequel l'on paſſe qui
ſt à découvert du coſté de la mer n'a pas
lus de deux cens cinquante pas de long;
ais il eſt ſi haut & ſi étroit que l'on
ſt tout étourdi quand on y eſt monté.
Car ſi l'on regarde d'un coſté, on voit
grande & ſpacieuſe mer du Sud, qui
ſt ſi profonde & ſi fort au deſſous que
la ébloüit les yeux; auſſi ſi l'on regarde
l'autre coſté, l'on ne voit que des ro-
ers & des precipices de deux & trois
euës de profondeur capables de glacer
cœur des plus hardis: de ſorte que d'un
oſté vous voyez la mer preſte à vous en-
outir, & de l'autre coſté les rochers
our vous mettre en pieces; & au milieu
tous ces perils-là, le paſſage ou le
emin n'a pas plus d'une toiſe de largeur
quelques endroits.

Nous avions bien plus beſoin de cor-
aux pour faire ces deux cens cinquante
s de chemin, que lors que nous ne
angions que des citrons aigres avec de
au pendant trois jours.

Nous n'oſâmes pas auſſi nous hazarder
y paſſer ſur nos mulets, mais nous mî-
es pied à terre, & les donnâmes à con-
ire aux Indiens les ſuivans les uns
rés les autres, & ſans oſer marcher

droit, de peur qu'en regardant d'un co
ou d'un autre il ne nous prît un tourn
ment de teſte qui nous auroit fait per
mais tous courbez les mains & les g
noux à terre, & comme on dit à qua
pattes, en ſuivant le plus que nous po
vions la piſte des voyageurs, & des beſ
qui y avoient paſſé devant nous.

Lors que nous fûmes au delà de
paſſage ſi étroit, & que nous fûmes a
rivez dans un lieu où la montagne co
mence à s'élargir, & que les arbres c
y ſont nous donnoient quelque eſperan
d'eſtre bien-toſt hors de tout peril, no
commençâmes à regarder hardiment de
riere nous, & à nous accuſer de folie
auſſi bien que tous les autres voyageu
qui ne ſe veulent pas détourner de tro
ou quatre lieuës pour prendre un aut
chemin, & éviter les dangers qui ſe re
contrent en celuy-là tant pour les hom
mes que pour les beſtes.

De là nous nous rendîmes en diligen
ce & avec beaucoup de joye chez Don
Jean de Tolede, qui nous receut fo
bien & nous fit prendre à chacun u
boüillon pour fortifier noſtre eſtoma
qui ne pouvoit rien ſouffrir ſans le rejet
ter auſſi-tôt, n'ayans pû reprendre no
force

orces aprés avoir pris divers boüillons
& du vin, que sur le soir que nous sou-
âmes assez bien.

Nous demeurâmes deux jours en ce
eu-là, d'où aprés nous estre bien rafraî-
his nous partîmes pour aller à Acapa-
, qui est un grand bourg d'Indiens en la
rovince de Chiapa situé sur la mesme
viere qui passe à Chiapa, qu'on appelle
hiapa des Indiens, pour le distinguer
un autre Chiapa nommé le Royal
hiapa, ou Chiapa des Espagnols.

CHAPITRE XI.

Arrivée de l'Auteur à Chiapa des I diens, où il rencontre le frere B ralho Religieux de son ordre q estoit parti de Mexique avant l dans le même dessein d'éviter la m sion des Philippines, & de ce qu y aprit de luy, & de ce qui se pas entr'eux & le Superieur des Iac bins de Chiapa, & de l'accü qu'il leur fit.

DE Acapala nous fûmes à Chiapa d Indiens, qui est située dans un li aussi bas que Maquilapa est haute, bâ sur une riviere qui est aussi large que Thamise devant la ville de Londres, c sort des montagnes de Cuchumatlan qui sont sur la route du Royal Chiapa Guatimala, & court au travers de province de Zoques où elle se perd da la riviere de Tabasco.

Mais je parleray plus amplement de

Chiapa dans le chapitre suivant, & diray seulement ici que nous y fûmes fort bien traittez par les Religieux, qui nous consideroient comme estans du corps de leur province, & nous assurerent que leur Provincial seroit fort aisé de nostre venuë, parce qu'il avoit besoin de Religieux Espagnols, pour s'opposer aux Crioles & naturels du pays qui faisoient tout leur possible de se rendre les plus puissans, comme ils avoient fait à Mexique & à Guaxaca.

L'on nous dit aussi que le Provincial n'estoit qu'à une journée de-là, & nous y rencontrâmes nostre amy Pierre Boralno qui y estoit venu tout seul devant nous, & s'estoit échapé de Mexique.

Il nous fit le recit du bon traittement qu'on luy avoit fait à Chiapa, & comme Calvo estoit parti de Mexique avec sa compagnie pour aller à Acapulco, & s'étoit embarqué pour les Philippines; mais que devant que de partir il avoit écrit une lettre au Superieur de Chiapa & Guatimala, par laquelle il se plaignoit fort de luy & de nous quatre, le priant au lieu de nous recevoir, de nous renvoyer à Mexique pour estre embarquez l'année suivante & envoyez aux Philippines; mais que le

Provincial avoit mépriſé ſa lettre & s'en eſtoit moqué.

Aprés avoir eſté regalez à Chiapa toute une ſemaine, nous crûmes qu'il eſtoit à propos de nous aller preſenter au Pere Provincial qui s'appelloit frere Pierre Alvarez, afin de ſçavoir de luy ſi nous pourrions demeurer en ſa Province, ou s'il nous falloit retourner en Eſpagne parce que nous ne pouvions eſtre reçeus en aucun autre endroit de l'Amerique qu'en cette Province-là.

Nous trouvâmes le Provincial dans une petite ville appellée ſaint Chriſtophle entre Chiapa des Indiens & le Royaume Chiapa, ſe promenant ſous des allées couvertes de ce lieu-là, où il y a auſſi quantité de poiſſon & grande abondance d'excellens fruits.

Il nous reçut avec beaucoup d'amitié & nous traitta bien à dîné & à ſoupé & pour nous montrer ſon humilité, devant que nous nous miſſions au lit il voulut nous laver les pieds, comme Jeſus Chriſt avoit fait à ſes Diſciples.

Le premier jour il ne nous parla preſque point de noſtre venuë en ce pays là; mais le lendemain il nous fit connoître ſa reſolution avec beaucoup d'adreſſe & de ſubtilité.

Car premierement il nous lût la lettre que Calvo luy avoit écrite contre nous, & en glosant dessus nous representa le tort que nous avions d'avoir abandonné nostre premiere vocation qui estoit d'aller aux Philippines, où plusieurs Indiens couroient risque de leur salut manque de nostre instruction, parce qu'il ne faisoit point de doute que nous estions plus capables de les instruire & convertir, que ceux que l'on y envoyroit en nostre absence.

En second lieu que nous avions frustré la bonne opinion que sa Majesté Catholique avoit conceuë de nous, nous ayant entretenu depuis l'Espagne jusques à Mexique dans l'esperance que nous travaillerions à la conversion des Indiens aux Philippines.

Et enfin qu'il nous consideroit comme ses prisonniers, puis qu'il avoit le pouvoir de nous arrester, & de nous renvoyer à Mexique au Vice-Roy, pour de là estre embarquez pour Manille comme Calvo le demandoit.

Mais pourtant qu'il ne vouloit pas encore nous dire son dessein, sinon que nous ne devions point nous affliger, mais plûtôt nous divertir, & qu'aprés dîné il

nous en diroit davantage, lors qu'il au
roit receu la réponſe à une lettre qu'
avoit écrite à Chiapa pour ſçavoir c
qu'il devoit faire de nous.

Le diſcours de ce grave & ancien Pro
vincial nous toucha extremement ; ca
nous avions peine à digerer ces accuſa
tions d'eſtre cauſe de la perte des ames
de manquer de charité, d'avoir fruſtr
les intentions de ſa Majeſté Catholique
& enfin de nous voir menacez de priſon
de ſorte que nous pouvions bien dire qu
ce déjeuné nous avoit oſté l'appetit pou
le dînée.

Aprés avoir quitté ce venerable Supe
rieur, nous nous allâmes promener ſou
une allée d'orangers, où nous nous entre
tinſmes aſſez long-temps ſur le diſcour
qu'il nous avoit fait que nous avions pe
ne à digerer, voyant qu'il avoit join
enſemble les intereſts du Roy avec ceu
de la Religion ; de ſorte que nous croyon
aſſurement qu'on nous renvoyeroit
Mexique, où comme des Eſclaves fugi
tifs nous ſerions contraints de nous em
barquer pour les Philippines.

Je perdis alors toute eſperance de re
tourner jamais en Angleterre ; Antoin
Melendez trembloit & ſouhaitoit d'eſtr

encore sur le haut de Maquilapa, & un autre eût bien voulu estre sur la mer avec le vieux Calvo & faire voile vers Manille en sa compagnie.

Quelques-uns proposerent qu'il falloit s'enfuir, & quitter Alvarez comme nous avions fait Calvo; mais on répondit à cela qu'en quelque lieu que nous allassions ne sçachans point le pays, nous serions toûjours découverts & renvoyez à Mexique, & que cela ne serviroit qu'à rendre nostre affaire plus mauvaise.

Mais enfin je dis aux autres que je ne pouvois pas m'imaginer que nous dussions craindre d'estre mal traitez par le Provincial, qui nous avoit toûjours parlé avec une contenance joyeuse & riante, & qui même s'estoit humilié jusques à nous laver les pieds.

Qu'au contraire je croyois assurement qu'il nous affectionnoit, pour estre venus de si loin nous offrir à travailler en cette moisson des ames conjointement avec luy, qui manquoit de personnes comme nous nouvellement venus d'Espagne pour faire teste à la faction des Crioles & naturels de la Province.

Leur representant là-dessus l'exemple de nostre amy Pierre Boralho qu'il avoit

déjà reçû parmi les autres Religieux de la Province, & qu'il ne pouvoit pas s'empêcher d'en uſer de même envers nous ſans faire paroître beaucoup de partialité.

Et enfin que quand même nous ne pourrions pas demeurer en ce lieu-là, que le Provincial ne nous renvoyeroit point à Mexique pour y eſtre couverts de honte & d'opprobre; mais qu'il nous ayderoit plûtoſt à retourner en Eſpagne, ou en tel lieu que nous voudrions choiſir, & nous aſſiſteroit même d'argent pour faire le voyage.

Pendant que nous avions l'eſprit agité de la ſorte ne ſçachans à quoy nous reſoudre, il y a apparence que le vieux Alvarez nous regardoit par ſa feneſtre, & que comme Joſeph n'avoit pu ſe retenir plus long-temps de témoigner la tendreſſe qu'il avoit pour ſes freres, de même ce bon Superieur ayant remarqué que ſon diſcours nous avoit affligé, ne pût pas nous ſouffrir plus long-temps en cét état, mais nous envoya ſon compagnon pour nous conſoler, comme nous reconnûmes auſſi-toſt par ſon diſcours.

Car deſlors qu'il nous aborda il nous demanda pourquoy nous eſtions ſi triſtes

& ſi abatus, que le Pere Provincial avoit même remarqué que nous avions l'eſprit agité ; mais que nous ne devions rien craindre, que le Provincial nous aimoit, & qu'il avoit beſoin de nous, & que puis que nous eſtions venus chercher un azile en ſa province, nous ne devions pas apprehender qu'il en uſât plus mal en noſtre endroit, qu'un ſoldat envers l'ennemy qui ſe rend à luy, qu'il eſt obligé de proteger par les loix de la guerre.

Il nous dit pluſieurs choſes ſemblables pour nous réjoüir, & de plus que le Provincial avoit eſté grandement blâmé par les Crioles pour avoir reçû Pierre Boralho; mais qu'ils feroient bien encore plus de bruit quand ils nous verroient tous quatre enſemble pour affoiblir leur faction ; c'eſt pourquoy il deſiroit que nous vêcuſſions d'une maniere qui ne choquât point ces gens-là qui avoient accoûtumé de blâmer ſes meilleures actions.

Et enfin il nous aſſura que le Provincial ne nous renvoyeroit jamais à Mexique, & qu'en cas qu'il ne nous pût pas établir à Chiapa ou à Guatimala, qu'il employeroit tout ſon pouvoir & celuy de ſes amis en noſtre faveur, & même nous donneroit de l'argent pour retourner en Eſpagne.

Ces paroles furent autant de cordiaux pour nous faire revenir le cœur, & de remedes pour disposer nostre estomac au dîné, où nous fûmes appellez par le son d'une cloche.

Lors que nous entrâmes dans la maison, le visage riant du Provincial nous fut beaucoup plus agreable que toutes les viandes qu'il avoit fait appreſter pour nous faire bonne chere, quoy que sa table fût servie comme celle d'un grand Seigneur.

Nous ne laissâmes pas aussi de tirer un bon presage de ce qu'on nous servoit une si grande quantité de chair & de poisson, de fruits & de confitures; mais de plus durant le repas nous remarquâmes bien par le discours du bon Alvarez qu'il etoit bien aise de nostre venuë.

Aprés dîné il nous dit qu'il vouloit joüer une partie de trictrac avec nous les uns aprés les autres, non pas pour gaigner nostre argent, parce qu'il jugeoit bien que nous n'en pouvions pas avoir beaucoup aprés avoir fait un si long voyage; mais qu'il ne demandoit autre chose si nous perdions sinon que nous dissions chacun cinq Pater & cinq Ave pour luy, que si nous gaignions nous

ferions reçûs & incorporez parmy les Religieux de la Province.

Cette gageure nous plût extremement, parce qu'en perdant nous ne perdions rien, & n'estions obligez à rien que nous n'eussions bien voulu faire de nous-même ; mais en gaignant nostre gain nous estoit beaucoup plus utile que si nous eussions gaigné de grosses sommes d'argent.

De plus cela nous donna lieu de croire qu'il falloit que nos affaires allassent bien, puis que nous pouvions gaigner au jeu une faveur pour laquelle nous avions fait un voyage de plus de six vingts lieuës.

La partie estant commencée nous joüâmes chacun la nostre tour à tour, en sorte qu'il se trouva que nous estions plus forts que ce bon vieillard ; mais nous remarquâmes bien qu'il se laissoit gaigner à dessein, & qu'il le faisoit par adresse & jugement, afin que sa perte nous pût dire ce qu'il ne vouloit pas nous exprimer de bouche, qui estoit nostre incorporation dans la Province.

Mais le jeu ne fut pas plûtost achevé, que nous en fûmes asseurez par le retour d'un Indien qu'on avoit envoyé dés le

matin à Chiapa pour sçavoir du Pere Prieur & des principaux du convent ce qu'on feroit de nous.

Ce Prieur témoignant par sa lettre que luy & tous les anciens Religieux du convent estoient ravis de nostre venuë, pria instamment le Superieur de nous envoyer chez luy souhaitant que nous fussions ses hostes, parce qu'il s'étoit veu en une pareille affaire que nous dix ans auparavant.

Car il avoit aussi quitté à Mexique sa compagnie des Philippines, & s'en estoit fuy à Guatimala, où à cause de son sçavoir & de sa capacité il fut extremement traversé par la faction des Crioles; c'est pourquoy il témoignoit tant de joye de voir qu'il pouvoit esperer à present d'avoir assez de Religieux de son costé pour s'opposer à ceux qui l'avoient persecuté.

Le vieux Alvarez ayant esté fort touché par cette lettre, nous dit aprés l'avoir leuë qu'il estoit obligé de payer ce qu'il avoit perdu, & que le lendemain il nous envoyeroit à Chiapa, pour y demeurer jusques à ce qu'il eût trouvé lieu pour nous envoyer en d'autres endroits du pays pour en apprendre le langage, afin

de pouvoir prêcher les Indiens.

Aprés que cét entretien fut fini nous fûmes derechef nous promener dans le jardin, qui nous paroiſſoit beaucoup plus agreable que le matin par la conſolation que nous venions de recevoir du Pere Provincial.

Là ſous ces belles allées d'orangers nous commençâmes à loüer Dieu qui avoit eû pitié de nous en noſtre plus grande affliction, ſans oublier le politique & ſage Provincial qui ayant bien voulu perdre ſon jeu pour noſtre conſolation, il n'étoit pas raiſonnable qu'il perdît nos prieres; auſſi nous les offrîmes à Dieu en ce même lieu-là le priant de bon cœur pour ſa ſanté & proſperité.

Nous demeurâmes dans ce jardin juſques à ſoupé en nous divertiſſant en diverſes maniéres, tantôt en mangeant des citrons & des oranges douces, & tantôt en cüeillant des citrons aigres & les jettant à la teſte les uns aux autres, mais principalement à celuy qui avoit ſouhaité d'eſtre avec Calvo que nous chaſſâmes du jardin à coups d'oranges & de citrons, continuans ce divertiſſement avec d'autant plus de ſatisfaction, que nous voyions que ce bon Provincial qui s'é-

toit mis sur un balcon y prenoit plaisir
& estoit ravy de nous voir ainsi réjoüir

Nous n'eûmes pas si-tost chassé l'am
de Calvo hors du jardin, que la cloch
sonna pour nous inviter à souper, & al
ler retrouver nostre meilleur amy Alva
rez qui avoit derechef fait servir sa ta
ble aussi magnifiquement qu'à dîné.

CHAPITRE XII.

*L'Auteur part de la petite ville d
saint Christophle avec son compa
gnon, apres qu'ils eurent perdu leu
liberté qu'ils avoient joüée au tric
trac contre des boëtes de Chocola
te avec le Superieur du convent de
Iacobins.*

APrés le soupé il nous dit que l
lendemain matin il nous envoyeroi
à Chiapa, parce que le Prieur luy avoi
écrit qu'il vouloit venir au devant de nou
& nous donner à déjeuner à un bourg

ui s'appelle ſaint Philippe ; ce qui nous
it avoir bonne opinion de nous voyant
que des Provinciaux & des Prieurs ſe
nettoient ſi en peine de nous regaler.

Neantmoins devant que nous aller cou-
her le Provincial nous dit qu'il vouloit
ncore joüer une partie au trictrac avec
ous pour voir s'il pourroit tirer ſa re-
anche.

Mais comme il eſtoit ruſé & adroit, &
u'il ſçavoit extremement bien le jeu, étant
ien aſſuré qu'il nous gaigneroit il chan-
ea la nature de la gageure par un myſte-
e que nous ne pûmes comprendre que le
our ſuivant, ordonnant que ſi nous le
aignions il ſeroit obligé de nous don-
er à chacun une boëte de chocolate,
ais que ſi nous perdions nous ſerions ſes
riſonniers.

Nous commençâmes donc la partie
ns l'eſperance de gaigner comme nous
ions fait cy-devant ; mais au contraire
ſe trouva que nous perdîmes tous les
s aprés les autres : mais comme nous
e pouvions deviner comme quoy nous
ouvions eſtre ſes priſonniers, nous ne
ous ſouciâmes pas beaucoup d'avoir per-
.

Neanmoins le bon Provincial nous dit

en riant qu'il estoit bien fâché que nou
eussions perdu, qu'il souhaitoit pourtan
que nous ne tombassions jamais en d
plus fâcheuses prisons que les siennes
mais que pour nous consoler il nous vou
loit donner à chacun une boëte de choco
late, pour boire à sa santé & nous re
joüir lors que nous serions affligez pou
la perte que nous avions faite.

Nous ne pûmes jamais deviner ce qu'
vouloit dire que le lendemain à midy
mais nous crûmes que c'estoit une rail
lerie, & que tout ce qu'il disoit n'esto
que pour se divertir avec nous comme
avoit déja fait, de sorte que cela n'empê
cha pas qu'aprés avoir pris congé d
luy chacun ne se retirât avec joye en
chambre.

Le lendemain matin nous trouvâme
deux mulets du Provincial, & deux au
tres qui appartenoient à ses compagnons
tous sellez & prests à monter dessus
avec une douzaine d'Indiens à cheval qu
nous devoient conduire par une monta
gne assez difficile & au travers des boi
au bourg de saint Philippe.

Aprés déjeuné le bon Provincial nou
embrassa en nous disant adieu, nous sup
pliant de prier Dieu pour luy, & au rest

le n'estre point affligez de tout ce qui
ous pourroit arriver, nous assurant qu'il
ous aimoit & qu'il feroit tout ce qu'il
ourroit pour nous rendre service; mais
u'il estoit obligé de se servir d'adresse &
e prudence pour fermer la bouche aux
rioles qui nous haissoient aussi bien que
y.

Aprés avoir pris congé de luy nous par-
mes de ce lieu-là aux fanfares des trom-
etes & des hautbois qui marchoient de-
ant nous, & qui par le raisonnement
es échos se faisoient entendre tout le
ng du chemin, depuis le haut de la
ontagne jusques en la vallée où nous
ions laissé le bon vieillard Alvarez
ns un fonds environné de montagnes
e tous costez.

Nous ne fûmes pas si tost montez au
ut de la montagne que nous découvri-
es une petite vallée avec la ville de
hiapa des Espagnols & deux ou trois
tits bourgs, dont saint Philippe estoit
n situé au pied de la montagne que
us avions à monter.

Les trompettes qui marchoient toû-
urs devant nous avertirent assez par
urs fanfares les habitans de saint Phi-
pe de nostre venuë, & à nous prepa-

rer un ſecond déjeuné, la froideur d
l'air que nous avions ſenti ſur la monta
gne nous ayant aiguiſé l'appetit.

Nous n'eûmes pas fait cinq cents pas e
décendant de la montagne, que nous ren
contrâmes une vingtaine d'Indiens fo
leſtes tous à cheval avec leurs trompe
tes qui ſonnoient devant eux, & derrie
ſur une mule richement enharnachée ve
noit le Prieur de Chiapa nommé Pe
Jean Baptiſte, qui eſtoit d'un tempera
ment jovial, mais gras & replet.

Nous ne l'eûmes pas ſi-tôt abordé qu
nous appellant ſes freres fugitifs des Ph
lippines, il nous dit que nous eſtions l
bien venus en ce pays-là, & particu
lierement qu'il eſtoit bien aiſe de no
voir, & qu'il nous donneroit bien
plus agreables divertiſſemens dans ce ſai
Philippe qui eſtoit proche de là, que no
n'en aurions jamais eu dans le ſaint Ph
lippe des Iſles Philippines ſi nous
avions eſté.

CHAPITRE XIII.

Reception que firent à l'Auteur les Indiens de Chiapa & le Superieur des Iacobins, & de quelle maniere il ſatisfit à ce qu'il avoit perdu au trictrac le jour d'auparavant.

EN cette maniere en nous entretenant avec le bon Prieur nous deſcendîmes oyeuſement de la montagne, où nous ouvâmes que tous les habitans du boug e ſaint Philippe nous attendoient tant shommes que les femmes, les uns nous reſentans des bouquets de fleurs, d'au-es nous jettans des roſes au viſage, & autres qui dançoient devant nous tout long de la ruë où nous devions paſſer, ue l'on avoit parſemée d'herbes & de üilles d'orangers, & ornée de pluſieurs cs de triomphe faits de feſtons de fleurs ſques à l'Egliſe, où par l'eſpace d'une emie-heure nous fûmes regalez par la eilleure muſique de la ville de Chiapa

que le bon Prieur avoit loüée tout ex
pres pour l'accompagner à noſtre rec
ption.

Aprés que la muſique fut ceſſée, le P
re Jean Baptiſte s'eſtant levé debout f
une harangue aux Indiens, les remercia
de ce qu'ils nous avoient ſi bien regal
parce que nous eſtions ſes amis, & le
diſtribua des Indulgences plenieres
tous leurs pechez paſſez, pour tous ce
que viſiteroient l'Egliſe du lieu le d
manche enſuivant le matin ou l'apreſd
née.

De là ſorte nous quittâmes l'Aut
pour aller déjeuner à la table, que no
trouvâmes couverte de pluſieurs viand
ſalées & de ragouſts, pour nous faire en
core trouver meilleur le bon vin de X
rez que le Prieur avoit fait apporter to
exprés pour nous.

Aprés les viandes ſalées l'on nous ſe
vit de ſi excellentes confitures que l
Religieuſes de Chiapa avoient faites, q
nous n'en auions point veu de ſembla
bles depuis ſaint Jean de Vlhua juſqu
en ce lieu-là, qui ſervirent à nous fai
boire à chacun un verre de chocola
avec quoy nous achevâmes le déjeuné.

Mais pendant que ce Prieur nous fa

oit faire ſi bonne chere, nous ne laiſſions
as d'avoir l'eſprit inquieté : car nous ne
ouvions dechiffrer cette enigme qu'il
ous repetoit ſouvent, que nous devions
ien déjeuné, parce que nous ferions le
lus maigre dîné que nous euſſions fait
e noſtre vie, & qu'il falloit menager la
ouceur de laliberté qui ne nous dure-
oit pas long-temps : nous remarquâmes
ien ces paroles, mais nous ne les pû-
es jamais entendre que quand nous fû-
es arrivez au convent.

Aprés que nous eûmes déjeuné, les In-
ens nous voulurent auſſi donner du di-
ertiſſement dans la place du marché, où
s ſe mirent à joüer au jeu des cannes,
n courant à cheval les uns contre les
utres avec de grandes rondaches, pour ſe
effendre la teſte & les épaules des can-
es ou roſeaux qu'ils ſe jettoient en paſ-
nt les uns aux autres avec une merveil-
uſe adreſſe.

Le bon Prieur de Chiapa nous ayant
galez de la ſorte, nous permit de joüir
e la liberté autant apparemment que
y & le Provincial en eſtoient demeu-
z d'accord par leurs lettres, qui eſtoit
ſques à l'heure que l'on avoit accoûtu-
é de dîner au convent de chiapa où

nous devions arriver devant midy.

Comme l'heure s'approchoit, & qu
nous avions encore environ deux mille
à faire depuis ſaint Philippe juſques
Chiapa, le Prieur commanda que l'o
amenât nos mulets, les trompetes & le
hautbois ayans averty les habitans d
noſtre depart de leur bourg: nous en ſor
times auſſi magnifiquement que nous
eſtions entrez, au carillon des cloches
& accompagnez de pluſieurs Indiens
cheval, & d'autres qui dançoient devan
nous & joüoient de divers inſtrumens
comme ils avoient fait à noſtre entrée.

Aprés que nous eûmes fait enviro
cinq cens pas, le Prieur remercia les In
diens & les renvoya chez eux le con
vent eſtant tout proche où nous devion
eſtre traittez d'une autre maniere, parc
que dans la ville & dans le convent i
n'eſt pas permis de faire toutes ces ma
gnificences qu'on pratique à la campa
gne.

Les Indiens ayans pris congé de nous
nous continuâmes noſtre chemin en en
retenant ſeulement deux pour nous ſer
de guides.

Lors que nous fûmes à cinq cens pa
de la ville, le Prieur & un ſien compa

gnon s'arresterent, & il tira de sa po-
chette un ordre du Provincial dont il nous
it la lecture, qui portoit, que parce que
ous avions abandonné nostre legitime
Superieur Calvo sur le chemin des Phi-
ppines, & que nous estions entrez sans
a permission dans la Province de Chia-
a, il ne pouvoit en conscience nous
ecevoir pour membres de son corps,
u'auparavant il ne nous eût en quelque
açon châtiez de la faute que nous avions
ommise.

C'est pourquoy il commandoit au
rieur de Chiapa, qu'aussi-tost que nous
rions entrez dans le convent, il nous
t renfermer deux à deux dans nos cham-
res comme en prison pendant trois jours,
ns nous permettre de sortir que pour al-
r au refectoir, où à l'heure de midy nous
ous devions presenter devant tous les
eligieux assis sur la terre, sans avoir
ıtre chose à dîné que du pain & de
au, mais qu'au soupé le Prieur nous
ourroit faire apporter ce qu'il luy plai-
it dans nos chambres qui nous devoient
nir lieu de prison.

Ce fut là la penitence que le sage &
sé Provincial nous imposa, qui ne lais-
pourtant pas de paroître bien aigre

aprés un si bon déjeuné, & de nous fa
cher d'entendre parler de jeunes & d
prison aprés avoir esté regalez avec tan
d'éclat.

Nous commençâmes lors à nous sou
venir du jeu & de la gageure du Provin
cial du soir auparavant & d'en entendr
le mystere, en reconnoissant le soulage
ment que nous devions recevoir par le
boëtes de chocolate aprés avoir dîn
avec du pain & de l'eau.

Nous nous souvinsmes du dîné que l
Prieur nous dit à saint Philippes qu
nous aurions ce jour-là, & de la libert
dont nous devions nous servir.

Mais le bon Prieur qui s'apperçu
que tout d'un coup nostre contenanc
avoit changé, & que nous paroission
affligez, se prit à soûrire pour nous fair
connoître que le Provincial ny luy n'a
voient pas dessein de nous faire du mal
mais que ce qu'ils en faisoient estoit pa
une adresse de politique, afin de ferme
la bouche aux Crioles qui ne pourroien
pas s'empêcher de murmurer si l'on n
nous faisoit pas sentir quelque sorte d
châtiment.

Il nous assura de plus qu'aprés nostr
empriſonnement nous devions espere
tout

toute ſorte d'honneur & d'avancement, que nous n'aurions faute de rien tant que nous ſerions avec luy, & qu'aprés nous avoir fait dîner au pain & à l'eau, il nous envoyeroit à ſouper dans nos chambres & aſſez dequoy faire bonne chere pendant vingt-quatre heures.

Aprés cela nous nous acheminâmes au convent de Chiapa, où nous fûmes reçeus par la pluſpart des Religieux, avec beaucoupde joye; neanmoins nous remarquâmes qu'il y en avoit quelques-uns qui nous faiſoient mauvaiſe mine, & qui nous regardoient de mauvais œil.

L'on ne nous eut pas plûtoſt conduit dans nos chambres, que la cloche invita les autres Religieux à dîner, & nous à faire penitence au pain & à l'eau.

Nous deſcendîmes au refectoir, où aprés le benedicité les Religieux s'eſtans tous aſſis à table, nous autres quatre Jonas des Philippines, ainſi que quelques Criolos nous avoient nommé, fûmes obligez de nous ſeoir à terre les jambes comme des tailleurs au milieu du refectoir, pour témoigner par cét acte d'humilité le déplaiſir que nous avions d'avoir deſobeï à noſtre Superieur Calvo.

A même temps que l'on fit le pre-

mier plat à table, l'on nous donna auſſi
chacun un pain raiſonnable, & un po
d'eau claire dont nous bûmes joyeuſe
ment, parce que nous eſtions aſſez raſ
ſaſiez de deux déjeunés que nous avion
fait auparavant.

Neanmoins au milieu de cette actio
qui nous couvroit de honte en public
mais qui ſe pratiquoit pourtant entre le
Religieux pour de moindres fautes qu
les noſtres, nous avions cette conſola
tion que le Prieur & le Provincial eſtoien
nos amis, que ce châtiment eſtoit pater
nel, & que de la part de ceux qui nou
y avoient condamné nous aurions du cho
colate pour nous conſoler, & que nou
ſerions mieux traitez dans nos chambre
ce ſoir là, que pluſieurs autres qui n'a
voient eu que deux ou trois plats à ſou
pé : Joint que nous avions pour compa
gnon de penitence un Religieux Criol
qui devoit eſtre aſſis à terre auſſi bie
que nous, à cauſe de certaines lettre
amoureuſes qu'une Religieuſe & luy s'é
crivoient, dont les termes paſſoient le
bornes de la chaſteté.

Mais quand je vis que ce Religieu
nous regardoit de mauvais viſage, je m'ap
prochay de luy le plus prés qu'il me fu

possible, & comme je l'entendis murmurer tout bas, & qu'il nous appelloit des Jonas desobeissans des Philippines, je luy dis aussi tout bas les deux hexametres suivans, qui me vinrent soudain dans l'esprit sur sa mauvaise conduite.

Si monialis amor te turpia scribere fecit,
Ecce tibi gelidæ præbent medicamina limphæ.

Mais comme il eut entendu ces vers que je fis sur le champ, il témoigna encore d'estre plus mal content, se retirant en haussant les coudes & secouant les épaules par mépris, ce qui m'obligea de le suivre & de luy reciter amiablement ce vers.

Solamen misero est socios retinere Panettes.

Il s'imagina que je le suivois pour luy dérober son pain, & ce mot *panettes* l'auroit presque étranglé, s'il ne se fût servi de l'eau qui estoit devant luy & n'en eût bû un bon verre, par où j'apperçus que sa colere estoit appaisée, & cela m'obligea de luy dire que je croyois aussi que la violence de son amour devoit estre temperée.

De cette sorte je dînay joyeusement au pain & à l'eau avec mon voisin le Reli-

gieux Criole, & aprés dîné l'on nous ramena dans nos chambres, où nous bûmes du chocolate que nous avoit donné le bon Alvarez.

Les Religieux Castillans nous venoient trouver en foule dans nos chambres, les uns pour s'entretenir avec nous, & les autres pour nous apporter des confitures, & autres semblables friandises.

L'on parla aussi incontinent dans le convent des vers que j'avois faits sur le sujet de ce Religieux Criole, & ils servirent d'entretien l'apresdînée à tous les autres Religieux.

Ce soir-là nous fûmes servis à soupé suivant la promesse & la generosité du Prieur, qui nous voulut encore honorer de sa presence avec deux autres de ses compagnons qui souperent avec nous en nôtre chambre.

Les trois jours de nostre prison se passerent ainsi joyeusement, souhaitans de n'en trouver jamais de plus fâcheuse que celle-là, où à la reserve que nous n'avions pas la liberté de sortir, nous avions tout ce que nous eussions pû souhaitter d'ailleurs, faisans bonne chere, & n'estans jamais sans avoir quelqu'un de nos amis qui nous tenoit compagnie.

De maniere que nous pouvions dire que noſtre priſon nous eſtoit plûtoſt un ſoulagement qu'un châtiment, parce qu'aprés un ſi long voyage que celuy que nous avions fait depuis Mexique juſques-là, nous avions plus beſoin de repos que de promenade.

Nous ne fûmes pas plûtoſt en liberté, que nous trouvâmes que le Provincial & le Prieur eſtoient dans le deſſein de nous placer ſi bien, qu'aprés noſtre priſon nous pûſſions acquerir de l'honneur & du credit en ce pays-là.

L'on envoya deux Religieux de noſtre compagnie à la campagne pour y apprendre le langage du pays, afin de preſcher aux Indiens, & eſtre pourvûs de quelque benefice.

Ils nous accorderent auſſi à un de mes compagnons & à moy la permiſſion d'aller à Guatimala pour y enſeigner dans l'Univerſité la Philoſophie & la Theologie, mais on differa noſtre depart juſques à la ſaint Michel, parce que c'eſtoit le temps qu'on ouvroit les claſſes, & qu'on changeoit les regents.

Le Provincial ayant auſſi conſideré les vers que j'avois faits ſur le champ au ſujet du Religieux Criole, & remarquant

par là que la langue latine estoit mieux entenduë en Angleterre qu'entre les Espagnols qui abusent du pauvre Priscien par leurs solecismes, & voyant qu'on avoit besoin d'une personne qui fût intelligente en cette langue pour enseigner la Grammaire & la Syntaxe aux enfans dans leur convent de Chiapa où l'instruction de la jeunesse leur valloit beaucoup tous les ans, il me pria d'en vouloir accepter la charge en attendant qu'il pût m'envoyer à Guatimala, me promettant de m'assister de tout ce que j'aurois besoin tant pour acheter des livres que pour mes autres neceſſitez, & mesme que je pourrois aussi aller à la campagne comme j'en avois le dessein pour voir ce qu'il y avoit de plus remarquable aux environs.

Je ne pûs refuser un offre qui m'estoit si utile, de sorte qu'avec cét employ je demeuray en cette ville-là depuis le mois d'Avril jusques à la fin de Septembre, où j'acquis beaucoup de reputation & de credit auprés de l'Evesque & du Gouverneur, mais particulierement auprés du Prieur qui ne faisoit jamais de partie de promenade à la campagne sans moy; ce qui me donna lieu de pouvoir remarquer les richesses & le gouvernement de Chia-

pa, comme je les décris fidellement dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE XIV.

Description de la Province de Chiapa, & des villes & principaux bourgs qui en dependent.

QUoy que dans l'opinion des Espagnols la Province de Chiapa soit une des plus pauvres de l'Amerique, parce qu'on n'y a point encore découvert de mines, ny trouvé de sable d'or dans les rivieres, & qu'il n'y a aucun port sur la mer du Sud pour le transport des marchandises, & pour negocier avec ceux de Mexique, de Guaxaca, & de Guatimala, je puis dire pourtant qu'elle en surpasse beaucoup d'autres en la grandeur de ses villes & de ses bourgs, & ne cede à pas une qu'à Guatimala, & mesme je je puis asseurer que dans tout le reste de l'Amerique il n'y a pas une ville d'In-

diens qui soit si peuplée des naturels du pays, & si grande que Chiapa des Indiens.

Les Espagnols ont grand tort de la mépriser comme ils font : car ils devroient considerer qu'elle est située entre Mexique & Guatimala, & que de sa force ou de sa foiblesse depend celle de toute l'Amerique ; parce que n'estant point fortifiée il est facile d'y entrer par la riviere de Tabasco, & qu'elle est aussi contiguë & frontiere du Jucatan.

De plus par le moyen des marchandises qui s'y trouvent, les habitans n'entretiennent pas seulement un commerce considerable entr'eux, mais aussi avec les autres provinces ; & il n'y a point de lieu dans l'Amerique dont l'Espagne tire tant de cochenille qu'elle fait d'une des provinces de Chiapa.

Outre que les bourgs qui sont grands & bien peuplez augmentent considerament les revenus du Roy d'Espagne par le tribut que chacun des habitans est obligé de payer tous les ans par teste,

Ce pays est divisé en trois Provinces ; sçavoir celle de Chiapa, des Zeldales, & des Zoques, dont celle de Chiapa est la moins riche des trois.

Elle contient la grande ville de Chiapa des Indiens, & tous les bourgs & villages qui sont situez au nort vers Maquilapa, & à l'oüest du Prieuré de Comitlan qui a dix bourgs qui en dependent, & plusieurs fermes où l'on nourrit quantité de bestail, de chevaux & de mulets.

Proche de ce Prieuré de Comitlan est la grande vallée de Capanabastla, qui est aussi un autre Prieuré qui s'étend vers Soconuzco.

Cette vallée est considerable par une grande riviere qui sort des montagnes de Cuhumatlanes, & se va rendre à Chiapa des Indiens, & de là à Tabasco. Elle est aussi renommée par la grande quantité de poisson qui se pesche dans la riviere, & par le grand nombre de bestail qui s'y trouve, & qui nourrit non seulement la ville de Chiapa, mais aussi tous les lieux voisins.

Quoy que la ville de Chiapa & Comitlan soient dans un climat extremement froid, parce qu'ils sont situez sur les montagnes, au contraire il fait extremement chaud en cette valée, parce qu'elle est dans un fonds, & depuis le mois de May jusques à la saint Michel il y arrive souvent de grands orages ac-

compagnez de tonnerres & d'éclairs.

Le principal bourg où eſt le Prieuré s'appelle Capanabaſtla, où il demeure plus de huit cens Indiens.

Mais celuy de Izquintenango eſt encore plus grand, qui eſt ſitué au bout de la vallée vers le Sud, & au pied des montagnes de Cuchumatlanes.

Le bourg de ſaint Barthelemy qui eſt à l'autre bout de la vallée vers le Nort eſt encore plus grand que ces deux là, & la vallée peut avoir environ quarante milles de longueur & dix ou douze de largeur.

Tous les autres bourgs ſont ſituez vers Soconuzco, où la chaleur va toûjours en augmentant auſſi bien que les tonnerres & les éclairs, parce qu'ils approchent plus des côtes de la mer du Sud.

Outre la grande quantité de beſtail qui eſt en cette vallée, il s'y recueille auſſi tant de coton que c'eſt la principale marchandiſe du pays, parce qu'il s'en fait un grand nombre de mantes dont les Indiens ſe couvrent le corps, & les marchands les y viennent acheter de divers endroits, ou bien les habitans les changent pour du Cacao avec ceux de Soconuzco & Suchutepeque, de ſorte que

par ce moyen ils ſont toûjours aſſez bien pourvûs du breuvage qui ſe fait avec ce fruit-là.

Ils ne manquent non plus de poiſſon, parce que la riviere leur en fournit abondamment ; ny de chair la vallée eſtant pleine de beſtail ; ny de quoy s'abiller, parce qu'ils en vendent meſme aux autres ; ny de pain, parce que quoy qu'il n'y croiſſe point de froment, ils recueillent aſſez de mahis pour leur nourriture.

Enfin ils ont quantité de gibier, de volaille & de cocqs-d'inde, de fruits, de miel, de tabac, & de cannes de ſucre.

Mais l'argent n'eſt pas ſi commun à Chiapa qu'à Mexique & à Guaxaca : car au lieu qu'en ces deux villes-là l'on y compte par patagons ou pieces de huit reales, l'on ne compte à Chiapa que par teſtons qui ne vallent que la moitié d'un patagon.

Quoy que la riviere ſoit extremement utile à cette vallée, & contribuë beaucoup à ſon abondance, elle eſt pourtant cauſe de pluſieurs deſaſtres qui arrivent aux habitans, dont les enfans auſſi bien que les veaux & les poulains lors qu'ils approchent du bord de l'eau ſont ſouvent devorez par les crocodiles qui ſont en

grand nombre en cette riviere, & qui ſont friands de chair, parce qu'ils en ont pluſieurs fois mangé.

La ville du Royal Chiapa eſt une des moindres de toute l'Amerique : car il n'y a qu'environ quatre cens chefs de famille Eſpagnols, & environ cent maiſons d'Indiens qui ſont jointes à la ville, qu'on appelle le fauxbourg des Indiens qui y ont une chapelle particuliere.

Dans la ville il n'y a point d'autre Egliſe parroiſſiale que l'Egliſe cathedrale qui ſert pour tous les habitans.

Il y a auſſi deux convents, l'un de Religieux de l'ordre de ſaint Dominique, & un autre de ſaint François, & un pauvre convent de Religieuſes qui ſont aſſez à charge à la ville.

Mais parce que les Jeſuites ne s'y ſont point établis, qui demeurent ordinairement dans les villes qui ſont riches & opulentes, l'on en peut bien tirer une conſequence que celle-cy ne l'eſt pas, ou du moins que les habitans n'ont pas la generoſité que les Jeſuites demandent, pour en tirer les grandes aumônes & les dons extraordinaires avec quoy ils entretiennent leurs colleges dans les lieux où ils ſont.

Car en ce lieu icy les marchands ſont reſerrez, & les gentils-hommes ménagers & épargnans, & n'ont pas aſſez d'eſprit ny de civilité pour faire ces largeſſes, de ſorte que le pauvre Chiapa n'eſt pas un lieu commode pour les Jeſuites.

Le principal trafic des marchands de cette ville eſt de cacao, de coton qu'ils vont achepter à la campagne aux environs, de merceries, & de ſucre qu'ils tirent de Chiapa des Indiens, & de quelque peu de cochenille, mais parce que le Gouverneur tire beaucoup de profit du commerce de la cochenille, il ne leur permet pas facilement de trafiquer de cette ſorte de marchandiſe.

Ils ont tous des boutiques dans une petite place où l'on tient le marché qui eſt devant l'Egliſe cathedrale, où il y a des allées & des porches où les femmes des pauvres Indiens ſe rendent ordinairement ſur les cinq heures du ſoir, & y apportent des drogues & des boiſſons qu'elles vendent à bon marché aux Crioles.

Ceux qui ſont les plus riches d'entre ces marchands vont à Tabaſco, où ils y envoyent pour achepter des marchandiſes qui viennent d'Eſpagne, comme des

vins, des toiles, des figues, des raisins, des olives, & du fer; mais ils n'osent pas risquer beaucoup en ces choses-là, parce qu'il y a peu d'Espagnols dans le pays, & que la plus part se contentent d'avoir seulement ce qui leur est necessaire pour la vie.

De sorte que la plus part de marchandises d'Espagne que l'on y apporte sont pour les Religieux, qui sont ceux de tout le pays qui se divertissent le mieux.

Les gentils-hommes de Chiapa servent ordinairement de proverbe & de matiere de raillerie en ce pays-là, quand on veut representer des fanfarons qui font les grands seigneurs ou les capables, quoy qu'ils ne soient que des gueux ou des ignorans.

Car ils se disent ordinairement estre descendus de quelques maisons de Ducs en Espagne, ou des premiers conquerans, quoy que dans leurs mœurs & dans leur entretien ils paroissoient aussi rustiques & grossiers que des paysans, & n'ayent ny sens ny entendement pour la plus part.

Les principales familles de cette ville portent aussi les noms magnifiques de Cortez, de Solis, de Velasco, de Tolede, de Zerna, & de Mendoze.

CHAPITRE XV.

Conferenee curieuſe d'un gentilhomme Criole avec l'Auteur.

VN jour l'un de ces gentilshommes & qui eſtoit des premiers d'entr'eux, nommé Dom Melchior de Velaſco, étant entré en conference avec moy ſur le ſuet de l'Angleterre & de la nation Angloiſe, me demanda ſerieuſement ſi le ſoleil & la lune eſtoient de la meſme couleur en Angleterre qu'à Chiapa, & ſi les Anglois marchoient nuds pieds comme les Indiens, & ſacrifioient des hommes comme les payens faiſoient autrefois en ce pays-là.

Ce ne fut pas là toutes les queſtions ridicules qu'il me fit: car il me demanda encore ſi l'on pouvoit bien trouver en Angleterre quelque ragoût auſſi delicat que des frixolles dont les pauvres Indiens ſe nourriſſent, qui n'eſt autre choſe que des faſeoles en françois feverolles boüil-

lies & assaisonnées avec un peu de poivre de l'Amerique & de l'ail, jusques à ce que le boüillon viennne aussi noir que de l'ancre ?

De plus si les femmes d'Angleterre portoient leurs enfans aussi long-temps que celles des Espagnols ? & enfin si les Espagnols n'estoient pas plus braves & plus galans que les Anglois ? Je passeray sous silence cent autres impertinences qui luy échaperent de pareille force, pour dire qu'il est ordinaire entr'eux de n'avoir à dîné qu'un plat de frixoles assaisonnées dans du boüillon noir, avec de l'ail & du poivre qu'ils disent estre la meilleure nourriture des Indiens.

Et neanmoins aprés un dîné si magnifique ils se tiendront une demie-heure sur la porte pour se faire voir, & secouer les miettes de leurs habits, de leurs fraises, & de leurs moustaches, & à se curer les dents comme s'il y estoit resté quelques os de perdrix ; & si quelqu'un de leurs amis vient par hazard à passer par là, ils ne manqueront pas de faire trouver à propos une miette sur leur moustache, & dire en mesme temps, ô monsieur, que je viens de manger d'une excellente perdrix, pour dire qu'ils tiennent bonne

able, quoy qu'ils n'ayent mangé que de es frixolles ou faseoles boüillies.

Encor qu'ils vantent tant leur naissan-e, ils ne s'occupent pourtant qu'à élever u bestail, & leurs plus grandes riches-es consistent en fermes où l'on nourrit es bœufs & des mulets.

Il est vray qu'il y en a quelques-uns ui ont des bourgades d'Indiens qui de-endent d'eux, d'où ils sont appellez Commandeurs, & chaque habitant est bligé de leur payer tous les ans un cer-ain droit en argent & en volailles.

Ils n'ont nulle inclination aux armes, & uoy qu'ils disent qu'ils voudroient bien oir l'Espagne, il n'y en a pourtant pas un ui voulut s'estre hazardé sur la mer; car ls estiment qu'il n'y a rien de meilleur ue de dormir paisiblement dans son lit.

Cent bons soldats battroient aisément ous ces Doms de Chiapa, & se ren-roient maistres de la ville, dont les ave-uës sont si ouvertes que les asnes & les ulets y entrent & en sortent à toute eure pour aller paître dans les champs.

Il y a neanmoins dans cette ville un Gouverneur & un Evesque.

La charge du Gouverneur est conside-able, parce que son pouvoir s'étend

fort loin, qu'il traitte les Eſpagnols & les Indiens comme il luy plaiſt, & qu'il fait encore un tres-grand trafic de cacao & de cochenille.

Mais les biens qui ſont mal acquis ne proſperent jamais, comme l'experimenta Dom Gabriel de Orellana qui eſtoit gouverneur de cette ville & de ce pays lors que j'y eſtois, qui ayant envoyé pour la valeur de huit mille écus de cochenille, de cacao, de ſucre, & de cuirs par la riviere de Tabaſco pour porter à la Havane, les perdit, & le tout tomba entre les mains des Hollandois.

CHAPITRE XVI.

De l'état Ecclesiastique de Chiapa, de l'étenduë de l'Evesché, & de ce qui arriva à un Evesque pour avoir voulu remedier à l'abus de l'usage du chocolate par les femmes dans l'Eglise pendant la messe, qui le firent empoisonner dans du chocolate.

L'Evesché de cette ville vaut pour le moins huit mille ducats par an ; & certes l'Evesque les merite bien venant d'un pays aussi éloigné qu'est l'Espagne, demeurer dans une ville où il y a de si habilles gens que Dom Melchior de Velasco, & où les asnes sont nourris & levez à si bon marché.

La plus grande partie du reuenu de cét Evesque vient des offrandes qu'il reçoit tous les ans dans les gros bourgs des Indiens, où il va une fois l'année pour confirmer leurs enfans, ny ayant pas un de

ces enfans qui ne luy donnent un cierg
de cire blanche avec un ruban, & d
moins quatre reales en argent.

J'en ay meſme vû quelques-uns de
plus riches qui luy donnoient des cierge
qui peſoient juſques à ſix livres, ave
deux aunes de ruban à dix ſols l'aune
& qui eſtoient tous couvers de ſimple
reales depuis le bas juſques au haut ; ca
les Indiens tirent vanité d'offrir ces groſ
ſes offrandes.

Celuy qui eſtoit Eveſque de cette vill
lors que j'y eſtois s'appelloit Dom Ber
nard de Salazar, qui me pria de l'accom
pagner un mois durant en la viſite de
bourgs qui ſont proches de Chiapa, où
me donna la charge de tenir le baſſin o
les Eſpagnols & les Indiens apportoien
leurs offrandes pendant qu'il confirmoi
leurs enfans, & comme j'avois ſoin ave
un autre Chapelain de compter ſoigneuſe
ment l'argent devant que de le porter e
la chambre de l'Eveſque, je trouvay qu'
la fin du mois il avoit reçeu ſeize cen
ducats ſeulement en ces offrandes, ſan
compter ſes droits pour la viſite des con
frairies qui ſont fort riches en ce pays-là
& dont les Eveſques tirent de bons reve
nus dans leurs Dioceſes.

Cet Eveſque auſſi bien que tous les autres qui ſont dans les Indes eſtoit un peu trop attaché au bien ; mais au reſte il eſtoit de bonnes mœurs, & s'appliquoit à reformer les deſordres qui ſe commettoient dans l'Egliſe ; mais il luy en coûta la vie devant que je partiſſe de Chiapa pour aller à Guatimala.

Les femmes de cette ville-là pretendent eſtre ſujettes à de ſi grandes debilitez d'eſtomac, qu'elles ne ſçauroient entendre une meſſe baſſe, & encore moins la grande meſſe & le ſermon, ſans boire un verre de chocolate tout chaud, & manger un peu de confitures pour ſe fortifier l'eſtomac.

Pour cet effet leurs ſervantes avoient accoûtumé de leur apporter du chocolate dans l'Egliſe au milieu de la meſſe ou du ſermon, ce qui ne ſe pouvoit faire ſans cauſer de la confuſion, & ſans interrompre les Preſtres ou les Predicateurs. L'Eveſque voulant remedier à cet abus par les voyes de la douceur, leur fit diverſes exhortations pour les prier de s'en abſtenir : mais comme il vid que cela ne ſervoit de rien, & qu'elles continuoient toûjours à faire la meſme choſe au mépris de ſes exhortations, il fit afficher une

excommunication à la porte de l'Egliſe contre toutes les perſonnes qui auroient la hardieſſe d'y boire ou d'y manger pendant le ſervice divin.

Cette excommunication choqua extrémement toutes les femmes, mais particulierement les demoiſelles, qui dirent tout hautement que ſi l'on ne vouloit pas leur permettre de boire & de manger dans l'Egliſe, qu'elles ne pourroient pas auſſi continuer d'y aſſiſter.

Les principalles de ces demoiſelles qui ſçavoient l'amitié qui eſtoit entre l'Eveſque, le Prieur & moy, nous vinrent trouver tous deux, pour nous prier de faire en ſorte que ce Prelat revoquât cette excommunication.

Nous fimes ce que nous pûmes le Prieur & moy pour porter l'Eveſque à leur donner ſatisfaction, luy alleguant la coûtume du pays, la foibleſſe des femmes & de leur eſtomac, l'averſion qu'elles auroient contre luy, & le danger qu'il y avoit que cela ne cauſât quelque ſedition dans l'Egliſe & dans la ville dont nous avions déja quelques conjectures par ce que nous avions appris de pluſieurs perſonnes.

Mais il répondit que ſa vie ne lu

eſtoit rien au prix de la gloire de Dieu & de celle de ſa maiſon, & que tout ce que nous luy avions dit n'eſtoit pas capable de luy faire faire la moindre choſe contre ſon devoir.

Comme les femmes virent qu'il eſtoit ſi reſolu, elles commencerent non ſeulement de le mépriſer, mais à ſe moquer de luy tout ouvertement auſſi bien que de ſon excommunication, & par mépris à boire plus que jamais dans l'Egliſe comme le poiſſon fait dans l'eau.

Cet excez fut cauſe qu'un jour il y eut une grande ſedition dans l'Egliſe Cathedrale, & que pluſieurs épées furent tirées contre les Preſtres & les Chanoines qui s'eſtoient mis en devoir d'ôter aux ſervantes les vaſes où elles portoient du chocolate à leurs maîtreſſes, qui voyans que l'Eveſque ne ſe pouvoit gaigner ny par la force ny par la douceur, prirent la reſolution d'abandonner l'Egliſe cathedrale, de ſorte que de là en avant l'on n'y voyoit plus perſonne, & chacun alloit entendre la meſſe & le ſermon aux Egliſes des convents, où les Religieux les laiſſoient vivre à leur maniere accoûtumée ſans faire autre choſe que de les exhorter amiablement, de ſorte que par

ce moyen les Religieux s'enrichirent aux dépens des Chanoines & de l'Egliſe Cathedrale où perſonne ne donnoit plus rien.

Cela ne dura pas long-temps : car l'Eveſque ſe fâcha contre les Religieux, & fit publier une autre excommunication par laquelle il enjoignoit à tous les habitans de la ville de venir à l'Egliſe Cathedrale ; mais les femmes au lieu d'y obeïr ſe tinrent reſſerrées dans leurs maiſons un mois tout entier.

Pendant ce temps-là l'Eveſque tomba dangereuſement malade, & ſe retira au convent des Jacobins, parce qu'il s'étoit perſuadé qu'il n'y avoit perſonne qui voulût prendre plus de ſoin de luy pendant ſa maladie que le Prieur en qui il avoit une entiere confiance.

L'on envoya querir des Medecins en divers endroits, mais tous demeurerent d'accord que l'Eveſque avoit eſté empoiſonné, & luy-meſme le reconnut en mourant, priant Dieu de pardonner à ceux qui en eſtoient les auteurs, & le ſuppliant d'avoir pour agreable le ſacrifice de ſa vie, qu'il offroit volontairement pour ſa gloire & pour celle de ſa maiſon.

Il ne fut pas plus de huit jours malade dans le convent, & auſſi toſt qu'il fut mort tout ſon corps, ſa teſte, & ſon viſage enflerent de telle ſorte, qu'auſſi-toſt qu'on luy touchoit la peau en quelque endroit, elle ſe crevoit & jettoit du pus, qui eſtoit une marque d'une corruption univerſelle dans tout le corps.

Il y avoit une demoiſelle dans la ville qui eſtoit de ma connoiſſance, qu'on accuſoit d'une trop grande familiarité avec un des pages de ce Prelat, & de luy avoir fait donner par ce page un verre de chocolate qui l'avoit empoiſonné.

Je luy ay ouy dire à elle-meſme qu'il y avoit peu de gens qui fuſſent fâchez de la mort de l'Eveſque, mais particulierement que les femmes n'avoient aucun ſujet d'en avoir du déplaiſir, & qu'elle croyoit que puis qu'il avoit témoigné tant d'averſion contre le chocolate qu'on beuuoit dans l'Egliſe, celuy qu'il avoit bû dans ſa maiſon ne s'eſtoit pas accommodé à ſon temperament.

Cela donna lieu enſuite à un proverbe par tout ce pays-là, qu'il falloit prendre garde au chocolate de Chiapa, & moymeſme je n'oſois plus en boire aprés cela dans aucune maiſon que ce fût, ſi je

n'estois bien asseuré de l'affection de toute la famille.

Les femmes de cette ville sont adonnées à leurs plaisirs, & le demon leur a appris diverses manieres d'attraits & d'hameçons pour attirer les ames au peché & à la damnation, & si on les refuse elles sçavent le moyen de s'en venger par un verre de chocolate, ou par une boëte de confitures qui portera la mort avec elle.

Cette demoiselle qui fut soupçonnée, & mesme fut en peine pour la mort de l'Evesque, m'envoyoit assez souvent des boëtes de chocolate ou de confitures que je recevois, parce que je les prenois comme des especes de reconnoissance de la peine que j'avois prise à luy enseigner un peu de latin.

Elle estoit d'une humeur fort enjoüée & agreable, où je ne trouvois point de mal jusques à ce qu'un jour elle m'envoya un fort beau fruit de palmite, enveloppé dans un mouchoir & tout couvert de fleurs de jasmin & de roses.

Lors que je déliay le mouchoir je crûs qu'entre les fleurs j'y trouverois quelque riche present ou quelques pieces de huit; mais je fus fort étonné de n'y

trouver autre choſe que ce fruit-là, & encore plus aprés l'avoir bien conſideré d'y trouver gravé deſſus avec un coûteau un cœur navré de deux fleches, par où je découvris facilement l'intention du cœur de celle qui me l'avoit envoyé.

Cela m'obligea d'eſtre de là en avant plus circonſpect & plus retenu à recevoir de ſes preſens, & à luy renvoyer ſon palmite avec ces mots, *un fruit ſi froid n'a point d'effet.*

Ma reſolution & ma réponſe furent bien-toſt ſçuës dans cette petite ville; ce qui mit cette demoiſelle en colere contre moy, en ſorte qu'elle m'ôta ſon fils qui venoit à mon école, & me menaçoit en pluſieurs rencontres de me joüer un tour de Chiapa.

Ce qui m'obligea de me tenir ſur mes gardes en me ſouvenant du chocolate de l'Eveſque, & je ne demeuray pas long-temps aprés en cette malheureuſe ville, qui ne merite d'autre loüange ſinon qu'elle eſt peuplée d'idiots, & de femmes qui ne ſont habiles qu'à preparer du chocolate empoiſonné.

CHAPITRE XVII.

Description de la ville de Chiapa des Indiens, & de leurs privileges, de leurs inclinations, de leur commerce, & de leurs occupations ordinaires.

MAis à douze lieuës de cette ville il y a un autre Chiapa qui merite plus de loüange que celuy-là.

Il eſt peuplé pour la plus grande partie par les Indiens, & c'eſt une des plus grandes villes qu'ils ayent dans toute l'Amerique où il y a pour le moins quatre mille familles.

Les Roys d'Eſpagne ont donné pluſieurs privileges à cette ville: mais quoy qu'elle ſoit gouvernée par les Indiens, elle depend pourtant du gouvernement de Chiapa des Eſpagnols, qui choiſiſſent un gouverneur Indien tel qu'il leur plaît avec les autres officiers inferieurs.

Ce Gouverneur peut porter l'épée & le

poignard, & joüit de plusieurs autres privileges par dessus les autres Indiens.

Il n'y a aucune ville où il se trouve tant de gentils-hommes Indiens qu'en celle-cy. Dom Philippe de Guzman en estoit Gouverneur lors que j'estois en ce pays-là, qui estoit un fort riche Indien, & qui nourrissoit toûjours dans son écurie une douzaine d'aussi beaux chevaux de main qu'aucun Gouverneur Espagnol qui fût dans le pays, & n'avoit pas moins de courage qu'eux, comme il montra par le procez qu'il soûtint en la Chancellerie de Guatimala contre le Gouverneur de Chiapa Royal pour la deffense des privileges de sa ville où il dépensa beaucoup, & aprés avoir gaigné son procez il en fit faire des réjoüissances tant par terre que par eau si magnifiques qu'on n'auroit pû en faire davantage à la Cour de Madrid.

Cette ville est située sur le bord d'une grande riviere, sur laquelle il y a plusieurs bateaux où l'on a enseigné aux Indiens à faire des combats de mer, en quoy ils sont extremement adroits, & à representer les Nimphes de Parnasse, Neptune, Æole, & les autres Dieux des Payens, de sorte qu'ils se font admirer de tous les autres Indiens.

Ils font une armée de mer avec leurs bateaux, avec quoy ils assiegent une ville dans les formes, & la pressent jusques à ce qu'ils l'obligent de se rendre, avec tant de courage & d'adresse qu'il semble qu'ils ayent esté élevez toute leur vie dans les combats de mer.

Ils sont aussi extremement adroits à la course des taureaux, au jeu des cannes, à courir des chevaux, à dresser un camp, à la musique, à la dance, & aux autres exercices du corps, où ils ne cedent en rien aux Espagnols.

Ils bâtissent des villes & des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte, & qu'ils assiegent avec des bateaux où ils combatent les uns contre les autres, avec des fusées, des lances à feu, & autres sortes de feux d'artifice, avec tant de courage & d'adresse, que s'il leur estoit permis de mettre en pratique serieusement ce qu'ils ne font que par jeu, les Espagnols & les Religieux se repentiroient bien-tost de les avoir rendus si habiles en ce mêtier-là.

Ils representent souvent des Comedies qui sont leurs divertissemens ordinaires; mais avec tant de generosité qu'ils n'y épargnent point la dépense, pour re-

galer les Religieux & les habitans des bourgs qui leur ſont voiſins, particulierement dans les jours de feſte & de réjoüiſſance publique, où il s'y trouve ordinairement un grand concours de peuple.

La ville eſt riche, parce qu'il y a quantité de riches habitans, qui trafiquent à la campagne comme font les Eſpagnols, & qui pratiquent entr'eux tous les mêtiers neceſſaires dans une ville bien policée.

Ils ne manquent ny de chair ny de poiſſon: car la riviere qui paſſe devant la ville leur en fournit en abondance, & ils ont pluſieurs fermes où il y a auſſi beaucoup de beſtail.

Entre tous les Religieux qui ſont établis en cette ville, ceux de l'Ordre de S. Dominique ſont ceux qui tiennent le premier rang, ils y ont un fort beau Convent & une autre Egliſe ou Chapelle qui en dépend.

La chaleur eſt ſi grande en ce lieu-là, que les Religieux & les Indiens ſont obligez de porter ordinairement un linge autour de leur col pour s'eſſuyer, ce qui fait auſſi qu'ils demeurent plus long-temps à table qu'ils ne feroient, parce qu'ils ne ſçauroient manger un morceau que les

gouttes d'eau ne leur tombent tout le long du visage.

Les soirées neanmoins y sont fraîches & agreables, ce qui fait aussi qu'on les employe à se divertir & à se promener dans les allées & les jardins qui sont sur le bord de la riviere.

A deux ou trois lieuës de la ville il y a deux Ingenios ou fermes de sucre, dont l'une appartient au convent des Jacobins de Chiapa, & l'autre à celuy des mesmes Religieux de cette ville, où il y a prés de deux cens Negres & plusieurs Indiens qui travaillent continuellement à faire du sucre dont on fournit tout le pays; & l'on y éleve aussi & aux environs un grand nombre de mulets & d'excellens chevaux.

La ville de Chiapa des Indiens & tous les autres bourgs qui sont aux environs, ne manquent de quoy que ce soit que d'un climat plus temperé, & de froment qui n'y peut fructifier; mais ceux qui ne s'en peuvent passer en font venir de Chiapa des Espagnols, & des environs de Comitlan; quoy que ce manque de bled n'y passe pas pour un defaut, parce qu'il y a une tres-grande abondance de mahis dont les Espagnols & les Religieux font faire

du pain, dont ils mangent avec autant d'appetit que de celuy de froment.

Neanmoins les pauvres Eſpagnols & quelques Indiens qui ont appris à trafiquer, font un gain tres-conſiderable des biſcuits de froment qu'ils portent vendre dans les bourgs & villages : car quoy qu'ils ſoient durs & ſecs, les Indiens à qui c'eſt une nouveauté ne laiſſent pas de les acheter, ou bien d'en faire échange avec du coton, dont il y a encore plus grande abondance en ce pays-là que dans la vallée de Copanabaſtlan.

CHAPITRE XVIII.

Deſcription de la Province des Zoques contiguë à celle de Chiapa, ſes richeſſes, ſon commerce, & les avantages quelle a ſur ſes voiſins pour le trafic & le tranſport de ſes marchandiſes.

AU pays de Chiapa eſt jointe la Province des Zoques, qui eſt la plus

riche des Provinces de Chiapa, & s'étend d'un côté à Tabasco d'où par la riviere de Grijalua l'on transporte les marchandises du pays avec assurance à saint Jean de Ulhua ou la vraye Croix.

Elle trafique aussi avec le pays de Jucatan par le havre qu'on appelle le Port-royal qui est entre Grijalua & Jucatan.

Neanmoins quoy que cette riviere de Tabasco ou de Grijalua & le Port-royal soient fort commodes pour le commerce de la Province des Zoques; ils sont pourtant cause que les Espagnols n'y vivent qu'en crainte, parce qu'ils en connoissent la foiblesse, & qu'ils sçavent bien que si quelque nation étrangere vouloit se hazarder courageusement d'entrer dans le pays par quelqu'une de ces deux entrées, ils pourroient conquerir tout le pays de Chiapa, & de là passer jusques à Guatimala.

Mais parce que la riviere de Tabasco est peu profonde, & le climat trop chaud, où les bourgs sont aussi fort incommodez des moucherons, & que la principale marchandise de ce pays-là n'est que du Cacao, cela a empesché les Anglois & les Hollandois, aprés avoir entré dans la riviere, de passer outre, & s'en sont retournez

abandonnans un pays riche & les moyens d'immortaliſer leur nom, par la conſideration de quelques obſtacles ou de quelques difficultez de peu de conſequence.

Les bourgades de cette Province des Zoques ne ſont pas fort grandes, mais elles ſont riches, parce qu'il y a quantité de ſoye, & la meilleure cochenille de toute l'Amerique, & meſme il n'y a point de Province où il s'en trouve plus qu'en celle-cy.

Il y a peu d'Indiens qui n'ayent leurs vergers plantez de ces arbres où s'engendrent les vers qui nous fourniſſent cette riche marchandiſe; non pas qu'ils l'eſtimaſſent beaucoup d'eux-meſmes, mais parce qu'ils ont vû que les Eſpagnols en faiſoient grand état & leur en offroient de l'argent, les contraignant mêmes de les cultiver dans les endroits où ils ont reconnu qu'ils croiſſoient mieux qu'ailleurs.

Il y a une telle quantité de ſoye en ce pays-là, que le principal trafic des Indiens conſiſte en des tapis de ſoye de toutes couleurs que font leurs femmes, qu'ils vendent aprés aux Eſpagnols qui les achetent pour les envoyer en Eſpagne.

C'eſt une choſe admirable de voir la di-

verſité des ouvrages de ces Indiennes, qui ſont ſi beaux & ſi bien-faits qu'ils pourroient ſervir de patrons aux meilleures maîtreſſes d'Angleterre.

Le peuple de ce pays-là eſt ſpirituel & ingenieux & bienfait de corps : vers Tabaſco le climat eſt chaud, mais au dedans du pays il y a des endroits où il fait fort froid.

Il y a grande abondance de mahis, mais il n'y a point de froment ; auſſi n'y a-t'il pas tant de beſtail qu'aux environs de Chiapa : pour du gibier, de la volaille, & des cocqs-d'inde, il s'y en trouve autant qu'en aucun autre endroit que ce ſoit.

La Province de Zeldales eſt ſituée derriere celle des Zoques, s'étendant depuis la mer du Nort dans le continent juſques vers Chiapa, & en quelques endroits vers le Nort-oüeſt elle touche aux frontieres de Comitlan ; du côté du Sud-oüeſt elle joint aux Indiens qui n'ont pas encore eſté aſſujettis par les Eſpagnols, & qui font ſouvent des courſes ſur les Indiens chreſtiens brûlans leurs villages & emmenans leur beſtail.

La principale ville de cette Province s'appelle Ococingo qui ſert de frontiere contre ces infideles.

Cette Province paſſe pour eſtre riche entre les Eſpagnols, parce qu'il y a grande quantité de Cacao, qu'ils eſtiment beaucoup, à cauſe qu'ils en font leur chocolate, & d'une autre denrée qu'ils nomment Achiotte avec quoy ils donnent la couleur à ce breuvage. Achiote eſt une graine dont ſe fait une teinture qu'on appelle *rocou* en Europe : Il s'en trouve en toutes les Iſles & terre ferme d'entre les tropiques.

Il y a auſſi beaucoup de pourceaux, de volailles, de coqs-d'inde, de cailles, de beſtail, de brebis, de mahis, de miel ; & lors que j'y eſtois l'on eſtoit aprés à faire faire un moulin à ſucre proche d'Ococingo, où l'on croit que les cannes de ſucre viendront auſſi bien qu'aux environs de Chiapa des Indiens.

Le pays pour la plus part eſt haut & montagneux, mais la ville d'Ococingo eſt ſituée dans une agreable vallée où il y a pluſieurs courans & ruiſſeaux d'eau douce, ce qui fait qu'on croit que c'eſt un lieu fort propre pour la culture du ſucre.

Les Religieux ont auſſi fait ſemer du froment en cette vallée, où il eſt fort bien venu & s'eſt trouvé tres-excellent.

Aprés avoir décrit tout le pays de

Chiapa, qui eſt environné d'un côté par Soconuzco, & de là preſque juſqu'à Guatimala par la Province de Suchutepeque; & de l'autre par Tabaſco & la Province de Zeldales où il ſe trouve tant de cacao & d'achiote, qui ſont les principales drogues dont on fait le chocolate, devant que de ſortir de Chiapa pour aller à Guatimala, je veux dire quelque choſe de ces deux boiſſons qui ſont en ſi grand uſage entre les Eſpagnols, & qui à mon ſens ne doivent pas eſtre mépriſées, mais qui plûtoſt devroient eſtre connuës de toutes les Nations, pour remedier par leur uſage à tant d'abus qui ſe commettent par le vin & les autres breuvages qu'on eſtime tant en l'Europe.

CHAPITRE XIX.

Du Chocolate & de l'Atolle qui sont les deux breuvages dont l'on se sert ordinairement dans les Indes, & des diverses façons de les apprêter, avec les qualitez des ingrediens qui entrent en leur composition.

LE Cholocate estant aujourd'huy en usage, non seulement dans toutes les Indes Occidentales, mais aussi en Espagne, en Italie, & en Flandres avec l'approbation de plusieurs sçavans Medecins, entre lesquels Antoine Colmenero de Ledesme qui a demeuré dans les Indes, en a composé un excellent traité où il parle doctement de la nature & des proprietez de ce breuvage; j'ay crû que je devois aussi écrire en ce lieu ce que j'en ay appris sur les lieux & reconnu par mon experience pendant donze ans.

Ce nom de Cholocate eſt Indien, compoſé de atte comme diſent quelques-uns, ou comme diſent quelques autres de atle qui ſignifie de l'eau au langage de Mexique, & du bruit ou du ſon que l'eau fait dans le vaiſſeau où l'on met le chocolate, où elle fait comme choco, choco, choco, quand on la remuë dans un vaſe appellé Chocolatiere avec un moulinet juſques à ce qu'elle s'éleve en bubes & en écume.

Comme le nom en eſt compoſé, nous pouvons l'appeller auſſi une confection ou un breuvage compoſé de pluſieurs ingrediens, conforme à la difference du temperamment de ceux qui s'en ſervent.

Mais le principal ingredient de tous ceux qui entrent en cette compoſition & ſans lequel on ne la ſçauroit faire, eſt le Cocao qui eſt une maniere de noiſette ou de noyau plus gros qu'une amande, qui croît ſur un arbre qu'on appelle l'arbre du Cacao dans une grande gouſſe où il ſe trouve par fois juſques à trente ou quarante de ces amandes.

Quoy que le Cacao comme tous les autres ſimples, participe des qualitez des quatre elemens; neanmoins l'opinion qui eſt la plus receuë entre les Medecins, eſt

qu'il eſt froid & ſec comme l'element de
a terre, & par conſequent de qualité
ſtringente.

Mais comme il participe auſſi des au-
res elemens, & particulierement de l'air
ui eſt chaud & humide, de là vient qu'il
des parties onctueuſes, enſorte qu'on
n tire une maniere de beurre, dont j'ay
û que les femmes des Crioles ſe frotoient
e viſage pour ſe rendre le teint plus uny.

L'on ne doit pas trouver incroyable ce
ue l'on dit du Cacao, qu'il eſt froid &
ec, & puis chaud & humide: car quoy
ue l'experience valle plus que tous les
aiſonnemens du monde, neanmoins les
xemples ſerviront à éclaircir cette ve-
ité.

Premierement dans la Rubarbe, quoy
u'elle ait en ſoy des qualitez chaudes &
urgatives, elle en a neanmoins d'autres
ui ſont froides, ſeiches & aſtringentes, &
ropres à fortifier l'eſtomac & guerir le
ux de ventre.

Cela paroît encore dans l'Acier, qui
uoy qu'il participe de la nature de la
erre, en ce qu'il eſt peſant, reſſerré, froid
& ſec, & qu'on l'eſtimeroit contraire à
a gueriſon des opilations du foye & de
a ratte, on s'en ſert neanmoins comme

d'un remede ſpecifique propre pour le guerir.

L'autorité de Galien peut encore éclair cir cecy, qui enſeigne au troiſiéme livr des qualitez des ſimples que la pluſpar des medicamens qui paroiſſent ſimples nos ſens, ſont naturellement compoſez & contiennent en eux des qualitez contrai res, comme une qualité expulſive & un qualité retentive ; une qualité qui groſſi & l'autre qui attenuë, ou qui rarefie & qui condenſe.

Et dans le quinziéme chapitre du mê me livre il rapporte l'exemple du boüil lon d'un coq qui lâche le ventre, & ſa chai qui à la vertu de le reſſerrer.

Et pour montrer encore que cette qua lité differente ſe trouve en diverſes ſub ſtances ou parties des medicamens ſim ples, il rapporte au dix-ſeptiéme chapi tre du premier livre des ſimples medica mens, l'exemple du lait où l'on trouv trois ſubſtances differentes & que l'o ſepare les unes d'avec les autres, ſçavo la ſubſtance fromageuſe qui a la ver d'arrêter le flux de ventre, la ſubſtanc du lait qui eſt purgative, & celle du beu re qui eſt anodine.

Nous trouvons auſſi trois ſubſtanc

ans le mouſt, ſçavoir la ſubſtance du
narc qui eſt terreſtre & la plus abon-
ante, une autre qui en eſt comme la
eur qui eſt l'écume ou la lie, & finale-
ent une troiſiéme ſubſtance plus pure
ui eſt proprement le vin; & chacune
e ces ſubſtances contient en ſoy diver-
es qualitez & proprietez, ſoit dans la
ouleur, ſoit dans l'odeur, ou autres ſem-
lables accidens.

Ce qui s'accorde auſſi à la raiſon, ſi
ous conſiderons que les alimens que
ous prenons, quelques ſimples qu'ils
oient ne laiſſent pas d'engendrer ou de
roduire les quatre humeurs dans le foye,
ui different non ſeulement en tempera-
ure, mais auſſi en ſubſtance; & ſelon que
aliment participe plus ou moins d'une de
es humeurs, l'humeur ſe trouvera auſſi
lus ou moins predominante.

D'où nous pouvons conclure, que lors
ue le Cacao eſt moulu & remué, les di-
erſes parties que la nature luy a don-
ées ſe mêlent artificiellement & intime-
ent les unes avec les autres; de ſorte
ue les parties onctueuſes, chaudes &
umides ſe trouvans mêlées avec celles
ui ſont terreſtres, les repriment & les
emperent, enſorte qu'elles ne ſont plus

ſi aſtringentes qu'auparavant, mais de
viennent plus temperées, & plus confor
mes au temperament chaud & humide d
l'air, qu'à la froideur & ſechereſſe de l
terre; comme il paroît lors qu'on le ren
propre à le prendre en breuvage, qu'
grand peine a-t'on donné deux tours d
moulinet qu'il s'éleve une écume graſſe
par où l'on peut remarquer combien i
participe de cette partie onctueuſe.

De maniere que parce qui a eſté dit cy
deſſus, l'on peut voir aiſement l'erreur d
ceux qui parlant du Chocolate diſent qu'
engendre des opilations, parce que le Ca
cao eſt aſtringent, comme ſi ſa faculté
aſtringente n'eſtoit pas corrigée & tem
perée par le mélange intime de ſes partie
les unes avec les autres lors qu'il eſt
moulu; comme j'ay déja dit outre qu'i
y entre tant d'autres ingrediens qui ſon
naturellement chauds, qu'il faut par ne
ceſſité qu'il ait la faculté d'ouvrir & d'at
tenuer, & non pas de reſſerrer.

Mais laiſſant à part toutes ces raiſons
cette verité paroît évidemment dans l
Cacao meſme: car s'il n'eſt ny moulu, n
remué, ny compoſé, comme il eſt dan
le Chocolate, mais ſeulement mangé com
me il eſt dans le fruit, ainſi que font plu

ieurs femmes des Crioles & des Indiens, l cauſe de grandes obſtructions, & leur end le teint pâle & blême, comme celles ui ont les pâles couleurs, & qui man-ent de la terre de pots, ou du plâtre des nurailles, comme font ſouvent les fem-nes Eſpagnoles pour ſe faire venir le teint le cette couleur qu'elles eſtiment par-deſſus toute autre; quoy que cela leur auſe des obſtructions fâcheuſes; deſorte u'on void par là qu'il n'y a point d'au-re raiſon que le Cacao eſtant mangé tout rû produiſe les meſmes effets, ſinon que es parties differentes n'eſtans pas aſſez nêlées en le mangeant, ont beſoin de ce nêlange artificiel dont nous avons parlé y-devant.

L'arbre qui porte ce fruit eſt ſi tendre, & le terroir où il croît eſt ſi chaud, que our le garantir des ardeurs du Soleil ils lantent d'autres arbres qu'ils appellent es meres du Cacao, & quand ces arbres ont crûs à une hauteur capable de faire le l'ombrage aux arbres de Cacao, ils lantent au deſſous les Cacaotals ou ar-res de Cacao, afin que lors qu'ils com-nenceront à ſortîr de terre, ces autres ar-res leur puiſſent ſervir d'abri, & com-ne leurs meres les nourrir & les deffendre du Soleil.

Le fruit ne vient pas auſſi tout nu mais couvert & enveloppé dans une grai de gouſſe ou écoſſe comme j'ay déja di & encore chaque amande eſt envelopp d'une peau blanche pleine de jus que l femmes ſuccent avec delices, parce qu' eſt rafraîchiſſant & ſe fond en eau dan la bouche.

Il y a deux ſortes de Cacao, l'un e commun qui eſt d'une couleur obſcu tirant ſur le rouge, qui eſt rond & p quoté au bout; l'autre eſt plus large, plu gros, & plus plat, qu'ils appellent Pa laxe, qui eſt blanc & plus deſſiccatif qu l'autre, auſſi eſt-il à meillieur marché d beaucaup.

Celuy-cy particulierement empeſch le ſommeil plus que l'autre; c'eſt pour quoy l'on ne s'en ſert pas tant que de l'or dinaire, & il n'y a gueres que le commun peuple qui en uſe.

Quand aux autres ingrediens qui en trent dans la compoſition du Chocolate il y a une notable difference: car quel ques-uns y mettent du poivre noir, que les Medecins n'approuvent pas, parce qu'il eſt chaud & ſec, ſi ce n'eſt pour ceux qui ont le foye froid, & qui ont beſoin de chauffer.

Mais ordinairement au lieu de ce poivre, l'on y met du poivre rouge & long qu'on appelle Chile ou Piment, qui quoy qu'il ſoit chaud en la bouche, eſt neanmoins froid & humide en l'operation.

Il y entre auſſi du ſucre blanc, de la canelle, du girofle, de l'anis, des amandes, des noiſettes, de l'orejuela, bainilla, du ſapoyal, de l'eau de fleur d'orange, du muſc, & autant d'achiotte qu'il en faut pour luy donner la couleur d'une brique rouge.

Mais la doſe de ces ingrediens qui entrent avec le Cacao, doit eſtre proportionnée à la diverſité des temperamens de ceux qui s'en ſervent.

La doſe qu'Antoine Colmenero preſcrivoit ordinairement, eſtoit de mettre avec une centaine de Cacaos, deux gouſſes de Chile ou poivre long, une poignée d'anis & d'orejevala, & deux de fleurs de meſachuſil ou bainilla, ou au lieu de cela ſix roſes d'Alexandrie miſes en poudre, deux dragmes de canelle, une douzaine d'amandes, & autant de noiſettes, demie livre de ſucre blanc, & d'achiotte ce qu'il en faut ſeulement pour luy donner la couleur.

Cet Auteur ne jugeoit pas à propos d'y

ajoûter du girofle, du musc, ny aucunes eaux de senteur; mais neanmoins on s'en sert beaucoup dans les Indes.

D'autres ont accoûtumé d'y mettre du mahis qui est venteux : mais ceux-cy le font pour leur interest seulement, afin d'augmenter la quantité du Chocolate, parce que la mesure du mahis qui contient un boisseau & demy ne se vend que quatre francs, & la livre du Chocolate vaut quarante sols qui est le prix ordinaire.

La canelle est estimée le meilleur de tous les ingrediens qui y entrent, & pas un ne la rejette, parce qu'elle est chaude & seche au troisiéme degré, elle provoque l'urine, & soulage les reins de ceux qui sont affligez de quelque indisposition froide, elle est bonne pour les yeux, & est aussi fort cordiale, comme dit l'Auteur de ces vers,

Commoda & urinæ cinamomum & renibus affert.
Lumina clarificat, dira venena fugat.

L'achiote a une qualité qui penetre & attenuë, comme il paroît par la pratique ordinaire des Medecins des Indes qui experimentent tous les jours ses effets, & l'ordonnent

l'ordonnent à leurs malades, pour inciſer & attenuer les humeurs craſſes & groſſieres qui cauſent la difficulté de la reſpiration & la retention de l'urine; de ſorte qu'ils s'en ſervent pour toutes ſortes d'oppilations, & l'ordonnent auſſi aux difficultez de la poitrine, aux obſtructions des viſceres, & autres ſemblables incommoditez.

L'Achiote croît auſſi ſur un arbre dans des gouſſes rondes qui ſont remplies de grains rouges avec quoy l'on fait l'achiote, qu'on reduit premierement en paſte, puis aprés l'avoir fait ſecher l'on en forme des boules rondes, des gâteaux, ou des petites briques que l'on vend enſuite à un chacun.

Quant au Poivre long il y en a de quatre ſortes; le premier s'appelle Chilchotes; & le ſecond qui eſt fort petit Chilterpin, qui ont tous deux le gouſt fort aigu & grandement piquant; le troiſiéme s'appelle Tonalchiles, qui eſt mediocrement chaud, & que les Indiens mangent avec du pain comme d'autres fruits.

Mais celuy que l'on employe ordinairement dans le Chocolate ſe nomme Chilpeagua, qui a ſa gouſſe fort large, & n'eſt

pas si piquant que le premier, ny si doux que le dernier.

Le Mechasuchil ou Bainilla qui est aussi un de ces ingrediens est purgatif.

L'on employe ordinairement tous ces ingrediens dans le Chocolate, les uns y en mettant plus, les autres moins selon leur fantaisie.

Mais le commun peuple comme les Negres & les Indiens, n'y mettent ordinairement que du Cacao, de l'Achiote, du Mahis, & un peu de Chiles & d'Anis.

Quoy que le Cacao soit mêlé avec toutes ces drogues qui sont chaudes, neanmoins comme il les surpasse de beaucoup en quantité, il les tempere par sa froideur, comme elles servent aussi à le moderer; de sorte que par ce moyen la confection du Chocolate n'est pas si froide que le Cacao, ny si chaude que le reste des autres ingrediens; mais il en resulte par l'action des uns sur les autres un temperament moderé, qui est également bon pour toutes sortes d'estomacs pourvû que l'on en use avec moderation.

Pour faire cette composition l'on broye le Cacao & les autres ingrediens dans un mortier de pierre, ou comme font les Indiens on les broye sur une pierre large,

qu'ils appellent Metatte faite tout exprés pour cela.

Mais devant que de les broyer on les fait bien secher sur le feu à la reserve de l'achiote, afin de les pouvoir reduire en poudre, les remuant incessamment de peur qu'ils ne se brûlent ou se noircissent : car quand ils sont trop dessechez ils deviennent amers & perdent leur force.

La canelle, le poivre long, & l'anis doivent estre pilez devant que de les mêler avec le Cacao, qu'on pile derechef ensemble jusques à ce que le tout soit reduit en poudre, & en les pilant il faut tourner le pilon afin qu'ils se mêlent bien tous ensemble.

Chacun de ces ingrediens doit estre pilé à part, & puis il les faut mettre tous ensemble dans le vaisseau où est le Cacao, puis il les faut brasser tous ensemble avec une cuillere, & mettre cette paste dans le mortier, sous lequel il y ait un peu de feu seulement pour l'échauffer tout doucement : car s'il y en a trop la partie onctueuse se dessechera.

L'Achiote y doit aussi estre mis pendant qu'on le broye, afin qu'il en puisse prendre plus aisement la couleur, & tous les ingrediens doivent estre passez à la reserve du Cacao.

Lors que tout eſt bien broyé & incorporé, ce qui ſe connoît quand la paſte devient courte, l'on prend une partie de la paſte qui eſt preſque liquide avec une cuillere & l'on en fait des tablettes, ou bien ſans cuillere on la met dans des boëtes où elle s'endurcit quand elle devient froide.

Ceux qui en font des tablettes, mettent une cuillerée de la paſte ſur une feüille de papier; mais les Indiens la mettent ſur une feüille de palmite; & puis la poſent à l'ombre où elle s'endurcit; car elle ſe fond & liquefie au Soleil; puis en tournant la feüille de papier ou de palmite, la tablette en tombe facilement à cauſe que la paſte eſt graſſe; mais ſi on la met en quelque vaiſſeau de terre ou de bois, elle s'y attache ſi fort qu'on ne la peut avoir qu'avec beaucoup de peine en grattant ou rompant le vaiſſeau.

La maniere de le boire eſt diverſe: car les uns, comme à Mexique, le prennent tout chaud avec de l'Atolle, en faiſant diſſoudre une tablette dans de l'eau chaude, & puis le remuant dans la coupe où on le boit avec un moulinet, & quand il eſt devenu en écume on remplit la coupe d'Atolle tout chaud, puis on le boit peu à peu.

Il y a encore une autre maniere, qui eſt qu'aprés que l'on a diſſout le Chocolate dans de l'eau froide & remué avec le moulinet, l'écume en eſtant ôtée & miſe dans un autre vaſe, on met le reſte ſur le feu avec du ſucre autant qu'il en faut pour le rendre doux, & lors qu'il eſt encore chaud l'on le verſe deſſus l'écume qu'on en a ſeparé, & puis on le boit.

Mais la maniere la plus commune eſt de bien faire chauffer l'eau, puis en remplir la moitié de la coupe où l'on veut boire, & y diſſoudre une tablette ou deux ou plus juſques à ce que l'eau ſoit aſſez épaiſſie, puis le bien remuër avec le moulinet, & quand il eſt aſſez battu & converti en écume de remplir la coupe d'eau chaude, & de le boire aprés y avoir mis du ſucre ce qu'il en faut, & manger un peu de conſerve ou de maſſepain trempé dedans le Chocolate.

Il y a encore une autre maniere d'en uſer qui ſe pratique principalement en l'Iſle de *S.* Domingue, qui eſt de mettre le Chocolate dans un vaſe où il y a un robinet avec un peu d'eau, puis le laiſſer boüillir juſqu'à ce qu'il ſoit diſſout, & y mettre de l'eau & du ſucre ſuffiſamment ſelon la quantité du Chocolate, & puis

le faire boüillir derechef jusques à ce qu'il se fasse une écume onctueuse par dessus, & le boire aprés cela.

Il y a encore une autre maniere de boire le Chocolate froid, dont les Indiens se servent dans leurs festins & réjoüissances, afin de se rafraîchir, qui se fait ainsi.

On prend le Chocolate dans lequel l'on n'a mis que peu ou point d'autres ingrediens, & l'ayant dissout dans de l'eau froide avec le moulinet, l'on en oste l'écume ou la partie grasse qui s'esleve par dessus en grande quantité, particulierement quand le Cacao est vieux & commence à se corrompre.

On met l'écume dans un plat à part, & on met du sucre avec celuy d'où l'on a tiré l'écume, que l'on verse de haut ensuite sur l'écume, & puis on le boit ainsi tout froid.

Ce breuvage est si froid qu'il y a peu de gens qui s'en puissent servir : car l'on a trouvé par experience qu'il est nuisible, & cause des douleurs d'estomac, & particulierement aux femmes.

La troisiéme maniere de le preparer est celle de toutes qui est la plus en usage, parce qu'en cette maniere-là il ne fait aucun mal ; & je ne voy pas de rai-

son pour quoy l'on ne s'en doive aussi bien servir en Angleterre comme on fait en d'autres pays, dont les uns sont chauds, & les autres sont froids : car dans tous les endroits où l'on s'en sert le plus, soit dans les Indes, soit en Espagne, en Italie, & mesmes en Flandres qui est un pays froid, l'on trouve qu'il s'accorde au temperament d'un chacun.

Il est vray qu'on s'en sert beaucoup plus dans les Indes que dans l'Europe, parce qu'en ces pays-là l'on est bien plus sujet aux foiblesses d'estomac qu'en celuy-cy, à quoy l'on remedie par un verre de bon Chocolate qui remet & fortifie d'abord l'estomac.

Je puis dire en mon particulier que je m'en suis servi pendant douze ans sans discontinuation, en prenant un verre le matin, un autre devant dîné sur les neuf ou dix heures, & encore un autre une heure ou deux aprés dîné, & un autre enfin sur les quatre ou cinq heures aprés midi.

Mais lors que j'avois dessein d'étudier le soir, j'en prenois encore un verre sur les sept à huit heures, avec quoy j'estudiois facilement sans dormir jusques à minuit.

Que si par hazard ou par negligence je

manquois d'en prendre à ces heures-là ; je ne manquois pas auſſi-toſt de ſentir des foibleſſes d'eſtomac & comme des deffaillances ou maux de cœur.

De ſorte qu'en uſant ainſi je vêcus pendant douze ans en ces pays-là dans une parfaite ſanté, ſans aucunes obſtructions ny oppilations, & ſans avoir de fievre ny d'autre ſemblable indiſpoſition.

Ce n'eſt pas pourtant que je veille regler autruy par moy-meſme, ny faire le medecin pour ordonner la doſe de ce brevage, ny en preſcrire le temps, & encore moins deffinir ceux qui s'en doivent ſervir.

Je diray ſeulement qu'il y en a eu quelques-uns qui s'en ſont mal trouvez, ſoit pour y avoir mis trop de ſucre qui lâche l'eſtomac, ou pour en avoir bû trop ſouvent.

Mais je puis dire auſſi que ce n'eſt pas ſeulement du Chocolate, mais de tous les les autres breuvages, que ſi l'on en boit trop, au lieu que d'eux-meſmes ils ſont bons ils peuvent devenir nuiſibles.

Que s'il a cauſé des oppilations à quelques-uns, c'eſt parce qu'ils en prenoient trop ſouvent, comme lors qu'on boit trop de vin au lieu de fortifier & échauffer

il engendre des maladies froides, parce que la nature ne le peut surmonter, ny digerer cette grande quantité pour la changer en bonne nourriture.

De mesme celuy qui boit du Chocolate plus qu'il ne faut, parce qu'il a des parties onctueuses ou grasses, dont la distribution estant en trop grande quantité ne se peut pas faire facilement par tout, il faut par necessité que ce qui reste dans les petites veines du foye y cause des oppilations & des obstructions.

Enfin pour conclusion j'ajoûteray ce que j'ay ouy dire de ce breuvage Indien aux Medecins des Indes, & ce que j'ay vû par experience en plusieurs autres personnes, quoy que je n'aye pas trouvé cét effet en moy, qui est que ceux qui boivent beaucoup de Chocolate deviennent gras & replets; ce qui semble difficile à croire, puis que tous les ingrediens qui le composent, à la reserve du Cacao, amaigrissent plûtost qu'ils n'engraissent, parce qu'ils sont chauds & secs au troisiéme degré.

De plus nous avons dit aussi que les qualitez qui predominent dans le Cacao sont le froid & le sec, qui ne sont nullement propres à nourrir & augmenter la substance du corps.

Mais on peut répondre à cela que les parties onctueuses qu'on a montré estre dans le Cacao sont celles qui engraissent, & que les autres ingrediens de cette composition qui sont chauds leur servent de vehicule pour passer au foye & aux autres parties, jusques à ce qu'elles viennent aux parties charnuës, où trouvans une substance qui est chaude & humide, comme le sont ces parties onctueuses, elles s'y convertissent en la mesme substance, & ainsi nourrissent la chair & engraissent le corps.

L'on me demandera comment nous pourrions avoir du Cacao en Angleterre, & les autres ingrediens qui entrent en sa composition ? à quoy je réponds que cela nous est aisé en trafiquant en Espagne, d'où nous en pouvons avoir aussi bien que d'autres marchandises. Et en ne le mépriſant pas tant que nous avons fait cy-devant, aussi bien que les Hollandois : car j'ay ouy dire aux Espagnols que lors qu'ils avoient pris un navire chargé de Cacao, n'y voyans rien autre chose de dépit ils jettoient toute cette marchandise en la mer, sans en considerer la valeur & la bonté, l'appellans en mauvais Espagnol *Cagatuta de Carnero*

c'eſt à dire des crottes de brebis.

C'eſt une des plus riches & des plus neceſſaires marchandiſes des Indiens, & il n'y a rien qui enrichiſſe plus Chiapa que cela, où l'on apporte de Mexique & d'autres endroits quantité de ſacs de patagons, ſeulement pour avoir de ces Cagurata de Carnero, ou crottes de brebis.

L'autre breuvage dont l'on ſe ſert dans les Indes s'appelle Atolle, dont je ne diray qu'nn mot, parce que je ſçay qu'on ne peut pas s'en ſervir en ces pays icy.

C'eſtoit le breuvage des anciens Indiens, qui eſt comme une boüillie aſſez épaiſſe qu'on fait avec la fleur de la farine de Mahis aprés que le ſon en eſt ſeparé; mais ce breuvage eſt venteux & melancolique.

Les femmes Indiennes en apportent ordinairement de tout chaud en des pots pour vendre au marché, où les eſcoliers Crioles en vont boire publiquement, comme l'on va au cabaret en ce pays icy pour boire du vin, & quand il eſt aſſaiſonné avec un peu de Chilé ou de poivre long ils le trouvent beaucoup meilleur.

Mais les Religieſes & les Dames de

ce pays-là ont trouvé l'invention d'y mêler de la canelle, des eaux de senteur, de l'ambre ou du muscq, & quantité de sucre, & en cette maniere il devient plus fort & plus nourissant, & les Medecins l'ordonnent à ceux qui sont foibles & attenuez, comme on fait le lait d'amandes dans l'Europe.

Mais parce que l'on n'en a jamais vû ny goûté en Angleterre, je n'en diray pas davantage ; & afin de n'employer pas inutilement ma plume, je m'avanceray vers Guatimala qui a esté comme ma seconde patrie.

CHAPITRE XX.

L'Auteur part de la ville de Chiapa pour aller à Guatimala, & fait la description des lieux principaux qui sont sur le chemin.

LE temps estant venu que je devois partir de la ville de Chiapa, je pris

occaſion de dire adieu de bonne heure à tous mes meilleurs amis dont j'avois enſeigné les enfans, qui me témoignerent beaucoup de bonté & d'amitié, à la reſerve de la Dona Magdelena de Morales, de laquelle je n'attendois aucun preſent, ny ne ſouhaitois de luy dire adieu.

Mais entre tous la femme du Gouverneur me témoigna une generoſité tout à fait grande : car elle m'envoya pluſieurs boëtes de Chocolate parfumé, & une autre boëte fort grande où il y avoit de quatre ſortes de conſerves qui eſtoient toutes dorées par deſſus, outre quantité de maſſepains & de biſcuits, & avec cela une douzaine de piaſtres de huit dans un mouchoir, quieſtoit un preſent plûtoſt digne d'eſtre fait à un homme de qualité qu'à un pauvre Religieux mendiant.

Dom Melchior de Velaſco la ſurpaſſa encore, mais j'entends en paroles & en complimens : car pour ce qui eſt des effets luy & tous les autres Crioles n'approchent pas de la generoſité des naturels Eſpagnols.

La premiere ville où j'arrivay fut à Theopixca à ſix lieuës de Chiapa, qui eſt une belle & grande ville d'Indiens, qui aprés ceux de l'autre Chiapa ſont eſti-

mez les plus adroits à monter à cheval.

Ce qu'il y a de plus remarquable en cette ville, eſt l'Egliſe qui eſt grande & bien baſtie, où il y a auſſi une fort bonne muſique.

Le Vicaire ou Curé de ce lieu-là eſtoit un Religieux Criole, nommé frere Pierre Martir, qui ne nous pouvoit ſouffrir le Prieur ny moy ; mais qui ne laiſſa pas neanmoins de me témoigner en apparence beaucoup de civilité, & de me bien regaler pendant deux jours, ſçachant bien le pouvoir que j'avois auprés du Prieur.

Comme j'eſtois ennuyé de ſes complimens que je ſçavois bien n'eſtre pas trop ſinceres, mais pleins de diſſimulation, je pris congé de luy le troiſiéme jour ; mais il ne voulut pas me quitter, & me voulut accompagner juſques à Comitlan où j'eſtois invité par le Prieur de ce convent-là qui eſtoit un François nommé frere Thomas Rocolan, qui ſe trouvant ſeul entre les Eſpagnols, parce qu'il n'y avoit que luy & moy d'eſtrangers en tout ce pays-là, deſiroit d'avoir ma connoiſſance & lier amitié avec moy.

Pour la commencer il vint au devant de moy juſques à la moitié du chemin

avec plusieurs Indiens qui estoient à cheval, ayant fait preparer un lieu propre pour nous reposer, & où nous pûssions nous entretenir quelque temps pendant qu'on nous accommoderoit du Chocolate & d'autres rafraichissemens.

Mais le Criole Pierre Martir n'estoit pas peu jaloux de voir que l'on me faisoit tant de caresses en ce pays-là, comme je l'appris ensuite dans le convent, quoy qu'il me fit beaucoup plus de complimens que ce bon François; aussi sçavois-je bien qu'il y avoit une grande difference entre ses paroles pleines de dissimulation, & la sincerité des intentions de cét amy.

Je demeuray huit jours entiers à Comitlan, pendant lesquels je me promenay avec le Prieur dans les bourgs des Indiens, & au bas de la montagne dans la vallée de Capanabastla, où je me divertis agreablement avec les Religieux & les Indiens qui me regalerent à la mode de ce pay-là, où je puis dire que l'on est bien plus sçavant en la science d'Epicure qu'en Angleterre ny en aucun endroit de l'Europe, & les Espagnols mesmes avouent qu'ils ont appris des Indiens plusieurs manieres d'apprêter les viandes & faire des festins, qu'ils ignoroient de-

vant la conqueſte des Indes.

Aprés que les huit jours furent paſſez, le Prieur François me conduiſit à Izquintenango, pour me faire pourvoir de tout ce qui m'eſtoit neceſſaire pour paſſer les montagnes de Cuchumatlanes.

Cette ville comme j'ay dit cy-devant, eſt ſituée preſque au bout de la vallée de Capanabaſtla, & à deux lieuës des Cuchumatlanes.

C'eſt une des plus jolies villes d'Indiens qui ſoient dans toute la Province de Chiapa, & qui eſt tres-riche, tant àcauſe de la quantité de coton qui s'y recueille, que particulierement par ſa ſituation : car comme elle eſt ſur le chemin de Guatimala, tous les marchands du pays qui trafiquent avec leurs mulets de ce coſté-là, paſſent par cette ville, où ils vendent des marchandiſes & en achetent d'autres, & ainſi l'enrichiſſent par l'argent qu'ils y apportent avec les marchandiſes des pays plus éloignez.

Il y a une grande quantité de fruits, & particulierement de celuy que les Eſpagnols appellent Pinas ou Ananas, parce qu'il reſſemble à la pomme de pin.

Elle eſt baſtie ſur le bord de cette grande riviere qui paſſe à Chiapa des Indiens,

& qui tire sa source proche des montagnes Cuchumatlanes ; & neanmoins elle est fort large & profonde devant cette ville, en sorte qu'on ne la peut passer qu'en bateau.

Et parce que ce chemin est fort frequenté, particulierement par ceux qui conduisent des troupeaux de mulets, chaque troupeau estant d'ordinaire de cinquante ou soixante ; ce passage qui est occupé jour & nuit donne un revenu considerable tous les ans à la ville, parce que les Indiens outre le bac ou bateau qui sert au passage, en ont aussi fait plusieurs autres petits pour monter & descendre sur la riviere.

Comme le Prieur de Comitlan m'eut conduit en ce lieu-là, nous y trouvâmes le Vicaire avec les principaux Indiens de la ville, & la plupart des canots dans lesquels estoient les enfans de Chœur qui chantoient devant nous pendant que nous passions la riviere, & d'autres qui joüoient des trompettes & des hautbois.

Le Religieux qui demeuroit en cette ville s'appelloit frere Jerôme de Guevara, qui estoit petit de corps, mais qui estoit grand en sa maniere de vivre, comme il fit voir par la grande quantité de

chair & de poisson qu'il avoit fait apprester pour nous regaler.

Il faisoit aussi une si exacte profession de la pauvreté, que depuis douze ans qu'il demeuroit en cette ville-là il n'avoit pû amasser que six mille ducats, qu'il envoya à la Cour de Madrid pour obtenir l'Evesché de Chiapa, qu'il n'eut pourtant pas alors; mais comme il estoit assez riche pour faire une seconde tentative, lors que je partis de ce pays-là l'on me dit qu'on le luy avoit accordé.

Aprés qu'il nous eût bien regalé pendant deux jours, luy & le Prieur de Comitlan employerent leur authorité pour me faire bien accompagner par les Indiens jusques à la premiere ville ou bourg des Cuchumatlanes.

L'on me donna un mulet pour porter mon lit, qu'on a accoûtumé de porter en ces pays-là dans des coffres de cuir qu'on nomme Petacas; un autre Indien pour porter ma Potaquilla où estoit mon Chocolate & toutes les choses necessaires pour le faire; & trois autres Indiens pour me servir de guides & marcher devant & derriere moy, à qui je ne devois rien donner qu'un verre de Chocolate sur le

chemin ou à la fin de la journée, parce que la coûtume n'estoit pas de rien payer, & dont ils me voulurent bien donner avis, voyans que j'estois encore novice en la maniere de vivre de ce pays-là.

Ce fut là que je pris congé de ce bon François, qui me continua pourtant toûjours depuis son amitié par le commerce frequent de ses lettres pendant que je demeuray à Guatimala; & que je dis aussi adieu au petit, mais ambitieux Guevara, qui m'avertit que je ne devois pas attendre d'estre regalé de personne en amy, qu'aprés avoir passé les montagnes des Cuchumatlanes, & estre arrivé à Sacapula qui estoit à quatre lieuës de là, mais que je pourrois demander aux Indiens tout ce que j'aurois besoin, & me faire apporter tout ce que je voudrois manger sans rien payer, pourvû que j'écrivisse ma dépense dans le regiſtre public.

De cette maniere je quittay mes amis, fâché de me voir tout seul sans avoir d'autre compagnie que des Indiens que je ne connoissois point, laissant une belle & agreable vallée derriere, & ne voyant rien devant moy que des montagnes hautes & fâcheuses à monter, sans espoir de quatre ou cinq jours de voir aucuns religieux de mon ordre.

De ſorte que je ſouhaitois d'eſtre encore en la compagnie de Melendez & de mes autres amis, lors que nous nous conſolions les uns les autres ſur la montagne & les rochers de Maquilapa, neanmoins ayant repris courage je me diſpoſay à tout évenement.

Quoy que les montagnes me paruſſent fort hautes de loin, neanmoins comme j'avançois je trouvay le chemin aiſé & commode, & rencontrois de fois à autre des troupeaux de mulets, ce qui ne me donnoit pas peu de courage pour pourſuivre mon voyage, conſiderant que ſi ces mulets qui portoient de ſi peſans fardeaux paſſoient bien ſur ces montagnes, qu'à plus forte raiſon ma mule le pourroit faire, qui n'avoit d'autre charge que moy qui eſtoit fort legere au prix de la leur, & de plus qu'il y auoit des villages où je pouvois m'arreſter pour me repoſer tous les ſoirs.

Plus j'allois en avant & plus je trouvois le chemin large & aiſé; il n'y avoit que la pluye & la fange qui m'incommodoient, mais je ne les pouvois éviter, parce que c'eſtoit la fin de Septembre qui eſt la fin de l'hyver en ce pays-là.

Le premier village où j'arrivay entre ces montagnes s'appelle saint Martin, qui est petit ny ayant qu'environ vingt maisons.

Je descendis dans la maison qui appartient aux Religieux de saint François, quoy qu'ils y viennent fort peu souvent, où je fis appeller les Indiens qui ont accoûtumé d'accompagner les voyageurs & passagers.

Je les trouvay fort traitables & fort civils, me disans que j'estois le bien venu, & m'apporterent d'abord de l'eau chaude pour apprester mon Chocolate, dont je bus de bon cœur à leur santé, & en donnay aussi à boire à mes Indiens de Izquintenango, qui furent bien traitez avec leurs mulets sans qu'il en coûtât rien, la coûtume estant dans tous les villages qui sont sur cette route, de se traiter ainsi les uns les autres quand ils arrivent avec les voyageurs.

Je pouvois me faire apporter à soupé tout ce que j'aurois voulu; neanmoins je ne voulus qu'un poulet pour estre moins à charge aux pauvres Indiens; mais bien me prit d'avoir porté avec moy un flacon de vin; car je commençay à trouver que les montagnes de Cu-

chumatlanes estoient plus froides que la vallée de Capanabastla.

L'on fit mon lit dans une petite cabane de chaulme, où quelques garçons Indiens coucherent dans une autre separation, pour se tenir prés de moy en cas que j'eusse besoin de quelque chose pendant la nuit.

De sorte qu'aprés avoir choisi ceux qui me devoient conduire le lendemain jusques au prochain village, & avoir congedié les Indiens qui m'avoient amené de Izquintenango, je m'en allay coucher dans mon lit, où je reposay aussi bien que si j'avois esté en la compagnie de mes meilleurs amis.

Le lendemain estant accompagné de deux Indiens & d'un autre qui conduisoit mon bagage, je partis de ce lieu-là pour aller au premier bourg ou village qu'on nomme le grand Cuchumatlan, parce qu'il est situé sur le plus haut de ces montagnes.

Sur le chemin les Indiens me montrerent la source ou la fontaine d'où sort la grande riviere de Chiapa des Indiens, qui est la seule chose qui soit digne de remarque sur cette route.

Le grand Cuchumatlan est un village

un peu plus grand que saint Martin, habité par des Indiens fort civils, qui estans accoûtumez à voir tous les jours passer des voyageurs, leur rendent aussi tous les bons offices dont ils sont capables.

Je fus reçeu en ce lieu-là comme j'avois esté le soir auparavant en l'autre village, & trouvay ces pauvres Indiens tous prests à me donner tout ce qui m'estoit necessaire pour me conduire le jour suivant, & pour souper ce soir-là sans rien payer, en écrivant seulement mon nom & ma despense avec la datte du jour & du mois dans leur regiſtre public.

Ces pauvres miserables sont obligez à ces despenses par l'ordre des Religieux & des Magistrats, quoy qu'ils n'ayent qu'un Milpa de Mahis ou un petit champ de bled d'Inde avec du Chile pour s'entretenir toute l'année, avec ce que les marchands & les voyageurs leur donnent volontairement, qui la pluspart du temps est fort peu de chose.

En partant de là pour aller au prochain village, je ne voulus pas suivre le chemin ordinaire, parce qu'il falloit faire sept ou huit lieuës sans trouver de quoy manger par le chemin, & parce aussi qu'estant à Chiapa & à Copanabastla l'on m'avoit

dit qu'il y avoit une image miraculeuſe de la Vierge entre ces montagnes, dans un petit village d'Indiens nommé Chiantla que je me reſolus de voir ce jour-là, parce que je ne me pouvois détourner en y allant qu'environ d'une lieuë du droit chemin.

Quoy que les chemins fuſſent fâcheux & rudes, parce qu'ils ſont hors de la route ordinaire ; j'arrivay pourtant ſur le midy à Chiantla, qui eſt un village appartenant aux Religieux de la Mercy, qui ſans doute n'auroient pas pû ſubſiſter dans un lieu ſi pauvre que celuy-là, s'ils n'avoient eu cette image de la Vierge dont ils recitent les miracles, ce qui attire beaucoup de monde de divers endroits, auſſi bien que les voyageurs, qui y viennent faire leurs devotions, & laiſſent beaucoup d'aumônes & de preſens aux Religieux pour dire des meſſes & prier Dieu pour eux.

Cette devotion a tellement enrichi ce pauvre village, que les Religieux ont eu le moyen d'y faire bâtir un convent, où il y en a toûjours quatre ou cinq qui y ſont entretenus.

L'Egliſe eſt fort richement ornée, mais particulierement le grand Autel, ſur le-

quel

quel eſt poſée cette image de la Vierge dans un Tabernacle, au devant duquel il y a ſix rideaux de taffetas, de ſatin & de drap d'or, bordez de dentelle d'or.

Cette image eſt auſſi couronnée d'une couronne d'or enrichie de diamans & d'autres pierres precieuſes, & il y a pour le moins une douzaine de lampes d'argent qui pendent devant l'Autel, ſans compter les chandeliers d'argent, les encenſoirs, les riches dais, les calices, les habillemens des Preſtres, les ornemens d'Autel, & les tapiſſeries qui ſont dans la ſacriſtie de l'Egliſe; de ſorte que l'on peut bien dire de ce lieu-là, que c'eſt un grand treſor caché dans les montagnes.

Je fus fort bien reçeu par les Religieux qui demeurent en ce lieu-là, quoy qu'ils ne fuſſent pas de meſme ordre que moy, & tout le long du jour ils ne firent autre choſe que de m'entretenir des miracles de cette image de la Vierge.

Le lendemain je pris la route ordinaire que j'avois quittée, & arrivay au dernier village de ces Cuchumatlanes nommé Chautlan, où je demeuray le reſte de ce jour-là & la nuit ſuivante, d'où j'écrivis au Prieur de Sacapula pour l'aver-

tir que le jour ſuivant je paſſerois chez luy.

Je fus traité fort civilement par les Indiens de Chautlan, où je mangeay d'excellens raiſins qui eſtoient crus ſur des treilles, ce qui me fit juger que ſi l'on vouloit cultiver les vignes en ce pays-là, elles rendroient d'auſſi bon vin que font celles d'Eſpagne.

On tranſporte ces raiſins juſques à Guatimala où il y a prés de quarante lieuës, où on les vend par les ruës de la ville par rareté & par excellence, & avec raiſon : car depuis Mexique juſques à Guatimala il ne s'en trouve point de ſi bons que ceux-là.

Le lendemain je me hâtay de partir, afin d'arriver de bonne heure à Sacapula, où j'eſtois aſſeuré de trouver des Religieux de meſme ordre que moy, avec qui je pouvois demeurer une ſemaine entiere ſi je voulois.

Je n'eus pas fait trois lieuës que je commençay à découvrir dans un fonds une fort belle & agreable vallée, coupée par une riviere ſur laquelle le ſoleil donnoit à plomb, & la reverberation de ſes rayons qui rejailliſſoit vers les montagnes, faiſoit en ce lieu-là une des plus

belles perſpectives du monde.

Comme je fus deſcendu de la montagne, je rencontray le Prieur de Sacapula qui eſtoit ſous une tonnelle ſur le bord de la riviere, accompagné de pluſieurs Indiens qui m'attendoient pour me recevoir avec un verre de chocolate.

Son abord me ſurprit & me donna meſme de l'horreur, luy voyant une loupe qui luy couvroit toute la poitrine depuis le menton juſques à la ceinture, en ſorte qu'il ne pouvoit remuer la teſte que pour regarder le ciel.

Dans l'entretien que j'eus enſuite avec luy, il me dit que cette incommodité luy eſtoit venuë depuis dix ans pour avoir bû de l'eau de la riviere, & que pluſieurs autres perſonnes en eſtoient auſſi incommodées dans le village.

Cela me donna autant d'averſion pour cette riviere, qu'elle m'avoit plû lors que j'eſtois ſur la montagne; ce qui fit que je pris reſolution de ne demeurer pas ſi long-temps en ce lieu-là que j'avois creu, de peur que les eaux me donnaſſent une marque qui me durât toute ma vie, comme elles avoient fait au Prieur, qui ſe nommoit frere Jean de la Croix Biſcayen de naiſſance, qui eſtoit un homme cor-

dial, humble, & qui se faisoit aimer également des Espagnols & des Indiens.

Lors que j'arrivay dans le village je vis plusieurs hommes & femmes qui avoient des loupes à la gorge comme le Prieur; ce qui me fit presque perdre la volonté de boire du chocolate, ny manger d'aucune chose qui fût apreſtée avec les eaux de ce lieu-là, jusques à ce que le Prieur m'eût relevé du scrupule où j'estois, en me disant qu'elles ne faisoient point de mal qu'à ceux qui les beuvoient froides, ce qui me fit resoudre d'y demeurer quatre ou cinq jours, dautant plus que ce vieux Prieur m'en prioit à toute heure, & qui eut bien voulu que j'eusse toûjours demeuré avec luy, me promettant de m'enseigner dans peu de temps à parler la langue Indienne.

Mais comme il y avoit des affaires de plus grande importance qui m'appelloient à Guatimala, je m'en excusay, & ne demeuray que cinq jours en ce lieu-là, où je me divertis assez bien pendant ce temps-là,

Quoy que ce village ne soit pas bien riche, il y a pourtant quelques marchands Indiens qui trafiquent dans le pays, & particulierement à Suchutepeques, qui

eſt le lieu où l'on trouve le plus de cacao, en quoy quelques-uns ſe ſont enrichis.

Il y en a d'autres qui trafiquent de vaiſſelle de terre qui ſe fait en ce lieu-là, parce qu'on y trouve de la terre qui y eſt fort propre.

Mais leur principale marchandiſe eſt du ſel, qu'ils recüeillent le matin ſur le bord de la riviere.

Il y fait fort chaud, parce que le village eſt baſti dans un fonds qui eſt environné de hautes montagnes de tous côtez.

Entre pluſieurs bons fruits qui ſe trouvent en ce lieu-là, il y croît des dattes qui ſont auſſi bonnes que celles qui viennent de Barbarie, & il y en a pluſieurs arbres dans le jardin du convent.

Aprés m'eſtre delaſſé de la fatigue que j'avois eu à paſſer les montagnes de Cuchumatlanes, je partis de Sacapula pour continuer mon voyage de Guatimala.

De Sacapula j'arrivay à un autre grand village nommé ſaint André, qui n'en eſt eſloigné que d'environ ſix ou ſept lieuës; mais où il n'y a rien de conſiderable qu'une grande quantité de coton & de cocqs d'Inde, & quelques riches fermes de beſtail qui ſont fort bien ſituées, parce que c'eſt un pays tout plat & uni;

mais il y a pourtant au bout de cette plaine une montaigne qui fait bien de la peine à ceux qui vont à Guatimala.

A ſaint André je me diſpoſay à faire le lendemain une journée de neuf grandes lieuës, pour aller à un grand bourg que quelques-uns appellent Sacualpa, & les autres ſainte Marie Zoiaba, où je ne pouvois arriver qu'en paſſant au delà de la montagne.

J'écrivis le jour de devant à Zoiaba, comme on a accoûtumé de faire en ce lieu-là, afin que l'on envoyât des mulets & des chevaux ſur la montagne au devant de moy, & le ſoir je fus coucher à un Rancho, qui eſt une cabane baſtie exprés pour les voyageurs, afin qu'ils s'y repoſent lors que la journée eſt longue, qui eſt à une lieuë de la montagne tout proche d'une riviere, dont le doux murmure accompagné d'un vent frais me firent trouver le repos fort agreable en ce lieu-là.

Le lendemain matin aprés avoir pris un verre de chocolate pour me fortifier, & en avoir auſſi donné à mes Indiens, je partis pour aller rencontrer cette orgueilleuſe montagne, qui pourtant ne me parut pas ſi difficile que j'avois crû lors que

je l'eus abordée, les chemins allans toûjours en ſerpentant.

Toutefois plus je montois en haut, & plus j'eſtois eſtonné quand je regardois en bas vers la riviere, ces rochers eſtans capables de faire fremir & trembler les plus hardis.

Les Indiens de Zobaia me rencontrerent environ le milieu de la montagne, qui m'amenoient deux mules, l'une pour moy, & l'autre pour porter mon bagage, & l'endroit où ils m'aborderent étoit aſſez eſtroit, où le chemin alloit en tournoyant ou en ſerpentant.

Je deſcendis à terre en cét endroit-là, pendant que les Indiens s'aidoient les uns aux autres pour décharger ma mule, & charger celle qu'on m'avoit amenée pour nous ſoulager.

La montagne à coſté dece chemin étroit eſtoit extremement rude, où il y avoit un precipice épouvantable d'une lieuë de profondeur preſque dénuée d'arbres, à la reſerve de quelques-uns qui croiſſoient çà & là fort éloignez les uns des autres.

Le cœur me diſoit bien que je ferois mieux d'aller à pied juſqu'à ce que je fuſſe dans un autre endroit où le chemin

fût plus large; mais les Indiens ayans reconnu que j'avois peur me dirent qu'il ny avoit point de danger, & de plus que la mule qu'ils m'avoyent amenée estoit fort seure, & avoit accoûtumé d'aller sur cette montagne.

CHAPITRE XXI.

Avanture perilleuse de l'Auteur qui le fait passer malgré luy pour un saint parmy les Indiens, pour s'en estre heureusement échapé.

M'Estant donc laissé persuader par ces Indiens je montay sur cette mule; mais je ne fus pas plûtost dessus que la mule commença à se cabrer, & à ruer & sauter hors du chemin, me renversant avec elle le long de ces rochers dans le chemin de la mort, si un arbrisseau ne m'en eût garanti, & n'eût arresté l'aveugle fureur de cette mule.

Les Indiens se mirent aussi-tost à crier, miracle, miracle, au saint, au saint; si

haut qu'il sembloit qu'ils avoient envie de le faire entendre jusques à Rome pour m'y faire canoniser.

Pendant que les Indiens m'aidoient à remonter, & ramenoient la mule dans le chemin, ils me nommoient toûjours de ce nom de saint, ce qu'ils n'eussent pas fait, s'ils eussent eu l'esprit de considerer aussi bien l'emportement indigne d'un saint, qui fit que je les menaçay de coups de baston pour m'avoir donné une jeune mule qui n'estoit pas accoûtumée à porter la selle, que la chûte dangereuse que j'avois faite, où j'avois esté arresté à un arbrisseau par hazard, & non pas par miracle.

Mais ny ma colere, ny les paroles outrageuses que je leur dis, ne furent pas capables de leur oster l'imagination qu'ils avoient conceuë de ma saintеté, parce qu'ils croyoient que la colere d'un Prestre estoit comme le souflé des narines de Dieu, de sorte qu'avec cette folle opinion ils se mirent à genoux devant moy, & me baiserent les mains.

Aprés que l'on eut approfondi cette affaire, ils avoüerent qu'ils s'estoient mépris au choix des mules, ayans donné la selle à la mule qui devoit porter mes

malles, qui estoit jeune, & n'estoit accoûtumé qu'à porter des charges, & non pas la selle, ayans donné la charge à celle qui me devoit porter.

Peudant qu'ils chargeoient & déchargeoient ainsi ces mules, je fis environ un mille à pied en montant la montagne, & lors qu'ils m'eurent rejoint je montay sur ma mule, & poursuivis mon chemin jusques au lieu qu'on m'avoit preparé pour me reposer, & prendre du chocolate.

Comme j'arrivois plusieurs Indiens vinrent au devant de moy pour me recevoir, & comme le bruit s'épandit aussi-tost entr'eux que j'estois un saint, & que j'avois fait un miracle dans le chemin, ils se mirent à genoux, & me baiserent les mains, & ensuite durant tout le chemin jusques au bourg ne firent autre chose que s'entretenir les uns les autres de ma sainteté.

Leur simplicité me fâchoit fort; mais plus ils voyoient que je refusois l'honneur qu'ils m'attribuoient, & plus ils s'efforçoient à m'en faire encore davantage.

Lors que je fus arrivay au bourg je racontay au Religieux ce qui m'estoit arrivé, & la folle imagination des Indiens; de quoy il se prit à rire, & me dit que

si je demeurois quelque temps dans le bourg, tous les hommes & les femmes me viendroient baiſer les mains, & me faire des preſens.

Il falloit bien qu'il connût leur inclination, ou peut-eſtre qu'il leur eût enſeigné cette ſuperſtition: car nous n'eûmes pas ſi-toſt dîné que pluſieurs de ces Indiens ſe rendirent à l'Egliſe pour voir le ſaint qui eſtoit arrivé dans leur bourg, & qui avoit fait un miracle en venant ſur la montagne.

Cela me choqua encore plus que devant, voyant la ſimplicité de ce pauvre peuple, de ſorte que je priay ce Religieux de leur remontrer qu'ils avoient tort, & que cela n'eſtoit pas bien fait: mais il n'en voulut rien faire, diſant que par politique il falloit recevoir tous les honneurs que les Indiens nous rendoient, parce que tant que nous paſſerions pour ſaints entr'eux, nous ſerions toûjours en état de les gouverner, & diſpoſer de leurs perſonnes & de leurs biens.

Là-deſſus je m'en allay à l'Egliſe avec ce Religieux, & m'aſſis avec luy dans une chaiſe dans le cœur, repreſentant la perſonne du ſaint qu'ils s'imaginoient, quoy qu'en verité je ne fuſſe qu'un miſerable pecheur.

Aussi tost que nous eûmes pris place, les Indiens tant hommes que femmes & enfans vinrent dans le chœur trois à trois, quatre à quatre, & mesme les familles entieres se mettre à genoux à mes pieds, afin de recevoir ma benediction, & aprés m'avoir baisé les mains ils commencerent à me faire des complimens à leur mode, disans que leur bourg estoit bien heureux, & sans doute beni du Ciel par mon arrivée, & qu'ils esperoient aussi que leurs ames recevroient de nouvelles graces si je voulois prier Dieu pour eux.

Là-dessus quelques-uns m'offrirent de l'argent, d'autres du miel, des œufs, de petites mantes, des palmites & autres fruits, de la volaille, & des cocqs d'Inde.

Je vis bien que le Religieux qui estoit assis auprés de moy estoit ravy de voir cela, parce qu'il sçavoit que je m'en devois aller, & luy laisserois toutes ces offrandes.

Je le priay de répondre pour moy aux Indiens, & faire mes excuses de ce que je n'estois pas versé en leur langue; ce qu'il fit leur disant qu'il y avoit peu de temps que j'estois en leur pays, & qu'encore que j'entendisse une bonne partie de

leur langage, que neanmoins parce que je ne pouvois pas encore le prononcer bien parfaitement, il les remercioit de ma part de l'amitié qu'ils m'avoient teſmoigné comme Ambaſſadeur de Dieu, par la diverſité de leurs offrandes, qui nous obligeoient auſſi luy & moy de les recommander à Dieu avec leurs enfans, dans les prieres que nous avions reſolu de luy preſenter tous les jours en leur faveur.

En cette maniere les Indiens furent congediez & la ceremonie achevée; aprés quoy le Religieux & moy montâmes dans une chambre où il commença à compter ſes œufs & ſa volaille, afin d'en faire apreſter une partie pour noſtre ſoupé.

Il me dit enſuite qu'il les retiendroit pour luy, mais qu'il m'en recompenſeroit à mon depart, que je priſſe l'argent qu'ils m'avoient donné, que j'eſtois le bien venu chez luy où je ne pouvois luy eſtre à charge, mais au contraire fort utile aprés avoir recueilli tant de vivres, qu'il y en avoit aſſez pour nous faire bonne chere pluſieurs jours.

Largent que j'avois reçû ſe montoit à quarante reales, outre vingt autres qu'il

me donna pour le reſte des offrandes qui en valloient plus d'une fois autant ; & j'eus tout cela pour eſtre tombé avec ma mule, & pour ne m'eſtre pas rompu le col.

J'avois deſſein de partir le lendemain; Mais le Religieux qui ſe nommoit Jean Vidal ne le voulut pas permettre, parce que j'avois pour le moins dix lieuës à faire, & voulut que je me repoſaſſe encore un jour.

Ce bourg de Zoiaba ou Sacualpa eſt le plus grand & le plus beau de tous ceux qui dépendent du Prieuré de Sacapula; les Indiens y ſont riches, & font pluſieurs mantes du coton qu'ils recuëillent. Ils ont auſſi quantité de miel, & de grands troupeaux de chevres; mais ils n'ont point de froment, & ne recuëillent que du mahis, non plus que dans tous les autres bourgs derriere celuy-là.

Le lendemain j'eus encore quelques petites offrandes, mais peu au reſpect du jour precedent; de ſorte que je dis au Religieux que puis que la devotion du peuple diminuoit, je voulois partir le lendemain devant le jour.

Ce ſoir-là les principaux Indiens du bourg ſe vinrent offrir à me conduire

jusques à un Rancho ou cabane qui est au milieu du chemin ; mais je les remerciay, & les priay de me donner seulement trois hommes des moins qualifiez du bourg, pour me conduire jusques à ce que j'eusse rencontré ceux qui devoient venir au devant de moy du prochain village où j'avois envoyé pour les avertir de ma venuë.

L'heure de mon départ estant venuë, qui estoit à trois heures du matin, aprés avoir un peu reposé l'on m'appella, & aprés avoir bû un verre de chocolate, & mangé du massepain avec un peu de conserve, je me disposay à partir, trouvant les Indiens tous prests qui m'attendoient déja dans la cour avec des bastons de pin qui brûlent comme des torches, dont ils se servent quand ils vont la nuit pour montrer le chemin à celuy qu'ils conduisent.

Vn peu au delà du bourg nous rencontrâmes quelque peu de chemin raboteu où nous avions besoin de lumiere ; mais aprés nous entrâmes dans un pays plain & uni, qui s'étend jusques à la cabane ou la loge qui est située au milieu du chemin, aprés quoy nous avions encore une montagne forte rude à descendre.

CHAPITRE XXII.

L'Auteur continuë sa route & ses remarques, & décrit la maniere obligeante dont il estoit reçeu, regalé, & servi des Indiens par tout où il arrivoit.

LOrs que nous arrivâmes à cette loge qui fut sur les sept heures du matin, nous y rencontrâmes les autres Indiens qui nous attendoient, & qui estoient partis de leur village à minuit, & avoient fait du feu, & fait aussi chauffer de l'eau pour nostre chocolate; en quoy l'on peut remarquer comme ces pauvres Indiens sont prompts à obeïr aux ordres des Ecclesiastiques.

Pendant que je beuvois mon chocolate, les Indiens de Zoiaba qui m'avoient conduit en ce lieu-là, avertirent ceux de saint Martin qui estoit le nom du village où je devois aller, du miracle qu'j'avois

fait, afin qu'ils me portaſſent du reſpect comme à un ſaint; aprés quoy leur ayant auſſi donné à chacun un verre de chocolate, je leur dis adieu, & pris le chemin de ſaint Martin.

La pluſpart du chemin eſtoit montagneux & plein de rochers, juſques à deux milles du village où nous arrivâmes ſur le midy.

Ce village eſt ſitué dans un climat froid ſur une hauteur fort agreable, d'où l'on void preſque juſques à Guatimala; où il ſe recueille quantité de bon froment, auſſi bien que dans la pluſpart des villages qui ſont aux environs.

Leur miel eſt auſſi le meilleur de tout le pays; mais ſur tout ils fourniſſent la ville de Guatimala, de cailles, de perdrix, & de lapins.

Ce fut le premier village où j'entray qui dependoit de la ville de Guatimala, dont je ne fus pas peu réjoüy, voyant que je n'avois plus qu'une bonne journée pour achever ce long & fâcheux voyage.

Le Religieux qui demeuroit dans ce village ſe nommoit Frere Thomas de la Croix qui dependoit des Jacobins de Guatimala: Il eſtoit Criole, mais il

ne laiſſa pas de me bien recevoir.

Je ne demeuray avec luy que ce ſoir-là, & le lendemain quoy que je puſſe aller dîner à Guatimala, je voulus paſſer par un des plus grands bourgs ou villages de ce pays-là, qui ſe nomme Chimaltenango, & eſt ſitué dans une vallée à trois lieuës de cette ville-là, où il y a pour le moins mille chefs de famille & pluſieurs riches Indiens qui trafiquent dans le pays.

De mon temps il y eut un Indien qui donna cinq mille ducats à l'Egliſe, qui ne cede à aucune de toutes celles qui ſont dans la ville de Guatimala, & ſurpaſſe en muſique la pluſpart de toutes celles du pays.

La principale feſte de Chimaltenango eſt le 26. de Juillet, qui eſt le jour de la ſainte Anne, où l'on tient la plus belle foire que j'aye vûë en ces pays-là, tant pour les marchandiſes que l'on y apporte, que par le grand nombre de marchands qui y viennent de divers endroits.

L'on y voit auſſi des combats de taureaux, des courſes à cheval, des comedies, des maſques, des dances, des jeux, d'inſtrumens, & divers autres divertiſſemens à quoy s'occupoient ce jour-là tous les habitans du lieu.

Le Religieux de ce village estoit de l'ordre de saint Dominique, dependant du Convent de Guatimala, qui se nommoit Alfonse Hidalgo, & qui portoit toûjours des lunettes à cause de sa vieillesse : Il estoit né en Espagne, mais il avoit esté nourri en ce pays-là des sa jeunesse, de sorte qu'ayant pris l'habit en la ville de Guatimala parmy les Crioles, il avoit degeneré du pays de sa naissance, & haissoit tous ceux qui venoient d'Espagne.

Il estoit ennemy mortel du Provincial, parce qu'il avoit envie d'avoir sa charge par la faveur des Crioles, & je le reconnus en ce qu'il pensa me faire une querelle lors que j'estois chez luy.

Il me dit que j'estois le bien venu, mais contre sa pensée, parce qu'il s'imaginoit que tous ceux qui venoient d'Espagne, venoient pour supplanter les naturels du pays, & qu'aprés que j'aurois appris le langage Indien, je pourrois luy faire la mesme chose, & le deposseder d'un lieu où il demeuroit depuis sa naissance.

Il médisoit fort contre le Provincial, & contre frere Jean Baptiste Prieur de Guatimala qu'il sçavoit estre de mes amis ; mais à tout cela je ne répondois pas un mot respectant son âge & ses lunettes.

Enfin il me dit qu'il avoit ouy dire que les Indiens de Zoiaba m'avoient fait passer pour un saint, ce qu'il ne pouvoit pas croire d'aucun qui vinst d'Espagne, & beaucoup moins encore de moy qui venois d'Angleterre qui estoit un païs d'heretiques; mais qu'il craignoit plûtost que je fusse un espion qui fusse venu pour remarquer les richesses de ce pays-là, & puis aprés en faire mon rapport en Angleterre.

Que dans la ville de Guatimala il y avoit plusieurs riches pieces, & entr'autres une image de la Vierge & une lampe dans le convent des Jacobins, qu'il s'asseuroit que je ne laisserois pas échapper pour ma part du butin.

Mais je convertis tout cela en raillerie, disant que la premiere chose que je voulois faire estoit d'inventorier les richesses de sa chambre, où il y avoit plusieurs belles peintures, tapisseries & cabinets, afin que si les Anglois y venoient pendant que je serois en ce pays là, je les y pusse conduire en asseurance.

Et quant à luy s'il se vouloit faire mettre une rangée de dents d'argent au lieu de celle de plomb qu'il y avoit fait mettre, parce qu'il avoit perdu

toutes ſes dents par la vieilleſſe, que je luy amenerois auſſi les Anglois, afin qu'ils ſe rendiſſent maîtres de ſa perſonne comme d'une riche priſe à cauſe de ſes dents, l'aſſeurant qu'il ſeroit bien traitté, tant à cauſe des richeſſes qui paroiſſoient en ſa chambre, que de celles qui ſeroient cachées en ſon corps.

Et afin que mon conſeil luy pût eſtre profitable, je luy dis que ſi les Anglois venoient en ce pays-là, qu'aſſeurement ils voudroient ſçavoir de quel metail ſes dents eſtoient fabriquées, s'imaginans peut-eſtre qu'elles eſtoient de quelque matiere rare & exquiſe qui ne ſe trouvoit qu'en ce pays-là, & qu'ils luy pourroient faire boire un breuvage ſi chaud, qu'il feroit fondre le plomb de ſes dents & le feroit couler dans ſa gorge, ce qu'ils ne feroient pas ſi elles eſtoient d'argent.

Il vid bien que je me moquois de luy, de ſorte qu'il ne me dit plus rien; & moy je fus bien aiſe de luy avoir fermé la bouche, afin qu'il ne m'inſultât pas davantage.

Aprés avoir dîné je luy dis auſſi que je ne voulois pas attendre le ſoupé; mais que je m'en voulois aller ſouper legerement dans le convent de Guatimala,

parce qu'il m'avoit donné un si bon dîné, que je ne croyois pas le pouvoir digerer si tost.

Je le priay de me faire avoir des Indiens pour me conduire à Guatimala, ce qu'il fit librement, craignant peut-estre si je demeurois le soir chez luy que je ne fisse fondre ses dents avec l'eau chaude du chocolate que j'avois apporté de Chiapa, ou que pendant la nuit je ne dérobasse ses peintures, ou ses riches cabinets d'Ebene.

Aussi-tost que les Indiens furent venus je me hâtay de partir, afin de ne voir plus cette beste à quatre yeux, & de m'aller reposer dans la ville Guatimala.

A une lieuë de ce village de Chimaltenango, en laissant cette vallée qui est toute ouverte, le grand chemin se trouve toûjours reserré entre des montagnes qui sont des deux costez jusques à ce qu'on arrive à la ville de Guatimala, sans qu'il y ait aucune montée ny descente dans ce chemin, qui est tout uni & sablonneux depuis la vallée jusques à la ville.

Il y a beaucoup de choses à voir en ce chemin qui n'est que de deux lieuës, & tout clos de montagnes : car l'on y trouve un village d'Indiens qui occupe une bon-

ne partie du chemin, & eſt auſſi grand que Chimaltenango & meſme plus grand, parce que les maiſons ſont éloignées les uns des autres, & mêlées parmy plusieurs beaux bâtimens des Eſpagnols qui viennent de la ville pour s'y divertir.

L'on nomme ce village Xocotenango, à cauſe d'un fruit qui s'appelle Xocotte, dont il y a grande quantité en ce lieu-là & aux environs.

Il eſt fort rafraichiſſant, & d'une couleur jaune quand il eſt meur; il y en a de deux ſortes, de doux & d'aigres, & les Indiens font du feu de leurs noyaux.

Il en tombe une ſi grande quantité des arbres qui ſont ſur le chemin, que de peur qu'ils ſe perdent inutilement, parce qu'on ne les peut pas manger, les Eſpagnols ſe ſont adviſez d'acheter des pourceaux, & de les envoyer ſur le chemin, où ils s'engraiſſent auſſi bien en mangeant de ces prunes, qu'ils font avec le gland en Angleterre.

Il y a auſſi ſur ce chemin pluſieurs beaux jardins, qui fourniſſent la ville de Guatimala d'herbes & de racines, de fruits & de fleurs pendant toute l'année.

Il y a encore ſur cette route trois moulins à eau pour moudre le bled de la ville,

B07-55

dont le plus considerable appartient aux Religieux de saint Dominique de Guatimala, qui y tiennent d'ordinaire un Religieux, & trois ou quatre Negres pour en avoir soin.

Le frontispice de l'Eglise de ce village est estimé un des plus beaux ouvrages du pays ; le grand Autel est aussi fort riche & magnifique estant tout couvert d'or.

Je ne m'arrestay pas long-temps en ce lieu-là, parce que je sçavois bien qu'aprés m'estre estabili dans la ville j'y pourrois venir assez souvent.

En cette maniere je continuay mon chemin entre des montagnes jusques à ce que j'arrivay à Guatimala, dont je décriray amplement l'état, la richesse, & la grandeur dans le chapitre suivant.

Fin de la seconde partie.

Coll. C. B.

D676
G133n
v.1-2

2nd
852